UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE.

TOME CINQUIÈME

Ier Fascicule — Juillet 1872

30480

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti05pari

CONCOURS DE POÉSIE BASQUE A SARE

en 1871.

J'ai indiqué dans cette Revue (t. III, p. 366) les causes, les conditions et le cérémonial du concours annuel de poésie basque institué à Sare par M. Ant. d'Abbadie, de l'Institut. J'ai rendu-compte en même temps du concours de 1869.

En 1870, il n'y a naturellement rien eu. Aussi le concours de 1871 offrait-il un intérêt exceptionnel. Un grand nombre de pièces avaient été adressées au jury; j'ai pu m'en procurer quelques-unes et j'estime, après examen, que le jugement de la commission doit être approuvé. On trouvera plus loin la poésie couronnée, *l'oiseau messager*. L'auteur en serait un certain M. Doyharçabal, de Saint-Jean-de-Luz, mais il y a tout lieu de croire que ce nom n'est qu'un pseudonyme. Ce gracieux poème a été chanté le mardi soir (12 septembre) immédiatement avant la séance d'improvisation.

Cette dernière partie du programme n'a pas été brillamment remplie. Cinq concurrents seulement se sont présentés, et parmi eux il n'y avait que des hommes. Comme en 1869, le prix a été partagé entre Ibarrart (Pierre), de Jatxou, et le candidat qui luttait avec lui, un nommé Etchetto, de Sare même. De l'avis unanime, Ibarrart est manifestement supérieur à son rival par la

distinction de ses manières, l'aisance de sa diction et le ton agréable de sa voix; mais le sort lui avait attribué, dans les deux sujets traités, la partie la plus facile. Le premier consistait à opposer l'homme de travail qui reste chez lui au fainéant qui court les marchés et les fêtes; le second comparait le conscrit fidèle à l'insoumis obstiné: on sait que, dans les Basses-Pyrénées, le nombre des insoumis est très-considérable.

L'air sur lequel ont été chantés les vers de M. Doyharçabal avait été indiqué par le maire de Sare; et ce choix était très-heureux, car l'air est ancien, très-connu dans le pays basque et très-caractéristique; les paroles ordinaires sont celles de la romance *lurraren pean sar nintake, maitea, zure ahalgez.*

Je transcris le texte même de la pièce couronnée, y compris un couplet que le jury avait supprimé, le septième. J'accompagne ce texte d'une traduction aussi littérale que possible et de quelques notes philologiques. Je me suis permis de modifier, avec autorisation, l'orthographe trop particulière de l'auteur.

BERXUTAKO GUDUA . SARAKO BESTAN,

(Lutte poétique. A la fête de Sare, en 1871.)

LEHEMBIZKO GARHAIT-SARIA ERAMAN DUEN KANTA:

(Le chant qui a remporté le premier prix:)

CHORI BERRIKETARIA

(L'oiseau messager)

M. DOYHARÇABAL Donibane-Lohizunekoak egina.

(fait par M. Doyharçabal, de S.-Jean-de-Luz.)

Sor-lekhua utziz geroz (ondikotz hala beharrez!)
Yainko ona urrikalduz bethiko nere nigarrez,
Primaderan hasi orduko arbolak estaltzen lorez,
Choritto bat heldu da bethi nere herritik hegalez.

Après avoir quitté le lieu de naissance [1]) (hélas! ainsi par nécessité) — le bon dieu ayant pitié de mes larmes perpétuelles [2]), — au printemps, au moment où les arbres commencent à se couvrir de fleurs, — un petit oiseau arrive [3]) toujours de mon village en volant [25]).

Nere gana hain urrundik ethortzean unhatua,
Arbolarik hurbilena du bere pausa-lekhua.
Aldachka goren-gorenean hara non den lokhartua;
Lumapean [4]) zango bat eta hegalpean [4]) du burua.

En venant [5]) vers moi de si loin, fatigué [6]), — il a un arbre [7]), le plus proche, pour son lieu de repos. — Sur le rameau haut, haut [8]), voici qu'il est endormi; — sous la plume un pied et sous l'aile il a la tête.

„Pausa hadi, lo egizak, chori maitea, bakean!
„Atzarria, ni hire zain [9]), hemen nauk [10]) hire aldean;
„Ur chortarekin huna gero papurrak leiho gainean;
„Bainan gero hango berriez orhoit hadi atzartzean.

„Repose-toi, fais sommeil [11]), cher oiseau, en paix [12])!
„— éveillé, moi ton gardien, ici tu m'as à ton côté; —
„avec la goutte d'eau voici ensuite les miettes sur la fe-
„nêtre; — mais ensuite des nouvelles de là-bas souviens-
„toi en t'éveillant [5]).

„Orhoit hadi, bai, choria, herri maiteko berriez,
„Nere aita, nere ama, nigarretan nik utziez;
„Mintza hakit ahaidez-eta, mintza lagun on hekiez;
„Mintza, nihor ahantzi gabe, maite ninduten guziez.

„Souviens-toi, oui, oiseau [13]), des nouvelles du cher
„village, — de mon père, de ma mère, dans les larmes
„par moi laissés [14]); — parle-moi aussi des parents, parle
„de ces bons camarades; — parle, sans oublier personne,
„de tous ceux qui m'aimaient [15]).

„Atzar hadi, atzar bada, berriketari abila;
„Ene beldur izan gabe, yauts hadi hurbil-hurbila;
„Erran leihoan izan haizen [16]) erradak ichil-ichila,
„Izan ere, hunatekoan [17]), solas ordainaren bilha.

„Éveille-toi, éveille-toi donc, messager habile; —
„sans avoir ma crainte [18]), descends proche, proche [8]); —
„si tu as été à la fenêtre (que je t'avais) dite, dis-le-moi
„silencieux, silencieux [8]), — ayant été aussi, en venant ici,
„chercher la parole en réponse.

„Choria, lo hagolarik, ikharan nagok [19]) aldean;
„Ez ahal da zorigaitza maite nautenen artean!
„Hala balitz, othoi [20]), choria, berriz herrira heltzean,
„Loretto bat nigar batekin pausa zak tomba gainean".

„Oiseau [13]), pendant que tu restes endormi [11]), je
„reste tremblant à (ton) côté; — le malheur ne peut pas
„être parmi ceux qui m'aiment [15])! — S'il en était ainsi, de
„grâce, oiseau, en arrivant [5]) de nouveau au village [21]), —
„pose sur la tombe une petite fleur avec une larme.

„Yainkoaren onthasunak ez hau ahantzi, choria;
„Non nahi den kausitzen duk aise hire yanharia:
„Zer behar duk? Ur chortatto bat, bihitto bat edo bia;
„Ordainez duk alegeratzen [22]) kantaz hik oihan guzia.

„La bonté de Dieu ne t'a pas oublié, oiseau [13]); —
„où que ce soit [23]), tu trouves facilement ta nourriture; —
„(de) quoi as-tu besoin? une petite goutte d'eau, un petit
„grain ou deux; — en échange tu réjouis par ton chant [24]),
„toi, toute la forêt."

Chorittoa yoan denean hostoen eror demboran,
Berriz ethor ez dadien nago beldurrez ikharan.
Ihiztaria, hartzen baduk ene choria segadan,
Utzak, othoi [20]), gaichoa libro, berriak ekhar detzadan.

Quand le petit oiseau s'en va, au temps où tombent les feuilles[14]), — je reste tremblant de peur qu'il ne vienne pas de nouveau. — Chasseur[13]), si tu prends mon oiseau dans ton filet, — laisse, de grâce, le pauvre libre, qu'il m'apporte les nouvelles!

NOTES.

[1]) Litt. „naître lieu-le". — [2]) litt. „de toujours". — [3]) litt. „est arrivé". Avec le verbe *hel*, *heldu*, la forme passée s'emploie toujours pour le présent, quelqu'un qui s'absente p. e. pour un moment ne manque pas de dire: *heldu naiz* „je suis arrivé" pr. „je reviens". — [4]) *luma-pe-a-n*, *hegal-pe-a-n*; dérivés par *pe* „dessous" de *luma* „plume", *hegal* „aile", avec l'article et le suffixe de locatif *n* „dans". — [5]) litt. „dans le venir, dans le éveiller, dans le arriver". — [6]) litt. „fatigué-le". Tous les dialectes (sauf le souletin) font la faute énorme d'employer au défini c.-à-d. avec l'article l'adjectif prédicat. — [7]) litt. „arbre-quelque"; *some tree;* c'est le suffixe *ik* tant discuté. — [8]) le superlatif est souvent marqué en basque par cette répétition enfantine: „proche, proche" pour „tout près", „silencieux, silencieux" pr. „tout bas". — [9]) *zain* „gardien", je n'avais pas encore vu ce mot isolé; il forme un grand nombre de composés: *itzain* „bouvier" pr. *idi-zain*; *artzain* „berger" pr. *ardi-zain*; *zaindu* „gardé" de *zain* et *du*, dérivative verbale. — [10]) *nauk*, tutoiement de *naiz* „je suis", emprunté au verbe „avoir"; aussi l'ai-je traduit par son vrai sens: „tu m'as, ô male" (le *k* final est le signe du masculin). — [11]) litt. „fais sommeil", „pendant que tu restes sommeil"; une seule forme pour le substantif et l'adjectif, phénomène si fréquent dans les langues dravidiennes; de là vient que les basques peu lettrés ou les enfants disent souvent en français „je suis faim" *(gose naiz)* pr. „j'ai faim"- — [12]) litt. „dans la paix"; en général, le locatif indéfini n'est pas exprimé. — [13]) litt. „l'oiseau, le chasseur"; persistance remarquable de l'article au vocatif. — [14]) litt. „moi laissé-(les)-par", „feuilles-des tomber temps-le-dans"; la seconde phrase serait plus correcte, à mon avis avec *otsoak* „feuilles-les" au lieu de *otsoen* „feuilles-des". Mais remarquez ces constructions remplaçant le pronom relatif inconnu au basque comme aux langues dravidiennes p. e. — [15]) litt. „qui m'avaient cher, qui m'ont cher"; le verbe „aimer" ne peut se traduire en basque par un verbe simple. Encore une construction

relative, avec la forme conjonctive du verbe remplaçant le participe qui n'existe pas. — [16]) *haizen* pr. *haizenez*, dérivé de *haiz* „tu es“ par le suffixe conjonctif *n* (*e* euph.) et le suffixe instrumental *z* „par“. — [17]) ce mot doit s'analyser: *hunat* „vers ici“ - *e* euph. - *ko* „de, par, pour“ - *a* „le“, *n* „dans“ - „dans le pour vers ici, dans le venir ici, en venant ici“. — [18]) pr. „sans avoir crainte de moi“; *ene* „de moi“ gén. pr. *nitaz* „de moi“ instrum.; on sait que, sous l'influence du français, le dialecte de Saint-Jean-de-Luz est très-incorrect. Je ne relève pas *izan* „été“ pour „eu“, confusion commune à tous les dialectes, sauf le souletin et ses annexes. — [19]) *nagok* „je reste, ô mâle“, forme allocutive masculine (tutoiement) de *nago*. — [20]) *othoi* signifie proprement „prière“; employé ici adverbialement. — [21]) J'ai traduit *herri* par „village“ plutôt que par „pays“; le sens propre de ce mot me paraît être en effet „commune“ c. à d. „espace de terrain où sont éparses des maisons dont les habitants ont des intérêts communs“. — [22]) *duk alegeratzen*, l'auxiliaire avant le nom verbal, interversion rarement permise même en poésie. — [23]) traduit le basque *non nahi den*, expression composée de *non* „où“, *nahi* „volonté“, *den* forme dérivée, adjective, conjonctive de *da* „il est“ employée évidemment ici avec le sens du subjonctif, litt. „où que volonté soit“. — [24]) litt. „par le chant“. — [25]) litt. „par les ailes“.

DES ÉTYMOLOGIES BASQUES.

Le dernier numéro de la Revue (fascicule 1 du tome IV) contient une analyse critique de l'intéressant volume de M. Bladé par un de mes anciens collaborateurs, M. de Charencey. Je n'aurai certes pas songé à relever quoi que ce soit dans cet article, si je n'avais été préoccupé en le lisant d'une question considérable, la *méthode*. Au seuil de cette Revue on a proclamé qu'il s'agissait surtout d'y faire de la science positive; et, dans la plupart des traveaux publiés, on a suivi ce programme:

il est manifeste que l'on a cherché à s'attacher constamment aux procédés, aux habitudes, aux principes de l'école dont le regretté Schleicher est à mes yeux le représentant le plus éminent. Or, l'étude de M. de Ch. me semble inspiré par de toutes autres idées; et voilà pourquoi j'ai cru utile de revenir sur cet article et de le critiquer à mon tour.

Le principal reproche que j'ai à lui adresser c'est la préoccupation, qui se traduit, je crois, à chaque page, de rapprocher toutes les langues du monde pour y retrouver un fonds commun. Hélas! s'il est vrai qu'il n'y a eu à l'origine qu'une seule langue, le moment est-il déjà venu d'en rechercher fructueusement les lambeaux épars? Et même, au point de vue catholique, une pareille recherche n'est-elle pas inutile et impie au premier chef? M. de Dumast l'a fort bien démontré dans un article publié il y a quelque vingt ans par la société *foi et lumières* de Nancy: la légende de la tour de Babel est précise. Mais au point de vue scientifique et positif, un semblable travail est au moins prématuré et imprudent. J'ai compté, dans l'article de M. de Ch., trente-huit noms de langues diverses citées à propos du basque: c'est beaucoup, n'est-ce pas?

De là, une fureur, si je puis m'exprimer ainsi, d'étymologies et d'explications. Nous ignorons presque complétement la phonétique basque; le verbe et la déclinaison sont encore à analyser et déjà M. de Ch. se lance avec ardeur dans la voix des étymologies. Il me répondra qu'il ne fait qu'imiter M. Bladé et le réfuter; mais M. Bladé n'est pas linguiste et M. de Ch. prétend l'être. Inutile de dire que dans cette voix M. de Ch. marche souvent à tâtons et me semble très-hardi: l'explication de *aragi* (ou *haragi),* p. 43, p. e. *(ara-gi,* animal-morceau) et de *asto,* p. 44, *(as,* provençal „âne“ et la diminutive basque

tto ou *tcho)* paraîtra très-audacieuse aux linguistes timides et réservés, de même que la dérivation *mendi* „montagne“ de *montem*, p. 48. Je n'ose pas parler de l'analyse de *neskato*, p. 49. En revanche, *umerri* de *umeberri* (p. 44) „petit-nouveau“ pourrait bien être exact; la chute de l'explosive douce entre deux voyelles est constante, de même que la contraction des voyelles mises ainsi en contact. J'approuverais encore l'explication du *ug* de *ugotcho* „brochet“, *ugatz* „mamelle“, par *ur* „eau“, p. 51, si je n'y trouvais une légère erreur: le *g* en effet n'est point ici euphonique; c'est un substitut naturel du *h* qui s'est produit après la chute du *r* entre deux voyelles persistant à faire hiatus, la série est *urotcho, uotcho, uhotcho, ugotcho*; je n'ai pas besoin de prouver que *g* = *h*, *bihar* = *bigar* „demain“, *ihes* = *iges* „fuite“, *ihela* = *igela* „la grenouille“, etc. (Cf. *Duhalde* et *Ugalde*, noms propres, dérivés l'un et l'autre de *ur* „eau“, *alde* „côté“ et signifiant originairement „maison située près de l'eau“.). *Eskalerra* (p. 45) n'est qu'une faute d'impression pour *eskalerria* (ou *eskalherria, euskalerria, eskualerria,* etc.); mais *eskualdun* n'est point formé de *eskalerria; eskualdun* c'est *eskuaradun* avec chute de *a* et *r* = *l*, comme dans *afaldu* „soupé“ dérivé de *afari* „(le) souper“, *bazkaldu* ou *barazkaldu* „dîné“ de *bazkari* ou *barazkari* „(le) dîner“.

Mais, pour donner une idée de la méthode de M. de Charencey, pour justifier mes appréhensions, je veux rappeler quelques lignes caractéristiques: „Le mot *Haran* „se retrouve à la fois en Zend et en Basque, avec le „sens de vallon, montagne, mais ces deux idiomes l'ont „peut-être emprunté directement aux Sémites“ (p. 45) — „*Dirua*, l'argent monnayé, de l'arabe *Dirhem*, dérivé lui-même du grec δράχμη“ (même p. note). Je n'ajoute aucune réflexion. Du reste, cette explication de *diru* est manifestement fausse. *Diru*, forme dialectique, est abrégé de

diharu, autre forme dialectique, qui n'est elle-même que la transcription pure et simple du lat. *denariu-m* (esp. *dinero)* avec *h* = *n* comme dans *liho* = li*n*u-m, *ahate* = a*n*ate-m, *ohore* = ho*n*ore-m, etc.

P. 52, M. de Ch. affirme qu'on découvre presque toujours un commencement de fusion entre les désinences terminatives basques et le radical „dont elles ne sont point à proprement parler séparables". Ceci est encore très-hardi et demanderait à être prouvé par de nombreux exemples, car ceci revient à dire que dans la déclinaison basque le radical est susceptible d'être altéré. Pour ma part, je crois que cette proposition est inexacte et que le radical basque est toujours nettement distinct des suffixes. Est-ce la déclinaison plurielle qui inquiète M. de Ch.? mais même dans les formes lab. *aiten* „des pères", *aitei* „aux pères" (pr. *aitaken, aitaki,* Bonaparte, avec chute du *k* et contr. de *aen* en *en,* affaibl. de *ai* en *ei)* le radical se détache on ne peut plus aisément: c'est *aita,* avec voyelle finale élidable, suivant une règle générale. Impossible de méconnaître que la déclinaison basque est franchement post-positive, tout comme d'ailleurs la déclinaison primitive indo-européenne.

P. 47, M. de Ch. commet une erreur de fait, peu grave en elle-même, mais qui témoigne combien peu il a étudié les dialectes basques; or, est-il possible de proposer des étymologies sérieuses si l'on n'a pas reconnu les variétés, les particularités dialectales et les lois phonétiques? Je cite: „*arrecha* que M. Bladé traduit par „arbre est évidemment le même mot que le *arritza* de „Salaberry; mais *arritza* ne veut point du tout dire „arbre" „en général; il désigne simplement l'espèce de chêne qui „vient en broussailles. Je serais bien tenté de la faire „venir du mot *Garrigue.*" *Arritza* ne se trouve pas dans le *Vocabulaire* de Salaberry, mais on y lit (p. 79, col. 1)

„*haritz,* chêne, arbre“, ce qui va contre l'assertion de M. de Ch. Du reste, ce mot est un des plus communs; ses principales variétés dialectales sont *haritz, haitz,* soul., bas.-nav., lab.; *aritch, aretch* bisc., et le bisc. *aretch* a plutôt le sens de „arbre en général“ que celui de „chêne“; on connaît d'ailleurs le composé *zuhaitz, zuaitz, zugatz* „arbre“. Cf. Cantique des cantiques, trad. Duvoisin, Bonaparte et Ugarte, Ch. II, v. 3: „Comme le pommier parmi „les *arbres* forestiers, ainsi (est) mon bien-aimé parmi les „jeunes gens“ — labourdin: „Nola sagarrondoa oihaneko „*zuhaitzen* artean, hala ene bihotzekoa agertzen da gisa„semeen artean“. — guipuzcoan: „Nola sagarrondoa ba„soetako *zuaitzen* artean, ala nere maitea semēn artean“. — biscayen de Marquina: „Zelan sagarrondua basuetako „*zugatzen* artian, alan nire maitia semēn artian“. — biscayen général: „Zelan sagarrondoa basoetako *aretchen* „artean, alan nire laztana semēn artean“. Enfin *haritz* ou *haitz* n'est nullement le chêne qui vient en broussailles; c'est le chêne pédonculé dont je n'apprendrai à personne les dimensions normales. Une espèce, qui a plus de tendances à buissonner et à laquelle M. de Ch. a voulu peut-être faire allusion, c'est le „chêne tauzin“, *ametz,* mal à propos traduit „charme“ par d'Artayet (Manuel de Conversation français-basque. Bayonne, 1861, in-18, p. 15 et 64.). [1])

Je serais désolé que M. de Ch. vit dans cet article autre chose qu'une protestation contre sa méthode. Il est, lui, partisan de la théorie rapide; il croit qu'une langue à peine entrevue, il est bon de chercher à en expliquer le plus de mots possible, en appelant au secours, si la chose offre trop de difficultés, toutes les autres langues de n'importe quelle partie du monde. Tels ne sont point nos procédés et nos habitudes; nous estimons que les étymologies ne doivent venir qu'en dernier lieu et qu'il convient de

ne les aborder que le plus tard possible et avec une somme considérable d'éléments: il nous semble qu'agir autrement c'est marcher en aveugle, c'est s'exposer à des accidents irréparables, c'est tourner incertain pendant de longues journées dans un labyrinthe inextricable, c'est pour quelques satisfactions médiocres faire un tort énorme à la science: „subjectives deuteln, haltloses etymologi-„siren, vage vermuthungen ins blaue hinein, kurz alles, „wodurch die sprachlichen studien ihrer wissenschaftlichen „strenge beraubt und in den augen einsichtiger leute „herabgesetzt, ja sogar lächerlich gemacht werden, wird „demjenigen gründlich verleidet, der sich auf den . . . „standpunkt nüchterner beobachtung zu stellen gelernt „hat. Nur die genaue beobachtung der organismen und „ihrer lebensgesetze, nur die völlige hingabe an das „wissenschaftliche object, soll die grundlage auch unserer „disciplin bilden, alles noch so geistreiche gerede, das „jenes festen grundes enträth, ist jedes wissenschaftlichen „werthes bar und ledig". (Schleicher, die Darwinsche theorie und die sprachwissenschaft, p. 6.)

Bayonne, le 8 octobre 1871.

JULIEN VINSON.

NOTE.

[1]) Je ne prétends pas trancher ici la question de savoir si le basque avait primitivement un mot signifiant „arbre". J'incline beaucoup à croire qu'il n'en était pas ainsi: du moins *arbola*, *zuhaitz* ou *zuhamu*, actuellement employés dans ce sens, sont des emprunts ou des dérivés secondaires. Mais j'ai, au sujet de la forme *haitz*, une remarque intéressante à présenter. Tandis que le biscayen dit *aretcha* „l'arbre" et *acha* ou *aicha* „la pierre", les dialectes français disent dans le deux cas *haitza*, bien qu'ils écrivent *haritza* lorsqu'ils veulent parler du chêne; les guipuzcoans disent et écrivent *aitza* „la peña". Les basques français contemporains dénient à *haitz* le sens de „pierre"

et répondent invariablement que ce mot signifie seulement „chêne“ mais il y a contre eux des témoignages positifs. Ainsi il y a les dérivés tels que *haizkora* „la hâche“ (Rev. III, p. 111—112). Ainsi encore Oihenart rapporte, sous le no. 134 le proverbe: *emaitzak hausten 'tu* haitzak „les présents brisent *les rocs*“; il est vrai que dans l'édition de 1847, publiée par M. Fr. Michel, assisté évidemment de personnes du pays basque, ce proverbe est accompagné de l'observation suivante (p. 280): „*haitzak*, chênes; il faudrait *botchiak* pour dire les rochers“, mais ceci prouve seulement l'inexpérience de l'auteur de la note, inexpérience qu'on retrouve d'ailleurs dans la plupart des observations, notamment dans celles sur les proverbes 8, 90, 129, 153, 182, 213, 231, 234, 238, 342 et 473. — Remarquez que le mot vulgaire labourdin *harri* „pierre, rocher“ peut se rattacher au même radical que le guip. vulg. *arte* „chêne“.

EUPHONIE SANSKRITE.

En rédigeant ce tableau des lois euphoniques du sanskrit, j'ai cru devoir m'en tenir à la simple exposition des faits et négliger toute considération critique. C'est ainsi que les racines se trouvent citées selon la théorie hindoue et que les principes de variation ne sont présentés qu'à peu près empiriquement.

Les détails omis à dessein sont d'une valeur minime: la plupart du temps ils n'ont trait qu'au védique.

J'ai pris avec soin mes exemples dans les meilleurs textes classiques, notamment dans la Bhagavad-gîtâ, édition de Schlegel revue par Lassen (1846), et le Nalus, troisième édition de Bopp, et me suis servi de la traduction latine des éditeurs.

D'autre part j'ai mis spécialement à profit les grammaires suivantes:

Kritische grammatik der sanskrita-sprache in kürzerer fassung von *Franz Bopp; — Ausführliche sanskrit-grammatik für den öffentlichen und selbstunterricht* von *Anton Boller; — Vollständige grammatik der sanskritsprache* von *Theodor Benfey.*

Le Dictionnaire de Pétersbourg m'a également fourni de précieux renseignements: *Sanskrit-wörterbuch* bearb. von *Otto Böhtlingk* und *Rudolph Roth.*

C'est à la clarté d'exposition que je me suis attaché avant tout, ce travail devant être, dans ma pensée, un guide élémentaire pour le commençant, un memento pour l'étudiant plus avancé.

TABLE TRANSCRIPTIVE.

क् *k*, ख् *kh*, ग् *g*, घ् *gh*.	ङ् *ṅ*.	ः *ḥ*.			अ *a*, आ *â*.
च् *ć*, छ् *ćh*, ज् *j*, झ् *jh*.	ञ् *ń*.	श् *ç*.		य् *y*.	इ *i*, ई *î*, ए *ê*, ऐ *âi*.
ट् *ṭ*, ठ् *ṭh*, ड् *ḍ*, ढ् *ḍh*.	ण् *ṇ*.	ष् *ṣ*.	ऌ l (véd), ऋ *r*, लृ *l*.		ऋ *ṛ*, ॠ *ṝ*, लृ *ḷ*.
त् *t*, थ् *th*, द् *d*, ध् *dh*.	न् *n*.	स् *s*.			
प् *p*, फ् *ph*, ब् *b*, भ् *bh*.	म् *m*.			व् *v*.	उ *u*, ऊ *û*, ओ *ô*, औ *âu*.

ं (anusvâra:) *m̃*; — ँ (anunâsika:) *ñ*.

ऽ (avagraha:) '.

§ 1.

Doué d'une excessive et très rigoureuse délicatesse euphonique, le sanskrit, en certains cas de rencontre de voyelles et de consonnes, transforme en autres sons et articulations ses voyelles et ses consonnes.

L'ensemble de ces phénomènes a reçu des grammairiens hindous le nom de *sandhi-*, id est „conjunctio" (*sam*, cum + *dhâ*, ponere).

La combinaison euphonique demande à être examinée dans une double hypothèse. Ou bien elle s'opère dans l'intérieur même d'un mot, ou bien elle résulte de la rencontre de deux mots bien distincts.

Chap. 1er.

PRINCIPES RELATIFS AUX VOYELLES.

Première section.

Variations concernant deux mots différents.

§ 2.

Au cas où la voyelle terminale du mot précédent et la voyelle initiale du mot suivant (il s'agit de voyelles simples, non de diphthongues) sont identiques, elles se fondent en la longue de leur espèce. Ainsi *a* + *a*, ou *a* + *â*, ou *â* + *a*, ou encore *â* + *â* se fusionnent en un *â*. De même les diverses combinaisons de *i*, *î*, celles de *u*, *û*, celles de *ṛ*, *ṝ* donnent soit un *î*, soit un *û*, soit [en principe] un *ṝ*.

(*a* + *a* = *â*): *vinâçam avyayasyâsya na kaçcit kartum arhati*, deletionem inexhausti istius nemini efficere licet, Bhg. II 17; *avyayasyâsya* = *avyayasya asya;*

(a + â = â): na tvêvâhaṁ jâtu nâsaṁ na tvaṁ nêmê, neque enim ego unquam non fui neque isti, Bhg. II, 12; *nâsam = na âsam;*

(â + a = â): ahaṁ yajñaḥ svadhâham, ego [sum] ritus solennis, ego libatio, Bhg. IX, 16; *svadhâham = svadhâ aham;*

(â + â = â): tam apaçyaṁs tathâyântam, eum viderunt ita adeuntem, N. IV, 23; *tathâyântam = tathâ âyântam;*

(i + i = î): pravêkṣyasîti, intrabis, sic [dixit], N. III, 11; = *pravêkṣyasi iti;*

(i + î = î): na hîdṛçam anâyuṣyaṁ lôkê kiñćana vidyatê, nil quidem in mundo reperire est aetatis spatium taliter imminuens, M. IV, 134; *hîdṛçam = hi îdṛçam;*

(î + i = î): kumârîha, puella [quae] hoc in loco = *kumârî iha.*

Ainsi de suite pour *u, ṛ.*

(Toutefois *ṛ + ṛ* peut donner simplement *ṛṛ* ou même *ṛ.* L'on peut donc choisir entre ces trois formes: *pitṛ̂ti-, pitṛṛti-, pitṛti-,* cf. Benfey K. s. gramm. p. 18: d'après *pitṛ-,* pater + *ṛti-,* processus.)

§ 3.

Nous avons raisonné dans l'hypothèse de deux voyelles identiques. Admettons à présent que les deux voyelles soient différentes.

Si, placés à la fin d'un mot, un *a* ou un *â* rencontre une autre voyelle initiale simple, c'est-à-dire non diphthongue, la fusion des deux sons forme *guṇa,* gradation de premier degré. Exemples:

(a + i = ê): na tvaṁ nêmê, nec tu neque isti, Bhg. II, 12; *nêmê = na imê;*

(a + î = ê): saṁprêkṣya nâsikâgraṁ svam, intuens nasi sui apicem, Bhg. VI, 13; *saṁprêkṣya = sam pra îkṣya;*

(â + i = ê): tatô hâ hêti, deinde ah! ah! sic [exclamavit], N. V, 29; *hêti = hâ iti;*

(â + î = ê): divêyus, interdiu ierunt = *divâ îyus;*

(a + u = ô): bhâsas tavôgrâḥ pratapanti, radii tui acres effervescunt, Bhg. XI, 30; *tavôgrâs = tava ugrâs;*

(a + û = ô);

(â + u = ô): râjôta, rex [es] quoque = *râjâ uta;* — *yathôktam,* sicut dictum, N. V, 24; = *yathâ uktam;*

(â + û = ô);

(a + ṛ = ar, en principe): *ajarṣabha-,* hircus = *aja-,* caper + *ṛṣabha-,* taurus, [mas];

(a + ṝ = ar) en théorie;

(â + ṛ + ar, en principe): *yathartuliṅgâni,* quemadmodum tempestatum signa, M. I, 30; = *yathâ ṛtu . . .*

(â + ṝ = ar) en théorie.

§ 4.

La règle précédente souffre dérogation.

α. Les *a, â* des prépositions *(upa, parâ,* etc.) ne forment pas *ar* avec le *ṛ* initial des racines subséquentes commençant par cette voyelle. Nous trouvons au contraire la seconde gradation, *âr.* L'on dit par exemple *apârćchati* (PW. I, 427) = *apa ṛćchati; — prârćchati* (ibid.) = *pra ṛćchati; —* (cf. le simple *ṛćchati* dans: *manyus taṁ manyum ṛćchati,* furorem furor invadit, M. VIII, 351).

β. Avec la voyelle initiale du mot *ṛta-,* splendens, employé comme second terme de composition, le *a* ou *â* final du premier terme forme *âr* (et non *ar)* quand ce premier terme rend un concept d'instrument, de moyen: *sukhârta-,* voluptate affectus = *sukha + ṛta-.*

γ. L'on trouve encore *âr* (et non *ar)* dans certains composés dont le second membre est le mot *ṛṇa-*, debitum, aes alienum; mais ceci est tout à fait spécial (cf. Boller p. 21).

§ 5.

Si les voyelles *i, î, u, û* se trouvent suivies d'une voyelle dissemblable, elles se transforment en la demi-voyelle correspondante: *i, î* en *y,* et *u, û* en *v.* Exemples:

(i + a = y a): na ća çaknômy avasthâtum, nec consistere valeo, Bhg. I, 30; — *sîdanty aṅgâni,* tabescunt membra, N. IX, 26;

(i + â = y â): aṅñam̃ hi bâlam ity âhus, ignarum nomine pueri sic appellarunt, M. II, 153;

(î + a = y a);

(î + â = y â): vâyasy âha, cornix dixit; *vâyasy = vâyasî;*

(i + u = y u): nâty uććhritam, non nimis sublimen, Bhg. VI, 11; = *na ati uććhritam;*

(i + û = y û): pratyûćus tê, responderunt hi, N. VI, 7;

(î + u = y u);

(î + û = y û);

(i + ṛ = y ṛ): pratyṛćam, adv., quoque versus (de *prati + ṛć-);*

(i + ṝ = y ṝ) en théorie;

(î + ṛ = y r);

(î + ṝ = y ṝ) en théorie;

(u + a = v a): parvatêṣ vapsu, in montibus in aquis;

(u + â = v â);

(û + a = v a);

(û + â = v â);

(u + i = v i): manuṣyêṣv iha, hoc in mundo inter homines, M. X, 42;

(u + î = v î);
(û + i = v i);
(û + î = v î);
(u + ṛ = v ṛ);
(û + ṛ = v ṛ).

§ 6.

Suivie d'une voyelle simple dissemblable la voyelle linguale devient consonne:

(ṛ + a = r a, — ṛ + â = r â, — ṛ + i = r i, — ṛ + î = r î, — ṛ + u = r u, — ṛ + û = r û).

§ 7.

Jusqu'à présent il n'a été question que de la rencontre de voyelles simples.

α. Dans le cas où *a, â* terminant un mot rencontrent au commencement du mot suivant une diphthongue du premier degré *(guṇa)*, la combinaison produit naturellement une diphthongue du second degré *(vṛddhi)*. Exemples:

(a + ê = âi): paçyâitâm, adspice hanc, Bhg. I, 3; = *paçya êtâm;*

(â + ê = âi): idam antaraṁ hi vyâptaṁ tvayâikêna, hoc spatium plane completur a te solo, Bhg. XI, 20; *tvayâikêna + tvayâ êkêna;*

(a + ô = âu): puṣṇâmi ćâuṣadhîḥ sarvâḥ sômô bhûtvâ, nutrioque herbas cunctas, conversus in succum, Bhg. XV, 13; *ćâuṣadhîs = ća ôṣadhîs;*

(â + ô = âu): mahâtmânô mahâujasas magnanimi magno robore praediti, M. I, 61; *mahâujasas = mahâ ôjasas* (cf. *mahâdêva-*, magnus deus, pour la longueur de la voyelle finale du premier membre composant).

En ce qui concerne *a + ar, â + ar* il faut s'en rapporter aux relations de *a, â* avec *a*, décrites aux § 2.

β. Dans le cas où *a, â* terminant un mot rencontrent une diphthongue du second degré *(vṛddhi)* au commencement du mot suivant, il ne se produit aucun changement, puisque *a, â* + *â* ne font toujours que *â*.

Nous devons remarquer ici un fait exceptionnel. Un *a, â* terminal, lorsqu'il fait partie d'une préposition préfixée, et qu'il précède *ê, ô,* ne forme pas avec ces diphthongues une seconde gradation ainsi que l'on aurait dû s'y attendre. Par exemple *upôṣati*, il anéantit par le feu, *apêjatê,* il déloge (avec *ô, ê* et non pas *âu, âi.*) — Les deux verbes *i,* ire, *êdh,* augere, échappent à cette anomalie: *apâitu,* abeat! De plus la première gradation ou la seconde peut être prise à volonté lorsqu'il s'agit d'un dénominatif.

§ 8.

Quant à *i, î, u, û* ils se transforment en la demi-voyelle correspondante, dans le cas où ils sont suivis d'une diphthongue initiale, tout comme dans celui où la voyelle initiale du mot subséquent est simple. Exemples:

(i + ê = y ê): yady apy êtê na paçyanti, etiamsi isti non vident, Bhg. I, 38; = *yadi api êtê;*

(i + âi = y âi);

(i + ô = y ô);

(i + âu = y âu): sthalajâny âudakâni éa, terrestria atque aquatica animalia, M. I, 44;

(î + ê = y ê);

(î + âi = y âi);

(î + ô = y ô);

(î + âu = y âu);

(u + ê = v ê): na tv êva tu, nullo quidem casu; — *bhavatv êvam,* sic esto!

(u + âi = v âi);

(u + ô = v ô);

(u + âu = v âu);
(û + ê = v ê);
(û + âi = v âi);
(û + ô = v ô);
(û + âu = v âu).

Quant aux relations de *i, î, u, û* avec *ar, âr,* elles découlent de ce qui a été dit au § 5.

§ 9.

Admettons maintenant que ce soit le premier mot qui se trouve terminé par une diphthongue.

Et d'abord supposons que cette diphthongue terminale rencontre une voyelle initiale simple, c'est-à-dire non-diphthongue.

α. Un *ê* terminal rencontrant un *a* initial ne se décompose pas en ses éléments constitutifs *ay* = *ai*. Il reste tel quel et l'*a* tombe:

namas tê 'stu, salveto! Bhg. XI, 39; *tê 'stu* = *tê astu;* — *ṛtê 'pi tvâm,* te solo excepto, Bhg. XI, 32; *ṛtê 'pi* = *ṛtê api.*

β. Rencontrant un *â* initial l'*ê* terminal demeure parfois et l'*â* tombe (tout comme le fait *a* forcément). Mais ceci n'est qu'exceptionnel: c'est une pure licence poétique. La règle est que le *ê* devient *a;* ainsi *ê* term. plus *â* init. = *a* — *â.*

γ. L'*ê* terminal rencontrant tout autre voyelle se comporte comme il le fait régulièrement devant *â,* c'est-à-dire qu'à sa place paraît un *a,* la voyelle subséquente demeurant telle quelle:

(ê + i = a i): na yôtsya iti, non pugnabo, ita [dixit], Bhg. II, 9; *yôtsya* = *yôtsyê;* [1])

---

[1]) Forme exception à ce principe le passage suivant: *sâkṣiṇaḥ santi mêti,* testes mihi sunt, sic [dixit], M. VIII, 57. Au lieu de *mêti* il faudrait *ma iti.* La crase est irrégulière et tout exceptionnelle.

(ê + î = a î);

(ê + u = a u): rathôpastha upâviçat, in currus sedili consedit, Bhg. I, 47; *upastha up . . . = upasthê up . . .;*

(ê + û = a û);

(ê + ṛ = a ṛ).

§ 10.

α. La règle est la même pour *ô* terminal quand cette voyelle est le représentant d'un *as* (voyez au § 34 β).

Ainsi devant un *a* initial *ô (= as)* demeure et l'*a* est élidé:

nâdînâm̃ bahavô 'mbuvêgâs, amnium multiplices torrentes, Bhg. XI, 28; *bahavô ambuvêgâs.*

β. Pour les autres hypothèses à la place de *ô* se présente *a*. Ainsi:

(ô [= as] + â = a â);

(ô [= as] + i = a i): anvîyatâm ayam̃ vîrâḥ svayam̃vara iti, adeatur haec, o heroes! mariti electio, sic [dixit], N. II, 9; = *svayam̃varas iti*;

(ô [= as] + î = a î);

(ô [= as] + u = a u);

(ô [= as] + û = a û);

(ô [= as] + ṛ = a ṛ).

§ 11.

α. D'ailleurs, quand un *ô* provient, non d'un groupe *as,* mais bien de sa source la plus naturelle, *au,* il se résout alors en ses éléments constitutifs, c'est-à-dire en *av = au.* Ainsi:

(ô = [au] + a = av a); (ô [= au] + â = av â); (ô [= au] + i = av i); (ô [= au] + î = av î) comme dans *gavîça-,* propriétaire de vaches = *gô + îça-;* et ainsi de suite.

β. Il convient toutefois de faire observer que dans le cas où *gô-* est composé avec un mot commençant

par *a*, l'*ô* demeure tel quel et que l'*a* peut à volonté persister ou bien être élidé: *gô'çvâs*, les bœufs et les chevaux, ou bien *gôaçvâs* (Bopp § 39, Dictionn. de Pétersbourg I, 818).

γ. Parfois *ô* terminal reste invariable devant des voyelles initiales. C'est lorsqu'il s'agit de *athô*, deinde, et, etiam, *utâhô*, aut, an, *âhô*, vel (interr.), des interjections *ahô*, *ô*, *bhô* (ainsi que de *hô*, *nô*, Bopp § 40). Exemple:

bhô iti, heus! ita (dixit), M. II, 73. (Les exceptions sont rares; cf. Dictionn. de Pétersbourg I, 578.)

δ. Après *utâhô*, aut, an, un *a* initial est parfois élidé: *utâhô 'si*, an es? N. XII, 120; *utâhô 'sya* an hujus [montis dea tu?] ibid. 73: Bopp § 40 note.

ε. Devant des voyelles le *ô* terminal du vocatif des thèmes en *u* peut, à volonté, ou bien demeurer tel quel, ou bien se résoudre en *av*, ou bien devenir *a*.

§ 12.

α. Il n'y a aucune difficulté pour les secondes gradations *âi*, *âu*: les *i*, *u* se changent en la semi-voyelle correspondante:

(*âi* + *a* = *ây a*);
(*âi* + *â* = *ây â*);
(*âi* + *i* = *ây i*);
(*âi* + *î* = *ây î*);
(*âi* + *u* = *ây u*);
(*âi* + *û* = *ây û*);
(*âi* + *ṛ* = *ây ṛ*);
(*âu* + *a* = *âv a*);
(*âu* + *â* = *âv â*);
(*âu* + *i* = *âv i*);
(*âu* + *î* = *âv î*);
(*âu* + *u* = *âv u*);

(âu + û = âv û);
(âu + ṛ = âv ṛ).

Exemples: *tâv ubhâu,* hi ambo; — *asâv aham,* hic ego [sum], M. II, 130.

β. Telle est la règle. Mais il se peut que parfois les *y* et *v* se trouvent éliminés. (Pour le *v* cela a lieu très fréquemment dans les hymnes védiques.)

§ 13.

Si des diphthongues finales rencontrent des diphthongues initiales, les lois d'euphonie sont les mêmes que celles qui viennent d'être données. Exemples:

ya êtê, qui [ceux-ci qui], Bhg. I, 23, = *yê êtê*: *(ê + ê = a ê,* cf. § 9 γ);

sprçêyan têna satyêna pâdâv êtâu, tangam per hanc veritatem pedes hos! N. XXIV, 31; = *pâdâu êtâu* (cf. § 12 α).

dvâv ôṣṭhâu, labra, M. VIII, 282; = *dvâu ôṣṭhâu:* (cf. § 12 α).

§ 14.

Çà et là nous avons rencontré et noté des exceptions aux principes réguliers. Celles que nous avons signalées ne sont pas les seules. Nous ne les avons relevées que pour la commodité de l'exposition.

Il en est quelques autres à noter.

α. Dans quelques mots irrégulièrement composés un *a* terminal du premier membre est rejeté.

Ainsi, de *hala-,* aratrum, et *îṣâ-,* temo, est formé *halîṣâ-.*

β. Dans quelques composés un *a* final fait *vṛddhi,* et non *guṇa,* avec un *i, î* ou un *u, û* du mot suivant. Ainsi *svâira-,* liber, est formé de *sva* et **îra-* (cf. *îratê,* it); — *prâuḍha-,* adultus, est formé de *pra* et de *ûḍha-,* vectus. (L'on se serait attendu à **svêra-, *prôḍha-).*

γ. Devant *ôtu-*, felis, et *ôṣṭha-*, labium, les mots en *a* terminal, ou *â*, formant le premier membre de composition, peuvent ou bien suivre la règle commune (de là *a* + *ô* = *âu*, § 7), ou bien laisser tomber leur *a* (cf. α ci-dessus). Cf. Dictionn. de Pétersbourg I, 1125, 139; V, 88. — Il en est de même devant *ôkas-*, sedes, domus; sic Oppert deux. éd. 14.

δ. Le *î* de *amî*, hi, illi (nom. plur. masc.) est invariable devant une voyelle.

ε. Les désinences casuelles en *î*, *û*, *ê*, du duel ne souffrent point de variations. Exemples:

amû abrûtâm, hi ambo dicebant; — *tê aruditâm*, hae ambae lacrimabant; — *sarpantî iyṛtas*, serpentes ambo eunt.

(Toutefois devant *iva*, sicut, l'*î* de *rôdasî*, coelum et terra, *maṇî*, *jampatî*, uxor et conjux, *dampatî*, uxor et maritus, suit la loi ordinaire: par ex. *jampatîva*, haud secus ac uxor et maritus = *jampatî iva*.

ζ. Les désinences personnelles en *ê* du duel sont également invariables:

nêniĵâtê amû, ambo hi lavantur.

η. Les interjections *a*, *â*, *i*, *u* sont invariables.

θ. Les désinences du vocatif sont invariables lorsque l'on veut appuyer plus que de coutume; dans un cri d'appel par exemple. Mais ceci est exceptionnel et se présente rarement.

ι. Au § 2 nous avons vu que la voyelle *ṛ* peut dans le groupe *ṛ* + *ṛ* se plier à l'arbitraire (l'on a à choisir entre *ṝ*, *ṛṛ*, *ṛ*). Remarquons qu'elle se prête encore à pouvoir ne pas être changée en *r* après une voyelle. Ainsi l'on peut dire *iha ṛṣis*, hoc in loco sapiens, tout comme *iharṣis*. Pour l'ordinaire, toutefois, l'on s'en rapporte à ce dernier procédé.

κ. Dans le cas où la syllabe terminale *as* rencontre une voyelle initiale autre que *a*, la sifflante tombe et les deux voyelles demeurent en présence telles quelles. Exemples:

(as + â = a â): sûta âsît, auriga fuit; *sûta = sûtas;*

(as + i = a i): ya idam, qui hoc [leget], Yaj. III, 334; *yas = ya;*

(as + î = a î): sûta îkṣatê, videt auriga; *sûta = sûtas;*

(as + u = a u): sûta uvâća, auriga dixit; *sûta = sûtas;*

(as + û = a û): ata ûrdhvam, deinde apud superos [habitabis], Bhg. XII, 8; *= atas ûrdhvam;*

(as + ṛ = a ṛ): vêdyaṁ pavitram ôṁkâra ṛk sâma yajur êva ća, doctrina arcana, lustramen, monosyllabum mysticum, ac triplex librorum sacrorum volumen [sum], Bhg. IX, 17; *ôṁkâra = ômkâras;*

(as + ê = a ê): ya ênaṁ vêtti hantâram, qui eum arbitratur occisorem, Bhg. II, 19; *ya = yas.*

(as + âi = a âi);

(as + ô = a ô);

(as + âu = a âu).

Ce qui vient d'être dit de *as* terminal vaut également pour *âs.* — Exemple:

antavanta imê, caduca haec [corpora], Bhg. II, 18; *antavanta = antavantâs.*

(Il n'est point question ici de l'hypothèse où la voyelle initiale du second mot serait *a*, car alors on retomberait dans le cas du § 10 *α: as* deviendrait *ô* et l'*a* serait élidé).

λ. Nous devons remarquer enfin que l'augment *(a)* forme avec un *i, î, u, û, ṛ,* commençant le verbe, non pas première gradation *(ê, ô, ar),* ainsi que l'on s'y serait attendu, mais bien seconde gradation *(âi, âu, âr).* Exemples:

idh, indh, flagrare: *âinddha,* flagrabat, flagravit;
îr, mittere, emittere: *âirata,* mittebat, misit;
ukṣ, conspergere: *âukṣat,* conspergebat, conspersit;
ûr[ṇu], tegere: *âurṇôt,* tegebat, texit;
ṛć, laudare: *ârćiṣam,* laudavi.

Seconde section.

Variations dans l'intérieur d'un mot.

§ 15.

Il est question ici des changements survenant lorsqu'un thème vocalique rencontre une désinence commençant par une voyelle.

La voyelle *a* suit en principe les règles déjà données. (Voir au § 2.) Exemple:

vêçê (= zend **vaêçaê,* gr. οἴκοι pour *ϝοικοι) locatif singul. de *vêça-,* domus, représente une forme organique *VAÏKA-Ï. Le groupe *a* + *i* a donné *ê*.

§ 16.

En principe *i, î* se changent en la demi-voyelle correspondante. Exemples:

avyâ (instrumental sing. de *avi-,* ovis) est pour **avi-â* (comparez l'accus. sing. *avim,* l'instrum. plur. *avibhis)*;

dêvyâs (génit. sing. de *dêvî-,* dea) est pour **dêvî-âs* (comparez l'accus. sing. *dêvîm,* l'instrum. plur. *dêvîbhis).*

Mais cette variation n'est que le principe. Nous arriverons tout-à-l'heure à d'importantes dérogations.

§ 17.

En principe également *u, û* se changent en *v*. Exemples:

paraçvôs (génit. locat. duel de *paraçu-,* securis) est pour **paraçu-ôs* (comparez l'accus. sing. *paraçum,* l'instrum. plur. *paraçubhis);*

vadhvôs (génit. locat. duel de *vadhû-*, femina) est pour **vadhû-ôs* (comparez l'accus. sing. *vadhûm*, l'instrument. plur. *vadhûbhis)*.

Mais ici encore, tout comme en ce qui concerne *i, î*, nous n'avons que le principe. Voyez le paragraphe suivant.

§ 18.

Les dérogations sont d'une importance considérable.

α. Devant la voyelle initiale d'un suffixe „taddhita" les *i, î* sont élidés. (S'en rapporter aux grammaires sanskrites pour savoir ce que c'est qu'un suffixe „taddhita".) Ainsi de *mahî-*, terra, procède *mâh-êya-*, terrestris; de *jñâti-*, cognatus, procède *jñât-êya-*, propinquitas.

(D'ailleurs il importe bien d'observer que nous n'enseignons ici que d'une façon empirique et simplement d'après l'analyse des grammairiens hindous. Nous laissons tout-à-fait à l'écart la question de savoir si la dissection scientifique ne nous rapporte pas à *jñâtê-ya-*, *mâhê-ya-*, avec *ê* = *ai* gradation du *i* thématique, ou encore à quelque autre hypothèse.)

β. La voyelle *u* ne tombe, lorsqu'il s'agit d'un suffixe „taddhita" subséquent, que devant *-iman-*, *-îyas-*, *-îyâms-* du comparatif, et *-iṣṭha-* du superlatif. Ainsi de *pṛthu-*, amplus, procède *prath-iman-*, amplitudo, *prath-îyas-*, *prath-îyaṁs-*, *prath-iṣṭha-*.

(Ici également nous avons affaire à l'analyse hindoue, et nous ne cherchons pas à savoir si le procédé scientifique conduit à une autre dissection.)

En ce qui concerne *û* cette voyelle persiste toujours.

γ. Il importe de bien remarquer que *i, î* devant leurs semblables ne se condensent pas en *î*, comme au § 2. En principe ils donnent le groupe *yi, yî*. Exemples:

ninyiva (prem. pers. duel du parfait de *nî*, ducere) est pour **ninî-iva;*

ćićyiva (prem. pers. duel du parf. de *ći,* colligere) est pour **ćići-iva.*

(Ici également, observons-le bien, l'analyse est celle de la grammaire hindoue. La méthode scientifique nous enseigne que le groupe *iva* n'est nullement l'élément personnel. C'est au contraire simplement *va,* tout comme *ma* au pluriel et non *imá.)*

δ. Avec leurs semblables (c'est-à-dire avec *u, û*) les *u, û* forment le groupe *uv.* Exemples:

çuçruvus, audierunt, est pour **çuçru-us;*

yuyuvus, junxerunt, est pour **yuyu-us;*

dudhuvus, moverunt, est pour **dudhû-us;*

ε. Lorsqu'ils terminent un vocable monosyllabique les *i, î,* les *u, û* deviennent soit *iy* soit *uv,* et cela indistinctement devant toutes voyelles, devant leurs semblables aussi bien que devant d'autres. Exemples:

bhiyam, formidinem, est pour **bhî-am* (cf. le nomin. sing. *bhîs,* le locat. plur. *bhîṣu);*

bhuvam, terram, est pour *bhû-am* (cf. le nomin. sing. *bhûs,* le locat. plur. *bhûṣu);*

nuvanti, laudant, est pour **nu-anti.*

ζ. Nous trouvons encore ce passage de *i, î, u, û* en *iy, uv,* alors qu'il s'agit de thèmes polysyllabiques quand les *i, î, u, û* se trouvent précédés de deux consonnes. Exemples:

âpnuvanti, adipiscuntur, est pour **âpnu-anti.*

η. De plus *u, û* se changent encore parfois devant des voyelles en *uv* sans que cette variation dépende des causes qui viennent d'être énoncées. (Consultez Bopp § 53.)

§ 19.

Naturellement *ṛ* devient *r* devant une voyelle. Exemples:

ćakrus, fecerunt, est pour **ćakṛ-us.*

§ 20.

En ce qui concerne les diphthongues elles se décomposent devant une voyelle en *ay, ây, av, âv*. Exemples:

bhavati, est, est pour **bhô-ati;*

bhâva-, existence, est pour **bhâu-a-;*

bhaya-, timor, est pour **bhê-a-*;

râyaṇa-, sonus, est pour **râi-aṇa-* (cf. *râi-*, clamor).

Chap. 2e.

PRINCIPES RELATIFS AUX CONSONNES.

Première section.

Variations des consonnes à la fin et au commencement des mots.

§ 21.

α. En principe un mot ne peut finir par plusieurs consonnes: la première du groupe doit seule rester. Ainsi *vâk*, nomin. sing. de *vâć-*, f., sermo, vox, est pour un organique **vâk-s* (cf. gr. ὄψ id est ὄπς pour *ϝόπ-ς pour *ϝοκ-ς, lat. *vox* id est *vocs*, zend *vâkh-s)*; — de même *bharan*, nomin. sing. masc. de *bharat-*, *bharant-*, ferens, est pour un organique **bharant-s;* — *avôćan*, trois. pers. plur. aor. de *vać*, dicere, loqui, est pour **avavakant;* — *ayunak*, deux. et trois. pers. sing. de l'imparf. de *yuj*, jungere, est, soit pour **ayunakṣ*, soit pour **ayunakt.*

β. Pourtant si la pénultième est un *r* il y a à faire une distinction. En effet, dans cette hypothèse, la consonne finale ne tombe que si elle est soit *ćh*, soit *v*, soit *s* (ou *ṣ* pour *s*) faisant partie de la racine. Le groupe *r* + toute autre consonne persiste.

Ainsi l'on a *ûrk*, nomin. sing. de *ûrj-*, f., alimentum (avec *k* pour *j* d'après le § 23).

γ. Toutefois l'exception elle-même forme une exception, en ce sens que les désinences personnelles *s* (ou *ṣ*) et *t* tombent toujours après *r*. C'est rentrer dans la loi commune. — Ainsi *abhibhar*, deux. et trois. pers. de l'imparf. de *abhi* + *bhṛ*, ferre, représente soit **abhibhars*, soit **abhibhart*.

§ 22.

Les mots qui devraient être terminés par *g, d, ḍ, b, gh, dh, ḍh, bh* changent ces consonnes faibles et aspirées en la forte correspondante. (C'est-à-dire *g, gh* en *k; d, dh* en *t; ḍ, ḍh* en *ṭ; b, bh* en *p.)* Exemples:

hṛd-, n., cor, fait au nomin. sing. *hṛt* (cf. le loc. sing. *hṛdi*, le gén. plur. *hṛdâm)*;

yudh-, f., pugna, fait au nomin. sing. *yut* (cf. le loc. sing. *yudhi*, le gén. plur. *yudhâm)*.

(Mais à leur tour les *k, t, ṭ, p,* se changent en *g, d, ḍ, b* en certaines occurrences déterminées. Voyez au § 26.)

§ 23.

Un mot ne peut pas davantage être terminé par une aspirée forte, *kh, th, ṭh, ph*. Il y a également changement en la non aspirée correspondante, *k, t, ṭ, p*. (En ce qui concerne *ćh* voir au § 24.) Exemple:

-likh-, scribens (à la fin des composés) fait au nomin. sing. *-lik: bahulik*. Boller § 15.

§ 24.

Les *ć, ćh, j, jh* ne sont pas admis à la fin des mots (à moins que *ć, j* n'y remplacent d'autres consonnes). Leurs variations sont les suivantes:

ć devient *k*,
ćh devient *ṭ*,
j devient *k*, parfois *ṭ*,
jh devient *k*.

(Le *j* devient *ṭ* à la fin des racines *yaj*, colere deos, sacrificare, *râj*, splendere, regere, *bhrâj*, lucere, splendere, *bhrajj*, frigere, coquere, *mṛj*, abstergere, *vraj*, ire, procedere, facere; à la fin de *sṛj*, dimittere, emittere, il devient également *ṭ*, sauf dans les mots *asṛj-*, sanguis, *ṛtvij-*, sacerdos familiae, *viçvasṛj-*, Brahma, et *sraj-*, sertum e floribus.) Exemples:

vâk nomin. sing. de *vâć*, sermo, vox, est pour **vâć* (pour **vâć-s* pour **vâk-s*, le *ć* sanskrit représentant un *k* organique, et le *s* tombant en tant que le stipule le § 21);

râṭ nomin. sing. de *râj-*, rex, est pour **râj* (pour **râj-s*, le *s* tombant d'après le § 21, pour **râg-s*, le *j* sanskrit remplaçant un *g* organique);

asṛk, nomin. sing. de *asṛj-*, n., sanguis, est pour **asṛj*.

(En ce qui concerne les *k* et *ṭ* terminaux ainsi obtenus, c'est-à-dire procédant de *ć*, *ćh*, *j*, *jh*, il va de soi qu'ils se trouvent soumis, sans égard à leur origine, aux variations souffertes par les *k*, *ṭ* issus d'autres sources. Voir § 26 et § 27.)

§ 25.

Nous avons vu au § 22 que les *gh*, *dh*, *ḍh*, *bh* terminaux se changeaient (tout comme les *g*, *d*, *ḍ*, *b*) en *k*, *t*, *ṭ*, *p*.

Il faut observer que si ces *gh*, *dh*, etc. sont terminaux d'une racine commençant par *g*, *d*, *ḍ*, *b*, l'aspiration se reporte sur cette consonne initiale. Ainsi:

abudh-, ignarus, *uṣarbudh-*, matutinus, font au nomin. sing. *-bhut* (§ 22, et *-bhud* si vient à suivre une sonore § 26).

§ 26.

Les explosives fortes *(k, t, ṭ, p)* terminales se changent en leur correspondante faible *(g, d, ḍ, b)* devant toute initiale sonore [1]). Exemples:

mad arthê, mei gratia, Bhg. I, 9; *mad = mat;*

abravîd bhrâtâ, frater dixit; *abravîd = abravît;*

yud asti, pugna est; *yud = yut = yudh,* § 22, cf. *yudhyê,* pugno;

dhig iti, o sic [dixit], *dhig = dhik,* interject. marquant l'aversion;

kêćid vilagnâ daçanântarêṣu, nonnulli inhaerescentes dentium interstitiis, Bhg. XI, 27; *kêćid = kêćit;*

ṣaḍviṁçati-, f., XXVI; *ṣaḍ = ṣaṭ = ṣaṣ,* § 32;

çôkajaṁ vâri nêtrâbhyâm asukham prâsravad bahu, moerore natus humor ex oculis dolorosus fluebat multus, N. XXIV, 15; *prâsravad = prâsravat.*

L'on ne rencontre donc les explosives fortes terminales que devant les sourdes *(k, kh, ć, ćh, t, th, ṭ, ṭh, p, ph, ç, s, ṣ).*

[Pour compléter ceci voir au § 37.]

§ 27.

Devant des nasales les explosives fortes terminales peuvent ou bien suivre le procédé du § 26, c'est-à-dire s'affaiblir en *g, d, ḍ, b,* ou bien se changer en la nasale de leur ordre (*k* devenant *ṅ,* — *t* devenant *n,* et ainsi de suite).

On peut donc dire à volonté *vâṅ mama,* sermo mei, ou bien *vâg mama,* pour **vâk mama;* — soit encore *ṣaṇ*

---

[1]) Sont sonores: toutes les explosives faibles et aspirées faibles *(g, gh, ǰ, ǰh, d, dh, ḍ, ḍh, b, bh);* — les nasales *(ṅ, ń, n, ṇ, m);* — les vibrantes *(r, l);* la sifflante *ḥ;* — les demi-voyelles *(y, v);* — les voyelles.

mâsâs, sex menses, ou bien *ṣaḍ mâsâs* (pour *ṣaṭ m . . .* § 26, avec *ṭ* pour *ṣ* d'après le § 32), pour **ṣaṣ mâsâs.*

A la vérité le procédé par la nasale est beaucoup plus fréquent.

(Les dérivés par le mot *mâtra-,* mensura, materies, usent forcément du procédé à nasalition: *tanmâtra-,* etc. Dictionn. de Pétersbourg V, 711. — L'on a de même forcément *ṣaṇṇavati-,* XCVI, Boller § 15 p. 24.)

§ 28.

Nous arrivons à une règle importante concernant les dentales.

Les *t, th, d, dh* terminaux s'assimilent:

à *l* initial,

à *ć, ćh, j, jh* (et deviennent alors soit *ć,* soit *j* — une aspirée finale se changeant d'après le § 22 en la non-aspirée correspondante),

à *ç* initial, et celui-ci, bien que pouvant demeurer tel quel, devient ordinairement *ćh* (cf. § 38),

à *ṭ, ṭh, ḍ, ḍh* (et deviennent alors soit *ṭ,* soit *ḍ* — une aspirée finale se changeant d'après le § 22 en la non-aspirée correspondante). Exemples:

êtać ćhrutvâ vaćanam, audito hoc sermone, Bhg. XI, 35; = *êtad çrutvâ;*

yać ćhrêyaḥ syân niçćitam, quodnam consilium sit magis salutare, Bhg. II, 7; = *yad çrêyas;*

kasmâć ća, quareque, Bhg. XI, 37; = *kasmât ća;*

yać ća, quodque, N. IV, 2; = *yad ća;*

êtaj jńâyatê, hoc noscitur, N. XX, 25; = *êtad jńâyaté;*

iha ćêl labhyatê lakṣyam, hoc in loco si praemium obtinetur.

§ 29.

Les nasales sont soumises à plusieurs règles spéciales:

α. En principe *n* terminal persiste devant toute consonne initiale.

β. Toutefois devant *j*, *jh* on a la facilité de le changer en *ń*, et devant *ḍ*, *ḍh* en *ṇ*.

γ. Lorsqu'un *n* final rencontre un *ç* initial l'on peut choisir entre les quatre possibilités suivantes:

n . . . *ç*
ń . . . *ç*
ń . . . *éh*
ń . . . *éh* (cf. § 39 γ).

A l'ordinaire on use du premier procédé qui est le plus simple et tombe sous la loi commune. (Cf. α ci-dessus.)

δ. Devant *l* initial le *n* terminal subit une double opération: il devient *ñl*. C'est-à-dire qu'il y a compromis entre la nasalisation et l'assimilation:

mahâñl lôkas, mundus ingens, = *mahân lôkas*.

ε. Dans le cas où ils sont précédés d'une voyelle brève, et où le mot suivant commence par une voyelle (brève ou longue peu importe), les *ṅ*, *ṇ*, *n* se redoublent. Exemples:

tasminn antarhitê nâgê, hic postquam evanuerat serpens, N. XV, 1;

êtasminn êva kalê, hoc tempore vero, N. II, 13;

hâ râjann iti, heu! rex! sic [dixit], N. XI, 19;

pratyaṅṅ âstê, occidentalis (ad occidentem) commoratur.

ζ. Tout au contraire *n* tombe lorsqu'il termine la première part d'un composé. Exemples:

açmasâra-, m., ferrum (d'après *açman-*, m., lapis);

açmagarbha-, n., smaragdus.

Bien entendu la voyelle que la chute de *n* rend terminale suit les règles communes:

açmôttha-, n., bitumen, est pour **açmauttha-*, § 2, pour **açmanuttha-*;

râjarṣi-, m., regia origine sapiens, est pour **râjaṛṣi-*, § 2, pour **râjanṛṣi-*.

§ 30.

α. La nasale *m*, terminale, s'accommode à toutes les consonnes initiales suivantes. Ainsi elle devient:

ṅ devant *k, kh, g, gh, ṅ,*

ń devant *ć, ćh, ǰ, ǰh, ń,*

ṇ devant *ṭ, ṭh, ḍ, ḍh, ṇ,*

n devant *t, th, d, dh, n;*

elle reste *m* devant les labiales *p, ph, b, bh, m.*

Ou bien *m* peut être changé dans tous les cas en *m̃*. Cela est complétement facultatif. Exemples:

êkań ǰagrâha pakṣiṇam, unam cepit avem, N. I, 19; = *êkam ǰagrâha;*

na naktan na divâ, non nocte, non die, N. II, 4; = *naktam na;*

ahań ća, egoque, N. IV, 2; = *aham ća;*

samayań kṛtvâ, conventum postquam fecerat, N. VII, 1; = *samayam kṛtvâ;*

iyań gaććhêt, haec eat, N. X, 11; = *iyam gaććhêt.*

Mais on peut parfaitement avoir *ahaṁ ća, samayaṁ kṛtvâ, êkaṁ ǰagrâha,* etc.

β. Devant *y, v, l* la nasale *m* peut soit devenir *m̃*, soit se changer en *m̆y, m̆v* ou bien *m̆l.*

Mais devant *r* la première hypothèse est seule admise. (Par exception l'on a le mot *samrâǰ-*, m.) Exemples:

çaçâpâinaṁ ruṣânvitâ, exsecrata est hunc irata, N. XI, 37; = *çaçâpa* (§ 7) *ênam ruṣânvitâ;*

kathayadhvaṁ yathâtatham, dicite secundum veritatem, N. III, 2 (ou encore *kath . . . vaṁ̆y yath . . .);*

idaṁ vratam, hoc votum, N. V, 21 (ou bien *idaṁ̆v vr . . .);*

imaṁ lambôṣṭham, camelum hunc (ou bien *imaṁ̆l l . . .).*

γ. Le *m* terminal devient encore *m̃*, en principe, quand le mot suivant commence par les groupes *hn, hm, hy, hv, hl;* — mais on peut, à volonté, l'accommoder au second caractère. Ainsi au lieu de *tam hnutê* l'on a soit *tam̃ hnutê,* soit *tan hnutê,* hunc aufert.

δ. Le *m* terminal est toujours changé en *m̃* devant les autres sifflantes. Exemples:

saṅjîva çaradâm̃ çatam, vive annos centum, — N. XXVI, 25;

jagâma nagaram̃ svakam, ivit in urbem suam, N. V, 42.

ε. Deux ou trois faits isolés relatifs à *m* demandent à être ici consignés.

Nous avons déjà vu (β) que le *m* ne devient pas *m̃* dans *samrâj-*, m., et cela contrairement au principe.

Un autre phénomène est relatif à *puṁs-,* m., mas, vir. En composition, lorsqu'il précède une sourde vocalisée ou groupée avec des demi-voyelles (sauf *khyâ)* et des nasales, ce mot conserve son *s* (malgré la loi défendant deux consonnes terminales, § 21) et le *m̃* reste *m̃* ou bien devient *ṅ̆*. Ainsi l'on dit *puṁskôkila-,* ou bien *puṅ̆skôkila-*, m., cuculus (mas); — de même *puṁskâma-,* adj., ou bien *puṅ̆skâma-,* maris cupidus.

Semblablement le *m* de la proposition *sam-,* peut être rendu par *m̃* ou bien par *ṅ̆* devant *skṛ*. Ainsi l'on a à choisir entre *saṁskṛta-*, ornatus, et *saṅ̆skṛta-*.

§ 31.

Les métamorphoses de *r* sont peu variées, sinon peu fréquentes.

α. Devant une pose *r* devient *ḥ* (visarga):

na naktan na divâ çêtê hâ hêti rudatî punaḥ || non nocte, non die dormit, heu! heu! sic [exclamans] flens rursus, N. II, 4;

athô yô 'sâu tṛtîyô vaḥ sa kutaḥ kasya vâ punaḥ | at qui ille tertius vestrum, is unde, cujusve etiam? N. XXII, 10.

(Le signe | indique la petite pose, et le signe || la grande pose.)

β. De même *r* devient *ḥ* devant *k, kh, p, ph.* Exemples:

aty êva punaḥ punar abhâṣata, sic nempe iterum iterum dixit, N. VII, 15.

(Nous verrons sous la rubrique η que *r* se change parfois en *s* devant *k, kh, p, ph.*)

γ. Il se transforme en la sifflante afférente devant *ć, ćh* (c. à d. en *ç*), devant *ṭ, ṭh* (c. à d. en *ṣ*), devant *t, th* (c. a. d. en *s*). Exemples:

punaç ćinômi, iterum colligo;

punaṣ ṭîkatê, iterum it;

punas tuṣyati, iterum gaudet.

(Toutefois devant le groupe initial *ts* il se transforme non en *s* mais bien en *ḥ: punaḥ tsarati,* clam it iterum.)

δ. Si le *r* final est suivi de *ç, ṣ* ou *s,* on peut ou bien l'assimiler, ou bien le changer en visarga. Ainsi, à volonté *r . . . ç* = *ç . . . ç* ou bien *ḥ . . . ç,* et ainsi de suite. Exemples:

punaḥ çiṅghati, punaç çiṅghati, iterum olfacit;

punaḥ siṅćâmi, punas siṅćâmi, iterum humecto.

Mais dans le cas où ces *ç, ṣ, s* se trouveraient suivis d'une autre consonne, l'hypothèse devient triple et non plus seulement double. Indépendamment de la variation soit en *ç, ṣ, s,* soit en *ḥ,* comme ci-dessus, il est permis de laisser tomber le *r* complétement. Exemples:

punaḥ çrôṣyati, punaç çrôṣyati, puna çrôṣyati, iterum audiet;

punaḥ ṣṭhivâmi, punaṣ ṣṭh . . ., puna ṣṭh . . ., iterum spuo;

punaḥ smayê, punas sm . . ., puna sm . . ., iterum rideo.

ε. Devant toutes les sonores (voyez § 26 en note) sauf devant *r*, le *r* terminal demeure tel quel. Exemples:

punar êti sabhâm, rursus it ad casam; N. X, 26;

punar mâm anusmṛtya, rursus me postquam recordatus fueris; N. XI, 24;

punar labdhvâ buddhim, rursus adeptus intellectum; N. XI, 24.

ζ. Devant *r* initial un *r* terminal se supprime, et si ce *r* supprimé se trouvait précédé d'une voyelle brève ladite voyelle s'allonge:

punâ râjâ, rursus rex = *punar râjâ*.

η. Nous avons vu sous la rubrique β que devant *k*, *kh*, *p*, *ph* un *r* terminal se change en visarga *(ḥ)*.

Il faut remarquer ici que dans les composés dont le premier membre finit par un *r* et dont le second commence par *k*, *kh*, *p*, *ph* (non suivis d'une sifflante!), le *r* passe non pas en *ḥ* mais bien en *s*.

Le *s* ainsi obtenu devient *ṣ* dans les circonstances analogues à celles du § 50 ε.

(D'ailleurs dans les composés de cette sorte, devant un *p*, on peut tout simplement laisser subsister le *r* tel quel dans les mots *ahar*, le jour, *gîr*, la voix, *dhûr*, le timon, l'on a par exemple *gîrpati-*, m., ou bien *gîḥpati-*, ou bien *gîṣpati-*: Bopp § 79 b, Dictionn. de Pétersbourg II, 750, Boller p. 27.)

θ. Un *r* terminant un thème nominal stipule l'allongement de *i* et *u* qui le précèdent, alors même que ce *r* est soumis à une transformation euphonique. Exemples:

gîr, vox, à l'accus. sing. *giram (gir-)*,

dhûr, temo, à l'accus. sing. *dhuram (dhur-)*.

§ 32.

Les principes spécialement relatifs au sifflantes sont plus compliqués.

α. Et d'abord il convient de remarquer que les *ç, ṣ* à la fin d'un mot ne sont pas tolérés. En principe ils se transforment en *ṭ*. Exemples:

ṣaṭtriñçat-, XXXVI, est pour *ṣaṣ triñçat-;*

viṭ est le nomin. sing. de *viç-*, m., homo (cf. gén. plur. *viçâm);*

viṭ est le nom. sing. de *viṣ-*, f., stercus;

tviṭ est le nom. sing. de *tviṣ-*, f., splendor, lumen (cf. le gén. plur. *tviṣâm);*

dviṭ est le nom. sing. de *dviṣ-*, m., inimicus;

diṭ est le nom. sing. de *diç-*, f., plaga, regio coeli.

(Par exception *ç* ne se change pas en *ṭ* dans les composés *viçpati-*, m., pater familias, *viçpatnî-*, f.)

Mais certains *ç, ṣ* terminaux de racines se transforment en *k*. Les cas où cela se présente sont peu nombreux. On cite:

dadhṛk, fortiter, d'après un thème *dadhṛṣ-*, cf. Dictionn. de Pétersbourg III, 505; — puis les racines *dṛç*, videre, *diç*, ostendere, *spṛç*, tangere, *mṛç*, tangere, reputare, et à volonté *naç*, perire. (Exemple: *divispṛk*, nom. sing. de *divispṛç-*, coelum tangens.)

β. En principe, également, un mot ne peut finir par *h*. Celui-ci se change aussi en *ṭ*. Exemples:

atṛṇêṭ, deux. et trois. pers. sing. de l'imparf. de *tṛh*, occidere, est soit pour **atṛṇêh[s]*, soit pour **atṛṇêh[t]*, selon la personne. (Les *s, t* éléments personnels tombent d'après le § 21 α);

bhâravâṭ est le nom. sing. de *bhâravâh-*, onus ferens.

(Par exception *nah-*, ligans, ligatus, change son *h* terminal, non pas en *ṭ*, mais en *t*. Ainsi *upânah-*, f., calceus, fait au nomin. sing. *upânat.)*

En ce qui concerne les racines *druh*, nocere, laedere, rem malam moliri, *muh*, animo conturbari, animo linqui, *snih*, amare, *snuh*, evomere, usitées en tant que

dernier membre d'un composé, elles changent à volonté leur *h* final soit en *ṭ*, soit en *k*.

Le mot *uṣṇih-* change son *h* en *k*; nomin. sing. *uṣṇik* (cf. Regnier, Et. sur la gramm. véd. Prât. p. 148).

C'est également en *k* que se change le *h* final d'une racine commençant par un *d*. De plus l'aspiration se reporte sur ce *d* qui dès lors devient *dh*. Exemple:

adhôk, deux. et trois. pers. sing. de l'imparf. de *duh*, mulgere, est soit pour **adôh[s]*, soit pour **adôh[t]*, selon la personne. (Les *s*, *t*, éléments personnels tombent d'après le § 21 α.)

§ 33.

Précédé d'une voyelle autre que *a*, *â* un *s* terminal subit devant toute consonne initiale les mêmes variations que *r*; voir au § 31.

Voici des exemples de tous les faits avec référence à ce qui se passe au sujet de *r*:

imaṁ çilôććayam puṇyaṁ çṛṅgâir bahubhir ućchritâiḥ | *virâjadbhir divispṛgbhir nâikavarṇâir manôharâiḥ* || hunc montem purum, cacuminibus multis erectis, splendentibus, coelum tangentibus, multicoloribus, cor rapientibus; Nr. XII, 37. (Changement de *s* en *ḥ* après une pose, petite ou grande. Cf. § 31 α.);

puṣpavṛṣṭiḥ papâta, florum pluvia cadebat, N. XXIV, 40; — *dantâiḥ karâis*, dentibus, proboscidibus, N. XIII, 12. (Changement en *ḥ* devant *k*, *kh*, *p*, *ph*. Cf. § 31 β.);

kaviç ća, poetaque; — *çarâiç ćhadati*, telis obruit. (Changement en *ç* devant *ć*, *ćh*. Cf. § 31 γ.);

tâiḥ sarvâis, ab illis cunctis, N. XII, 68; — *abravîḥ sadâ*, dixisti semper, N. XII, 21. (Changement de *s* en *ḥ* devant *ç*, *ṣ*, *s*, bien que l'assimilation soit facultative. Cf. § 31 δ.);

pati smarati, dominus reminiscitur. (Chute de *s* devant *ç*, *ṣ*, *s* suivis d'une autre consonne. Mais il peut y

avoir aussi légitimement soit assimilation, soit changement en visarga. Cf. § 31 δ in fine.);

ûrdhvadṛṣṭir dhyânaparâ, sursum adspectum [habens], meditabunda, N. II, 3. (Changement en *r* devant les sonores. Cf. § 31 ε.);

sênayôr ubhayôr madhyê, in utriusque agminis intervallo. (Même variation);

patî rarâja, dominus splenduit. (Chute de *s* devant *r,* et allongement de la voyelle brève précédant *s.* Cf. § 31 ζ.);

guṇâir iṣṭâi rûpavân, virtutibus optatis [praeditus], formosus, N. I, 1. (Même changement.)

§ 34.

Les données du § 33 ne s'appliquent, a-t-il été dit, que lorsque le *s* terminal est précédé d'une voyelle autre que *a, â.*

α. Si *s* final se trouve précédé de *a, â* une partie des mêmes règles s'applique, l'autre partie diffère.

Même principe de changement en *ḥ* devant une pose:

sakhyaç ćâsyâ mayâ dṛṣṭâs tâbhiç ćâpy upalakṣitaḥ | *vismitâç ćâbhavan sarvâ dṛṣṭvâ mâm̃ vibudhêçvarâḥ* ||
amicaeque ejus a me visae, ab iisque etiam conspectus [sum]; stupefactaeque erant omnes, tuitae me, deorum domini! N. IV, 27.

Même application devant les sourdes *(k, kh, ć, ćh, ṭ, ṭh, t, th, p, ph, ç, ṣ, s).* Voir au § 33 les références aux rubriques α, β, γ, δ du § 31. Exemples:

dûtâç ćaranti, nuntii peragrant, N. XXIV, 23; (cf. § 31 γ);

mayâ hi dêvân utsṛjya vṛtas tvam, a me enim, deis relictis, electus tu, N. XXIV, 26; (cf. § 31 γ);

yaçaḥ prâpa, famam adepta est, N. I, 10; (cf. § 31 β);

mantriṇaḥ sarvê, consiliarii cuncti, N. VIII, 6; (cf. § 31 δ);

duṣṣṭhu-, ou *duḥṣṭhu-*, ou *duṣṭhu-,* prave se gerens, (cf. § 31 δ in fine; sur *ṣṭhu-* voyez au § 36).

β. Par contre les principes sont différents lorsque *s* terminal, précédé de *a, â,* rencontre une consonne sonore (§ 26 note) initiale [1]).

Devant toutes les consonnes sonores *as* final se change en *ô*. Exemples:

rahô gatas, clam profectus, N. I, 18; = *rahas,* adv.;

tatra gaćchanti râjânô râjaputrâç ća, illuc eunt reges regumque filii, ibid. II, 22; = *râjânas.*

vaćô mahat, sermonem magnum, ibid. II, 25; = *vaćas.*

(Le seul mot *ahas-,* dies, apparait devant les sonores sous la forme *ahar* sauf devant *r;* cf. Weber op. cit. 385 note.)

γ. Il en est de même devant *a* initial, mais alors ce dernier est élidé et remplacé par l'avagraha (que nous rendons par le signe ʼ). — Voyez des exemples de ce fait au § 10 α.

δ. Devant toute autre voyelle que *a* le *s* du groupe terminal *as* tombe et le *a,* dès lors terminal, ne se combine pas avec la voyelle initiale du mot suivant. — C'est ce dont il a déjà été parlé au § 14 κ; se reporter à ce passage où quelques exemples sont fournis.

ε. Si *s* terminal est précédé de *â,* il tombe devant toutes les sonores. Dès lors *â* devient terminal, mais ce *â* reste tel quel devant les voyelles initiales du mot suivant. Voyez encore au § 14. (Une licence métrique fait parfois fondre ce *â* terminal avec *a, â* d'un mot suivant; mais cela est purement exceptionnel.)

---

[1]) Voyez Weber Finales *as* im sanskrit vor tönenden, Beitr. zur vergl. sprachf. de Kuhn [et Schleicher] III, 385 ss.

ζ. Les nominat. masc. sing. *sas, êṣas,* hic, ille, perdent leur *s* terminal alors qu'ils sont suivis d'une consonne quelconque ou d'une demi-consonne:

sa dadarça, is vidit, N. I, 19; — *sa vyavardhata* hic crescebat, ibid. I, 18; — *êṣa dharmas,* hoc [est] officium, ibid. IV, 17.

(Dans la rencontre des deux nomin. *sas* + *êṣas* le premier perd la sifflante finale et amalgame sa voyelle avec le *ê* initial: *sâiṣas.)*

§ 35.

Lorsque dans un composé le premier membre est terminé par *s*, ou bien cette sifflante reste telle quelle devant *k, kh, p, ph* (à moins qu'il ne faille la changer en *ṣ* d'après le § 50 ε), — ou bien elle se change en visarga *(ḥ).* Pour l'ordinaire le premier procédé est adopté de préférence:

manasprasâda-, manaḥprasâda-, mentis serenitas.

(La préposition inséparable *nis,* ex, change son *s* en *ṣ* devant *tap,* calefacere, urere [s'il s'agit d'un échauffement passager]. Le *t* de ce dernier devient naturellement *ṭ.* Exemple: *niṣṭapati,* calefacit. — Mais par contre on dit régulièrement *nistarâmi,* evado, *niskarṣâmi,* eripio, etc.)

§ 36.

α. En principe les racines commençant par un *s* le changent en *ṣ* lorsque cette sifflante est précédée de *i, u, ê, ô* appartenant soit à une préposition préfixée, soit à une syllabe réduplicative. Exemples:

suṣâva, genui; cf. *savâmi,* gigno, *suta-,* m. filius;
siṣâya, ligavi; cf. *sinômi,* ligo;
abhiṣiñcâmi, adspergo; cf. *siñcâmi,* spargo.

Ce principe souffre deux grandes exceptions.

L'une c'est que *s* demeure tel quel lorsque la racine contient un *r:*

paristṛṇômi, circum tendo; *visṛjâmi,* emitto.

L'autre c'est que *s* demeure également tel quel quand il est suivi d'une consonne autre que *t, th, n,* ou d'une demi-consonne autre que *v:*

vismayê, miror; — *visraṁsê,* cado; — *pusphôṭa,* fissus sum.

(Cette dernière exception souffre elle-même des exceptions en ce sens que le *s* peut se changer en *ṣ* dans les rac. *syand,* fluere [après *anu, abhi, ni, pari, vi,* si le sujet est inanimé: s'il est animé point de lingualisation]; *skand,* ascendere [après *pari,* lorsque le suffixe est primaire et autre que les désinences du verbe fini; également après *vi* sauf de très rares exceptions, cf. Benfey p. 37], *sphur,* trepidare, et *sphul,* vacillare [après *vi, ni, nis*]; *stan,* sonare [après *abhinis,* terme grammatical]. — Autre exception à l'exception: la racine *smi,* ridere, a pour parf. *siṣmiyê.)*

β. Les racines *sthâ,* stare; *stubh,* laudare; *sû,* gignere; *su* (conjugué d'après la cinquième classe), elicere, parere; *sić,* spargere; *sidh* (conjug. d'après la prem. cl.), arcere; *sad* (conj. d'après la six. cl.), sidere; *sañj,* figere; *stambh,* fulcire, (cinq. neuv. cl.); *svan* [après *ava, vi*]; *svañj,* amplecti; *stu,* laudare, Benf.; *sô,* finire, Benf., (et le dénominatif *sênay)* conservent le *ṣ* né de *s* alors même que l'augment est venu s'intercaler entre la préposition et la racine. Exemple:

abhyaṣiñćat, rigavit.

γ. Observation. — Bien que ne tombant pas sous le coup des deux motifs exceptionnels indiqués à la rubrique α, quelques racines gardent parfois *s* non lingualisé. C'est à savoir: *su,* parere, au fut. composé avec *as,* au conditionn., à son désidératif; — l'intensif de *sić,* spargere;

— *sidh,* conj. à la prem. classe et au sens de „aller“, puis à sa forme intensive sans *y* (Benfey § 166); — *stambh,* fulcire, à l'aoriste redoublé, et au partic. parf. passif après *ni, prati;* — *sad,* sidere, après *prati* et au parf. red., de même qu'à celui de *svañj,* amplecti: dans ces deux rac. le *s* n'est lingualisé que s'il suit immédiatement la préposition.

Seconde observation. — La lingualisation est arbitraire après *pari, ni, vi* dans les rac. *stu,* laudare, *svañj* (Benf.), amplecti. Exemple:

abhyaṣṭâut, laudabat, laudavit, ou bien *abhyastâut.*

Elle est également arbitraire, après *pari,* pour le *s* introduit furtif: *paryaskarôt* ou bien *paryaṣkarôt.*

Troisième observation. — Les racines suivantes admettent la lingualisation dans les limites ci-dessous énoncées.

Après *vi* la rac. *skambh* lingualise sa sifflante: *viṣkambha-,* fulcimen.

Après *ni* se lingualise la sifflante de *snâ* au sens de „être expérimenté“: *niṣṇâta-,* peritus.

Après *ni, vi, pari* se lingualise la sifflante des racines *siv,* suere, *sah,* sustinere, *sêv,* adire (ainsi que de [deux dérivés de *si,* à savoir] *saya-,* Dictionn. de Pétersbourg IV, 239; et *sita-*). Dans *sêv* le fait en question arrive quand même l'augment s'interpose entre la sifflante et la préposition. C'est une question arbitraire pour les deux autres. — A l'égard de *sah* il faut remarquer qu'il ne change pas son *s* en *ṣ* dans les formes où un *ḍh* remplace, d'après le § 50 ζ, le groupe *h* + *t.* Toutefois dans les Védas et dans certains composés védiques passés dans la langue classique, l'adjectif *-sah-, -sâh-,* ferens, lingualise sa sifflante alors même que le *h* devient [§ 32 β] *ṭ:* Bopp p. 55, Benfey § 45.

(Dans les Védas on trouve la lingualisation pour *siv* après *prati,* pour *sah* après *su, nis,* pour *svap* après *dur*, *nir, vi, su;* Benf. p. 446.)

Le *s* de *as,* esse, lorsque le *a* est rejeté et que *s* est suivi soit d'une voyelle soit de *y,* devient *ṣ* après les prépositions dont il s'agit et après l'adverbe *prâdus,* palam, manifesto. Exemples: *prâduḥṣanti, pariṣanti.* On n'excepte que le *s* de la deuxième personne.

δ. Dans les racines *sthâ* et *stambh* le *ṣ* né de *s* grâce à une préposition se terminant en *i, u,* persiste encore bien que la racine admette une syllabe réduplicative finissant en *a:*

abhitaṣṭhâu, parf.

ε. Dans quelques racines lorsqu'un *s* terminal se change en *ṣ* (d'après le § 50 ε), les *s* du commencement de la racine demeure tel quel et ne devient pas *ṣ*. Ainsi Bopp cite *susûṣ, siṣîs,* désidératifs de *su, si,* dont les formes intensives sont, par contre, avec *ṣ, sôṣu, sêṣi.*

ζ. C'est par une pure exception que *stambh,* lorsque la prépos. *ava* lui est préfixée, change son *s* en *ṣ:* Exemple:

avaṣṭabhnâmi.

C'est également par exception qu'inversement, se trouvant préfixé de *prati* ou de *ni,* il ne change pas son *s* en *ṣ*. Exemples:

pratistabdha-, nistabdha-.

C'est par exception aussi que *sad* (conjugué à la six. classe) garde *s* après *prati.* Exemple:

pratisîdati.

η. Voici d'autres faits particuliers relatifs à quelques mots composés.

Après les particules *dus, nis, su,* le *s* initial des mots *saṁdhi-, sâman-, sêdha-,* se lingualise: Dictionn. de Pétersbourg III, 709. (Le *s* final de *dus, nis* devient *ḥ*

d'après le § 34.) Si parfois l'on trouve *s* et non *ṣ*, cela est tout exceptionnel.

De même celui de *sama-*, *sûti-*, après *dus, nis, vi, su.* Exemple:

viṣama-, dispar.

Il en est encore parfois (Benfey § 44, 1°; Boller p. 32, 3°) de même du *s* de *sênâ-*, dans les noms propres (facultativement dans les noms d'astres).

De même le *s* de *sthâ* se lingualise après les mots suivants: **aṅgu-*, *agni-*, *apa*, **amba-*, **âmba-*, *ku*, *gô-*, *tri-*, *divi*, *dvi-*, *puñji-*, *bhûmi-*, *mañji-*, *çaṅku-*, *çêku-*, *savyê* (et quelques autres mots dans les Védas). Exemples:

gôṣṭha-, bubile; *savyêṣṭha-*, auriga.

Celui de *sthâna-* après *bhîru-*.

Celui de *sthṛ-* après *savyê: savyêṣṭhṛ-*, auriga.

Celui de *sthin-* après *paramê: paramêṣṭhin-*, in excelsis stans, altissimus.

Celui de *sthira-*, firmus, après *gavi, yudhi.*

Celui de *sthu-* après *apa, su, dus.* Exemples:

apaṣṭhu, adversarius, *duṣṭhu*, prave se gerens (pour *duḥṣṭhu-*, cf. § 34 α).

Celui de *stôma-* après *agni, âyus-, jyôtis-* (ces deux derniers perdant leur sifflante terminale § 34 α in fine); — celui de *stut-* après *agni-*.

Il en est de même dans les composés *agnîṣômâu* (duel), *agniṣvâtta-*, *aṅguliṣaṅga-*, *triṣṭubh-*, *gâuriṣaktha-*, *dundubhiṣêvaṇa-*, *niṣûdana-* (on le trouve aussi avec *s*), *niṣpanda-*, *nâuṣêćana-*, *pratiṣṇika-*, *praṣṭha-*.

Il en est de même du *s* de *svasṛ-*, soror, composé avec *pitṛ-*, pater, *mâtṛ-*, mère. Exemple: *pitṛṣvasâ* [nomin. sing.], amita. — Le changement est facultatif après les génit. sing. *pitus, mâtus;* exemple: *pituḥsvasâ* [nomin.].

θ. Le *s* des terminaisons en *is, us* devient *ṣ* dans les hypothèses suivantes:

I. En composition avec *kalpa-*, similis, *pâça-*, et devant le dénominatif *kâmyâmi*, cupio. Exemples: Dictionn. de Pétersbourg II, 229.

II. Devant *k, kh, p, ph* (et cela dans la dérivation comme dans la composition), dans les mots *âvis, dus, nis, vahis, prâdus*, et le véd. *is*. Exemples:

âviṣkṛta-, detectus. (On dit *duṣkha-* et *duḥkha-*, dolor.)

Après *tris, dvis* l'on peut à volonté ou bien laisser tomber *s*, ou bien le changer en *ṣ* ou *ḥ*.

Dans les thèmes nominaux en *is, us*, en composition, il faut pour que la lingualisation ait lieu devant les dites consonnes que les vocables en question ne soient pas précédés eux-mêmes d'un autre membre composant. Exemple: *dhanuṣpâṇi-*, arcitenens, le mot *dhanus-* n'étant pas précédé d'un autre membre. — Si le nom est en construction avec le mot avec lequel il se trouve joint l'on peut ne lingualiser qu'à volonté.

La terminaison *ôs* se lingualise dans le rapprochement (*gôs* est génitif) *gôṣpada-*, n.

[Dans les Védas, après une voyelle autre que *a, â* un *s* terminal est lingualisé devant les mots *tvam, tvâ, tê, tava*, formes du pronome personnel, *tad, tatakṣus, tatakṣatus*.]

§ 37.

Partageant en cela le privilége des autres sonores (voyez § 26) un *h* initial exige le changement en explosive moyenne (autrement dite faible) de l'explosive forte terminale du mot précédent. Quant au *h* initial il peut non seulement rester tel quel, mais encore il peut se changer en l'explosive aspirée de la sonore précédente. — Supposons, par exemple, un mot finissant par *t* et le mot suivant commençant par *h*. Le *t* se change forcément en *d:* quant au *h* il peut ou bien persister, ou bien se changer en *dh:*

apaçyać ćhakunân kâm̃çćid dhiraṇyasadṛçaććhadân, vidit aves aliquas auro similibus alis, N. IX, 12; *-ćid* = *ćit* et *dhiraṇ . . .* = *hiraṇ . . .*

§ 38.

Un *ç* initial peut, à volonté, être changé en *ćh* si le mot précédent prend fin par une sourde. Cf. § 28.

§ 39.

Nous avons à consacrer quelques instants à l'examen de certaines intercalations consonnantiques qui se présentent entre deux mots différents.

α. Entre un *ṅ* terminal et une sifflante initiale on peut interposer un *k*. Exemple:

avâṅ sâgaras, austrinum mare, ou bien *avâṅ kṣâgaras* [nomin. sing.].

De même entre un *ṇ* final et une sifflante initiale l'on peut interposer un *ṭ*.

β. Entre *n* ou *ṭ* et *s* initial peut être interposé un *t*. — Ainsi . . . *n* + *s* . . . = . . . *n s* . . . ou bien . . . *n ts* . . .; de même . . . *ṭ* + *s* . . . = . . . *ṭ s* . . . ou bien . . . *ṭ ts* . . .

γ. L'intercalation de *ć* peut avoir lieu dans les circonstances suivantes:

Entre *ṅ* final et *ç* initial mais alors ce dernier devient *ćh*. Voir d'ailleurs expressément § 29 γ.

Entre une voyelle brève terminale et un *ćh* initial. Exemple: *kva nu tvaṅ kitava ććhittvâ vastrârdham prasthitô mama,* quone tu, lusor! abscisso vestis dimidio meo, profectus? N. XXII, 18. — La même insertion peut encore avoir lieu, et a lieu couramment, après *mâ,* ne, non, et la prépos. *â,* bien qu'on ait affaire à des voyelles longues.

Lorsqu'on la rencontre en d'autres cas après des voyelles longues (Benfey § 17) cela est purement arbitraire.

Les Védas ne l'admettent pas en principe.

δ. Entre un *n* terminal et une sourde palatale chuintante, ou bien linguale, ou bien dentale *[ć, ćh, ṭ, ṭh, t, th]* initiale, on interpose une sifflante correspondante à l'explosive (c'est-à-dire soit *ç*, soit *ṣ*, soit *s*), et le *n* final se change ou bien en anusvâra *(m̃)* ou bien en anunâsika *(ñ)*. Exemples:

tân açvâm̃s têçôbalasamanvitân, hos equos vi [et] potestate praeditos, N. XIX, 22; *açvâm̃s* = *açvân;*

gatâsûn agatâsûm̃ç ća, vita defunctos nondumque defunctos, Bhg. II, 11.

Quelques observations spéciales demandent à être consignées.

L'insertion dont il s'agit ne se produit que lorsque la sourde initiale est suivie d'une voyelle, d'une demi-voyelle ou d'une nasale.

Elle n'a pas lieu après *praçân,* nomin. de *praçâm-,* adj.

Cette intercalation a lieu, mais d'une façon tout exceptionnelle et en des cas bien déterminés (Boller p. 25) devant *k* et *p*. Par exemple dans le mot *kâñskân* (accus. plur. du pron. *ka-* redoublé; on rencontre également *kânkân,* Dictionn. de Pétersbourg II, 2).

ε. Les nasales *ṅ, ṇ, n* terminales sont redoublées lorsqu'elles se trouvent précédées d'une voyelle brève et si le mot suivant commence par une voyelle. C'est ce dont il a été parlé plus haut, § 26 ε.

Seconde section.

Variations des consonnes dans l'intérieur des mots.

§ 40.

Devant toutes les consonnes explosives sonores (c'est-à-dire devant *g, gh, ǰ, ǰh, ḍ, ḍh. d, dh, b, bh)* il ne peut se présenter dans l'intérieur des mots que des sonores, et

devant des muettes, explosives ou sifflantes *(k, kh, ć, ćh, ṭ, ṭh, t, th, p, ph)*, que des muettes.

Les choses se passent comme lorsqu'il s'agit de la rencontre des consonnes de deux mots séparés: §§ 26, 24, 23. Exemples:

vâgbhyas, dat. abl. plur. de *vâć-*, sermo, vox (pour **vâkbhyas*, après **vâćbhyas*, cf. § 24);

sarpadbhyas, dat. abl. plur. de *sarpat-*, serpens (pour **sarpatbhyas*, cf. § 26);

nêniktha, deux. pers. plur. prés. indic. de *nij*, purificare, lavare (pour **nênijtha*, cf. § 24);

atti, trois. pers. sing. prés. indic. de *ad*, edere (pour **atti)*;

yutsu, loc. plur. de *yudh-*, pugna (pour **yudhsu*, cf. § 22).

β. Absolument encore comme lorsqu'il s'agit de la rencontre de consonnes fi . t initiales, les sonores aspirées *(gh, dh, ḍh, bh)* reportent leur aspiration sur les explosives sonores moyennes du commencement des mots, cf. § 26. Exemples:

bhudbhyas, dat. abl. plur. de *budh*, gnarus, doctus;

dhatta, deux. pers. prés. indic. de *dhâ*, ponere, est pour **dadhta* (par l'entremise de **dhadta)*.

γ. Mais lorsque le mot ne commence pas par une explosive sonore moyenne sur laquelle peut se reporter l'aspiration (comme on l'a vu à la précédente rubrique), il faut noter avec soin que devant les suffixes et devant les désinences personnelles commençant par *t, th*, les aspirées *gh, dh, bh* ne se changent pas (comme l'on s'y attendrait) en *k, t, p* (sourde devant sourde selon la rubrique α du présent paragraphe), mais bien en *g, d, b* et le *t* ou *th* suivant devient *dh*. Exemples:

çuddha-, purificatus, purus, est pour **çudhta-*, rac. *çudh*;

lubdha-, cupidus, est pour *lubhta-,* rac. *lubh.*

(Quant à l'aspirée *ḍh* elle s'est également changée en *ḍ* (comme *dh, bh* en *d, b)* mais ce *ḍ* a disparu, toutefois on réclamant l'allongement de la voyelle [sauf *ṛ*] précédente: *alîdha* est pour **aliḍḍha,* trois. pers. sing. aor. de *lih,* lingere, lambere.)

§ 41.

α. Lorsqu'un thème nominal est terminé par deux consonnes et que le suffixe casuel commence par une consonne, la seconde des consonnes est rejetée à moins que la première ne soit un *r.* Et encore ce maintien n'a-t-il pas lieu, en cette occurrence, lorsqu'il s'agit d'une forme désidérative. (Comparez le § 21). Exemple:

suvalbhyas, dat. abl. plur. de *suvalg-,* pulcre incedens.

β. Le même rejet de la seconde de deux consonnes a encore lieu devant d'autres désinences et suffixes, mais encore faut-il que ces derniers éléments ne commencent ni par une nasale ni par une demi-consonne. Exemple:

bhintha, deux. pers. plur. prés. ind. de *bhid,* findere, sept. classe (pour **bhint-tha* d'après **bhind-tha).*

Et encore observons que ce rejet n'est ici que facultatif, tandis que sous la rubrique α il est nécessaire.

γ. Devant un suffixe „taddhita" les changements subis sont ceux relatifs aux autres désinences et suffixes. C'est ainsi que l'on a *têǰasvin-,* splendore praeditus. Mais devant le suff. taddhita *maya-* il faut appliquer les règles relatives aux consonnes terminales des mots: de là, par exemple, *têǰômaya-,* § 34 β., ou encore *vâñmaya-,* § 27, (et non *têǰasm . . ., vâćm . . .* d'après le § 40). Bopp § 85.

§ 42.

Règles relatives aux palatales chuintantes.

α. Le *ć* passe à *k* ou *g* selon que la consonne suivante est forte ou faible. Exemples:

sikta-, rac. *sić*, humectare, irrigare;

vâgbhyas, dat. abl. plur. de *vâć-*, sermo, vox.

β. Le *ćh* réclame une attention particulière.

1) *ćh* devient *ṣ* devant *t*, *th*;

2) *ćh* devient *k* devant une désinence verbale commençant par *s*;

3) *ćh* devient *ṭ* devant les consonnes sourdes de désinences nominales et de suffixes;

4) *ćh* devient *ḍ* devant les sonores de ces mêmes terminaisons;

5) *ćh* devient *ç* ou reste tel quel, à volonté, devant les *m* et *v* de désinences personnelles et devant le suffixe *van-*;

6) *ćh* devient *ç* devant le suffixe *na-*.

Exemples de ces diverses hypothèses:

1) *praṣṭṛ-*, de la rac. *praćh*, *pṛćh*, interrogare;

2) *prakṣyâmi*, fut. de la même rac. (*ṣ* est pour *s* après *k*);

4) *prâḍvivâka-*, judex, même rac.;

6) *praçna-*, interrogatio, même rac.

Enfin *ćh* devient *ćć*, c'est-à-dire se voit préfixer sa non-aspirée, lorsqu'il est précédé d'une voyelle brève et que le suffixe ou la désinence qui le suit commence soit par une voyelle, soit par une demi-voyelle:

praććhaṇâ, interrogatio.

(En principe ce dernier phénomène est étranger au sanskrit védique.)

γ. En principe *j* se conduit d'une façon analogue à *ć* (rubrique α), c'est-à-dire devient *g* ou *k* selon qu'il se trouve suivi d'une faible ou d'une forte. Exemples:

yuñgdhi, deux. pers. impér. de *yuj*, jungere;

yunaktu, trois. pers. impér. du même.

Mais dans quelques racines le *j* suit l'analogie de *ćh* (rubrique β). Notamment dans *mṛj*, abstergere, *râj*, regere [véd.], splendere. Exemples:

mârkṣyâmi, fut., *mṛṣṭa-*, partic.;

râḍbhyas, abl. dat. plur., *râṭsu*, loc. plur. de *râj-*, rex.

δ. Le *jh* suit l'analogie de *ć*, c.-à-d. devient *g* ou *k* selon que le suit une faible ou une forte.

§ 43.

Règles relatives aux linguales *(ṭ, ṭh, ḍ, ḍh, ṣ, ṇ)*.

α. Dans les Védas, entre deux voyelles *ḍ* est changé en l ou *l*, et *ḍh* en l*h* ou *lh*. Exemples:

mṛla, mṛlantu, trois. pers. sing. et plur. impér. de la rac. *mṛḍ*, exhilarare.

β. Les linguales terminatives d'une racine stipulent lingualisation des *t, th, dh* qui les suivent. Toutefois la règle du § 40 est naturellement suivie, c'est-à-dire qu'une sonore devient muette lorsqu'elle précède une muette, et qu'une muette devient sonore lorsqu'elle précède une sonore. Exemples:

îṭṭê, trois. pers. sing. prés. ind. de *îd*, laudare, est pour **îḍṭê*, pour **îḍtê;*

dvêṣṭi, trois. pers. sing. prés. ind. de *dviṣ*, odisse, est pour **dvêṣti;*

dviṣṭha, deux. pers. plur. est pour **dviṣtha*, même rac.;

mṛḍṇâmi, de *mṛḍ*, exhilarare.

§ 44.

Un *n* initial de suffixe tenant lieu d'un *t* change un *d* précédent en *n:*

sanna-, partic. de *sad*, sidere;

anna-, cibus, rac. *ad*, edere;

khinna-, dolore affectus, de *khid*, dolore affici.

§ 45.

Le *dh* des terminaisons personnelles *dhvê, dhvam* devient parfois *ḍh*. C'est au parfait redoublé, à l'aoriste, au précatif. Il faut pour cela que le thème finisse par une voyelle autre que *a, â*. Et le phénomène a lieu forcément lorsque la désinence est liée directement à la racine, à volonté si un *i* se trouve entre elles. Exemples:

kṛṣîḍhvam, deux. pers. plur. précat. intransit. de *kṛ*, facere; — *akṛḍhvam,* deux. pers. plur. aor. intrans. de *kṛ*, facere; — *anêḍhvam,* de *nî,* ducere; — *ćakṛḍhvê,* deux. pers. plur. parf. intrans. de *kṛ*.

(Mais *adikṣadhvam,* deux. pers. plur. aor. intrans. de *diç,* ostendere, vu le *a.)*

§ 46.

Principes concernant les variations de *n*.

α. Après *ć, j* un *n* devient *ń:*

yajña-, sacrificium; rac. *yaj* + *na-;*

yâćńâ-, precatio; rac. *yâć.*

β. Lorsqu'un groupe radical (simple ou secondaire) contient une des linguales *ṛ, ṝ, r, ṣ,* le *n* d'un suffixe, d'une terminaison, devient *ṇ,* moyennant trois conditions simultanément requises: il faut que ce *n* ne soit pas terminal (voyez toutefois γ II), — il faut que ce *n* se lie immédiatement à l'élément radical (simple ou secondaire), ou bien qu'il n'y ait entre eux que des voyelles ou encore des *y, v, h, k, kh, g, gh, ṅ, p, ph, b, bh, m;* — il faut enfin que ce *n* soit suivi d'une voyelle ou bien de *y, v, m, n* (ce dernier devient alors *ṇ).*

I. En principe cela ne se présente que dans les mots simples, les mots non-composés:

dhâraṇa-, gestatio;

dharṣaṇa-, oppressio;

ghṛṇi-, radius;

grahaṇa-, actio capiendi;

ghṛṇvê, splendeo.

(Contre-partie: *vṛnda-,* grex, caterva, *vartmani-,* via: *n* reste tel quel car il est suivi immédiatement ou précédé d'une des articulations qui, ainsi que cela a été dit, l'empêchent de se lingualiser.)

Exceptions: le *n* reste tel quel après les racines *tṛp,* exhilarare, *kṣubh,* commoveri (sauf, après ce dernier, la nasale de la terminaison *âna,* impér. sec. pers. sing. *kṣubhâṇa): tṛpnômi, kṣubhnâmi;* de même dans les formes intensives de *nṛt,* saltare. — Absence de lingualisation dans *âćâryânî-,* Dictionn. de Pétersb. I, 606; lingualisation à volonté dans *tûryamâna-,* partic. de *tûr,* festinare.

II. Dans les composés le changement en question n'a lieu que si le membre contenant les sons déterminatifs de la variation en linguale ne se termine pas par *k, g, ṅ, ṣ,* et de plus s'il précède immédiatement le membre contenant le *n* ou bien s'il n'en est séparé que par la préposition *â:*

pariṇâma-, mutatio, vicissitudo, mais par contre *ṛgayana-:* Benfey § 24.

Toutefois, malgré la présence de ces conditions, la lingualisation en *ṇ* ne s'opère que si les membres composants ont perdu leur sens individuel pour ne plus fournir par leur conglomérat qu'une idée unique. (Exceptions: la nasale de *vana-* ne se lingualise qu'après *agrê, kôṭara-, puraga-, miçraka-, sârika-, sidhraka-* [on allonge leur *a* final]; — on ne nasalise pas le *n* de *agni-, anûpa-, nagara-, naṭa-, nandin-, nartana-, nivêça-, nivâsa-;* — point de lingualisation également pour le *n* des dérivés de la rac. *nah,* nectere, dans lesquels *h* est changé en *gh.* — Voyez d'autres détails peu importants dans Benfey loco cit., mais surtout ne pas oublier qu'il ne s'agit ici que de la lingualisation dans des seconds membres de composés

ayant perdu leur sens individuel. — Ajoutons que la lingualisation est arbitraire pour *nakha-, naddha-* après *giri-,* et pour *nadî-, nitamba-* après ce même mot ainsi qu'après *ćakra-.)*

La lingualisation n'a lieu pour la rac. *nî,* ducere, qu'après *agra-, grâma-;* — pour *nasa-,* nasus, que lorsqu'il s'agit d'un composé possessif: voyez Dictionn. de Pétersbourg IV, 82; — pour *vana-,* silva, qu'après *antar, nir, pra* et certains noms de plantes: Benfey loco cit.; — pour *ahna-,* dies, que si le membre précédent se termine en *a* (en principe du moins, car il y a des exceptions: Dictionn. de Pétersbourg I, 579): — pour *vâhana-,* currus, que lorsque précède un mot désignant la charge; — pour *hâyana-,* annus, (du moins en principe). — La lingualisation est arbitraire pour *pâna-,* actio bibendi, poculum. — [Dans les Védas *n* devient *ṇ* quand le membre précédent du composé prend fin en *ṛ*.]

(Toute cette seconde partie de la rubrique β du paragraphe actuel, partie relative à la lingualisation nasale dans les composés, est, heureusement, bien moins importante que la part relative à la même lingualisation dans les mots simples exposée ci-dessus p. 60.)

γ. Un *n* se lingualise encore en *ṇ,* en certaines occurrences, après les préposit. *antar, nir* (pour *nis), parâ, pari, pra.*

Les occurrences en question sont les suivantes:

I. Si le *n* est initial d'une racine: *praṇamâmi,* prostrato corpore propitiare studeo, rac. *nam,* inclinare, se inclinare.

Exceptions: les rac. *nakk,* necare, destruere, *naṭ,* conjug. à la dix. classe, gestibus indicare, *nand,* gaudere, *nṛt,* saltare, *nî,* ducere, et selon quelques auteurs *nard,* sonum edere, *nâth,* rogare, *nâdh,* rogare, enfin *naç,* perire, quand son *ç* passe en *ṣ* et est traité comme tel, conservent

n tel quel après les vocables dont il s'agit. — La lingualisation est facultative pour les rac. *nind,* vituperare, *nikṣ,* osculari, *nim̃s,* osculari.

II. Il y a lingualisation dans la rac. *an,* spirare, même si elle est à la fin du mot (contrairement à un principe de la rubr. β du présent paragraphe), mais il faut que le *r* de l'élément déterminant la lingualisation ne soit pas séparé de *n* par plus d'un caractère. Ainsi l'on a *prâṇiti,* spirat, mais *paryaniti.* (Si la rac. est redoublée les deux *n* sont lingualisés: *prâṇiṇiṣati,* forme désidérative.)

III. De même pour *han,* ferire, occidere, si ce n'est lorsque *h* devient *gh.* (S'il se trouve suivi immédiatement de *m, v,* sa lingualisation est à volonté: *prahanmi, prahaṇmi,* Benfey p. 32.)

IV. Se lingualise également le *n* caractéristique de la classe dans les rac. *mî,* occidere, *hi,* mittere. Exemples: *prahiṇômi,* mitto, *pramîṇâmi,* occido. (Dans les Védas l'on garde ordinairement la nasale dentale en ce dernier verbe.)

V. De même le *n* précédant *v* terminal [prétendu] radical: *prahiṇvan-,* rac. *hinv,* exhilarare. (Est excepté *prênvana-,* rac. *inv,* mittere, Benfey p. 446.)

VI. De même la nasale de la désinence impérative *âni.* Exemples: *prabhavâṇi, pravapâṇi,* de *pra* + *bhû,* esse, *pra* + *vap,* spargere, seminare.

VII. La nasale se lingualise également, après les vocables en question, dans les suffixes primaires nominaux *-ana, -ani, -anîya, -in, -na* (précédé d'une voyelle), *-mâna.* Tel est le principe. Exemples: *prahîṇa-,* itio, iter, gressus; *nirvâṇa-,* exstinctio.

Exceptions. — Les racines dont la pénultième est une nasale, et qui commencent par une consonne ou bien par *a, â,* font exception: *prakampana-,* actio commovendi,

rac. *kamp,* tremere. — Les rac. *khyâ,* dicere, praedicare, *bhâ,* splendere, apparere, *pû,* (conjug. à la neuv. cl.) purificare, *bhû,* esse, *vêp,* tremere, *kam,* amare, *gam,* ire, *pyây,* pinguescere. Exemple: *prapavana-.* — De même dans le mot *gahana-,* densus, impervius. Exemple: *parigahana-.*

La lingualisation est facultative dans les racines commençant par une consonne alors que leur pénultième est une voyelle autre que *a, â.*

Une observation spéciale a trait a *vinna-,* rad. *vid,* six. et sept. cl. Ses deux *n* sont lingualisés après *nir.* Exemple: *nirviṇṇa-.*

VIII. Lingualisation également dans la préposition *ni* devant les rac. *dâ* (conjug. à la prem. et à la trois. cl., [également à la quatr. d'après Boller p. 41]) dare, *drâ,* fugere, *dhâ,* ponere, *mâ,* (conjug. à la trois. et à la quatr. cl.) metiri, *vâ,* flare, *yâ,* ire, *ći,* colligere, *dê,* tueri, *dhê,* bibere, *mê,* mutare, *dô,* abscindere, *sô,* finire, *pat* (à la prem. cl.), cadere, volare, *gad,* dicere, loqui, *nad,* sonum edere, *pad,* ire, *han,* ferire, occidere, *vap,* spargere, seminare, *çam* (à la quatr. cl.), sedari, *dih,* oblinere, *vah,* trahere, vehere. Et cela a lieu quand même l'augment, ou bien *â,* s'interpose entre *ni* et la racine. Exemple: *praṇidadâti, praṇipatâmi.*

(Mais ce phénomène ne se présente pour tous les dérivés que lorsqu'il s'agit des verbes *dâ, dê, dô, dhâ, dhê, mâ, mê;* il ne s'offre pour les autres que lorsqu'est formé d'eux un verbe fini ou le partic. du thème verbal primaire, ou l'intensif de la prem. forme. Voir Benfey p. 446, corrections à la p. 32.)

Devant les autres racines le même changement peut avoir lieu à volonté, sauf devant celles commençant par *k, kh, ṣ,* qui empêchent alors la nasalition. L'on ne peut, par exemple, avoir que la dentale pure dans *pranikarôti.*

δ. Dans les Védas l'on rencontre parfois *n* lingualisé par l'influence d'un mot autre que les prépositions citées dans la rubrique γ ci-dessus. Mais cela est tout spécial. Voyez Benfey § 30.

ε. Un *n* est rejeté devant les terminaisons casuelles commençant par une consonne:

râjasu, loc. plur., *râjabhis,* instrum. plur. de *râjan-,* rex;

devant un suffixe „taddhita" commençant par une consonne:

nâmatas, adv., nomine, d'après *nâman-,* nomen.

ζ. Les racines de la huitième classe *(tan,* extendere, *man,* cogitare, *van,* petere, cupere, *kṣaṇ,* vulnerare, ferire, *ghṛṇ,* splendere, *tṛṇ,* edere, *ṛṇ,* ire), ainsi que *han,* ferire, occidere, rejettent leur nasale devant les désinences personnelles et devant tout suffixe „krdanta" commençant par une consonne autre que *n,* mais ne réclamant pas la gunation (cf. Bopp § 92). Exemple: *hatha,* caeditis.

η. Nasale labiale. — Devant une dentale elle devient dentale, et devant *t, th* la voyelle la précédant est allongée:

çânta-, sedatus, rac. *çam,* sedari.

Devant *m, v,* elle passe également à *n:*

aganma, ivimus, rac. *gam,* ire;

jaganvas-, part. parf. même rac.

Les verbes *gam,* ire, *nam,* inclinare, se inclinare, *yam,* cohibere, *ram,* oblectari, laissent tomber leur nasale devant *t, th* quand l'affixe ne réclame pas la gradation vocalique.

Un *m* radical se présente rarement en liaison immédiate avec des désinences casuelles ou personnelles. Quand cela arrive il passe en *n* devant toutes les consonnes sauf les nasales et *s.* Devant *s* il se transforme en anusvâra, à moins que ce ne soit le *s* du locat. plur. auquel cas il devient encore *n.*

Exemples: *praçânbhyas,* dat. abl. plur., *praçânsu,* loc. plur. de *praçâm-,* quietus.

§ 47.

La vibrante *r,* demeure telle quelle devant toutes les consonnes, mais les *i, u* la précédant sont allongés quand la désinence ou le suffixe commence par une consonne: *gir-,* sermo, a pour instrum. plur. *gîrbhis;* de même *dhur-,* temo, *dhûrbhis;* soit encore *tutûrmas,* properamus, rac. *tur,* properare.

§ 48.

Les sifflantes sont soumises à d'assez nombreux principes.

Le *ç* devient *ṣ* devant *t, th;*

il devient *k* devant les terminaisons verbales commençant par un *s*;

il devient *ḍ* devant les consonnes sonores (sauf les nasales et vibrantes):

uṣṭha, sec. pers. plur. prés. ind. rac. *vaç,* exoptare;

âiḍḍhvam, deux. pers. plur. intrans. imparf., rac. *îç,* dominari.

Les thèmes nominaux demandent à être divisés en deux classes. Les uns, devant les consonnes, changent *ç* en *k, g,* les autres en *ṭ, ḍ.* Voyez Bopp §. 98. Exemples:

digbhis, instrum. plur., *dikṣu,* locat. plur. de *diç-,* plaga;

viḍbhis, viṭsu, de *viç-,* penetrans.

§ 49.

Devant *t, th* un *ṣ* demeure tel quel:

dvêṣṭi, trois. pers. sing. prés. ind., *dviṣṭhas,* deux. pers. duel, rac. *dviṣ,* odisse.

Dans les autres rencontres il suit les mêmes règles que *ç,* § 48.

Ainsi *ṣ* devient *k* devant les terminaisons verbales commençant par un *s: dvêkṣi,* sec. pers., pour **dvêṣ-si;*

il devient *ḍ* devant les consonnes sonores (sauf nasales et vibrantes): *dviḍḍhi,* deux. pers. impér.

Enfin les thèmes nominaux changent *ṣ* les uns en *k, g,* les autres en *ṭ, ḍ.* Cf. Bopp § 99.

§ 50.

Nous arrivons à la sifflante dentale.

α Devant une désinence personnelle commençant par *s,* et se trouvant précédée de *a, â,* un *s* demeure tel quel:

âssê, sedes, rac. *âs;*

sassi, dormis, rac. *sas.*

(Remarque: *as,* esse, fait *asi,* es, à cette même personne.)

Quand la voyelle précédente est autre que *a, â* il y a changement en *ṣ:*

pêpêṣṣi, de *pis,* ire.

Il tombe à l'ordinaire devant la désinence *sva* du futur. *âsva,* sede, rac. *âs.*

β. Devant *s* désidératif ou initial d'une terminaison verbale (sauf de la deux. pers. sing.) un *s* devient *t:*

avâtsam, aor., *vatsyâmi,* fut. de *vas,* habitare; — *vivatsâmi,* désid. de la même rac.

(Dans les Védas *s* se change encore parfois en *t* devant *bh;* Boller p. 43).

γ. Devant les désinences personnelles commençant par *dh* le *s* est, selon le bon plaisir, ou bien changé en *d,* ou bien rejeté. L'on dit *âdhvê* ou bien *âddhvê,* sedetis, rac. *âs.* Ordinairement on emploie la forme la plus courte.

δ. Devant les désinences personn. *tha, ta* de l'aoriste, après une voyelle radicale brève, *s* tombe:

akṛthâs, deux. pers., *akṛta,* trois. pers. sing. aor. (intransitif) de *kṛ,* facere (cf. *akṛṣi* prem. pers. sing.)

ε. Un *s* devient *ṣ* lorsqu'étant précédé d'une voyelle autre que *a, â* (quand même cette voyelle serait affectée du visarga ou de l'anusvâra), ou bien d'une demi-voyelle, ou bien d'un *r,* ou bien d'un *k,* il se trouve suivi d'une voyelle (sauf *ṛ*) ou de *t, th, n, m,* ou d'une demi-voyelle.

Cette transformation se présente dans les occurrences suivantes:

I. Lorsque le *s* n'est pas radical:

îrṣê, is, de *îr,* ire;

çakṣyâmi, fut. de *çak,* posse;

yaǰuṣâ, yaǰuṣê, yaǰuṣi, instr. dat. loc. sing., *yaǰûṃṣi,* nom. acc. plur. de *yaǰus-,* cultus, veneratio; — *ǰyotiṣas,* gén. sing., *ǰyôtîṃṣi,* nom. acc. plur. de *ǰyôtis-,* splendor;

âyuṣmat-, longa aetate gaudens, de *âyus-,* aetas, vitae tempus;

âyuṣya-, vitae tempus confirmans, du même.

(Observation. Un suffixe „taddhita" commençant par *t* n'occasionne cette variation de *s* qu'après un *i* ou un *u* bref [ou encore devenu long par „pluti"]: *ćatuṣṭaya-,* quaternio. — Seconde observation. Les affixes *tara, tama* n'ont aucune influence sur la désinence verbale *us,* dont, en ce cas, la sifflante demeure.)

II. Par une exception toute spéciale à ce qui vient d'être dit immédiatement, les racines *ghas,* edere, *vas,* habitare, *çâs,* jubere, peuvent changer leur *s,* bien qu'il soit radical, en *ṣ,* alors qu'elles sont toutefois dans les autres conditions voulues: *ǰakṣus, ûṣus,* trois. pers. plur. parf., *çiṣṭa-,* partic.

III. Le suffixe „taddhita" *ka* laisse s'opérer également la variation: *sarpiṣka-,* de *sarpis-,* butyrum liquefactum.

IV. Il y a changement quand *s* forme l'articulation initiale de l'affixe: *bibharṣi,* fers; — *vâkṣu,* loc. plur. de *vâć-,* sermo, vox.

Si devant la désinence commençant par *s*, devenant ainsi *ṣ*, se trouve le visarga terminal du thème, celui-ci peut ou bien demeurer, ou bien s'assimiler et devenir *ṣ*. Ainsi l'on peut choisir, par exemple, entre *jyôtiḥṣu, yajuḥṣu* et *jyôtiṣṣu, yajuṣṣu,* loc. plur. de *jyôtis-,* splendor, *yajus-,* cultus, veneratio. (Même facilité de maintien du visarga ou de son assimilation à *s* quand le *s* ne devient pas *ṣ*. Exemples: *têjaḥsu, têjassu,* loc. plur. de *têjas-,* splendor.)

Observons qu'il n'y a pas changement pour la sifflante du suffixe „taddhita" *sât*. Exemple: *agnisât*. Pas davantage pour *sara-* dans *kṛsara-, dhûsara-*. Pas davantage devant le *y* dénominatif: *dadhisyati, madhusyati* (Benfey §§ 33 in fine, 233).

V. De même lingualisation de *s* au commencement de la racine, après la syllabe de redoublement, si ce changement en *ṣ* n'a pas déjà eu lieu pour un *s* final caractéristique désidérative:

tiṣṭhâmi, sto; *siṣêća,* humectavi, rigavi. (Mais non, par contre, dans *sisikṣâmi* désid. de *sić.)*

Observons que par exception les racines contenant un *ṛ, r* conservent *s*. Exemples: *sisarmi* (véd.) ind. prés. de *sṛ,* incedere. On peut cependant le changer en *ṣ* dans quelques-unes des racines de cette sorte: *sur,* splendere, *sarj,* dimittere, emittere, *sṛbh, sṛmbh,* laedere, *sûrkṣ,* vilipendere, *stṛkṣ,* ire, *stṛh, stṝh,* occidere. Exemples: *suṣôra, suṣûrkṣa* parfaits. Voir d'autres exemples de verbes conservant encore *s* par exception, dans Benfey § 33, Boller p. 44 γ 1.

Si la caractéristique désidérative *s* se joint à un causatif, son changement en *ṣ* n'empêche pas pareil changement du *s* initial. Exemple: *siṣêdhayiṣati,* trois. pers. sing. du désidératif du causatif de *sidh,* succedere; — *suṣvâpayiṣati,* désid. de *svâpayati* caus. de *svap,* dormire, —

(Exceptons les rac. *svad, svid, san, sah;* par exemple: *sisvâdayiṣati, sisvêd . . ., sisân . . ., sisâh . . .)*

Notons enfin que *stu,* laudare, change sa sifflante en *ṣ* également au désidératif: *tuṣṭûṣâmi.*

ζ. I. La sifflante *h* lorsqu'elle termine une racine ne commençant pas par *d,* forme un *ḍh* avec les *t, th, dh* dont elle est suivie. Si *h* était précédé d'une voyelle brève celle-ci (sauf *ṛ*) devient longue (à moins qu'elle ne doive être gunée):

lêḍhi, trois. pers. sing. prés. ind., *lîḍha-,* partic., *lîḍhi,* impér., rac. *lih,* lingere, lambere (pour **lêh-ti, *lih-ta-, *lih-dhi);* — *rôḍhum,* infin. de *ruh,* crescere.

Les racines *vah,* trahere, vehere, *sah,* sustinere, remplacent *a* non par sa longue, mais par *ô.* Exemples: *sôḍhum,* infin., *sôḍha-,* partic., *vôḍhum,* infin.

II. Devant les désinences commençant par un *s,* le *h* se change en *k:*

rôkṣyâmi, fut., *arukṣam* aor., rac. *ruh,* crescere;

lêkṣi, deux. pers. sing. prés. indic., rac. *lih,* lingere, lambere.

Toutefois devant la désinence *su* du locatif plur. *h* devient *ṭ:*

liṭsu, locat. plur. de *lih-,* lingens.

III. Devant les désinences commençant par *bh* le *h* devient *ḍ:*

liḍbhis, instrum. plur. de *lih-,* lingens.

IV. Lorsque la racine se terminant en *h* commence par *g, b* l'aspiration se reporte sur ces *g, b,* d'après l'analogie avec le § 40:

aghukṣam, aor., *ghôkṣyâmi,* fut. de *guh,* tegere.

V. Si la racine se terminant par *h* commence par un *d,* le *h* devant *t, th* et la désinence impérative *dhi,* forme avec eux le groupe *gdh:*

dôgdhi, trois. pers. sing. prés. indic., *dugdha,* deux. pers. plur., *dugdhi,* impér., de *duh,* mulgere.

VI. Dans cette même hypothèse d'une racine commençant par *d,* le *h* devient *k* devant les désinences commençant par *s* (cf. II ci-dessus), et il devient *g* devant celles commençant par *dh, bh,* — puis l'aspiration passe (excepté quand il s'agit du *dhi* impératif) sur le *d* initial:

dhôkṣi, deux. pers. sing. prés. ind., *dhôkṣyâmi,* fut., rac. *duh,* mulgere.

VII. Voici d'ailleurs quelques faits exceptionnels.

Bien que commençant avec un *d* la rac. *dṛh,* crescere, donne *dṛḍha-,* extensus, multus, firmus.

Bien que ne commençant pas par un *d* les racines *snih,* amare, *snuh,* evomere, suivent les principes des rac. commençant par cette explosive, principes exposés dans les sections V, VI de la présente rubrique.

La rac. *muh,* animo conturbari, forme au partic. tout aussi bien *mugdha* que *mûḍha-.*

Les rac. *snih, snuh, muh* et *druh,* nocere, rem malam moliri, formant le dernier membre d'un composé changent leur *h* en *k, g* ou *ṭ, ḍ* à volonté dans les cas moyens ou sans flexion. (Voyez d'ailleurs au § 32 β.)

Le mot *uṣṇih-* change son *h* dans les cas sans flexion et devant les consonnes des désinences casuelles, non pas en *ṭ, ḍ* (d'après le § 32 β), mais bien en *k, g.* (Voyez d'ailleurs au § 32 β.)

Le mot *nah-,* ligans, ligatus, a pour *h* non pas *ṭ, ḍ,* mais bien *t, d.* Exemple: *upânadbhis,* instr. plur. de *upânah-,* calceus. (Voyez d'ailleurs au § 32 β.)

Le mot *anaḍuh-,* taurus, change aux cas moyens *h* en *t, d.*

§ 51.

Le doublement des consonnes demande quelques explications. En voici les principes d'après Benfey §§ 18 ss.

I. Dans un groupe de deux consonnes (ou plus selon quelques auteurs) qui suit immédiatement une voyelle brève, nasalisée ou non (ou même une longue d'après quelques auteurs), la première consonne peut être doublée à moins qu'elle ne soit *r, h: putra-, puttra-,* filius.

II. Si la consonne initiale est *r, h,* la consonne suivant immédiatement peut être doublée si elle n'est pas une sifflante suivie immédiatement d'une voyelle: *arka-, arkka-,* sol.

III. Si le groupe commence par *r, l, v, y,* la consonne qui suit (hors *h, ń, r,* les sifflantes et les demi-voyelles) peut être doublée: *ulkâ-, ulkkâ-,* torris.

IV. Si le groupe commence par une sifflante, on peut redoubler une consonne des séries *k, kh, ć, ćh, ṭ, ṭh, t, th, p, ph*: Exemples: *sthâlî-, sththâlî-* (et cela par exception au principe que deux aspirées ne se peuvent suivre).

Quelques auteurs retournent les prescriptions III, IV, de sorte que *r, l, v, y* peuvent être doublés après toutes les consonnes (hors *h, ń,* etc.), et les sifflantes doublées après *k, kh, ć,* etc.

§ 52.

Si deux consonnes semblables, ou encore une non-aspirée suivie de son aspirée, se trouvent derrière une consonne, l'on peut supprimer la première de ces consonnes doubles.

§ 53.

Il convient sans doute de rappeler ici les lois fondamentales du redoublement.

α. Une aspirée se redouble par sa non-aspirée; *bh, dh, ḍh, ph, th,* respectivement par *b, d, ḍ, p, t:*

dadhvâna, parf. de *dhvan,* sonare; — *babhrâma,* parf. de *bhram,* vagari; etc.

Si la consonne à redoubler appartient à la série *k* . . . on a recours à la chuintante correspondante non aspirée:

ćukûrdê, parf. du *kurd,* ludere; — *ćikhêda,* parf. de *khid,* conturbari; — *jagardha,* parf. de *gṛdh,* appetere; — *jaghâsa,* parf. de *ghas,* edere.

β. Un *h* est traité comme *g*:

juhômi, prés. de *hu* litare.

γ. Observations. Parfois dans les Védas et dans des thèmes nominaux on redouble par l'aspirée une aspirée, et *k, g* par *k, g.* — La rac. *han,* ferire, change en même temps (hormis dans les dénominatifs) son *h* en *gh.* Exemple: *jaghâna,* parf. La rac. *hi,* mittere (sauf à l'aor. du causat.) agit de même: *jighâya,* parf.

δ. D'un groupe de plusieurs consonnes la première seule est redoublée (à moins que ce groupe ne soit composé d'une sifflante suivie de *k, kh, ć, ćh, ṭ, ṭh, t, th, p, ph, b, bh).* Exemples:

dudrâva, ćukrôça, tatsâra, dadhmâu, mamnâu, çaçrambhê, siṣṇêha, parf. de *dru,* currere, *kruç,* clamare, *tsar,* occulto ire, *dhmâ,* flare, *mnâ,* memorare, *çrambh,* confidere, *snih,* amare.

Mais si le groupe est composé d'une sifflante suivie d'une sourde, c'est cette dernière, la seconde, qui se redouble. Exemples:

ćaskanda, paspâra, parf. de *skand,* scandere, *spṛ,* exhilarare.

(Observations relatives à ce dernier phénomène. La rac. *ṣṭhiv, ṣṭhîv,* spuere, peut se redoubler aussi bien par *t* que par *ṭ.* C'est même ce que l'on rencontre d'habitude. — Les rac. *kṛ, kṝ, tump* gardent même après le redoublement le *s* qui s'est introduit (?) entre elles et certains préfixes.)

Auteurs cités:

Benfey. 17, 49, 50, 51, 52, 54, 61, 62, 63, 64, 65, 69, 71.
Böhtlingk. 17, 27, 29, 38, 43, 44, 50, 51, 53, 55, 61, 62.
Boller. 17, 22, 35, 38, 43, 48, 52, 55, 64, 67, 69.
Bopp. 17, 27, 33, 43, 50, 57, 65, 66, 67.
Kuhn. 47.
Lassen. 17.
Oppert. 29.
Regnier. 45.
Roth. 17, 27, 29, 38, 43, 44, 50, 51, 53, 55, 61, 62.
Schlegel. 17.
Schleicher. 47.
Weber. 47, et ibid. note.

QUESTIONS DE GRAMMAIRE ZENDE.

(Suite — III, 156—174.)

XVI. *añhayêiti.*

Nous lisons dans le Mihir Yasht, 20, 21: *arstis yãm añhayêiti* „missile quod projicit“, sic Kossowicz, Decem excerpta, 77. M. Justi qualifie le dernier mot de causatif: Hdb. 13. Il ne me semble pas qu'il en soit ainsi. Ce vocable zend *añhayêiti* est plus correct que le sanskrit *asyati,* il lance: l'un et l'autre ramènent à un „asayati“ plus organique, dans lequel *ya* est l'élément dérivatif non point de la dixième classe de conjugaison hindoue (formes causales), mais bien de la quatrième. Le verbe simple est *SA,* lancer, Rev. de Ling. II, 273.

XVII. **Vendidad XIX, 25.**

Nôiṭ hê apa çtavânê vañuhîm daênãm.

M. Spiegel donne comme version: „Nicht will ich verfluchen das gute gesetz“. Comme on le voit le mot *hê* est passé sous silence.

D'après M. Justi l'on devrait traduire par „Nicht will ich mir (dat. ethicus) das gesetz verfluchen“. Voyez Kossowicz (Decem excerpta, 16) lequel ajoute: „mihi *hê*, hic et generaliter in zendicis libris, genitivus videtur esse“, et traduit par „Non istius (hominis, i. e. mei, meam) abnuam bonam religionem“.

Il me semble que l'on pourrait peut-être rendre *hê* comme un génitif de faveur (en réalité c'est un locatif) avec le sens de „hujus gratia“. Zarathustra tenté par Ahriman dirait: „Certes ce n'est pas pour lui, à cause de lui, que je renierai la bonne loi; ce n'est pas lui qui me fera renier la bonne loi ....“.

XVIII. *âberet-*, apportant l'eau.

Il n'y a pas à douter que l'explication proposée sous forme hypothétique par M. Joh. Schmidt (Die Wurzel ak 5, 25) du mot zend *âberet-* par **âp-beret-* ne soit légitime.

Par attraction du second élément sur le premier (cf. *drukhta-* trompé, pour **druǰta-*), l'on aura eu tout d'abord **âbberet-*: mais la gémination étant strictement défendue (cf. *buna-*, terrain, pour **bunna-*, **budna-*, en sk. *budhna-* pour **bhudhna-*), l'on en sera forcément et régulièrement arrivé à *âberet-*.

XIX. *çrvara-*, orné de cornes.

Il se peut que ce mot dérive de *çrva-*, f., par *ra*, usité pour les formations passives (Joh. Schmidt, Die

wurzel a k 4), mais il pourrait également être composé de **çru-bhara-*, par la filière **çruwara-*, **çruvara-*, *çrvara-*, au propre „cornigère“.

XX. *a ç*, il était.

Sans doute, comme le dit Schleicher (Cpd.) l'imparfait *aç*, il était, est pour **açt*. Mais comment? . . . . Probablement par la filière **açth*, **açç*, *aç*. Le *t* organique se sera sifflé en *th*, puis il y aura eu assimilation de sifflantes: en dernier lieu aura trouvé place l'observance rigoureuse de la défense de gémination.

XXI. Vispered (VI, 6).

phrâ tê verenê ahê daênaya aṣâum ahûra mazda.

Dans sa traduction de l'Avesta, M. Spiegel rend cette phrase par: „An dich glaube ich nach diesem gesetze, o reiner Ahura-Mazda“. C'est là prendre *daênaya* comme instrumental de *daêna-*, f., ce qui du reste au point de vue de la forme du mot est parfaitement légitime. Mais je ne crois pas que le mot soit ici un instrumental. Je le tiens tout au contraire pour un locatif, ce qui est permis au point de vue grammatical; en effet nous trouvons comme locatifs de thèmes féminins en *a*: *aṣâtô açti aṅhuya* „triste il-est en-son-for-intérieur“. M. Y. 105 (ablat. *aṅhuyaṭ*, accus. *aṅhvãm)*; *apanôtemaya* „dans-la-plus-profonde“. Yaçna LVII, 22; cet adjectif qualifie le féminin *vaćaçtasti-*, prière. Cf. l'accus. fém. *apanôtemãm*.

La difficulté est dans *ahê*. Si nous le prenons comme génitif du pronom masculin *aêm, imem, ahmi, ahmâi* . . . . le sens de la phrase sera complètement incompréhensible: „Je crois en toi, ô A. M., (je crois) en la loi *de lui*“. Je pense que toute difficulté cesse du moment que nous

prenons *ahê* pour locatif du féminin *îm, îmam* . . . . . Le sens est alors celui-ci: „O A. M.! je crois en toi, (je crois) *en cette* loi“.

Mais, dira-t-on, il faudrait non par *ahê* mais *añhê* . . . . Sans aucun doute, mais au génit. masculin et au génitif neutre n'avons-nous pas à côté de *aya* la forme *ahê* pour un légitime *añhê?* La règle voulant qu'un *a* suivi de *hy* soit nasalisé par *ñ* et que le *y* tombe, est violée aux génit. masc. et neutre, pourquoi ne le serait-elle pas également au locatif féminin? Il est sans doute superflu d'ajouter que le *ê* de ce *ahê* est pour *ya* terminal, selon une loi très usuelle en zend, et que ce *ya* est le même que celui de *daênaya.)*

XXII. *daidhîtem.*

L'on donne comme potentiel du présent de *dâ,* poser, établir, créer (pour *dhâ):*

Sing.	*daidh-yã-m*	(τιθε-ίη-ν
	daidh-î-s	(τιθε-ίη-ς
	daid-ya-ṭ	(τιθε-ίη-[τ]
Duel	. . . . .	. . .
	. . . . .	(τιθε-ίε-τον
	daidh-î-tem	(τιθε-ιή-την

Voyez Schleicher, Cpd; Justi, Hdb. 151.

Le *a* de l'élément simple est élidé en zend (d'ailleurs tout comme en sanskrit où l'on a *dadh-yâ-m,* etc.). La caractéristique du mode potentiel se condense en *î* aux trois secondes personnes. (L'on trouve également *daidîṭ* à la trois. pers. du singulier.) Assurément ce paradigme est fort légitime, et si en réalité il n'existait pas, il le faudrait restituer.

Mais assurément aussi, *daidhîtem,* offre le sens de l'imparfait dans les phrases telles que celles-ci: *yaṭ mainyû*

dâmãn daidhîtem: „depuis-que les deux célestes êtres créèrent . . . .“ Yaçna, Çr. Yt VII, 6.

Evidemment il nous faut bien penser au sanskrit *adatthâm,* au grec ἐτιθέτην, ces deux imparfaits.

Je crois en effet que le *î* zend est ici fautif et doit être remplacé par une autre voyelle pour correspondre exactement au ε du grec.

XXIII. *aṅra-*.

Le nom de la divinité baktrienne *aṅra mainyu* (nomin. *aṅrô mainyus)* contient un second élément parfaitement clair sous le rapport étymologique *(mainyu-,* esprit: sk. *manyu-*, m., muth, sinn, d'après le Dictionn. de Pétersbourg).

Il n'y a pas autant d'évidence en ce qui concerne l'élément *aṅra-*.

Selon M. Spiegel (Comment. I, 14) la racine du mot est la même que celle qui existe dans *açta-,* lancé, *aṅhaṭ-,* il lança; cf. le sk. *as,* lancer, expulser. — La forme *aṅra-* serait pour *aṅhra-* (cf. *hazaṅra-,* pour *hazaṅhra-,* mille = sk. *sahasra-)* ce qui est fort légitime. — Pour justifier, d'autre part, l'origine étymologique, M. Spiegel invoque l'autorité de la traduction en huzvâresh laquelle traduit *aṅra-* par un mot affectant le sens de „frappant, tuant“, lequel à son tour est rendu dans la version sanskrite de Nériosengh par *hantṛ-,* occisor, eversor.

Par contre, dans le lexique indo-européen de M. Fick (sec. édit. p. 5) je trouve le mot *aṅra-* mis à côté de *angra-,* f., méchanceté (cf. lat. angor, ango, gr. ἄχομαι etc.). Au premier coup d'œil le rapprochement est bizarre. Je ne crois pourtant pas qu'il soit injustifiable au point de vue phonétique. Voici la filière possible. L'on aurait eu d'abord un **aghra-*: 2° **azra-* (cf. le *z* de *hazaṅra-,* mille,

qui est pour un gh comme l'indique le sk. *sahasra-)*: 3° **açra-* : 4° **asra-* (à moins peut-être que celui-ci ne soit déjà au troisième degré, ce qui est admissible): 5° **ahra-* : 6° **añhra-* : 7° *añra-*. — Même avec cette hypothèse étymologique les traductions en huzvâresh et en sanskrit seraient fort acceptables, étant regardées comme une sorte de paraphrase, de commentaire, ce qui est souvent le cas.

XXIV. *avôirista-*.

âaṭ phraṣuçaiti aêtaṭ hê avaoiristem. Telle est la leçon donnée par M. Spiegel au 4e farg. du Vendidad, verset 55. Le dernier mot est également livré sous cette forme par MM. Westergaard et Justi. Une autre leçon (Lassen) donne *avôiristem.* Sur le sens du mot il n'y a pas de difficulté: l'*avaoirista,* ou *avôirista,* est le péché de frapper par mouvement de colère: „il y a av . . . quand il court sus".

La difficulté est sur la préférence de lecture.

D'après la supposition de M. Spiegel le mot en question est formé de la prépos. *ava* et du verbe *urviç,* aller: *ava* + *urviç* signifie „aggredi, invadere, impetere".

D'après M. Sp. on aurait eu d'abord une forme avaourvista-; le *v* serait tombé après *r* (avaourista-), de là absence du besoin de l'*u* épenthétique (avaorista-), mais un *i,* lui aussi épenthétique, aurait dû s'introduire devant le *r* suivi de *i,* de là avaoirista-.

La chute violente et inouie du *v,* chute sur laquelle est basée la déduction, est contraire à tout principe de la phonétique baktrienne et ne saurait, me semble-t-il, être légitimement admise.

Sans doute l'on rencontre la combinaison *ava* + *urviç;* au causatif par exemple: *avaourvaêçayêiti* (le *u* est

épenthétique, selon la règle, et *ao* est pour *au*, encore selon la règle).

Je pense avoir trouvé la véritable explication en m'en rapportant au verbe *iris,* laedere. Le sens est en effet très satisfaisant et les lois phonétiques se trouvent parfaitement sauves: *ava* + *iriçta-* devient très légitimement *avôiriçta-*.

XXV. *z e m-*.

Terra. — Ce thème se dégage exactement des formes: sing. loc. *zemi,* abl. *zemaṭ*, instrum. *zema,* plur. acc. *zemô,* gén. *zemãm.* Mais il est sans exactitude de lui assigner la forme sing. accus. *zãm.*

XXVI. *b u y ê.*

zazè bayê vaṅhâuća mîždê vaṅhâuća çravahi. Yaçna LXI, 17. Il convient sans doute de traduire ce passage ainsi que le fait M. Spiegel: „Möge ich erlangen guten lohn, guten ruhm". La traduction du Yaçna en huzvâresh justifie cette version.

La forme *zazè* est parfaitement admissible en tant qu'infinitif.

C'est sur *buyê* que j'ai à faire une observation.

M. Spiegel, dans le second vol. de son Commentaire voit dans ce mot un infinitif: être. M. Justi le regarde comme une première personne de présent passif. (Hdb. p. 216.)

Si je ne me trompe, nous pourrions peut-être nous trouver ici en présence d'une première personne sing. de l'optatif à la voix intransitive.

DE.

En rapprochant les uns des autres les mots *defigo, affigo, — decumbo, accumbo, — desideo, assideo,* nous sommes frappés du parfait accord qui se présente (au point de vue de la signification) entre le *ad* des uns et le *de* des autres : defigere gladium jugulo; defigunt tellure hastas; radicem affigere terrae; affigere literas pueris; — postquam decubuisti (Pl., Cas. V 2, 22); ad cenam vocat, decumbo (Pl., Merc. I 1, 97); accumbere cenam; accumbere epulis divum; — desidere ramis; apud carbones assident (Pl., Rud. II 6, 48).

Dans ces divers exemples le *de* comporte sans restriction la valeur de *ad*, et n'a rien à faire avec le *de* de depono, descendere, etc.

Dans ces deux vers: devenere locos laetos et amoena vireta (Aen. VI 637), ire tamen restat Numa quo devenit et Ancus (Hor. Ep. I), *devenio* est bien, d'ailleurs comme toujours, l'exact équivalent de *advenio.* L'on peut dire légitimement devenire ad legionem, in victoris manus, tout comme l'on dit advenire in provinciam, ad forum, ad aures tardius adveniunt (Lucr. VI 164), mais enfin *de* marque bien par lui seul, tout comme *ad* la tension vers: advenerunt Delphos, devenere locos laetos. [1])

---

[1]) Dans cette même circonstance le grec a l'habitude d'insister: εἰτιέναι εἴς, ἐνίημι ἔν. Bien plus, il suffixe parfois un élément θεν à un vocable déjà gouverné par ἀπό, ἐξ. Exemples: μοι Ζεὺς ἐφέηκεν ἀπὸ Τροίηθεν ἰόντι, mihi Zeus immisit a Troja profecto (Odys. IX 38); ἐξ οὐρανόθεν, de coelo (Il. VIII 19): ce θεν est pour θε, pour θες, et correspond à un a dh a s organique; on le rencontre parfois agissant seul sans le secours de ἀπό, ἐξ, exemple: Ἰλιόθεν με φέρων, ab Ilio me ferens (Odys. IX 39).

J'estime que ce *de* n'est, au point de vue morphologique, que l'aphérésé d'un organique a d a, dérivé du déterminatif A. (Ce même déterminatif est également tombé dans les mots per, primus, praeter, post, ve [vesanus, vecors], nunc, novus, etc., dont il formait la base.)

Le préfixe latin dont il est ici question est rigoureusement représenté par δε en grec: ἀγορήνδε vers la place publique, οἴκαδε vers la maison [1]).

En zend nous rencontrons aussi cette particule. C'est d'abord sous la forme *da*. Mr. Justi en a relevé deux exemples dans l'Avesta: *vaêçmen da* vers la maison (Yt 10, 86), puis (ibid. 17, 10) un autre passage assez obscur. Nous trouvons également *dè*, où *è* est pour *â* comme l'on sait.

Pour répondre à un D organique il faut en bas-allemand un *t*, en haut-allemand un *z*. C'est ce qui se présente effectivement dans l'espèce: anglo-sax. et anglais *to*, holland. *te*, *toe*, haut-allemand *zuo*, *zua*, *zoa*, *zu*. — En gotique nous avons non pas „tu" mais *du:* atiddjêdun than du imma aithei jah brôthrjus is (Luc, VIII 19), venerunt autem ad illum mater et fratres ejus; jabai hvas gaggith du mis jah ni fijaith attan seinana . . . (Luc, XIV 26), si quis venit ad me et non odit patrem suum . . . non potest meus esse discipulus. L'accord des autres idiomes est trop concluant pour que l'on puisse douter que ce *du* n'ait été précédé d'un *tu*. Cette permutation n'a pas eu lieu directement mais bien par la sériation tu, thu, dhu, du, les deux intermédiaires étant sifflants (þ, đ) non pas aspirés (voyez Rev. de ling. II 311).

En slave ecclés. nous avons *do* à, jusqu'à; — en gaëlique *do*, *du*, kymr. *do*, *di*. Ebel, Beitr. II, 171.

---

[1]) Cette suffixation doit être comparée à celle de θεν ci-dessus observée; le procédé est le même dans les deux circonstances.

Importance morphologique des thèmes sanskrits *napât-*, *naptṛ*, zends *napât-*, *naptar-*.

En sanskrit les deux thèmes *napât-*, *naptṛ-* se combinent dans la déclinaison: il en est de même en zend. Dans ce dernier idiome, par exemple, le thème *napât-* fournit le nominat. sing. *napô*, l'accus. *napâtem*, tandis que le thème *naptar-* fournit l'accus. *naptârem*, l'ablat. *naphedhraṭ* (par **naptraṭ*, **napthraṭ*, **naphthraṭ*, **naphdhraṭ*, puis avec voyelle furtive), le génit. *naphedhrô* (même filière).

J'ai parlé ailleurs (Racines et éléments simples 11 ss.) de la mutilation fréquente des éléments dérivatifs: voici, me semble-t-il, un exemple bien frappant de ce fait.

A la vérité, nous n'avons pas de réels „doublets" dans *napât-*, *naptar-*, mais, cependant, il y a un parallèle rigoureux.

Si, en effet, nous négligeons la longueur vocalique de *napât-* (longueur bien bizarre), nous nous trouvons en présence des deux suffixes actifs *t*, *tar*, dérivant un prémier thème *napa-*.

Ce dernier est un dérivé par PA de l'élément simple verbal SNA (probablement!), d'où, entre autres, les thèmes primaires suivants:

SNATA-, sk. *snâta-*, lavé, baigné; z. *çnâta-*;

SNADA-, sk. *snada-*, m., cours d'eau;

SNANA-, sk. *snâna-*, n., bain;

SNABHA-, sk. *nabha-*, m., nuage (cf. *nabhas-*, n., gr. νέφες-, sl. eccl. *nebes-*, n.);

SNAGHA-, gr. νήχο-μαι;

SNAKA-, thème grec secondaire νῆσο-, pour *νηκιο-; Curtius Gr. etym. trois. éd. 298;

Etc. etc. . .

La sifflante linguale du sanskrit.

Dans une note insérée ci-dessus (II 457 ss.) j'ai insisté sur ce fait que la sifflante linguale du sanskrit (à savoir ष्) demandait à être transcrite, à la façon des autres linguales, par le signe ordinaire de la sifflante muni d'un point souscrit: *ṣ* (cf. ट्, ठ्, ण् rendus par *ṭ, ṭh, ṇ,* etc.). — Voici à se sujet une observation complémentaire. Si l'on rend ष् par *š* (ce que l'on prend aujourd'hui l'habitude de faire), il conviendrait de caractériser du même signe diacritique ˇ les autres linguales, et non de les distinguer par un point souscrit. Ainsi l'admission du signe *š* pour ष् demanderait que l'on rendît ण् et les autres linguales, non plus par *ṇ, ṭ, ṭh, ḍ, ḍh,* mais bien par *ň,* etc. etc.

Sur la prononciation de R-voyelle en sanskrit.

Je trouve une preuve de ce que *ṛ* (ऋ) n'était pas prononcé *ri* (cf. ci-dessus II 456, III 81) en ce fait que d'après les principes euphoniques *ṛ* + *ṛ* = *ṝ* (ou bien encore = *ṛṛ,* ou bien simplement = *ṛ*). En effet, en admettant que ऋ eut été prononcé *ri,* le groupe ऋ + ऋ, c.-à-d. le prétendu *riri,* n'aurait pu devenir *ṝ,* c.-à-d. *rî* ainsi qu'on le voudrait prononcer. — Voilà une preuve de plus à l'avoir des auteurs qui estiment que la voyelle sanskrite en question doit être prononcée à peu près comme le *r*-voyelle serbe, par exemple dans прст, doigt (slave ecclés. прѫстъ).

A. Hovelacque.

DU SOUFFLE A LA PAROLE
PAR
LA FLAMME ET LA LUMIÈRE.

I

Ce n'est pas ma faute à moi si cet article d'idéologie positive emporte avec soi un titre en apparence purement poétique. La poésie est dans les langues et je l'y prends toute faite.

Donc cet ablatif (Du Souffle) et ce locatif (à la parole) rattachés par un double instrumental (la flamme et la lumière) dessinent tout simplement avec rapidité, mais non sans exactitude, l'une de pentes favorites parcourues et parcourues encore par le génie aryaque dans les créations syngénétiques de la pensée et du langage. Partir de *souffler, venter* pour arriver un jour à *enflammer, brûler,* puis, en ne considérant la flamme que sous l'une de ses grandes manifestations, la lueur, s'individualiser en *luire, éclairer,* d'où, plus tard, le corrélatif inévitable *voir* et son causatif *faire voir* ou *montrer, indiquer (inDICare)* dont *dire, (DICere) parler* n'est qu'une variété, tel est le curieux enchaînement d'individualisations successives sur lequel je désire arrêter quelques instants l'attention des aryanistes. „Individualisations successives" cela veut dire que le fait B est extrait du fait A par une limitation ou par un resserrement déterminatif du point de vue auquel on considère ce dernier; le fait C est de même à son tour extrait du fait B, comme le fait D sortira de C avant de produire le fait E.

La série *souffler-brûler-luire,* etc. m'apparut d'abord comme un fait intéressant, bien que fort naturel d'ailleurs.

J'aimais à me représenter Vâyu déchaîné sur une vaste forêt, comme le puissant *Pramathyus* procréant par d'énergiques et prolongées frictions de branches mortes le resplendissant Agni, ce „Vâyu-sakhi“ que la vieille métaphysique aryenne souleva de l'araṇi femelle, „à l'utérus brillant de l'éclat, de l'or“ pour l'élever à la dignité de source universelle de vie et d'amour dans le vénérable Hiraṇyagarbha du Rig-Vêda (X, 121 et *passim)* devenu plus tard, ici, le verbe ou Brahmâ créateur, cette cause seconde, ce Purusha céleste que St. Paul opposera un jour à son Yama ou Yima de la terre, — là, le puissant Honover, ce ahuna-vairya, ce Verbe, qui porte en soi l'énergie créatrice, l'un comme l'autre d'ailleurs fils premier-né du Svayambhû, le *Tad ajam akâraṇam.*

Cette trinité *Mouvement-Chaleur-Lumière* devenant bientôt celle-ci : *Force-Vie-Formes* ou *Volonté-Amour-Idées,* je la soupçonnai de se cacher ailleurs que dans les hymnes védiques, je la cherchai dans les constructions idéologiques des verbes au sens premier de *souffler, venter, agiter* (en parlant du vent) et je l'y trouvai si souvent, si souvent que je pus en induire sans peine une loi d'idéologie lexiologique, loi par laquelle les phonomimes du souffle et du vent passent avec la plus grande facilité du mouvement de l'air et du desséchement à la flamme qui brûle et illumine.

Pour le moment, je demande la permission de resserrer cette étude dans les limites d'une monographie. J'aurais pu prendre pour ma démonstration, soit la série *spâ, spu, spṛ,* soit la série *stu* (y compris son métathésé *dhu* ou *dhû), stṛ,* etc.; j'ai préféré me borner à l'étude de cinq descendants trop méconnus du verbe simple *vâ,* souffler, je veux parler des racines (style brahmanique) *vas, van, vak, vad* et *vag,* avec références fort utiles aux composés de ce même

vâ par les préfixes *ka* et *sa* (*k-vâ* ou *k-vi*, s. *çvi*, d'où *kvan*, s. *çvan*, etc.)

Convaincu par l'état civil de sa riche lignée, qu'il a existé une préposition *a*, enfant naturel par individualisation idéologique du pronom déterminatif *a*, je me crois autorisé à tenir la racine *av*, souffler, pour un lambeau composé, violemment extrait des formes *a-vâ-na*, *a-vi* = *a-vâ*, *a-vâ-mi** = ἄ-ϝη-μι, etc., déchiquetées en *av-â-na*, ἄϝ-η-μι, *av-i*, etc. Bien que cela importe peu pour ce qui va suivre, je confesse volontiers que je considère *vâ* comme un verbe simple primitif, ayant joué, comme *pâ*, comme *gâ*, comme *su* et tant d'autres, le double rôle de verbe et de nom, car le sanskrit *vi* pour *vâ*, air et habitant de l'air (cfr. *viç*, maison et habitant de la maison) est à coup sûr plus vieux que son synonyme *vâ-ta* [1]).

Il serait superflu de reproduire ici les nombreux dérivés de ce verbe simple, ceux du moins qu'on trouve dans les dictionnaires. Je vais droit aux racines secondaires, aux cinq tiges principales issues de cette seule racine première, *vâ*, souffler, et sur lesquelles, ainsi que je le disais tout à l'heure, je désire fixer pour quelques instants l'attention des linguistes.

Ces tiges ou racines secondaires sont VAs, VAn, VAk, VAd, et VAg.

Toutes, je le prouverai, signifièrent d'abord *souffler*.

Toutes, on le verra, passèrent par assimilation de l'effet à la cause ou du résultat déterminé à l'occasion déterminante (*Revue de Linguistique*, Tome II, p. 65) de l'idée *souffler, venter* à l'idée *enflammer, brûler*.

---

[1]) Il importe de séparer profondément le phonomime *vâ*, souffler, des dynamomimes *vâ* ou *vi*, *û*, fléchir, entrelacer, tisser, d'où la racine *av*, couvrir, protéger, etc., et *vâ*, *vi* avec *vad* et *ud*, tendre, étendre, répandre.

Toutes individualisèrent l'idée *brûler* en celle de *luire* d'où *voir, savoir* avec leurs causatifs *faire voir* ou *montrer* et *faire savoir* ou *dire.*

Je les examinerai sous ces trois aspects en faisant précéder les faits particuliers de quelques considérations générales. La phase première de valeur significative ayant été celle des souffles, des mouvements respiratoires des enflures et des gonflements, c'est par elle que je commencerai.

L'individualisation la plus répandue de l'idée *souffler-venter* est *enfler*, *gonfler* (lat. *in-flare, con-flare)* qui, à son tour, se particularise en deux variétés très-répandues: la première, *croître* et, par assimilation, *être fort, prospérer,* comme dans le nom si connu s. *çavas,* force, de *çu* = *çvi*, enfler, croître, (l'un des composés de *vâ, vi);* la seconde, *être vide* d'où *manquer de,* car on sait que la physique des pères de notre parler aryaque considérait l'air comme un espace où il n'y a rien et *être gonflé d'air* comme synonyme de *être vide;* souvenez-vous du s. *çûnya,* vide, de *çvan*, enfler, gr. κενεός pour κϝενεός, anglo-sax. *hvôn;* rappelez-vous le s. *ûṇa,* vide, de *vâ* contracté en *û*, souffler, enfler d'où manquer de, qu'on trouve avec ce seul dernier sens et cette dernière forme *(û)* dans le vocabulaire de l'ancien baktrien.

Quand le souffle ou l'air en mouvement s'individualise dans la fonction respiratoire, il donne lieu à trois métaphores charmantes, à trois assimilations d'idées de haute poésie : 1. — Respirer devient *vivre, exister, être, sentir;* 2. — Respirer se fait *odorer, flairer, sentir;* 3. — Respirer, mais plus bruyamment, plus fréquemment, sert à rappeler les désirs violents, les fortes aSPIRations de l'âme dont la réaction sur les mouvements du cœur et, par suite des poumons, produit des phénomènes symptomatiques que la parole peint directement.

Telles sont les images et les idées que nous allons retrouver dans les radicaux ou thèmes issus de *vâ,* souffler[1]), par les suffixes SA, celui-ci, ceci, un; NA celui-là, cela, autre; KA, quelqu'un, quelque chose; DA, lui; GA, autre déterminatif devenu souvent GHA, s. *ha.* De là VAsa, VAna, VAka, etc., d'où, pour le sens du langage, les unités nouvelles, mais complexes, VAs, VAn, VAk, etc.

Le thème VAsa, d'où VAs, est tout entier dans le nom lat. *aura* pour *ausa,* air, souffle, guné de *usa* = *vasa.* Tout à l'heure nous reverrons ce même *vasa* avec le sens de lumineux, brillant, dans *auru-m,* or, pour *ausu-m,* guné de *usu-m* à côté de sk. *ôṣa-ti* = *usi-t** = *uri-t.*

Sortie de la souche VAsa, la branche *vasana* est reproduite dans les langues germaniques avec deux individualisations de sens bien distinctes: 1⁰ celle de *desséchement* dans l'ancien nordique *visinn, visna,* desséché, anglo-sax. *veornian,* tud. *wësanên,* cf. all. *ver-wesen;* celle de *respiration* et, par suite, de vie et d'existence dans le germanique commun *wesan,* got. *visan (vas, vêsum, visans)* où l'idée d'essence all. *das Wesen,* cfr. got. *visti-s,* ne doit pas être séparée de celle d'existence avec notion accessoire d'un habitat quelconque dans *(ich) war,* got. *vas,* angl. *was, ge-wesen,* etc.[2])

Quant à l'individualisation *être vide* par *souffler dedans, enfler,* je la trouve non-seulement en Italie dans ombr. *vas,* vide, et dans *vas-tus* d'où *vastare*; mais encore

---

[1]) On sait que la voyelle longue du verbe simple reste rarement dans les thèmes producteurs de racines secondaires: *gâ,* engendrer, d'où *gan* par *gana; mâ,* mesurer, penser, d'où *man* par *mana*; etc.

[2]) L'idée de demeurer ou de se tenir quelque part se rattache aisément à celle de vivre: *Where do you live?* dit l'Anglais quand il veut savoir où vous demeurez.

en Germanie dans le vieux saxon *wôs-t,* all. *wüst,* d'où *â-wôstjan,* all. *ver-wüsten,* dé-vas-ter et *die Wüste,* le désert.

Comme le thème VAsa dérivé de *vâ,* souffler, par le suffixe pronominal *sa,* celui-ci, ceci, conduisit dans la succession des temps, et le sens du langage, et, avec lui, l'analyse imparfaite des grammairiens, à la conscience et à l'extraction d'une racine complexe VAs, souffler, respirer, vivre et souffler, enfler, être vide, de même le radical ou thème VAna, sorti de *vâ,* souffler, par *na,* celui-là, cela, finit par produire la conscience et l'extraction d'une racine VAn, dont il nous faut étudier les individualisations et assimilations de valeur significative.

Si le thème aryaque *vâ-na,* lat. *vā-no,* sk. *û-ṇa,* enflé, plein de vent, vide, vain, est bien un participe passif du parfait de *vâ,* souffler, enfler, le thème *vănа* de lat. *văne-sco,* faire le vide, disparaître, s'éVANouir, trouve ici sa place à côté de lat. *van-nus,* van, avec son triage de paillettes et de graines par l'air agité. C'est ce *vana* qui, renforçant son *v* en *f* (comme toujours) dans l'erse et le calédonien *fan,* a été conservé par l'anglais avec le triple sens de soufflet, d'éventail et d'aile, d'où le verbe *to fan,* éventer, rafraîchir.

Voilà pour les significations directes.

Aspirer à, désirer est ici la seule signification métaphorique. La racine aryaque VAn (thème VAna), s. *van, vên* (par *vina* pour *vana) vanati, vanôti,* etc., désirer, désirer pour soi, aimer, eut une forme inchoative *van-ska-ti* avec *van-ska,* désir, s. *vâń-ćha-ti, vâń-ćhâ,* bas-allem. *wen-sche-n,* tud. *wun-sca-n,* all. *Wunsch* avec *wünschen,* angl. *to wish.*

La racine secondaire VAk, souffler, s'individualise en *enfler, emplir d'air, être vide,* dans s. *vaçi-ka,* vide, *vaçi* reproduisant le thème VAka conservé dans lat. *vacare* dont il faut rapprocher le contracte *vacuus,* vide.

Ainsi que *van, vak* n'a qu'une signification figurée et c'est encore celle d'aspirer à, de désirer fortement, d'aimer, de vouloir. Le sanskrit l'a dans *vaç-mi*, je désire, j'aime, avec *va* contracté en *u* dans *uç-masi,* nous aimons, dans *uçat, uçatî,* participe actif auprès duquel le grec vient inscrire son ἑκών pour ϝεκοντ, son ἑκούσιος pour ϝεκοντιος, etc. Le thème aryaque *vaka,* souffle, aspiration, désir, s'est conservé dans s. *vaça-s, vaça-m,* désir, volonté. Le zend, qui possède aussi son *vaç*, fait de *vakas* pour *vakat,* le voulant, son *vaçañh,* volonté. Le latin, lui aussi, contracte *vac,* aimer, en *uc* dans *uxor* = *uc-sor* pour *uc-tor.* On sait que le même *vaç* contracté en *uç* et changeant son *ç* en *ṣ* devant *t* donne au sanskrit *uṣ-ṭar,* le taureau, on devine pourquoi.

C'est l'image spéciale du gonflement qui particularise l'idée *souffler* dans VAD, enfler, le plus souvent contracté en UD. Si les langues slaves tirent du thème VADA, l'enflé, le gonflé, leur lith. *veda-ra-s,* estomac et, au pluriel, intestins, anc. pruss. *wede-r-s,* ventre, estomac, le sanskrit et le zend contractent l'aryaque *vada-ra* en *uda-ra,* du genre neutre dans l'Inde, du masculin dans la vieille Baktriane.

L'image du flair vient s'attacher à celle de respirer dans le même *vada,* souffle, contracté en *uda* dans un participe actif *uda-t*,* flairant et percevant une odeur, lequel devient *uda-s** en lat. *odor* pour *odos,* d'où *odorare,* odorer. Avec *l* pour *d,* comme souvent, le thème *uda* = *vada* devient *ole* pour *ode* dans *ole-o* comme le montre d'ailleurs *ode-facit* pour *olfacit* (Festus).

La forme organique *uda-yâ-mi,* contractée en *ud-yâ-mi* se retrouve dans ὄζω pour ὄδιω dont il faut rapprocher ὀδμή, ὀσμή (avec σ pour δ) odeur, etc.

Le thème VAGA, enflé, boursoufflé, d'où accru, grand, fort, se contracte, lui aussi, très volontiers en UG d'où la

forme gunée AVG. Rappelez-vous s. *vaj, vaja-ti* et *vâja* avec *vâja-yâ-mi,* accroître, fortifier, lat. *vege-o*, être plein de *vigo-r.* Souvenez-vous des dérivés de second degré s. *vakṣ* et *ukṣ, vakṣati* et *ukṣati (vag + sa)* z. *vakhṣ* et *ukhṣyêiti,* croître; gr. ἀϝέξω, αὔξω; got. *vahsjan,* all. *wachsen,* angl. *to wax.* Enfin, rappelez-vous encore lat. *auge-o,* guné de *uga-yâ-mi,* j'accrois, j'AUGmente; le grec ὑγιές, fort, bien portant, VIGoureux; le lithuan. *áugu,* je crois, et le got. *aukan,* augmenter.

Voilà donc cinq racines, *vas, van, vak, vad* et *vag,* atteintes et convaincues d'avoir, comme leur mère commune, *vâ,* porté en soi l'idée *souffler* plus ou moins limitée selon des lois fixes et déterminantes d'individualisation et d'assimilation. Ce qu'il fallait démontrer.

II

On sait depuis longtemps et l'on est, dans le vrai quand on affirme que l'idée de flamme ou de feu est dans les langues aryennes la doublure obligée de l'idée de souffle ou de vent. Nul ne s'étonnera donc de rencontrer ici nos cinq verbes secondaires (dérivés) *vas, van, vak, vad* et *vag* avec le sens de *brûler,* auquel viendra perpétuellement s'annexer par individualisation celui de *briller, luire* avec ses corrélatifs *voir, admirer, contempler,* etc.

Une concordance qu'il est bon de remarquer: Les verbes qui signifient *retentir* signifient aussi *entendre* et cela par une corrélation nécessaire du phénomène objectif et du phénomène subjectif; absolument comme les verbes au sens de *luire* comportent en même temps la signification de *voir.* Or il y a une vue de l'esprit qui porte le nom de *science,* car savoir, c'est voir et la science est toute intuitive.

A *voir* correspond le causatif *montrer, indiquer.*

A *savoir, compertum habere,* correspond le causatif *dire, parler, certiorem facere.*

Assez de préliminaires. Reprenons nos racines et envisageons-les sous leur double aspect nouveau.

Voici d'abord VAs (thème VAsa) auquel nous avons reconnu le sens de *souffler* et qui passe à *vas,* brûler, souvent contracté en *us,* puis guné en *aus.* A côté du participe passif Us-ta, brûlé, pour *vas-ta,* s. *uṣṭa,* lat. *us-tu-s,* rappelons les formes gunées *ausa-ti*, il brûle, s. *ôṣa-ti;* lat. *ûri-t* pour *ouri-t;* gr. ἄυει pour ἄυσετι. Qu'on me pardonne de rappeler encore le déterminatif *ustolare* d'où *perustolare* devenu notre *brusler*, brûler,* ital. *brustolare.* J'allais oublier l'ancien nordique *us-li,* feu, tud. *usi-lo.*

De *brûler,* ce même *vas* qui avait d'abord signifié *souffler* passa par resserrement de son idée à *briller, luire, illuminer:* s. *vas,* luire, *uććhati* pour *us-ska-ti* (inchoatif, d'où par le composé *vi-vas, vyuṣṭi,* illumination, et *vivasvat* surnom de Savitar, l'éclaireur qu'il faut mettre à côté de *dôṣâ-vas-tar* illuminateur de la nuit ou des ténèbres ennemies, surnom d'Agni: ce même *vas,* luire, a donné encore deux noms du jour, *vastu* et *vâsara.*

L'éclat de l'or, des pierres précieuses, des armures brillantes et des autres signes de la richesse firent nommer celle-ci la „resplendissante", *râga,* s. *râja,* anglo-sax. *rîki,* all. *reich,* ou bien *diva-t,* lat. *dive-t* d'où *divitiae.* On suivit la même analogie en créant de *vas,* briller, le nom *vasu,* s. *vasu,* richesse, en même temps que splendeur de beauté et excellence ou bonté. S'il fallait déterminer davantage cette pente d'analogie, je demanderais qu'on se souvînt du thème *diva* de tout à l'heure donnant par son dérivé *divana* contracté en *dvana* un lat. *dvenus* ou *dvonus* et un *dvenulus* antérieurs comme on

sait à *bene,* à *bonus* et a *bellus* pour *benulus, benlus** d'où notre *bel, beau,* ital. *bello* et notre *bon,* ital. *buono,* au fond desquels on ne trouve en dernière analyse que le verbe simple primitif DI, resplendir, d'où les formes sanskrites *dî-di, di-dî, didhi, div* par le thème *diva, dyu* par le même thème avec *va* contracté en *u, dîp,* etc. Ne soyons donc pas étonnés de trouver *vasu* avec les sens de *beau* et de *bon.*

Si les ténèbres attristent, la lumière réjouit. Or, la jeunesse qui est „le printemps de la vie" et le printemps qui est „la *gioventù dell' anno*" répandent autour d'eux de la lumière et suintent de la joie. Vous savez bien que „jeune" et ses correspondants *yuvan, jung,* etc. aussi bien que s. *dêva,* enfant, et *dêvî,* jeune fille, sont encore des dérivés de ce thème *diva,* plein de lumière, contracté en *dyu* et aphérésé en *yu* comme dans les thèmes *yu-dha* et *yau-dha,* bon et beau, *gu-d* et *go-d,* l'une des richesses méconnues du vocabulaire germanique. Franchement, les Aryas ont été bien inspirés quand ils ont donné le nom de *vasara,* la brillante, celle qui réjouit par son éclat, à la jeunesse de l'année, gr. ϝεσαρ devenu ἔαρ, lat. *veser*, *verer** contracté en *ver.* Le sanskrit prend au participe actif *vasa-t* ou *vasant* son dérivé *vasanta,* printemps. L'esclavon, lui, dit *vesna* et le Lithuane fait du printemps l'été dans son *vasarà.*

Le thème *vasa* se contracte en *usa* et, par son participe actif *usa-t,* illuminant, donne aux Hindous leur *uṣas,* aurore, z. *uṣaṅh,* et leur *uṣar,* matin. Qu'on veuille bien se rappeler ici le tud. *ôstar,* le côté de l'*Est,* et l'all. *Ost, Osten.* Le même *usa* guné en *ausa* a fourni aux Lithuanes leur *aussra,* aurore; aux Grecs, leur ἄυως éolien pour αυσως, ἀϝώς, ἠώς, ἕως; aux Latins leur *aurôra* pour *ausôsa.* On se servit encore du même thème pour désigner l'éclat de l'or, *auru-m* pour *ausu-m,* ar. *ausa-m,*

comme nous avons vu plus haut *aura,* le souffle, le vent, pour *ausa* du même *us* = *vas,* mais avec sa valeur directe primordiale.

Le corrélatif de *luire*, avons-nous dit, c'est *voir*, et, quand la lumière manifeste des formes splendides et se décompose en couleurs merveilleuses, elle provoque le *mirari* avec un certain respect mêlé d'amour et tendant à l'extase. C'est ce que peint, en effet, pour la vision ordinaire et sans trace d'admiration, le verbe *vis* pour *vas* (comme nous avons *vid* pour *vad, vin* pour *van),* voir, savoir, avec son causatif montrer (faire voir) trois significations du thème *visa* pour *vasa* fort répandues dans le germanisme; je citerai got. visa- et -veisa-, all. *weise, weisen,* tud. *wîse* notre *g-uise.* C'est, pour la contemplation ou l'admiration respectueuse, ce que dit fort bien le thème *vasa-ya* dans lat. *vese-o-r** *vereor, ré-vérer,* avec *vere-cundus* d'où *verecundia,* notre *vergogne.* N'oublions pas que les objets brillants attirent les regards et les *égards:* voyez donc l'astre *sidus-sidera* donnant *considerare* et le *templum*, qui livre à votre vue toute une région du ciel lumineux, ne produisit-il pas son *con-templari?*

Le thème VAna qui se représente à son tour est un proche parent collatéral de VAsa. Comme ce dernier il signifie *enflammé,* mais il va plus loin, car *„a facto ad posse valet consecutio“* et le voilà qui veut dire *inflammable.* Il signifie, en effet, dans s. *vana,* le „ligneux“, le bois, l'arbre, voire même la forêt tout entière. De lui l'Arya fait son participe actif *vana-t,* brûlant, devenu, comme souvent, *vana-s,* bois, d'où *vanas-pati,* surnom d'Agni et *vanargu,* vivant dans les forêts.

Après la part du feu, la part de la lumière, celle-ci prise dans celui-là. Le *vana* d'il y a un moment devient la lumière révélant la beauté et peignant tout à la fois

l'effet inévitable produit par elle sur l'esprit du contemplateur; *vana* dès lors signifie l'admiration pleine de respect, la *vénération* comme le *vasa* de *veseor*, vereor,* lequel n'offrait au physique, lui aussi, que ces deux images: *flamme, — lumière.*

Le participe actif VAna-s pour VAna-t semble avoir été jaloux de son thème d'origine (VAna), car il lui fallut représenter non seulement la beauté idéale, mais encore l'attrait si puissant qu'elle exerce sur l'âme émue.

Ainsi le s. *vanas,* qui tout à l'heure disait le feu (le brûlant) et le bois combustible, le voici maintenant devenu le signe de la beauté resplendissante et du charme qu'elle répand. Ce *vanas,* le latin le possède et dans son *venus-tus* comme nom commun, et dans sa *Venus,* comme nom propre. C'est par ce thème *vanas* que *van,* resplendir, a produit lat. *veneror* (de *venesor)* pour peindre l'émotion produite en nous par la splendeur du vrai. Souvenez-vous de *vas,* briller, donnant aux Latin *veseor*, vereor.* Les Allemands auront déjà placé ici leur *Wonne,* ravissement, délice, *(vanya).* On remarquera que leurs ancêtres individualisèrent volontiers *van* luire, voire, contempler, au sens de voir de loin, de prévoir ou de pressentir, d'où faire voir, exposer, mentionner: anglo-sax. *wânjan,* tud. *wân,* all. *Wahn* (d'où *wähnen* et *erwähnen)* sans oublier le gotique *vênis,* attente, prévision, espérance.

Le thème VAka, auquel nous avons reconnu plus haut le sens de souffle, vent (ce qui est soufflé) représente la flamme du foyer sacré et le lieu du sacrifice (le *yajñasadanam),* puis un foyer quelconque, la demeure dont il est le centre et rappelle ainsi les plus chères épithètes du dieu Agni. Dans le premier sens il est un participe actif ou neutre VAka-s *(vakat)* sous la forme de s. *ôkas* pour *aukas* guné de *ukas* = *vakas.* Dans le sens plus ordinaire de foyer ou de maison, le thème reste

seul, tel quel, dans *auka* s. *ôka* (mascul.). De l'idée d'*habi*tation, de fréquentation d'une demeure favorite, naît celle d'*habi*tude (cfr. *wohnen* et *ge-wohn-heit)* s. *uć* pour *vać, ućyati,* être habitué à faire volontiers; le gotique a *uh* = *uk* dans son *bi-uh-t-s,* habitué, et dans son *bi-uh-ti,* coutume, habitude.

La racine *vak,* luire, voir, est à côté de *vak,* brûler, comme *van* et *vas,* luire, voir, sont auprès de *van* et de *vas,* brûler, flamber.

Si le trou par où passe la lumière et qu'on appelle aussi lumière, si la fenêtre porte en grec le nom de ϝοπή, ὀπη d'où ὀπαῖος, Hom., celui qui a perdu la lumière reçoit l'appellation de ἄ-ϝοπος, ἄοπος, avec ϝοπ pour ϝοκ = *vak* par une loi bien connue. Avec le sens de voir clairement, de comprendre, M. Auguste Fick *(Dictionnaire comparé des langues indo-germaniques,* p. 395) reconstruit une forme organique (aryaque) *vaka-ya-ti* qu'il justifie par ἀ-βακέων, ne comprenant pas (Hom.) et par lith. *vokiu,* je comprends, *vokti,* comprendre. Mais ces traces de l'idée *luire-voir* en tant qu'inhérente au thème *vaka* ou à la racine *vak* sont bien peu de chose en présence de la rencontre si fréquente du sens causatif *faire voir* ou *faire savoir, dire,* en un mot, la dernière venue mais de beaucoup la plus connue des valeurs de *vak,* s. *vać, vaća-ti, vak-ti,* il dit, il informe, il parle; s. *uk-ti,* discours; z. *vać,* discours, parole, prière; puis, par le participe actif *vaka-t,* disant, faisant savoir, le nom neutre *vakas,* s. *vaćas,* z. *vaćaṅh,* gr. ϝέπος, ἔπος, discours et parole. Le grec continue d'offrir π pour κ dans ἐν-νέπω pour ἐν-ϝέπω, dans εἶπον pour ϝεϝεπον et dans ἔειπον pour εϝεϝεπον, ar. *avavakam* que le sanskrit contracte en *avôćam.* La voix qui parle reçoit tout naturellement son nom de *dire, vak,* et l'on trouve entre autres formes s. *vâk,* voix; gr. ϝοπ-ς, ὄψ; lat. *vôx* = *voc-s*

avec *vocare.* Le tudesque a *vah* = *vàk* dans *ga-vahan,* mentionner.

Parmi les formes composées qui se rattachent à *k-vâ* ou *k-vi,* s. *çva* (aor.), *çvi,* souffler, enfler, croître, être fort, 2⁰ brûler, briller, il en est une que je voudrais bien rapprocher de *vak* ou *uk,* s. *vać, uć,* c'est *k-vak* ou *kuk,* s. *çuć, çôća-ti,* brûler (preuve *çuçućâna,* brûlé), luire; d'où *çukra,* feu; *çôćis,* lumière, éclat; *çućі,* feu, clair, blanc. J'insiste sur ce composé afin de mettre en relief le passage de l'idée *flamme* à l'idée *lumière,* cette flamme étant fille du souffle ou du vent.

Ce parallèle des dérivations de *vâ* avec les compositions de *vâ* me paraît, en effet de la plus haute importance pour la confirmation des lois idéologiques exposées dans cette minime notice. Ainsi les trois idées successives que nous avons reconnues dans *vas,* vous les retrouverez dans *k-vas,* s. *çvas* ou *çuṣ,* souffler, brûler, luire. Ce mouvement individualisateur de la pensée caractérise aussi bien le devenir de *k-van,* s. *çvan,* que celui de *van,* étudié plus haut. J'en citerai encore un, *k-vad* ou *k-vid,* brûler, luire, comme acheminement à mon étude sur *vad* ou *vid.* La racine *kvid,* s. *çvid,* germ. *hwit* ou *hweit* conserve fort bien son *v* après *k.* Citons le got. *hveits,* tud. *hwîz,* all. *weiss,* blanc à côté de *hveitan,* resplendir.

L'idée de flamme passe trop vite à celle de lumière dans *vad* ou *vid* parent collatéral de *k-vad* ou *k-vid.* Voici *vad,* luire, illuminer, qui donne un joli nom à l'aurore, un participe actif au féminin, s. *ôda-tî* pour *auda-tî* de *uda-t* contracté de *vada-t.* Avec *luire* voici *voir.* La vision dans s. *vad (vanda-tê)* va jusqu'à la contemplation respectueuse et la parole, jusqu'à la bénédiction *(vandadvâra, vandadvîra).* Le même sanskrit *vad* dans *vadati, vadatê, vadayatê* représente la parole qui *fait voir ou savoir.*

C'est *vid* ou *vaid,* s. *vid;* gr. ϝειδ, ϝοιδ; lat. *vid* (*video);* lith. *veid (veidas,* vue et visage; *veizdù,* je sais; *vaidìnti,* faire voir); esclav. *vid (vidŭ,* vue aspect; *videti,* voir; *vědĕti,* savoir); german. commun et got. *vit, vait* (got. *vitan, vait, vitum, vitans,* savoir, tud. *wizan,* all. *wissen*) qui dit, tantôt la vision par les yeux du corps dont le conflit de la lumière physiologique avec la lumière physique est le moyen, tantôt, et plus souvent, la claire vision de l'esprit, l'acte de l'intelligence s'incarnant dans ces mots: Je sais, *ich weiss.* En sanskrit, la simple rencontre par les yeux de l'objet qu'éclaire la lumière, la trouvaille, enfin, est aussi rendue par *vid* dans *vindati, vindatê, vivêda.*

Quant à *vag,* au sens premier de souffler (voir plus haut), il a laissé dans les langues germaniques des traces de son passage par l'idée *brûler, être ardent* pour arriver à sa signification ultième et plus répandue de *briller, resplendir.* Je citerai seulement le *vak* ou *vek* germanique, encore tout plein de feu, d'ardeur et de vie dans ancien nord. *vakr, vökr, vakrt,* ardent, plein de vie, tud. *wakar, wachar,* all. *wacker.*

Par la fréquence de son retour, l'idée de *lumière* l'emporte de beaucoup sur celle de *chaleur* et de *vie.* Si le latin a son *vigil,* qui tient les yeux ouverts à la lumière, qui *veille,* avec *vigilia,* notre *vigile,* et *vigilare* devenu notre *veiller,* le gotique a *vakan, vôk, vôkum, vakans,* anglo-sax. *vacian,* angl. *to wake,* tud. *wachôn, wachên,* all. *wachen.*

Ce même *vag,* luire, resplendir, se contracte en *ug* lequel, à son tour, se gune en *aug* dans gr. αὐγή, lumière éclatante, éclat, qu'il faut rapprocher de ἐρι-αυγής, très-brillant. Le nom aryaque VAga-s pour VAga-t, participe actif issu du radical VAga, dit la lumière éclatante et, par suite, l'éclat de la couronne, la majesté et la puissance. Il s'est contracté en *ugas* puis gune en *augas*

dans s. *ôjas*, splendeur, puissance, lat. *augus-* dans *augustus*, z. *aojaṅh*. Il ne serait pas impossible que *vagas*, s. *ôjas*, eût conservé de la première étape de sa vie (souffler, enfler, croître, **être fort**) le sens du latin *vigor (vigos)* du *vegeti vegentis*. Ce ne serait là qu'un fait de plus en faveur du mouvement progressif d'individualisation des idées que nous cherchons à établir ici. Pourquoi n'y aurait-il pas deux *ôjas?*

Je n'aurais pas assez caractérisé la loi que je viens de suivre en ses applications si je ne séparais profondément la marche des idées **souffler-brûler-luire** d'ou *voir, savoir* et *dire* (faire savoir) d'un autre procédé individualisateur que j'ai essayé de mettre en relief dans cette *Revue* (Tome I, p. 253—281). La lumière alors n'est plus considérée comme une des faces de la combustion, on la tient pour un fluide qui s'épand et la parole aryenne parle des *flots* de la lumière avec une telle prédilection qu'il est peu de verbes primitifs au sens de *répandre* qui, par individualisation, ne signifient aussi *luire* ou verser des torrents de fluide lumineux. L'idée de *brûler* vient en ce cas après celle de *lumière,* tandis que, dans la loi individualisatrice objet de cet article, il la précède toujours, dans l'ordre naturel d'expression, bien entendu.

H. Chavée.

BIBLIOGRAPHIE.

Laut- und formenlehre der polabischen sprache von Aug. Schleicher. — S. Petersburg, 1871. Un vol. in-8⁰ de XIX — 350 p. Prix 6 fr. 50. A Paris chez Maisonneuve.

Lorsqu'il nous a été enlevé si prématurément, en 1868, Schleicher venait de mettre la dernière main au manuscrit de sa phonétique et morphologie du polabe. Dans son esprit ce livre était un travail préliminaire à la grammaire comparée des langues slaves qu'il avait résolu de rédiger et de faire paraître aussi promptement que possible. Publiée sous les auspices de l'Académie des sciences de Pétersbourg, cette grammaire polabe a été imprimée sous les yeux de M. Leskien, qui, dans un court avant-propos, nous avertit de son respect pour le texte même de l'auteur, notamment en ce qui concerne l'accentuation et l'orthographie. — Au point de vue de la restitution du type slave commun, la connaissance scientifique du polabe était d'une grande importance, tant à cause de ses particularités qu'à cause de sa position

géographique. Les quelques monuments de cet idiome, relevés à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, sont tous tirés des environs de Lüchow, à l'Ouest de l'Elbe, en Hanovre; il formait un rameau spécial particulièrement avec le Kachoube (voyez Šafařik, Slowanský národopis, p. 84) puis avec le polonais, qui tous deux lui ont survécu (ce dernier un peu moins rapproché des deux précédents). Ils forment ensemble une part du groupe slave de l'Ouest; l'autre part est constituée par le tchèque, le slovaque et le sorbe (ou vende). — L'influence de l'allemand sur le polabe a été considérable, non-seulement à l'égard du lexique, mais encore en ce qui concerne la syntaxe; la phonétique elle aussi en montre les empreintes. — Les sources où a puisé Schl. pour la composition de sa grammaire sont les travaux de MM. Hilferdin (1856) et Pful (1863), et le dictionnaire allemand-polabe de Jugler, manuscrit (1809) appartenant à la bibliothèque de Göttingen, travail sûr et détaillé; celui qui écrit ces lignes a pu l'examiner à Jena même, grâce à la bienveillance de Schl. — En parcourant cette grammaire polabe, rédigée avec un soin si particulier, et en la signalant à l'attention de nos lecteurs, nous ne pouvons nous empêcher de témoigner une fois encore du deuil où nous a plongés la perte irréparable de celui qui nous a laissé l'enseignement et l'exemple les plus éclatants de la méthode scientifique.

Revue ethnographique. Tome I, 3e fascicule.

Dans la brochure qui est sous nos yeux sont contenus divers articles, dont quelques-uns touchent aux matières traitées dans la Revue. Nous remarquons en premier une courte étude de M. Foucaux, professeur au

collége de France, „sur la publication des livres bouddhiques en sanskrit en Europe et dans l'Inde". M. Foucaux se plaint avec raison de la rareté des ouvrages *imprimés* de la si riche littérature bouddhique. Des nombreux manuscrits que possède la Bibliothèque nationale, il n'a paru que trois fragments, édités par M. Foucaux et par son disciple M. L. Feer, professeur de tibétain à l'école des langues orientales. Il y a là à coup sûr une mine précieuse à exploiter, et les difficultés sérieuses de semblables entreprises ne doivent pas arrêter les jeunes sanskritistes qui, convaincus de l'importance énorme du bouddhisme dans l'histoire de l'humanité, fourniraient ainsi par des éditions et des traductions une série de documents plus sérieux que les compilations et les spéculations dont la doctrine de *Çâkya-Muni* a été l'objet en Europe.

Parlerai-je maintenant des communications de M. Schœbel? La première: *les mots comme formules philosophiques,* à part quelques étymologies bien connues, et ce depuis longtemps, présente si peu le caractère scientifique, que nous préférons ne parler que de la deuxième: *Etude sur le rituel du respect social dans l'Etat brahmanique.* C'est un intéressant recueil des formules de politesse envers les Brahmanes contenues dans les *lois de Manu;* cette sorte de travaux de patience a son utilité, et une série de monographies semblables ne serait pas dépourvue d'intérêt; mais pourquoi ces notes bizarres, où les mille ans avant Jésus Christ attribués par M. Max Müller à l'époque védique sont déclarés trop reculés par M. Sch., qui croit le védisme contemporain du bouddhisme, et place par conséquent la rédaction du code de *Manu* postérieurement au VIe siècle avant Jésus-Christ! M. Sch. croit cette rédaction contemporaine des dynasties grecques de la Baktriane et du Haut-Indus!

Enfin, un mémoire de M. de Rosny sur l'Ethnographie du Siam termine le fascicule. Ce travail contient de curieux aperçus linguistiques, mais comme M. de R. annonce leur prochaine publication dans un grand ouvrage qu'il prépare, nous préférons attendre cette *Histoire de la Race jaune,* dont le deuxième volume, — *Grammaire comparée des Langues monosyllabiques de l'Asie orientale,* — sera certainement et à bon droit étudié dans cette Revue.

GIRARD DE RIALLE.

Le calendrier des jours fastes et néfastes de l'année égyptienne, par F. Chabas. 1 vol. in-8°, Paris et Chalon-sur-Seine. — Maisonneuve et Ce, éditeurs.

Les peuples qui, dans leur évolution théologique, se maintiennent longtemps dans l'astrolâtrie, font aisément de grands progrès dans l'astronomie, mais, par cette concordance forcée qui existe entre la science et la religion, ils font aussi de leur connaissance des astres comme une part importante de leur foi. Ainsi des Égyptiens, dont les dogmes fondamentaux semblent astronomiques, et qui en même temps furent très avancés dans la science du ciel; ils ne séparèrent jamais le monde céleste et le temps des notions de divinité. Par contre, chez les Aryas, on constate à la fois le peu d'importance de l'astrolâtrie dans leurs mythologies nationales, et une grande négligence à l'égard de l'exactitude des dates, unie à une aptitude médiocre pour l'astronomie. Or, les Égyptiens attribuant aux astres une influence considérable sur ce monde, durent avoir au plus haut degré la croyance universellement répandue des jours fastes et néfastes. Ce point nous est démontré par les fragments d'un beau

papyrus de l'époque de Rhamsès II environ, qui contiennent un calendrier où, par des signes et par des remarques souvent très curieuses, sont indiqués les jours auxquels il faut entreprendre ou éviter telle ou telle affaire. M. Chabas a tiré de ce document tout le parti possible; avec une traduction appuyée de notes philologiques, il apporte des renseignements nouveaux sur l'année et la mythologie égyptienne, dont les intimes rapports sont évidents dans ce calendrier. Le caractère tout astrolâtrique de la religion de l'ancienne Egypte ressort vivement des indications de ce document, et si quelques mythes restent obscurs, on ne trouve pas moins dans ce travail des faits importants pour l'histoire religieuse. M. Chabas nous a tellement habitués à lui être reconnaissants des curiosités égyptologiques qu'il rend accessibles à tous, que je ne m'étendrai pas plus longtemps sur les mérites de cette nouvelle publication.

GIRARD DE RIALLE.

Vergleichendes wörterbuch der indogermanischen sprachen. Ein sprachgeschichtlicher Versuch, von Aug. Fick. — 1870.

En 1868 M. Fick publiait un Dictionnaire de la langue fondamentale indo-européenne, dictionnaire dont l'exécution pouvait sous plusieurs points de vue laisser à désirer, mais qui par son idée première réalisait un incontestable progrès. La critique s'était fort occupée de cet ouvrage et il devenait assuré que la seconde édition porterait les marques d'une amélioration notable. C'est en effet ce qui eut lieu. L'auteur, d'autre part, a ajouté à la partie lexique de l'indo-européen primitif (pp. 1 à 220) diverses autres sections étrangères à la première édition

de son livre. C'est à savoir les lexiques particuliers de la période commune indo-éranienne (sanskrit, zend, vieux perse), de la période commune européenne (idiomes helléniques, italiques, slaves, lettes, germains, celtiques), de la période commune gréco-italique, de la période commune slavo-germanique, de la période commune lithuano-slave. J'avoue — et je me trouve en cela heurter l'opinion de bien fortes autorités, — j'avoue n'attacher à ces unités secondaires qu'une attention fort minime. Je ne les nie pas d'une façon tout à fait absolue, mais leur prétendue restitution n'est encore à mes yeux qu'un simple jeu d'esprit. Qu'il y ait plus de ressemblance entre le germanisme et le slavisme, entre l'indianisme et l'éranisme, qu'entre l'un de ces rameaux et une autre branche quelconque indo-européenne, c'est ce qu'il est loin de ma pensée de prétendre révoquer en doute : il y a là, tout au contraire, des faits que je reconnais comme très évidents et très appréciables. Mais s'en suit-il de ces rapprochements qu'il faille admettre, par exemple, entre la période commune indo-européenne et la période slave, une période commune slavo-germanique? Cela ne m'est démontré en aucune façon. Encore un coup je ne le nie pas radicalement, mais j'émets l'opinion très arrêtée que nous ne nous trouvons pas en possession des documents nécessaires à formuler une décision de cette sorte. Le sectionnement accueilli par M. Fick (gréco-italisme, slavo-germanisme) ne peut être admis d'ailleurs que du moment où nous serons devenus très positivement renseignés sur la place des langues celtiques dans la famille indo-européenne. Se trouvent-elles totalement isolées? Sont-elles en rapport plus spécialement intime avec les langues italiques? avec les langues germaniques? MM. Ebel, Lottner, Cuno, ainsi que Schleicher, ont longuement étudié cette question

dans les Beitr. zur vergleich. sprachforsch. de M. Kuhn: elle n'est pourtant pas encore suffisamment élucidée. Tant s'en faut. Et le grec! Toute l'autorité de MM. Curtius, Ascoli, Förstemann n'arrivera guères, me semble-t-il, à enrayer l'idée actuellement en voie chez nombre d'auteurs que le grec n'est point à rattacher intimement aux idiomes italiques et qu'il penche plutôt vers l'éranisme. En ce qui me concerne j'incline à lui donner une place intermédiaire, mais peut-être avec beaucoup plus de penchant vers les langues éraniennes.

De ce qui précède il se laisse suffisamment et naturellement déduire que bien des restitutions que l'on pourrait donner en tant qu'indo-européennes communes doivent être tenues en réalité comme très hasardées. Selon moi, le minimum que l'on puisse demander est l'accord formel et rigoureux des idiomes suivants: celtique et hindou; celtique et éranien; grec, celtique et hindou; grec, celtique et éranien; grec, slave et hindou; grec, slave et éranien; grec, germain et hindou; grec, germain et éranien; grec, italique et hindou; grec, italique et éranien; germain et hindou; germain et éranien; slave et hindou; slave et éranien. Peut-être encore quelques autres. — Mais arguer d'une concordance hellénique, hindoue, éranienne, cela est par trop osé: non pas que j'admette plutôt que tout autre une unité secondaire gréco-indo-éranienne, mais par ce que, selon moi, les ancêtres linguistiques des Grecs, des Hindous, des Éraniens occupaient très vraisemblablement dans la primitive Arie des régions tout à fait voisines et auxquelles pouvaient simultanément et parallèlement appartenir des formations identiques.

En conséquence, il convient, me semble-t-il, de ne pas admettre comme indo-européens primitifs les mots suivants, présentés pourtant comme tels par M. Fick:

akûra d'après z. *açûra-*, non fort, faible, gr. ἄκυρο-, nul, non valide (pourquoi d'ailleurs M. F. dit-il que le mot est formé avec *an*? Le *a* privatif est bien organique: voyez ci-dessus III 165, IV 284); — *akana* d'après sk. *açna-*, pierre, gr. ἀκόνη; — *aktâkanta*, d'après sk. *aṣṭâçata-*, z. *astâçata* (le *â* long est faux), gr. ὀκτακόσιοι, huit cents; — *aktâpad*, d'après sk. *aṣṭâpad-* (ce mot est d'ailleurs faux: lisez soit *aṣṭapâd-*, soit *aṣṭâpâd-*), gr. ὀκτάποδ-; — *akvapâla*, d'après sk. *açvapâla-*, gr. ἱπποπόλο-; — *akvya*, relatif aux chevaux, d'après sk. *açvya-*, z. *açpya-*, gr. ἵππιο-; — *akvika*, même sens, d'après sk. *açvika-*, gr. ἱππικό-; — *agata*, d'après sk. *agata-*, gr. ἄβατο-, infréquenté, inaccessible; — *agma*, chemin; *agrya*, relatif aux champs; *ankura*, bouffi d'orgueil; *anghtar*, qui angit; *atti*, mangeant; *anakva*, sans cheval; *anâgas*, sans péché, pur; *anudra*, sans eau; *andhas*, plante; *apakiti*, amende; *apadhvasta*, méprisé; *apavant*, pourvu de suc; — *amarta*, immortel; *amartya*, immortel; *amâtra*, sans mesure; *amsya*, relatif à l'épaule; *ayuga*, non soumis au joug; *aratâ*, justesse; *argas*, éclat; etc. etc.

Je n'ai parcouru pour cette recherche qu'une quinzaine de pages sur deux cent vingt et le nombre d'exemples colligés en ce très court espace laisse assez voir ce que pourrait donner un dépouillement à peu près complet.

Toutefois, j'ai grand soin de le répéter, ces comparaisons exclusivement gréco-indo éraniques ne doivent pas être rejetées absolument et a priori en tant que telles. Pour mon propre compte je les ai souvent (peut-être bien trop souvent) employées: l'important est de ne présenter que sous une forme plus ou moins dubitative les restitutions qu'elles fournissent.

Ainsi il y a une très forte apparence de réalité, une presque certitude dans ARSAN-, mâle, déduit uniquement du z. *arṣan-,* du gr. ἄρσεν-; dans ARGAS-, éclat, déduit uniquement du z. *arezah-,* n., éclat du jour, du gr. *ἀργες- dans ἀργεστής (et aussi dans ἀργεννό- pour *ἀργεσ-νο-); dans ABHRA-, vapeur, déduit uniquement du sk. *abhra-,* n., nuage, et du gr. ἀφρό-, m., écume; dans bien d'autres encore, mais il est plus que difficile d'admettre des composés prétendus communs tels que *agata-, aktâpad-, akvapâla-, akûra-,* plus haut cités. Il nous faudrait absolument d'autres garanties pour nous assurer qu'il ne s'agit pas ici de formations purement helléniques, purement éraniennes, purement hindoues, en somme simplement parallèles.

M. F. me permettra de présenter maintenant quelques observations plus ou moins spéciales, relatives à certaines restitutions.

Des vocables sk. *aṣṭrâ-,* f., aiguillon (pour la conduite des troupeaux), z. *astra-,* f., aiguillon, poignard, lithuan. *asztrù-,* acéré, slave ecclés. *ostrŭ,* aigu, acéré, l'auteur dégage les formes *a k t r a, a k s t r a:* pourquoi ces deux formes? La première est seule exacte. En effet le *ṣ* du sk. représente un k organique tout comme dans *aṣṭama-,* huitième; le *sz* du lithuanien est régulier, de même le *s* slave. Le *s* du zend est pour *ç,* comme souvent. Que vient donc faire un *a k s t r a?* — D'autre part il eut fallu, me semble-t-il, n'introduire ici *asztrù-s, ostrŭ* qu'accompagnés d'un signe dubitatif. A la vérité ils peuvent tenir lieu d'un AKTRA-S, nominat. sing. masc., mais rien ne nous dit qu'ils ne soient pas plutôt pour un AKRA-S, partant équivalents du grec ἄκρο-ς (ἄκροι δάκτυλοι, le bout des doigts), et du vieux lat. *acru-s.* Le *t* dont ils sont pourvus serait alors purement furtif. Cette opinion est communément admise, non sans raison. Voyez des

exemples de cette consonne furtive dans le Compend. de Schleicher §§ 182, 192.

Sous la rubrique *akrâyati* l'on nous présente le sk. *açrâyatê,* il pleure, et le lithuanien *aszaroju,* je pleure. Je ne pense pas que l'on soit assez renseigné sur les formations lithuaniennes de cette espèce (cf. Cpd. § 209) pour qu'il soit prudent de les faire entrer en ligne de compte sans aucun soutien des autres langues congénères.

La restitution *agakâ,* f., chèvre, d'après le sk. *aǰakâ-,* f., petite chèvre, et le lithuan. *ožkà,* chèvre, ne me parait pas concluante en ce sens que très vraisemblablement il y a là des deux côtés dérivation secondaire individuelle par *ka.*

Il est difficile de comprendre pour quel motif M. F. s'en tient à l'opinion généralement abandonnée aujourd'hui qui restitue d'après *aham, azem, ego,* ἐγώ, *ik* un type *agham.* Il est manifeste que le sanskrit est ici dans son tort vis-à-vis des autres idiomes, spécialement le grec et les langues germaniques: son *(g)h* provient d'un *g,* comme en quelques autres cas, et non point d'un *gh* primordial.

J'ai peine à ranger le lat. *agno-,* slave ecclés. *agnę,* n., agneau, sous un type *agina.* Le *i* de ce dernier n'est stipulé en effet que par le sk. *aǰina-,* n., peau. Cela n'est pas suffisant, car ce *i* peut bien n'être qu'une atténuation d'un *a* et alors l'on aurait plus justement un primordial **agana-.*

Sous une racine *agh,* désirer, avoir besoin, l'auteur range le zend *azda-,* désiré: ne peut-on penser toutefois, malgré les mots *âžu-, âzi-* (et non *âži!)* que *azda-* est pour *açta-,* et cela d'après un revirement analogue à celui possible dans *ubda-,* dans *nazda-,* noué, pour **naçta-,* pour **nadta-* : cf. ci-dessus III 147. (Comparez également ἕβδομο-, ὄγδοϝο-). On aurait à songer alors au sk. *aç.*

Il n'est point assuré que ce soit sous une racine *a gh* qu'il faille placer le sk. *âha*, dixit, le latin *aio, adagium,* le got. *af-aikan*, nier; M. Leo Meyer penche, non sans raison, vers une forme ag, dans son livre sur la langue gotique, p. 8.

Le zend *aka-,* crampon, ne peut être placé sous un type *a n k a.* Il faudrait soit **anka-*, soit **ãka-*, mais ils n'existent pas. Rien ne dit d'ailleurs que la lecture *aka-*, ne soit fautive.

Faut-il penser que le z. *aṭ ća* et le lat. *atque* aient été puisés l'un et l'autre dans un primitif *a t k a?* Ce n'est pas mon opinion : je crois bien plutôt à deux formations semblables, postérieures et parallèles. De même pour *ćisća* et *quisque.*

J'attribue difficilement le lat. *et* à *a t a* (sk. *atha,* deinde), plutôt qu'à *a t i* (sk. *ati,* gr. ἔτι).

Il faut une bien grande bonne volonté pour voir dans le sk. *rajata-,* blanc, un primordial *a r g a n t a* (argentum).

Sous un *a r dh v a* l'auteur range le z. *eredhwa-,* élevé, le lat. *ardvo-,* et sous un *v a r dh v a* le sk. *ûrdhva-,* le gr. ὀρθϝό-. Il est certain que les formes latine et zende ne peuvent s'expliquer légitimement que par *a r dh v a;* le sanskrit s'y prête parfaitement: pourquoi le séparer du zend? Quant au grec, la forme βορθό- peut bien n'être pas concluante.

Il n'y a point de doute sur la forme primordiale du sk. *iṣu-*, flêche, trait, du z. *iṣu-,* du v. perse *içu-*, et du grec ἰό (pour *ἰσϝο-): c'est ISVA-, et il n'y a pas à hésiter entre *i s v a* et *i s u.*

Si M. F. tient le sk. *hṛd-,* cœur, pour **khṛd-,* pour **skhṛd-,* pour **skṛd-,* il est assez difficile de comprendre pourquoi il le range avec le lat. *cord-* sous un *k a r d,* non sous un *s k a r d.*

Encore κεύθω sous une racine *k u dh.* J'ai dit à plusieurs reprises qu'il devait être attribué a GHUDH (II 466, 121).

Pour affirmer que ἔγερσι-, acte de réveiller, éveil, est pour *γεγερσι-, et rend avec le sk. *jâgarti-,* f., acte de veiller, un organique *g a g a r t i,* il serait besoin de fournir des analogies. Lesquelles?

Le lat. *trans* ne suffit évidemment pas pour faire provenir d'un *t a r a n s* le sk. *tiras,* le zend *tarô,* à travers. Nous avons affaire ici au type dérivé pronominal ATA-RA- (cf. APA-RA-).

Le sk. *dahati,* il brûle, doit être rangé avec le got. *dag-s,* jour (et non *dag-a-s,* ainsi encore p. 187) d'une façon certaine sous une racine DHAGH, non sous *d a gh.* — De même au lieu de *d a g dh a,* brûlé, il faut DHAGH-TA-.

Il est évident que le sk. *jihvâ-,* f., langue, le zend *hizva-,* f, le lat. *lingua* (pour **dingua,* cf. l pour d dans lacrima, levir, olere, etc.), et autres sont parfaitement congénères. M. Fick propose une restitution *d a gh v â, d a n gh v â:* c'est là également l'opinion de M. Curtius, Griech. etym. p. 184. Restent à expliquer le *j* sanskrit et le *h* zend. Pour ce dernier M. F. suppose qu'il n'est qu'un simple son préfixé (das h ist blosser vorschlag) et il s'en rapporte au vieux perse *izâva,* langue. C'est là une évidente erreur. Un *h* initial ne tombe pas en zend (on ne peut arguer de la rac. *mar,* se souvenir, sk. *smṛ,* car la chute de l'articulation initiale y est antérieure, selon toute vraisemblance, à son passage en *h; mahi,* nous sommes, ne peut non plus être un argument assuré; et d'ailleurs il ne s'agit pas ici de la chute de *h* initial devant une voyelle). C'est au contraire le vieux perse qui dans *izâva* a perdu un *h* initial: cf. dans cette même langue *u* = z. hu, sk. su, bien, bon, *uva* (dans *uvâipasiya,* de soi-même, par sa volonté personnelle).

Est-il bien à croire que δῆνος, conseil, puisse avec le sk. *daṁsas-*, n., le zend *daṅhah-*, restituer un type *d a n s a s*?

Une restitution bien invraisemblable est celle d'un *d a r gh t a* d'après le sk. *dṛḍha-*, devenu fort, et le lat. *fortis*. Sans doute le mot sanskrit est pour un plus ancien **dṛhta-*, comparez son doublet *darhita-* (ce qui, entre parenthèses demanderait un *d a r gh a t a)*, puis *darhâmi*, je crois, je grandis, je deviens fort. Pour rapprocher de ces mots le latin *fortis*, vieux lat. *forctis*, il faut supposer que *darhâmi* vient d'une racine DHARGH (ce qui au point de vue phonétique est justifiable, loi de Grassmann, cf. Revue de ling. II 466), et ainsi est apparenté à *dharâmi*, je tiens, je tiens ferme, je soutiens, je sustente, DHARGH n'étant qu'un secondaire de DHAR. Mais remarquons alors qu'il nous faut pour *darhita-*, *dṛḍha-* un organique DHARGHA-TA-, non point *d a r gh t a*.

Le s de δέσμα, lien, s'oppose à ce qu'on restitue un *d â m a n* avec ce mot et le sk. *dâman-*, n., corde, lien.

Sous *dh a r m a*, contrat, précepte (vertrag, satzung) pourquoi n'avoir pas à côté du sk. *dharma-*, même sens, lat. *firmo-* (firmus), mis le lat. *forma*, forme, cf. formula?

Le sk. *dharuṇa-*, opinion, fondement, appui, et le gr. θέλυμνο-, n., fondement, principe, ne peuvent évidemment pas être ramenés à une seule et même forme soit *dh a r u m n a* soit *dh a r u n a* ainsi que l'auteur en laisse le choix.

A propos de *dh â t a*, faiseur, restitué d'après le gr. θετής, gén. θέτου, et le z. *dâta-*, créateur (nomin. sing. *dâtô* = **dâta-s*, acc. *dâtem* = **dâta-m)* je ferai observer qu'il n'est nullement sûr que les formes zendes de cette espèce (par exemple encore *ćiçta-*, m., enseigneur, *zareta-*, m., oppresseur, *darsta-*, m., voyant, *drusta-*, m., trompeur, *çâçta-*, m., ennemi, tyran) ne soient pas pour de plus

anciennes formes en *tar* (comparez d'ailleurs les très réels *çâçtar-*, dominateur, tyran, *dâtar-*, créateur).

Sous *n a g n a*, nu, déshabillé, M. F. pose le sk. *nagna-*, nu, le slave eccl. *nagŭ*, nudus, le lithuan. *nůgà-s* (nomin. sing. masc.; fém. *nůgà)*. Mais il n'y a point là d'équation réelle, vu le n du sanskrit.

Le zend *paçu-*, bétail, est masculin et non point neutre: témoins l'accus. sing. *paçûm*, le nomin. plur. *paçvaç ća*, l'accus. plur. *paçûs*, *paçâvô*, *paçvô*, *paçvaç ća*. — En sanskrit le mot est masculin et neutre, mais principalement masculin. On ne peut donc approuver cette formule: „sskr. z. paçu n."

Le zend *phraêsta-* et le gr. πλεῖστο- reproduisent un PRAÏSTA, non pas *p r â i s t a*.

De même que l'auteur signale les doubles formes radicales *bh u gh*, *bh u g* pour φεύγω, got. *biugan*, flectere, il devrait aussi donner *bh a u gh a*, *bh a u g a* pour le sk. *bhôga-* et le vieux nordique *baug-r*.

Sous *s a r v a*, gardant, protégeant (lat. servus) M. F. donne le zend *paçushaurva-*, ce qui est fort juste: ce qui l'est moins c'est son analyse *paçu-shaurva-*, c'est-à-dire *paçuṣaurva-* (d'après notre transcription); cela est tout-à-fait erroné. Lisez *paçus-haurva-*.

Voilà quelques observations notées à peu près à première vue. Il va de soi qu'au sujet d'un travail aussi délicat l'auteur doit rencontrer inévitablement un certain nombre de contradictions. En tous cas, ce qui me semble dans son livre prêter le plus à la critique, c'est la facilité exagérée à tenir comme provenant de formes uniques communes nombre de formes composées et dérivées lesquelles sont manifestement secondaires et parallèles.

A. H.

Zur geschichte des indogermanischen vocalismus, von Joh. Schmidt. — Prem. partie. Weimar 1871.

L'ouvrage de M. Schmidt ne s'adresse qu'aux spécialistes. La lecture, à la vérité, en est facile, l'exposition nette, mais l'intelligence du livre suppose une foule de sous-entendus. C'est donc à un public assez restreint qu'il en appelle; il le faut classer à côté des Cours de glottologie de M. Ascoli et du travail de M. Scherer sur le germanisme. L'auteur, alors même qu'il traite de sujets en apparence assez particuliers, recourt néanmoins constamment à la comparaison du système indo-européen dans son ensemble; pour une matière aussi délicate que celle du vocalisme les moindres phénomènes parallèles peuvent être en effet d'une importance considérable, soit au point de vue des décisions, soit au point de vue des simples inductions.

Le premier chap. traite du rapport de la ligne vocalique *a* et de la ligne vocalique *i* dans les langues slaves. L'auteur constate qu'il n'y a ici qu'un cas réel du passage de la ligne *a* en la ligne *i* depuis le moment où les langues slaves se détachèrent des autres idiomes congénères (c'est à savoir dans le slave ecclés. *ukroj,* fascia, *kroiti,* scindere, lesquels supposent une racine k r i, tandis que le slave ecclés. *krŭnŭ,* mutilus, *kora,* f., cortex, le lithuan. *karnà,* écorce, derme, le gr. κορμός supposent une racine dont la voyelle est *a,* non pas *i).* L'auteur consacre à sa démonstration seize pages d'une critique serrée. Quiconque étudie cette matière dans les ouvrages de Schleicher et de M. Miklosich doit avoir en considération perpétuelle la monographie en question.

Le second chap. porte ce titre: „Allongement et gradation amenés par des nasales subséquentes". Il se divise en quatre sections comprenant toute la fin de ce

premier fascicule, c.-à-d. environ cent-cinquante pages. — La première de ces sections (29—33) „origine des nasales dans les syllabes radicales“ a pour donnée cette opinion qu'il ne faut pas tenir toutes les nasales en question comme intercalaires, ni par contre les regarder toutes comme primordiales et organiques. L'auteur cite un certain nombre de faits dans lesquels, selon lui, il y a eu passage d'une nasale appartenant à un suffixe dans la racine même: ainsi le sk. *tṛmpati,* il se réjouit, procéderait de *tṛpnôti,* même sens, le sk. *manthati,* il agite, procéderait de *mathnâti,* même sens; le nominat. plur. neutre *hṛndi,* les cœurs, *manaṁsi,* les esprits, serait pour **hṛd-ni, *manas-ni.* Nous n'avons pas été médiocrement surpris de rencontrer ces assertions sous la plume positive de M. Schm. Sans doute une transposition de cette sorte n'a rien d'invraisemblable en principe, mais là où on l'avance il faut la démontrer manifestement. Au lieu par exemple de tirer *manthati* gratuitement de *mathnâti* il est beaucoup plus simple de voir ici deux formes parallèles, l'une nasalisée, l'autre non, et à dérivatifs divers; *manthati* doit être simplement tenu pour une forme nasalisée de *mathati,* qui d'ailleurs existe fort bien. — Quelques phrases plus loin M. Schm. admet cette même métathèse nasalique dans le sk. *pâṁsu-, pâṁçu-,* poussière, qui serait pour un hypothétique **pas-nu-:* le zend *pãç-nu,* même sens, offrirait avec son *ã* pour *â* un degré intermédiaire; voilà un phénomène assez singulier et dont tous les connaisseurs du lexique baktrien ne s'étonneront peut-être pas médiocrement. — A la seconde section intitulée „allongement de voyelles par suite de nasales subséquentes“ l'auteur donne une forte part de son volume (33—130) et non sans raison. Les premières pages sont consacrées au zend. A ce propos nous remarquerons qu'il ne convient guère de voir dans le *â* de *phrâṣmi*

un allongement du *ã* de *phrãs,* en avant, par suite d'une nasale perdue, car *ã* est déjà naturellement long (D'ailleurs l'étymologie dont il s'agit est-elle bien certaine?). Il faudrais également avoir bien fixé l'origine étymologique de *qâthra-,* éclat, pour affirmer que sa voyelle se trouve longue par compensation d'une nasale perdue: le fait n'est que possible, il n'est pas certain; observons d'ailleurs que bien des *qâ* . . . ne sont pas en zend pour *qan* . . . *(qâdaêna-,* obéissant à sa propre loi, *qâraokhṣna-,* éclatant par soi, etc.; cf. d'autre part *qâçta-* à côté de *qaçta-, aqaçta-).* L'exemple *baremâ-yaona-,* que d'ailleurs les textes n'offrent qu'une seule fois, est sans doute à lire *baremô-yaona-* selon la règle (cf. *çpô-jata-, zrvô-dâta-, râmô-dâiti-, râmô-ṣiti-);* si vraiment il convient de le lire *baremâ-yaona-* l'on peut sans doute invoquer une fausse analogie avec quelques composés dont le premier terme finit en *a* (hvâ-vaçtra-, skyaothnâ-vareza-): en tous cas c'est encore là un mot difficile et d'après lequel il n'y a pas à conclure. De ce que le sanskrit possède une nasale dans *viñçati-,* vingt, faut-il conclure que le zend *vîçaiti-* soit pour **vinçaiti-?* En aucune façon, car nous manquons de toute preuve tirée des autres idiomes indo-européens. — M. Schm. contrairement à l'opinion de Schleicher et de M. Spiegel, voit deux nasales différentes dans le *n* zend ordinaire (ṇ) et dans celui qui se trouve placé en principe devant les *k, g, gh, kh, ć, j, t, d, dh, th* (à savoir ꞑ); ses arguments ne nous ont pas convaincu: la différence de figure n'entraine en aucune façon celle de prononciation; nous reviendrons en temps plus opportun sur cette question. — L'auteur traite ensuite de l'allongement vocalique (par cause d'une nasale tombée) dans les langues germaniques; il s'occupe quelque peu, en passant (p. 44), de l'important changement de *â* en *ê* dans la langue gotique. Arrive l'examen de l'allonge-

ment vocalique, dû à la même cause, en lithuanien (67—80), en slave ecclésiastique, en celtique, en latin (98—112), en grec. La partie qui traite du lithuanien est exposée avec des détails tout particuliers et ne saurait être négligée par quiconque s'adonne à l'étude de ce riche idiome, riche bien entendu au point de vue linguistique. En latin M. Schm. voit des voyelles allongées par compensation d'une nasale subséquente perdue dans *vâcillare* (pour *vancillare, cf. sk. *vaṅkara-,* tortuosité fluviale, *vaṅćati,* il va tortueusement, vieux haut allem. *wanchôn)* . . . *mâcerare* pour *mancerare, cf. lithuanien *manksztýti,* rendre flexible, slave ecclésiast. *mečiti,* amollir) . . . dans *scrôfa* = γρομφάς . . . dans *mêtior* (pour *mentior, cf. le partic. mensus) . . . dans *vêsica* . . . dans *pîsere* (pour *pinsere, cf. sk. *pinaṣmi,* je pile) . . . *fîgo* = σφίγγω . . . *hîbernus* (got. *vintru-s)* . . . les suffixes *-îcu-s, -îc-s* (pour *-incu-s, *-inc-s dout la nasale antique se serait conservée dans longinquus, propinquus) . . . *ob-lîquus* (pour *ob-linquus, cf. lithuan. *lènkti,* fléchir, slave ecclés. *lǫka,* sinus, dolus) . . . *flîgere* (pour *flingere, cf. got. *bliggvan)* . . . *mîca* . . . *praeda* (pour *hida, *hinda, *henda) . . . *scîpio* (pour *scimpio, cf. σκίμπτω). A coup sûr on pourra tenir bien de ces assertions comme tout hypothétiques: la preuve contre y est la plupart du temps aussi forte que la preuve pour: la chose est possible mais non démontrée. — La troisième section du volume a trait à la „gradation vocalique née de la nasalisation“; nous y remarquons la même tendance excessive à faire dériver l'un de l'autre des faits sans doute parallèles. — La quatrième „vocalisation de l'accompagnement nasal“ traite, entre autres sujets du changement de *am, an* en *u.* Dans les suffixes l'auteur n'admet ce phénomène qu'à la trois. pers. sing. de l'impératif (sk. *astu,* qu'il soit!), et aux trois. pers. plur. en

us (sk. *syus,* puissent-ils être! *tutudus*, ils ont frappé; *adhus,* ils placèrent).

Dans la seconde partie de l'ouvrage se trouvera, selon l'annonce de l'auteur, un index complet. Il est à souhaiter que cet index renvoie non seulement aux différents mots, mais encore aux divers sujets traités. L'ensemble de ces derniers est si riche que l'on risquerait fort, sans une indication spéciale, de ne retrouver qu'à grand-peine les passages que l'on aurait à rechercher.

Bošković. — *Theoretisch-praktisches Lehrbuch der serbischen Sprache.* Zweite Auflage. Pest, 1871. 8.

Стојан Новаковић. — Историја српске књижевности преглед угађан за школску потребу (Друго са свим прерађено издање. Београд, 1871).

Gj. Daničić. — *Poslovice.* U Zagrebu, 1871.

Fran Kurelac. — *Jačke ili narodne pěsme prostoga i neprostoga puka hrvatskoga po župah Šoprunskoj, Mošonjskoj i Železnoj na Ugrih.* Zagreb, 1871.

Friedrich Müller. — *Zur suffixlehre des indogermanischen verbums.* III. Wien, 1871. — *Die vocalsteigerung der indogermanischen sprachen.* Wien, 1871. — *Ueber das lateinische perfectum.* Wien, 1871. — *Beiträge zur morphologie und entwicklungsgeschichte der sprachen.* Wien, 1871.

Ed. Sachau. — *Neue beiträge zur kenntniss der zoroastrischen literatur.* Wien, 1871.

В. И. Шерцель. — Сравнительная грамматика славянскихъ и другихъ родственныхъ языковъ. Харьковъ, 1871. XXXVI 632. Šercl, *Grammaire comparée des langues slaves et des autres langues congénères.* 1ère partie. (Charkoff.)

Miklosich. — *Die slavischen ortsnamen aus appellativen.* I. Wien, 1872.

VARIA.

La science du Langage et M. Taine.

Il y a peu de jours de cela, paraissait la seconde édition du livre *De l'Intelligence*, par M. H. Taine.

Ce succès était prévu. Comme Bain, comme Herbert Spencer, comme Stuart Mill, M. Taine a fait de la psychologie une science expérimentale. Comme eux, il a demandé au rêve, au délire, à la folie, aux hallucinations morbides, à l'hypnotisme, des moyens de mettre en saillie et d'isoler en quelque sorte les faits de conscience qui, à l'état ordinaire de veille et de santé, nous trompent si souvent sur leur véritable nature.

Dans un précédent article (voir *La Loi* du 1er juin), j'ai dit avec quel talent d'observateur et d'analyste M. Taine a su construire, sur des faits positifs, la théorie des sensations et des images, ces sensations renaissantes.

Or, quand il a bien expliqué comment les images qui peuplent notre cerveau ne sont que des répétitions ou des résurrections de sensations (auditives, visuelles, tactiles, etc.), il affirme que nos idées ne sont elles-mêmes, en tout ce qui les constitue, autre chose que des images devenues signes. Ainsi, pour M. Taine, les mots dont l'ensemble organique porte le nom de *langue*, sont autant d'images devenues signes. Les mots n'étant que des images, et les images n'étant que des échos de sensations, le langage humain, tout entier, ne correspond qu'à de pures sensations diversement groupées et ressuscitées.

Est-ce bien vrai?

Il y avait un moyen sûr, infaillible, de connaître l'histoire des premières manifestations et des premiers développements de l'intelligence: c'était de la demander à l'histoire des premières formations et des combinaisons premières des éléments du langage.

Pour savoir ce qu'il y a dans les langues, il fallait le demander aux langues elles-mêmes.

Depuis quelques vingt ans, la linguistique comparative générale ou la science positive des organismes syllabiques de la pensée a fait d'immenses progrès. Elle nous a révélé ce qu'ont de commun tous ces organismes glottiques, variés dans leur structure comme les races diverses qui les ont spontanément créés. Dans toutes les langues, en effet, malgré les différences profondes qui séparent les formes syllabiques, lexiques et grammaticales, lorsqu'on va d'une race à une autre, on trouve toujours les mêmes vues premières de l'esprit, les mêmes lois générales de la pensée.

Comme la linguistique générale, chaque linguistique spéciale entrant dans cette vaste synthèse présente deux branches bien distinctes:

1° La phonologie ou la connaissance des formes syllabiques et des lois qui président aux variations de leurs éléments phoniques (voyelles et consonnes);

2° L'idéologie positive ou l'histoire naturelle du devenir des formes logiques incarnées dans ces syllabes.

La phonologie comparée du sanskrit, du zend, du lithuanien, du vieil esclavon liturgique, du gotique, du tudesque ou ancien-haut-allemand, du grec, du latin, du vieil irlandais, etc., a permis de rétablir, en complétant et en restaurant toutes ces langues l'une par l'autre, les formes normales ou intégrales de l'aryaque, ce parler commun des tribus aryennes avant leur séparation.

Après cinquante ans de grammaire historique comparée, on sait aujourd'hui ce que, dans chacune de ses voyelles et dans chacune de ses consonnes, cette langue commune des Aryas subit ou ne subit pas de variations, dans la suite des temps et des localités, pour devenir ici le sanskrit des Védas, et plus tard, celui des épopées indiennes, — là, le zend ou ancien baktrien de Zoroastre, — d'un côté pour se transformer en vieil esclavon, de l'autre, pour tourner au gotique et au tudesque, — ici encore pour former le grec, là enfin, pour produire le latin et sa fille la langue française.

Au fond de toutes ces langues sœurs, toujours le même vocabulaire et la même grammaire, toujours la même langue mère, formant un tout, rigoureusement un, mais modifiant ses formes extérieures à

travers les âges, selon le mélange des races et la diversité des milieux géographiques.

Laissant de côté, si bon lui semblait, la linguistique comparative syro-arabe, la linguistique comparative finno-tatare, etc., M. Taine pouvait interroger cette langue aryaque ainsi reconstituée par la science et lui demander les lois de son organisation. Négligeant les cris interjectifs qui n'ont rien à faire ici, il devait se demander si cette langue indo-européenne primitive, si cette parole aryaque, en un mot, ne présentait pas, au premier âge de sa vie, un état rudimentaire visible encore après tant de siècles. En s'aidant des travaux de Bopp, de Schleicher et d'autres maîtres de la science des langues indo-européennes, il y aurait reconnu sans peine, en contraste permanent, deux seules espèces primordiales de mots simples ou irréductibles:

1° Des monosyllabes pronominaux ou pronoms simples, tels que MA, moi; TU, toi; SA, TA, lui, ce; I, A, celui-ci, celui-là; KA, KI, qui? lequel? etc.

2° Des verbes monosyllabiques, parfois *phonomimes* (onomatopées) à la manière du *oua-oua* de la bonne imitant l'*action* du chien que aboie (Taine, *de l'Intelligence*, tome II, page 245), tels que RU, KRU, crier; AS, SPU, SPR, souffler; SKAR ou SKRA, gratter; mais la plupart du temps *dynamomimes* c'est-à-dire constitués dans leur syllabe imitative par une contrefaçon de l'effort à la fois senti et compris comme moyen de l'action, constatée aujourd'hui, rappelée demain, tels sont: STA, presser fortement sur, se tenir ferme, eSTAblir TR, STR, courber, tordre, eSTREINdre; GA, tendre vers, aller; GHU, GHI, GHR, étendre, répandre, d'où, plus tard, couler et luire.

En fait, et il s'agit ici d'un *a posteriori* mille fois vérifié et toujours vérifiable, il n'y a pas un seul verbe indo-européen primitif (aryaque) qui, en dehors des rares onomatopées, signifie autre chose que *presser-fléchir-serrer* ou *tendre-étendre-répandre.*

De ces deux espèces de mots primitifs, — verbes simples et pronoms simples, — sortirent, par individualisation de sens, par des combinaisons appelées dérivation et composition, les noms tant substantifs qu'adjectifs, les verbes conjugués avec leurs participes divers, les adverbes, les conjonctions, les prépositions et les articles.

Négligez ces faits, laissez de côté la science positive de la pensée et du langage, et vous imaginerez bientôt ce qui a été imaginé des millions de fois, à savoir que les hommes ont commencé par donner des noms aux choses et aux personnes, et que, „si loin que nous allions, nous retomberons toujours sur de noms“ (Taine, tome 1er, p. 66). Rien de plus simple, en apparence, rien de plus faux en réalité.

Qu'est-ce, en effet, que le nom?

C'est l'absorption dans l'unité d'une forme logique et phonétique supérieure, c'est-à-dire plus complète, d'un pronom montrant l'être individuel et d'un verbe peignant l'action caractéristique faite ou subie par cet être que le pronom désigne.

Dans cette construction, le rapport de subjectivité ou d'objectivité du pronom devant le verbe est indiqué par des moyens divers et c'est ainsi que *dâ-ta* ou *dâ-na*, la chose donnée (avec les pronoms *ta* et *na* objectifs ou passifs) est opposé à *dâ-t*, donnant, à *dâ-ti*, l'action de donner, et à *dâ-tar* ou *dâ-tṛ*, donneur, celui qui donne.

Ainsi, trois choses dans le nom:

1° Un pronom, sujet ou objet;

2° Un verbe;

3° Un signe de rapport.

De ces trois choses, les pères de la race aryenne ont-ils parfois sous entendu la première et la troisième?

Oui, sans doute, et il nous est resté dans le sanskrit, le mode d'être et de devenir le plus parfait qui nous soit resté de l'aryaque, huit ou dix exemples de ce procédé-là, le seul que les Chinois connaissent, le procédé de la bonne au *oua-oua* pour dire l'être dont l'action caractéristique est d'aboyer.

Ainsi, le verbe s'individualise en nom; mais le nom en est-il plus primitif pour cela? En aucune façon. Pas de verbe, pas de nom.

Le nom est un produit du verbe toujours exprimé et du pronom parfois sous-entendu.

M. Taine n'a voulu consulter que la tradition du langage tout fait, tout développé, et nul mieux que lui n'a raconté les phases diverses de cette transmission merveilleuse, soit par la famille, soit par la nourrice. Il a peint avec un art exquis les progrès incessants du jeune parleur dans l'intelligence de plus en plus complète du vocable prononcé devant lui. Seulement, pour interpréter ces labeurs et ces joies d'un être qui naît à la pensée et à la parole, il fallait l'histoire de la pensée et de la parole; pour expliquer le présent, il fallait le passé, et surtout, on vient de le voir, le commencement de ce passé.

H. CHAVÉE.

(*La Loi* du 5 juillet 1870.)

Preisfrage der Fürstlich Jablonowski'schen Gesellschaft zu Leipzig für das Jahr 1874.

Nombre d'entre les représentants les plus considérables de la nouvelle science du langage, particulièrement Jacob Grimm et Schleicher, ont émis l'opinion que les langues germaniques sont liées par une parenté plus étroite avec le groupe slavo-lithuanien, que ne l'est ce dernier groupe avec quelque autre domaine linguistique. Toutefois, cette question, qui même au point de vue de la culture historique est importante, n'a pas encore été le sujet d'une recherche générale et bien approfondie.

Aussi la Société souhaite-t-elle:

Un examen concluant de la place relative spéciale qu'affectent, dans l'unité indo-germanique, les langues du groupe lithuano-slave vis-à-vis des langues germaniques.

C'est affaire au rédacteur de décider si son travail doit prendre la forme d'un ensemble d'exposition, ou consister en une série de recherches spéciales éclairant les côtés spécialement importants de la question. Il faut faire abstraction totale des mots qui manifestement sont passés d'un domaine dans l'autre. La recherche doit surtout être conduite d'après les procédés et la méthode rigoureuse de la science actuelle du langage. Il convient de n'employer que l'alphabet latin, avec les signes diacritiques nécessaires, et l'alphabet grec; on recommande l'adoption du système phonique transcriptif suivi par Schleicher pour les langues du groupe slavo-lithuanien.

Les écrits destinés au concours doivent se trouver rédigés en allemand, en latin ou en français, lisiblement écrits et paginés. De plus ils doivent être pourvus d'une épigraphe, et accompagnés d'un pli cacheté, lequel pli portera extérieurement la même épigraphe et contiendra, à l'intérieur, le nom et l'adresse de l'auteur. Le terme des envois est fixé au mois de novembre: ils doivent être adressés au Secrétaire de la Société. La Gazette de Leipzig fera connaître en mars ou avril le résultat du concours.

Sur le redoublement de cinq formes grecques.

M. Anat. Bailly a récemment communiqué à la Société de linguistique un éclaircissement de cinq formes grecques redoublées

pour lesquelles on n'avait pas encore donné d'explication décidément satisfaisante.

D'après M. B. il faudrait admettre le procédé suivant:

εἴληφα = *ἐλληφα = *λεληφα (λαμβάνω, je prends);
εἴληχα = *ἐλληχα = *λεληχα (λαγχάνω, j'obtiens);
εἴλοχα = *ἐλλοχα = *λελοχα (λέγω, je rassemble);
εἴρηκα = *ἐρρηκα = *ἐϝρηκα, j'ai dit;
εἵμαρμαι = *ἐμμαρμαι = *ἐσμαρμαι.

Cette interprétation est digne d'attirer une sérieuse attention, aussi la communiquons-nous à nos lecteurs.

Notons qu'à côté de εἴληχα l'on dit également λέλογχα.

L'Académie [1]) se forme en comité secret pour discuter les conclusions présentées, au nom de la commission du prix Gobert, par M. Thurot, rapporteur.

La commission avait à se prononcer sur quatre ouvrages de mérite:

Le texte de la *Vie de saint Alexis*, du onzième siècle, suivi des textes des douzième, treizième et quatorzième siècles, par M. Gaston Paris, 1 vol. in-8⁰.

La *Chanson de Roland*, par M. Léon Gautier, 3 vol. in-8⁰.

Le *Dictionnaire des faits historiques*, par M. Jal.

Benoît de Sainte-More, par M. Joly, 1 vol. in-8⁰.

La séance redevenue publique, l'Académie procède au vote sur les conclusions du rapport.

Pour le premier prix, sur 34 suffrages exprimés, M. Gaston Paris en obtient 31.

Pour le second prix, sur 35 suffrages, M. Léon Gautier en obtient 24, M. Jal 6, M. Joly 5.

L'ouvrage de M. Paris, qui a obtenu le premier prix, a été publié par l'école pratique des hautes études. Il contient le résumé des leçons faites en 1868-69 par M. G. Paris à la conférence des langues romanes de l'école. Plusieurs journaux ou revues de l'étranger avaient déjà consacré des articles élogieux à cette belle étude. En lui décernant cette haute récompense, l'Académie des inscriptions a ratifié, en quelque sorte, le jugement du monde savant.

---

[1]) Inscriptions et Belles Lettres. — Séance du 7 juin.

La légende de saint Alexis est bien connue. Fils d'un comte romain, honoré de la faveur impériale, comblé des dons de la fortune, Alexis, par amour pour le „doux crucifié“, abandonne tout à coup l'heureuse carrière qui s'ouvrait devant lui. La nuit de ses noces, il s'enfuit loin d'une jeune épouse qu'il aime, pour mener la vie dure et errante du pèlerin et plus tard du mendiant.

Les hasards de la mer le ramènent à Rome après dix-sept ans, aux portes du palais paternel, toujours rempli du deuil que son absence y a causé; il demeure inconnu et demande qu'on lui donne, sous l'un des escaliers de cette somptueuse demeure, un gîte misérable. Là il végète durant sept années en butte aux injures des valets, sans se plaindre, sans se départir de sa résignation; il résiste aux émotions poignantes et sans cesse renouvelées que fait naître en lui le spectacle de la douleur de ses parents et de sa femme. Une lettre qu'on trouve entre ses mains après sa mort révèle aux siens son long martyre.

Tout cela est bien loin de nous, et nous le comprenons difficilement. Dans ce sacrifice héroïque qui dure trente-quatre ans, dans cette immolation constante et volontaire de l'homme qui essaie de reconnaître le sacrifice et l'immolation de Jésus-Christ, dans cette légende vingt fois reproduite et amplifiée, dans ce poëme chanté par les trouvères et par les troubadours, dans cette histoire reproduite par les hagiographes de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, il y a tout un monde, il y a tout le moyen âge avec sa foi ardente et naïve, avec ses juvénilités d'enthousiasme et son austère piété.

Sous le rapport de la linguistique, le travail est aussi complet qu'on peut le désirer. En dehors du poëme du onzième siècle et de ses trois renouvellements successifs, nous possédons en vers français deux traductions indépendantes et diverses rédactions en prose de la légende de saint Alexis; elle a été également mise en vers provençaux et elle a fourni le sujet d'un *miracle*. Elle a eu un pareil succès en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. La préface de M. G. Paris contient un savant exposé de l'état de la langue française à l'époque des premiers Capétiens, c'est-à-dire à l'époque où la langue, la poésie, l'architecture et la société se sont réellement constituées, comme notre nationalité elle-même.

Le poëme ne se recommande pas d'ailleurs uniquement par son incomparable intérêt linguistique; il offre dans sa simplicité gracieuse et sévère de réels mérites de style et de sentiment, il ouvre dignement l'histoire de la poésie nationale. Par un rare bonheur, il nous est parvenu sous quatre formes, qui correspondent à quatre *moments* bien distincts de notre histoire littéraire. Sortie de l'austère

église romane où les fidèles, après l'office, l'écoutaient avec recueillement, l'*amiable chançon* est allée courir, avec le jongleur du douzième siècle, les châteaux et les places publiques; elle entre, au treizième siècle, par la main de quelque *escrivain* habile, dans une *librairie* de cloître ou de manoir, en attendant qu'une nouvelle métamorphose vienne attester, au quatorzième siècle, la faveur dont elle continue de jouir.

(*Journal officiel de la République française.* 11 juin 1872.)

On se rappelle que le *Moniteur* a fait mention, il y a déjà quelque temps, d'un congrès de savants scandinaves qui s'étaient réunis pour discuter des questions de linguistique scandinave. On sait, en effet, que les langues danoise et suédoise, qui ont une origine commune, ne diffèrent entre elles que par la manière d'écrire certains mots. Les érudits de la Scandinavie ont donc résolu d'adopter une orthographe uniforme, par exemple celle d'exprimer *a* long par deux *aa*.

Cette question de *a* long a été aussi agitée entre les écrivains néerlandais de la Hollande et de la Belgique. Des deux côtés du Moerdyck, on proposait une forme unique pour traduire le son *a* long. Pendant vingt ans, on a insisté, dans les congrès de linguistique néerlandaise pour l'adoption d'une même orthographe. Mais les Hollandais ne consentaient pas à abandonner leur ancienne forme *aa*, qui était pour eux une des manifestations de leur caractère national. De leur côté, les écrivains flamands, en tête desquels il faut citer le professeur David, de l'université catholique de Louvain, ne voulaient pas renoncer à la vieille forme flamande *ae*, plus ancienne que celle du hollandais, par conséquent plus respectable à leurs yeux.

Les Pays-Bas résistèrent toujours aux prétentions flamandes; enfin celles-ci cédèrent, l'orthographe hollandaise triompha. Le roi des Belges, Léopold II, rendit une ordonnance par laquelle il prescrivit que tous les actes officiels qui seraient publiés en flamand fussent rédigés d'après les règles grammaticales du hollandais. Les écrivains flamands de Belgique se conformèrent aussi à cet acte royal, et c'est ce qui explique pourquoi on voit aujourd'hui, dans leurs œuvres, *a* long figuré par *aa*, au lieu de l'être par *ae*, comme il l'avait toujours été dans les siècles passés.

LOUIS DE BACKER.

(*Moniteur universel*, 3 mars 1870.)

CORRECTIONS AU TOME IV.

P. 104 l. 11 : les langues.
„ 107 „ 2 : nouveau.
„ 176 „ 25 : Hersê; l. 28 : le ciel nocturne.
„ 177 „ 1 : στίλξει.
„ 183 „ 2 : elle tira.
„ 235 „ 1 : äusseres.
„ 246 „ 24 : wiederholte.
„ 251 „ 14 : liber.
„ 280 „ 20 : *nem* . . . (au lieu de : *mem* . . .).
„ 300 „ 5 : *für*.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE.

TOME CINQUIÈME

IIème Fascicule — Octobre 1872

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN.

RECHERCHES SUR LES LOIS PHONÉTIQUES

DANS LES

IDIOMES DE LA FAMILLE MAME-HUASTÈQUE.[1])

Tandis que l'étude des langues et des littératures de l'Orient fait, chaque jour, de nouveaux et merveilleux progrès, il semble que l'attention du public savant néglige singulièrement de se porter vers les antiquités d'Amérique. Les travaux de M. Buschmann sont, à notre connaissance, les seuls jusqu'à présent, qui aient été consacrés à l'examen comparatif de certains dialectes du Nouveau Monde. Un tel état de choses paraît d'autant plus singulier, que la question des origines Américaines n'a jamais cessé d'être à l'ordre du jour. Cependant, avant de découvrir les liens qui peuvent rattacher les dialectes des Peaux rouges aux langues de l'Ancien continent, il est nécessaire d'établir les points de contact que ceux-ci peuvent offrir les uns avec les autres. L'extrême rareté des grammaires et vocabulaires offrait, il est vrai, un obstacle à peu près insurmontable aux efforts des philologues. Ce n'est que depuis un bien petit nombre d'années que les publications sur ce point, commencèrent à devenir plus fréquentes. Grâce aux ouvrages de M. l'Abbé Brasseur et de plusieurs autres Américanistes distingués, l'étude des dialectes du Yucatan et du Guatémala a cessé d'être inabordable, et c'est ce

[1]) Abréviations. — C. Cakchiquel; CHN. Chañubal; CHR. Chorti; CK. Cakgi; FR. Français; H. Huastèque; L. Lacandon; M. Maya; MX. Mexicain; P. Pokomam; Q. Quiché; TZ. Tzendale.

qui nous a décidé à entreprendre le présent travail. Nulle branche, en effet, de la philologie du Nouveau Monde ne paraît devoir être aussi féconde en résultats, si non pour l'histoire primitive de la race cuivrée, du moins pour celle de sa civilisation. Les idiomes en question servirent d'organes, comme l'on sait, aux fractions les plus anciennement, les plus complètement policées de cette branche de l'espèce humaine. A l'exclusion de toutes les autres peut-être, elles ont possédé un système graphique vraiment digne de ce nom et comparable au système hiéroglyphique de la vieille Egypte. C'est sûrement dans la langue du Yucatan, ou au moins dans quelque dialecte très rapproché, que furent écrites les mystérieuses inscriptions gravées sur les monuments de Palenqué, d'Uxmal et de Chichen-Itza. Mais avant d'aller plus loin, il convient de faire connaître au lecteur la distribution géographique des dialectes de la famille Mame-Huastèque et celle des peuples qui les parlent.

I° Nous citerons tout d'abord le *Mam* ou *Mem,* appelé *Zakloh-pakap* ou *Zakloh-Pakab,* par les Indigènes. On n'est point d'accord sur le motif qui porte les Espagnols à leur donner aussi bien qu'à leur idiome national, ce nom de *Mam* lequel signifie „aïeul“ et s'emploie parfois comme signe de respect. Suivant les uns, cette expression revient sans cesse dans la bouche des Indiens qui l'appliquent spécialement aux prêtres et aux missionnaires. Les Étrangers se trouvèrent d'autant plus disposés à en faire le nom de toute la nation, que c'était sans doute, le seul terme de sa langue dont ils connussent le sens. Une raison analogue décida, affirme-t-on, certaines tribus de l'Archipel Indien à qualifier nos compatriotes d'*Orangs dis-donc.* D'autres pensent que les tribus voisines appelèrent *Mams* ou aïeux, les habitans d'une partie du Soconusco et régions avoisinantes, parcequ'ils

les reconnaissaient véritablement comme la souche primitive de toute leur race. Effectivement le *Zukloh-pakap,* comparé aux dialectes congénères, tels que le Quiché et le Maya, offre de nombreuses et incontestables traces d'archaïsme. Il serait à peu près vis-à-vis de ces derniers, dans le même rapport que l'osque ou le latin vis-à-vis des dialectes Romans, que le Gothique comparé aux autres idiomes Teutoniques. Son caractère éminemment Polysynthétique, la structure si compliquée de son système grammatical peuvent être, sur ce point, invoqués comme des arguments sans réplique. Au contraire, le génie bien plus analytique des dialectes du voisinage, fournit la preuve d'un remaniement postérieur. De même en effet que les langues de l'ancien monde tendent à passer de la synthèse à l'analyse, celles de l'Amérique en vieillissant, se dépouillent de leurs formes polysynthétiques qu'elles n'abandonnent toutefois jamais complétement.

L'on aurait quelque lieu, au reste, de supposer que cette désignation de *Mams* n'était pas inconnue, même comme titre ethnique, des anciens *Zakloh-pakaps.* Dans les anciens documents historiques, nous les trouvons appelés, et peut-être s'appelaient-ils eux-mêmes, *Mam-yoc.*

Quoiqu'il en soit, la langue Mam était en vigueur dans la Province de *Soconusco* (en Nahuatle *Xoconochco;* litt. *dans les figues aigres, pays des figues aigres),* pays mi-parti Mexicain et Guatémalien et dans les provinces nord du Guatémala. Aujourd'hui, on la parle encore dans les villages de la chaîne de Chiantla, aux environs de la ville de Chiantla, Province de *Huéhuéténango* (Rep. de Guatémala), et dans ceux de la chaîne de St. Marcos qui traversent cette province, jusqu'à celle de *Quetzaltenango.* Le Mam ne paraît plus s'être conservé au Soconusco Mexicain que dans la ville de Tapachula et ses environs, si tout est qu'il s'y parle encore. A l'origine,

il s'étendait sans doute beaucoup plus au sud. Les pays d'*Ezcuintla* et de *Guatémala* furent arrachés à la domination Mame par les tribus Quichées qui vers le XIIe siècle de notre ère, émigrèrent des régions orientales. Autrefois, les *Mams* s'étendaient à l'Est de *Nimpokom,* jusqu'aux frontières du Chiapas. En tout cas, le *Zaklohpakap* du Mexique et celui du Guatémala constituent sans doute deux ou plusieurs dialectes assez tranchés d'un même idiome.

II° Ensuite vient le *Guatémalien*, en usage dans presque toute la partie Ouest de la république actuelle de Guatémala. Moins archaïque de formes que le *Mam* avec lequel il offre de nombreux points de contact, il l'est certainement bien davantage que le Maya et autres idiomes orientaux.

De tous les dialectes de la langue guatémalienne, celui qui offre la physionomie la plus antique, c'est à coup sûr le *Quiché* proprement dit, idiome de l'ancien royaume de ce nom. Il avait pour capitale la ville nommée *Gumarcaah* par les habitans et *Utatlan* ou *Utlatlan* par les Mexicains. Jamais il ne reconnut l'autorité des princes d'Anahuac. C'est en *Quiché* que fût écrit ce fameux manuscrit traduit en Espagnol par Ximènes, publié par M. le Dr. Scherzer et dont M. l'Abbé Brasseur fit ensuite, sous le nom de Popol-vuh, paraître le texte original avec une traduction française.

Borné au Nord par le Mam, le *Quiché* confinait du côté du Sud avec le dialecte *Cakchiquel,* parlé notamment à Guatémala et à *Ezcuintla* (En Mexic. *Itzcuintlan,* litt. près de l'*Itzcuintli,* sorte de chien comestible.) chef-lieu de la province de même nom, dans la rép. de Guatémala. Du côté de l'Est et du Nord, il touchait aux pays de dialecte *Zutuhil.* Très voisin du Cakchiquel par ses lois phonétiques et son vocabulaire, celui-ci était en usage,

spécialement aux environs du lac pittoresque d'*Atitan* ou *Atitlan*, dans la province de *Solola* (Rép. de Guatémala), au milieu de la cordillière des Andes.

Quelques auteurs font remonter l'origine de ces trois dialectes Guatémaliens au partage opéré par le roi *Axcopit* entre ses trois fils, dont le premier fût prince des *Quichés*, le second des *Cakchiquels* et le dernier des *Zutuhiles;* mais c'est-là une opinion dont il serait assez difficile de contrôler l'exactitude. Rappelons qu'il existe en Cakchiquel, un document historique de haute importance; c'est le mémorial de *Tecpan-Atitlan* ou *Manuscrit Cakchiquel.* M. l'Abbé Brasseur qui nous le fait connaître sous ces deux noms en possède une copie dont malheureusement, il n'a encore donné que quelques faibles extraits.

Il convient très probablement encore de ranger au nombre des dialectes du Guatémala, le *Sinca* ou *Xinca* usité à *Guaxapam* et bourgades environnants, dans la Province de *St. Rosa* (Rép. de Guatémala) et la *Papaluca, Pupuluca* ou mieux *Puluca,* dont se servent les Indiens de *Moyuta,* d'*Azulco* et de la paroisse de *Cunguaco,* localités de la province de *Jutiapa,* aux confins de l'état de St. Salvador. C'est le plus méridional des idiomes de la famille Mame-Huastèque.

Nous ne savons trop dans quel groupe ranger le *Ixil* ou *Ichil.* Il se parle au sein des montagnes de *Nébaj* ou *Nébax,* au Nord-Est du Guatémala, dans une région en grande partie occupée par des peuples de langue Yucatèque. D'un autre côté, ces mêmes montagnes de *Nébax* furent le berceau de la nation Quichée qui les abandonna pour venir arracher aux *Mames* la possession des rives du Pacifique. Au reste, jusqu'à ce que nous possédions quelques documents sur la langue *Ichil,* toute conjecture sur la place qui lui doit être assignée ne saurait être que superflue.

III° Le *Cakgi, Quecchi* ou *Cakchi* se parle à *Coban* ou *Copan, San Augustin Lanquin* et dans la paroisse de *Santa Maria de Cahabon* (Province de la *Haute Véra-Paz*, rép. de Guatémala). C'est évidemment un idiome du sous-groupe Guatémalien, et par ses lois phonétiques, il accuserait surtout une parenté avec le *Cakchiquel* et le *Zutuhil.* Ajoutons que le dialecte en vigueur à *Coban* semble un peu différent de celui qui est parlé à *Cahabon.*

IV° Le *Pokome* est le plus oriental des dialectes du sous-groupe en question et celui sans doute qui s'éloigne davantage du type primitif. Ce nom de *Pokoma* n'est à la verité en usage ni chez les Indigènes, ni chez les écrivains Espagnols. Toutefois le nom de *Nim Pokom,* porté par une ancienne cité du Centre-Amérique et occupé par des populations faisant usage de l'idiome dont nous venons de parler, nous autorise, ce semble, à créer ce nom pour les besoins de la cause. Le *Pokome* comprend deux dialectes, d'abord le *Pokomam,* en vigueur à *Amatitlan,* métropole de la Province du même nom (rép. de Guatémala) et plusieurs localités voisines, telles que *Pinula, Mixco, Chalchuapa* et *Xilotépèque* dans la Province de *Jutiapa,* et ensuite le *Pokonchi,* langue des Indiens des paroisses de *San Cristobal Cajcoj, Tactic* et de bourgs de *Tamajù* ou *Tamahu* et *Tucurù* ou *Tucuruh,* dans la province de *Véra-Paz.* Autrefois le pays de *Tucuruh* était occupé par les *Tucures* ou *Tucurubs* (litt. en quiché *Hiboux),* qui lui laissèrent leur nom. C'était très probablement une tribu de race Maya. C'est ce qu'attesterait cette qualification animale appliquée comme désignation ethnique. Nous verrions là une de ces traces de cette espèce de Zoolâtrie appelée Nagualisme. Elle était surtout florissante chez les peuples de civilisation Toltèque Orientale. Quoiqu'il en soit, la nation des *Tucurubs* fût vers le VIe siècle de notre ère, expulsée ou soumise par

la race qui occupe aujourd'hui cette contrée. En tout cas, le rôle assigné aux *Tucurubs* ou Hiboux, par le livre sacré, dans l'épisode de Hunahpu et de Abalanqué, prouve que les exploits plus ou moins historiques des deux héros, doivent être placés avant cette époque.

V° Nous avons parlé des dialectes appartenant au sous-groupe occidental de la famille Mame-Huastèque. Il nous reste à dire un mot de ceux qui font partie du rameau oriental. Signalons en première ligne, le *Quélène*, le plus boréal de tous. Il est partagé en deux dialectes assez semblables; le *Zotzile* ou *Zotzlem* parlé dans les villages situés à l'Ouest et au Nord-Ouest de *Ciudad Réal de Chiapas,* aujourd'hui *San Cristobal.* Les principales villes des *Zotziles* étaient *Chamulà,* appelée *Chamhò* dans leur langue à trois lieues N.-O. de *San Cristobal*; *Alanchan,* litt. en Zotzile „dans un ravin profond" aujourd'hui bourgade du nom de *San Bartolomé de los llanos* et *Volol Tulan* ou *Uolol Tulan.* Ces deux dernières localités se trouvaient situées au Sud-Ouest de *St. Cristobal.* Mais la métropole de la nation *Zotzile* était *Zotzlem* ou *Zotzil-hà,* litt. „demeure des *Zotzes* ou Chauves-souris". Les Mexicains qui par la suite, ayant étendu leur domination dans ce pays, tenaient garnison à Zotzlem, pour surveiller les Chiapanèques demeurés indépendants, traduisirent le nom de la cité en question par celui de *Tzinacantlan,* lequel a dans leur langue la même signification. C'est le *Cinacantan* des créoles actuels. Il se trouve à deux lieues de *San Cristobal* et autant de *Chamhò,* à l'entrée même de la vallée, où est située la première de ces deux villes. Somme toute, la région occupée par les *Zotziles* était circonscrite par les montagnes de *Ghowel* ou *Ciudad-Réal,* le *Soconusco* au midi et les Chiapanèques proprement dits au Nord. Ajoutons que le *Zotzil* moderne semble différer assez sensiblement de la langue antique.

Quant au second dialecte de la langue *Quélène*, c'est le *Tzendale* ou *Tzeldale* en vigueur à l'Est, au Sud et au Nord-Ouest de San Cristobal. Il s'étend depuis cette ville jusqu'auprès de *Tumbalà*, à travers les montagnes avoisinant Palenqué. Là il confine avec le Lacandon, dialecte Yucatèque. Les principals localités de la langue Tzendale étaient *Socoltenango*, *San Bartolomé*, *Sitapa*, *Simaghowel* et *Huéitéopan*. La métropole des Tzendales était sans doute *Ococingo* (En Mexicain *Ocotzingo*, litt. „auprès des nobles *Ocotes*, de la noble sapaie".) dont les ruines excitent aujourd'hui encore l'admiration des voyageurs. Les indigènes lui donnaient le nom de *Yax-bité*, litt. „ville du bois vert, des arbres verts" qui possède à peu près le même sens. Comparé au Maya dont il se rapproche à beaucoup d'égards, le Quélène offre cependant une physionomie moins primitive et des traces de remaniement postérieur. Il se parle exclusivement sur le territoire de la République Mexicaine.

VI° L'absence à peu près absolue de renseignements sur la langue *Chañabal* ne nous permet pas de préciser la place qu'elle occupe au sein de la famille *Mam-Huastèque*. La position géographique semble nous montrer en lui un dialecte frère du *Quélène* ou de *Yucatèque*. D'un autre côté, quelques particularités phonétiques paraîtraient le rapprocher du *Pokome*, auquel cependant il est loin de confiner. Effectivement, le *Chañabal* se trouve en vigueur dans la Paroisse de *Comitan* (en Mexic. *Comitlan*, litt. auprès du *Comitl* ou vase), dans la province de Chiapas, à 15 lieues environ au Sud de *San Cristobal*. *Comitan* est aujourd'hui encore une ville importante, située aux confins du Mexique et du Guatémala. Elle portait en Chañabal, le nom de *Balum-Canan* ou les neuf étoiles.

VII° Nous arrivons au représentant le plus considérable du sous-groupe oriental, et par l'étendue du

territoire qu'il occupe et par le degré de civilisation auquel étaient parvenues au temps de la découverte les nations qui le parlaient. Nous voulons parler du *Yucatèque*. Moins primitif de formes que le *Quiché* et surtout le *Mam,* il l'est cependant plus que le *Tzendale* et le *Huastèque*. Il se partage en plusieurs dialectes. Le principal est le *Maya* en vigueur dans toute la Péninsule de *Yucatan*. Il devait s'étendre jadis dans les régions circonvoisines et les antiques habitans de Palenqué faisaient certainement usage, soit du Maya proprement dit, soit d'un dialecte extrêmement rapproché. En dehors de la Péninsule, le Maya est ou de moins était encore en vigueur chez les *Quiachés,* lesquels habitaient entre le pays des *Itzaës* et le *Yucatan,* tout près d'*Ococingo* et des ruines de *Palenqué,* au Nord et au Nord-Est du lac de *Peten*. Une de leurs tribus portait même, comme les sujets de Votan, le nom *Tzendale* ou *Lacandon* de *Chanes* ou serpents.

Mentionnons comme second dialecte du Yucatèque, le *Lacandon* en honneur chez les *Itzaës* et les *Lacandons* propres ou *Lacantuns,* au Sud du grand lac de Peten. Ensuite arrive le *Chol* confondu, ce semble, sans motif suffisant, par M. l'Abbé Brasseur avec le *Chokti*. Le *Chol* commence à environ 23 lieues Est de *Cahaben*. Il était répandu notamment chez les *Mopans*. Quant au *Chorti,* dernière branche de l'idiome Yucatèque, il florissait dans toute la province de *Chiquimulà* (rép. de Guatémala) jusque sur les rives du golfe de *Honduras* et les bords du *rio Polochic*. Au reste, le caractère du *Maya* a quelque chose de plus archaïque que celui des dialectes congénères, ce qui semblerait prouver que la race Yucatèque est entrée dans la Péninsule et pays circonvoisins, par la côté de la mer des Antilles et les bouches de l'Uzumacinta. Remarquons que par un heu-

reux hasard, le Maya s'est maintenu, malgré la conquête Espagnole, dans presque toute la presqu'île du Yucatan. Il n'y a guères que les villes d'une certaine importance, où il ait été vaincu par les progrès du Castillan. Là même où il continue à subsister, le Maya comme la plupart des autres dialectes indigènes n'en a pas moins subi d'une façon éclatante, l'influence de la langue des dominateurs. Chargé d'éléments et de formes Espagnoles le Maya moderne est à l'ancienne langue du pays à peu près dans le même rapport que le Romaïque des Grecs actuels à l'idiome d'Homère ou de Périclès.

VIIIe Enfin nous en arrivons au dernier des représentants de la famille *Mame-Huastèque.* C'est le *Huastèque* ou *Cuexteca* partagé au moins en deux dialectes sans doute assez différents l'un de l'autre. Sans entrer dans des digressions qui nous entraîneraient trop loin sur l'époque à laquelle il se détache de la souche commune, bornons nous à rappeler qu'il est en vigueur exclusivement au Mexique, dans la province de *Tamaulipas.* Comme le Moldo-Valaque en Europe, il se trouve séparé des membres de sa propre famille, par des dialectes d'origine différente. C'est vraisemblablement celui qui a subi les plus profondes altérations. Quelques unes de ses lois phonétiques accuseraient un rapport intime entre lui et le Yucatèque. Toutefois, il paraîtrait se rattacher à une forme de ce dernier idiome plus archaïque que celle même qui se parlait au temps de la découverte. Il est en tout cas bien remarquable que les deux groupes dialectiques de la famille Mame-Huastèque fussent parlés par des peuples appartenant chacun à un système de civilisation différent. Celle des Toltèques orientaux dominait chez les Yucatèques et sans doute aussi chez les Huastèques. Quant aux Quichés et Cakchiquels, ils étaient Mexicains ou Toltèques occidentaux par leurs

mœurs, leurs croyances et leurs institutions. Ceci pourrait nous faire croire que la séparation des ancêtres de toute la race en deux groupes eût lieu dans des régions bien distantes du Centre-Amérique et situées beaucoup plus au Nord, et que chacun de ces derniers suivit un itinéraire distinct dans ses pérégrinations. La cause primordiale de cette séparation n'aurait-elle pas été quelque schisme, quelque divergeance en matière de croyance? Ce fût, peut-être à un motif analogue que durent naissance les deux courants de migration Indoue et Iranienne qui entrainèrent la race Aryenne, d'un côté sur les grèves du Golfe Persique, de l'autre sur celles du Gange. Ajoutons enfin que malgré l'importance du rôle joué dans l'histoire antique du Nouveau Monde, par les nations dont nous nous occupons, l'extension de leur domaine philologique ne fût jamais des plus considérables. La région où se parlent des dialectes de la famille Mame-Huastèque présente une surface beaucoup plus restreinte que celle où nous rencontrons en vigueur les dialectes Mexicains ou Algiques. Le nombre des hommes qui les parlent ne dépasse point, n'atteint même pas sans doute deux millions. Ce qui ne laisse pas que d'être considérable pour l'Amérique. Au moment de la conquête Espagnole, il était, sans aucun doute, beaucoup plus élevé.

CHAP. Ier. VALEUR DES LETTRES.

I° VOYELLES. Ces idiomes possèdent les sons représentés par nos lettres A, E, I, O et OU. Nous n'avons constaté l'existence chez eux ni de l'U français, ni de notre son EU. La distinction entre les brèves et les longues semble des plus marquées, phénomène qui au reste se manifeste souvent dans les langues

des régions tropicales, appartenant aux familles les plus diverses. M. l'Abbé Brasseur observe qu'en Maya, il existe encore une autre nuance de son pour chaque voyelle suivant qu'elle est prononcée pure ou avec une sorte de nasalisation que l'usage seul peut faire connaître. Quelque chose d'analogue existe en *Othomi* et sans doute aussi en Guatémalien. Toutefois cette modification phonétique semble n'être point marquée dans l'écriture. Il n'en est question ni dans *l'arte del Idioma Maya* du Père Beltram, ni dans les *Éléments de la langue Maya* que vient de publier M. l'Abbé Brasseur. Nous avons donc droit de laisser de côté une particularité à laquelle ni les érudits Européens ni les indigènes eux-mêmes ne semblent attacher beaucoup d'importance. Il ne s'agit évidemment ici que d'une nuance phonétique à peu près imperceptible. Les voyelles finales ne sont jamais muettes comme le sont parfois l'*e* final du Français, l'*o* du Castillan, etc.

Voici de quelle façon ces sons sont rendus depuis l'introduction de l'alphabet latin. Le A et le E correspondent aux mêmes lettres de ce dernier; nous n'aurons par conséquent, rien à en dire. Le son de l'I est rendu le plus ordinairement par un I, mais quelquefois aussi au moyen d'un Y. Cet Y est toujours voyelle dans les divers dialectes de la langue guatémalienne, lorsqu'il est final, aussi prenons nous le parti qui nous paraît le plus logique, malgré l'exemple contraire de certains auteurs, de le remplacer régulièrement par un I. Nous écrirons donc *Cai* et non *Cay,* terme qui signifie *deux* en Cakchiquel. Nous verrons qu'il n'en est pas de même en Maya. Dans *Cay,* poisson chez ce dernier dialecte, la lettre finale a, nous le verrons, un son différent. Beltram nous apprend que le Y isolé du Maya n'est lui aussi, autre chose qu'un I. Il en est de même le plus

souvent du Y médial de cet idiome. Toutefois M. l'Abbé Brasseur nous fait remarquer que d'ordinaire le Y voyelle a en Maya un son un peu plus accentué que celui du I simple qui serait toujours bref. Inutile d'ajouter que dans tous ces dialectes, le AI ne prend jamais comme en Français, le son de E. Le son du O est en Quiché, en Maya et en Huastèque, ordinairement le même que dans l'alphabet latin. Toutefois, s'il est final, on le rend en Maya et en Quiché par un U. Le terme *Ahau* litt. „porte-collier“ et par suite „chef, prince“ dans ces deux idiomes se prononcera donc comme s'il y avait *Ac'hao*. Dans les autres cas la combinaison AU y sonne toujours comme notre AOU, AO et ne devient jamais Ô comme en Français. Dans tous ces idiomes, le U a régulièrement le même son qu'en Castillan, celui de notre diphthongue *ou* dans *loup, amour*. Il convient toutefois de faire quelques exceptions. Suivi d'un E et précédé d'un Q, le U Quiché ne se prononce pas plus qu'il ne le fait en Espagnol et en Français, ainsi qu'il sera expliqué tout à l'heure. Le U initial du Maya, lorsqu'il précède une autre voyelle, possède d'ordinaire un son interflatile dont nous parlerons plus loin. Lorsqu'il est signe du pronom de la 3e personne, il reste quelquefois purement et simplement un OU voyelle; p. ex. dans *Uakal* ou *U-akal*, son bassin, son aiguade. Nous verrons plus loin dans quel cas, le U Maya est employé comme représentant du *W* semivoyelle de l'Anglais.

La longueur des voyelles n'est pas toujours dans ces idiomes marquée par l'écriture. Les procédés d'ailleurs varient d'un dialecte à l'autre, au gré des écrivains. M. l'Abbé Brasseur ne la marque point pour la langue guatémalienne, parce qu'à cet égard, les différences de prononciation sont trop nombreuses et que la lettre longue dans un village, peut se trouver brève dans le

village voisin. Quelques auteurs indiquent en Maya, la voyelle longue en la redoublant; d'autres ne la distinguent par aucun signe particulier et elle correspond normalement à la voyelle simple du Quiché. C'est ce dont on pourra juger par le tableaû suivant.

FR.	M.	Q
Arracher, déraciner .	*Hoóc, hóc* . .	*hoc,* défricher
Assembler, rassembler	*Moól, Mol* . .	*Mol*
Beaucoup	*Yaab, Yáb*	
Calebasse, tortue . .	*Coóc, Coc* . .	*Coc*
Caractère (d'écriture) .	*Uooh*	*Vuh* (livre)
Embrasser	*Meék, Mek* . .	*Me*$^{c}_{c}$
Enceinte, retranchement.	*Zóoy, Zooy, Zoy*	
Entrelacé	*Tzuúl, Tzul* . .	*Tzul* (dormir entrelacés)
Feu	*Káak, Kák* . .	$^{c}_{c}a^{c}_{c}$
Garçon.	*Paál, Pál*	
jouer d'un instrument .	*Páax, pax*	
nom d'un jour de la semaine	*Been, Ben*	
Onction	*Náab, Nab* . .	*Nab* (fard pour les femmes)
Pierre à broyer le grain	*Caá*	*Ca*
Poids (Enfant par rapport à la mère . .	*Aal, Al* . . .	*Al*
Protection.	*Boóy, boy* . .	*boy* (envelopper)
Quadrupède	*Xaác, Xác, Xac*	
Que, quoi ?	*Báax, Báx?* .	*Bax?*
Sanglier, Porc sauvage	*Aac, Ac* . . .	*Ac*
Singe (petite espèce de)	*Máax*	*Max, Maxan*
Terre	*Luúm, Lúm* . .	*lum* (Amonceler de la terre)

FR.	M.	Q.
Verre	*Zaaz, Zaz*	
Vert, nouveau . . .	*Yaáx, Yaax, Yax*	*Rax* (vert)
Voie, Chemin . . .	*Beel, Bel*	

M. l'Abbé Brasseur nous apprend d'après le P. Gabriel de Bonaventure que „cette répétition de la voyelle „passait pour donner beaucoup de grâce et d'élégance à „la période. Toutefois, à en juger par les anciens écrits, „on ne l'employait qu'avec beaucoup de réserve et de „sobriété. *Ruz* au contraire en use presqu'à chaque pas „et écrit les mêmes mots alternativement avec une ou „deux voyelles. C'est ainsi que *báx* devient *báax*; que „*bál* devient *báal; kák, káak; tál, táal.* En accentuant „la première des deux voyelles, dans les vocables où „elles sont doublées, nous avons suivi la règle adoptée „généralement aujourd'hui. Nous ajouterons que toute „voyelle doublée ou accentuée, demande à être prononcée „avec beaucoup plus de force que la voyelle simple sans „accent, l'accent ou le redoublement de la voyelle radi„cale amenant parfois des nuances sensibles dans la „signification des vocables."

Fesons observer que ce changement de sens dont parle M. l'Abbé Brasseur semble assez exceptionnel. Cependant, on en rencontre quelques exemples dans les divers idiomes de la famille; p. ex. Q. *Xe,* vomir et *Xee,* vomissement etc.

Dans les exemples ci-dessus donnés des voyelles doubles, on n'a point rencontré la combinaison I*i*. C'est qu'en effet le I*i* ou I*j* des anciens écrivains du Yucatan; I ou Y des modernes paraît correspondre quelquefois au I long, mais avec une nuance de son spéciale, dont il sera dit un mot tout-à-l'heure.

Dans quelques idiomes de cette famille où l'emploi des lettres doubles n'est point reçu, on paraît se servir du H suivi d'une consonne, mais précédé de la voyelle, afin d'allonger cette dernière. p. ex. C G. *Cohc,* calebasse; M. *Coóc, Coc;* Q. *Coc.*

II° SEMI-VOYELLES. Ces idiomes possèdent les deux sons semi-voyelles *y* ou *l* mouillée comme dans nos mots *yeuse, tailler* et *ou,* comme dans *ouate.* Ne connaissant point le son de l'*ou* français, ils ne peuvent naturellement point avoir non plus de semi-voyelle telle qu'elle existe dans nos expressions, *fuir, suivre, puer, ruer, suer, tuer* etc.

Le Y est toujours semi-voyelle en Quiché, lorsqu'il est au commencement d'une syllabe, nous avons vu qu'il en était autrement s'il se trouvait à la fin. Le Y Maya a la même valeur semi-vocalique, s'il précède une autre voyelle et quelquefois, mais plus rarement, lorsqu'il est au milieu d'un mot. Dans les autres cas, c'est un I plus ou moins fortement prononcé. Les anciens écrivains rendaient, nous l'avons déjà dit, le Y semi-voyelle par *Ii* ou *Ij.* Vraisemblablement, il correspondait quelquefois au son *iy* ou *i* mouillé que l'on trouve p. ex. dans l'Italien *Maria*; pr. *Marïa* ou *Mariya.*

Nous n'entretiendrons point ici le lecteur du *Y* barré *(Ɏ, ɏ)* des Mayas. C'est une simple abréviation orthographique pour la préposition *yetel,* par, avec. On pourrait comparer ce signe au *K* barré *(Ꝁ)* du Bas-Breton, lequel remplace la particule *Ker*, chez, auprès.

Quant à la demi-voyelle OU, elle est en Quiché rendue par le *v* ou le *u* précédant une autre voyelle; p. ex. dans *vatch,* visage; pr. *ouatch.* Toutefois si la lettre *u* se trouve précédé d'un *Q,* elle n'a pas plus de son par elle même qu'elle n'en aurait p. ex. dans l'Espagnol *Quebrado* ou le français *quérir.* Ainsi l'on pro-

noncera *quel*, pierre plate; *quem*, toile, tisser, comme s'il y avait *gkel* ou *kkel*, *gkem* ou *kkem*. Parfois le *E* qui suit est marqué d'un tréma, pour indiquer que le son de cette lettre ne se confond point avec celui de la précédente ou peut-être qu'il est ouvert. Tel est p. ex. le cas pour *quëh*, cerf; pr. *gkeh* ou mieux *ghèc'h* (en Maya *Ceh*). Ajoutons que le plus souvent, l'on omet ce *u* aphone, après le Q. p. ex. dans *qax*, chagrin; *qel*, perruche; *qil*, frère; *qop*, couper, etc. etc.

En Maya, le U a quelquefois une valeur analogue à celle du W anglais dans *William*, *well* lorsqu'il est suivi d'une autre voyelle; p. ex. dans *uah*, clouer, *uinic*, homme; pr. *wac'h*, *winik*. Mais le plus souvent, même dans ce cas, il a un son interflatile dont nous nous occuperons en parlant des consonnes. Nous avons déjà vu que parfois, même suivi d'une autre voyelle, il reste lui-même voyelle.

Le V n'existe point en Maya, au moins chez Beltram et les auteurs qui l'ont suivi. Comme on le verra tout à l'heure, il est remplacé par un B. L'emploi du V semble en Tzendale à peu près le même qu'en Quiché. Il faudra donc prononcer *Valum*, *Votan*, comme s'il y avait *Waloum*, *Wotan* ou *Wotane* (avec *e* muet). Galindo rend ce même V semi-voyelle soit par un W soit par un U en Cakgi; p. ex. dans *wakki*, six; *uukú*, sept (pr. *woukoú*).

III° CONSONNES. Le système des consonnes dans les idiômes de ce groupe, nous offrira plusieurs particularités assez curieuses; la plus considérable est, sans contredit, l'emploi des détonnantes que nous retrouvons en Othomi, en Quichua et peut-être dans bien d'autres encore des idiômes intertropicaux. Elle ne se rencontrent guères en Quiché comme en Huastèque que pour les gutturales et peut-être les chuintantes. La gamme

serait plus complète en Maya, et les détonnantes y peuvent être palato-dentales ou labiales, peut-être même interflatiles. La présence de ce groupe de sons constitue sans aucun doute la principale des difficultés que doit vaincre celui qui veut arriver à prononcer correctement le Quiché ou le Yucatèque. Pour rendre la chose aussi claire que possible, disons que le son de détonnantes est à très peu de chose près celui d'une consonne douce suivie d'une forte de même nature. On pourra donc comparer la gutturale de cet ordre à un G suivie d'un K *(gk* ou *gc)*; la labiale à un B suivi d'un P *(bp)* etc.

Il conviendra de signaler également dans ces dialectes, sinon l'absence totale, du moins la rareté des douces. Le D p. ex. n'y est point connu, ou si on le rencontre dans quelques manuscrits, l'on ne doit le considérer que comme une fantaisie de copiste ou une véritable faute d'orthographe. Le Quiché et le Maya possèdent bien la lettre B, mais dans le premier de ces idiomes, il permute fréquemment, comme nous l'apprend Ximénès, contre le P avec lequel il se confond sans doute phonétiquement; p. ex. dans *bit* ou *pit*, embryon, petit enfant.

Le son du V ne paraît point non plus se rencontrer, si ce n'est peut-être en Maya, et encore est-ce là comme nous le verrons tout à l'heure, une chose bien douteuse. Nous n'avons trouvé nulle part trace d'aspirées, sauf pour les gutturales.

Les gutturales sont en Quiché les suivantes C ou K, H, G, Q et R; en Maya C, H et K; en Huastèque, C, K ou QU et H.

Le C dans tous ces dialectes est sans exception dur et équivaut à notre K. Il faudra donc prononcer le Mam *Canil,* serpent, le Quiché *Camé,* mort, le Maya *Uinic,* homme, comme s'il y avait *Kanil, Kamé, Winik.* Les

sons du C et du K se confondent en Guatémalien. Si Florês emploie quelquefois cette dernière lettre pour le dialecte Cakchiquel, ce n'est point pour un motif phonétique, mais simplement pour distinguer certains mots différents par le sens, bien qu'identiques à l'oreille. Tel est le motif qui a décidé M. l'Abbé Brasseur à conserver cette dernière lettre. Son remplacement par le C dans tous les mots d'origine Guatémalienne nous semble donc une simplification utile. La tendance monosyllabique de tous ces idiomes rend en effet les homophones trop fréquents, pour que nous puissions espérer les distinguer orthographiquement.

Le H n'est autre en général, que le *C* aspiré, équivalent au *Ch* Allemand dans *Buch,* livre : au *C'h* Breton dans *Marc'h,* cheval, à la *Jota* ou *X* des Espagnols dans *Xérès, lisonjo,* enfin au X grec dans Χείρ. Il conviendra donc de prononcer le Quiché *Cahib,* quatre ; le Maya *Ahpolché,* Charpentier, comme s'il y avait *Cac'hib, Ac'hpoltché.* Le H affecte, on le voit, un son tout différent, lorsqu'il est précédé d'un C. Il en est de même s'il se trouve placé après un T. Nous en parlerons tout à l'heure. M. l'Abbé Brasseur dans ses *éléments de la langue Maya* distingue le *H* ou *h* barré *(Ħ, ħ,* lettre aspirée) du *H* ou *h* simple exprimant notre *h* muet. Ceci nous paraît une superfétation, nous supprimerons cette lettre partout où elle est aphone et la rendrons simplement par H, toutes les fois qu'elle est aspirée. C'est au reste ce qu'a fait, nous apprend M. l'Abbé Brasseur, Antoine Gabriel de Bonaventure, l'inventeur du *h* barré, dans les derniers exemples par lui rapportés. Son exemple sur ce point fût suivi par Beltram et les grammairiens plus récents. En outre cette *h* muette tombait même dans l'écriture, lorsqu'elle était précédée des affixes pronominales vocaliques. On disait p. ex. *Halmahthanil,* com-

mandement et *Ualmahthanil,* mon commandement; *Aualmahthanil,* ton commandement, *Yalmahthanil,* son commandement. En un mot, les verbes et noms commençant par la muette en question suivaient les règles propres aux termes à voyelle initiale. Au contraire, ceux ayant le *h* barré ou aspiré pour première lettre, étaient traités de la même façon que les autres mots commençant par une consonne. C'est-à-dire que nous les trouvons caractérisés par l'emploi des formes pronominales *In, a, u,* citons p. ex. *haueçah* ou *ħauecah,* cesser; *In haueçah,* je cessai; *ħetz* ou *hetz,* diminuer le fardeau; *In hetzah,* je diminue le fardeau.

Dans son vocabulaire général de la langue Maya, M. l'Abbé Brasseur ne conserve le *h* barré que pour les détonnantes *th, ch,* mais à quoi bon? la nature spéciale du son n'est-elle pas bien suffisamment indiquée par le groupement même de consonnes?

Dans les divers dialectes Guatémaliens, aussi bien qu'en Cakgi, les missionnaires et anciens écrivains rendent la gutturale détonnante par deux c superposés ($\frac{c}{c}$). Pour faciliter l'impression, M. l'Abbé Brasseur a substitué à ce signe un G. Nous aimons mieux en revenir à l'usage du pays. Ce même son est représenté en Maya, par un K. Les auteurs Espagnols se sont généralement montrés fort embarrassés pour indiquer la nature d'une lettre n'ayant point d'analogue dans leur langue. Ximenes nous dit qu'elle se prononce en faisant entendre comme un coup de castagnette, dans le gosier et qu'elle est extrêmement gutturale. M. l'Abbé Brasseur déclare, dans son abrégé de grammaire Maya, qu'on ne peut la connaître que par l'usage. Le P. Beltram tente d'en donner une explication moins sommaire. „La lettre *K,* dit-il, presque „gutturale, est formée au moyen d'une répercussion vio„lente qui prend naissance près de la luette. Il est peu

„facile, d'expliquer en quoi elle consiste. Pour la pro-„noncer, il faut arquer un peu la langue, de sorte que „la pointe en soit recourbée jusqu'au filet, mais sans aller „au point de le toucher. En revanche, la langue devra „toucher les dents de la mâchoire inférieure, à leur „racine, et l'arc qu'elle forme aura également à toucher, „un peu, la partie la plus profonde du palais. En même „temps, elle expulsera avec force, un léger filet d'air, „mais sans faire entendre de son articulé. C'est ainsi „que l'ânier excitant ses bêtes, profère une sorte de „bruit guttural, non susceptible d'être rendu dans l'écri-„ture. Il y a toutefois cette différence à signaler que „l'ânier attire l'air en dedans de la bouche, par le mou-„vement de l'un des côtés de la langue. Au contraire, „le Yucatèque projette l'air en dehors, sans le lancer de „la bouche. Ce mouvement est produit en se servant „de la surface de la langue et donnant une petite im-„pulsion. Au nombre des mots dans lesquels figure le „*k*, citons *kák*, feu; *keken*, pécari, cochon sauvage; *kik*, „sang; *kokel*, sonner; *ku*, dieu."

La lettre Q du Quiché donne lieu aux mêmes difficultés. Ximenes déclare qu'isolée, *id est* non suivie d'un U, elle équivaut à un C (dur) prononcé avec force et un peu bref; M. l'Abbé Brasseur la compare au G ($\frac{c}{c}$), quant à la difficulté éprouvée par les étrangers d'en saisir la prononciation exacte. Suivant toutes les apparences, le Q et le G servent à rendre un seul et même son. Si par hasard, il y avait entre eux, la moindre différence, elle serait bien légère. Ce qui achèverait de le prouver, c'est que le K du Maya permute aussi bien avec le Q qu'avec le G ou $\frac{c}{c}$. Ex.:

FR.	Q.	M.
calebasse (esp. de) . .	*qum*	*kum* (sorte de grand vase)
époux	*qulel*	*kulel* (seigneur, prince)
feu	*c̊ac̊* .	*kák*
jaune	*c̊an* .	*kan*
jour, soleil	*c̊ih* .	*kin*
main	*c̊ab* .	*kab*
œsophage	*c̊o* .	*ko*
plume (verte)	*c̊uc̊* .	*kuk*
presser (entre les mains)	*c̊ut* .	*kut* (écraser)
sang	*c̊ic̊* .	*kik*
troubler, renverser . .	*c̊il* .	*kil* (tourmenter, faire souffrir)

Au contraire, le Q Quiché, suivi d'un U, précédant lui-même un E ou un I paraîtrait se rapprocher davantage de la gutturale, avec laquelle il se confond peut-être. Ximènes nous dit que dans ce cas, elle se confond avec le Q du Castillan. Aussi permute-t-elle avec le C Maya. Ex:

FR.	Q.	M.
cerf, chevreuil	*quëh* (ck. *quec, cec.*)	*ceh*
semblable, de même que	*que*	*ce*, ressemblant, ensemble

La gutturale nasale ordinairement rendue en Français par un GN; p. ex. dans *campagne, teigne* et en Castillan par un N tildé semble étranger à tous ces dialectes, sauf peut-être le Chañabal.

Quant au R ou gutturale liquide, elle n'offre rien de particulier et se prononce sans doute comme en Français. Nous n'avons point rencontré ce R double qui sonne si durement en Castillan. Signalons toutefois l'absence du R dans les dialectes du groupe Yucatèque,

(Maya, Huastèque, Tzendale) sauf le Chorti. Encore n'est il point primitif dans ce dernier idiome, il y tient la place d'un ancien L. C'est-ce que nous nous efforcerons d'établir tout-à-l'heure.

Les palatales sont en Quiché T, L, N, auxquelles s'ajoute en Maya TH. Le T a le même son qu'en Espagnol et en Français. Quant au L, il offre ceci de remarquable que même redoublé, il ne se mouille jamais comme dans l'Espagnol *llano, lluvia,* mais se prononce comme dans le latin *bellum, tellus.* Le N est également notre lettre française. Quant au TH, il était écrit autrefois par TT. D'autres auteurs l'ont rendu par le T suivi d'un H barrée (TH). C'est la détonnante de l'ordre des Palatales. Le P. Beltram nous dit qu'on la prononce „en ouvrant un peu les dents et les lèvres, et appliquant „puis appuyant la pointe de la langue contre les palais et „les dents de la mâchoire supérieure. Ensuite l'on ex„pulse l'air avec assez de force pour rejeter la langue „contre le fond de la bouche. Cet air expulsé doit frap„per la lèvre supérieure, en dedans, de manière à se „trouver expulsé entre les jointures des dents.“ M. l'Abbé Brasseur s'exprime d'une façon à la fois plus concise et plus claire en nous disant que le *th* „se prononce en „frappant vivement et avec rapidité, les dents ou les „gencives d'en haut du bout de la langue; p. ex. dans „*thuchtál*, s'accroupir“ et il l'identifie à *th* anglais. Il est vrai que dans d'autres parties de ses écrits il n'est point d'accord avec lui-même sur les analogues que ce son Yucatèque peut avoir dans nos idiomes d'Europe. Ailleurs il nous déclare qu'il n'a *aucune* ressemblance avec celui du θ grec. Le fait est que le *th* Anglais, identique le plus souvent au θ des Grecs est une aspirée, genre des lettres qui, nous l'avons déjà dit, fait défaut aux alphabets Centre-Américains, tandis que le *th*

Maya constitue une détonnante et les sons de cette catégorie n'existent, croyons nous, dans aucun idiôme Européen. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le *th* est phonétiquement moins éloigné du *th* Anglais que de notre *t*.

Les dialectes de la famille Mame-Huastèque ne paraissent posséder qu'une seule sifflante proprement dite, c'est le Z ou Ç correspondant à notre S dur au commencement d'un mot, p. ex. dans *sabot, sourd,* ou à notre C doux devant *e* et *i*, p. ex. dans *cétoine, cilice.* L'emploi du Z a généralement prévalu tant en Quiché qu'en Maya. Néanmoins, Gabriel de St. Bonaventure faisait usage du Ç.

Les Chuintantes sont plus nombreuses. Citons en premier lieu le Tz ou mieux Ʒ. En Quiché et en Huastèque, il équivaut à un T suivi d'un S gras. C'est-à-dire que cette dernière lettre se prononce la langue entre les dents et touchant de sa pointe la lèvre supérieure. En Maya, le Tz a un double son, tantôt il correspond à un T suivi d'un S ordinaire et tantôt à un T suivi d'un S gras. Dans ce dernier cas, Beltram écrit les deux lettres liées ensemble. C'est Gabriel de St. Bonaventure qui le premier introduisit cette combinaison de consonnes dans l'alphabet Maya.

Le lettre Ɔ (c retourné) paraît être la détonnante du Ʒ. Elle est spéciale au Maya. Beltram nous apprend, en effet, qu'elle se prononce „en ouvrant un peu les „lèvres et les dents, collant doucement la langue au pa„lais et plaçant sa pointe à la naissance des dents supé„rieures. De la sorte, l'air en s'échappant par les join„tures des dents, abaisse la langue qui se trouve tendue „et la pointe touchant aux dents de la mâchoire infé„rieure.“ Quelquefois Pio Perez remplace cette lettre par un DJ. p. ex. *Djib* pour *ɔib* écrire, mais c'est là un usage qui n'a point prévalu et les typographes en

sont revenus au O fondu exprès, pour les livres imprimés en langue Maya.

Le X en Quiché, en Maya et en Huastèque répond à notre CH français dans *chat, chétif, chiffon.* Ce son n'existe point en Castillan pur, mais en revanche, le *Gallego* ou dialecte Gallicien l'emploie généralement à la place de la *jota* ou du *X* Espagnol. Or, la plupart des colons, qui s'établirent dans le Sud du Mexique et l'Amérique Centrale étaient d'origine Gallega. Tel est, sans doute, le motif pour lequel cette lettre, gutturale aspirée en Castillan, fut employée au Guatémala, comme représentant une chuintante.

Quant au CH, ce n'est en Maya et en Quiché, autre chose, que notre *ch*, précédé d'un *t*, que le C Italien suivi d'un I; p. ex. dans *Città, civilisatore.* On le retrouve en Quiché, en Maya, en Tzendale, mais il paraît faire défaut en Huastèque.

Enfin, le CH barré (CH̶) vingt troisième lettre de l'alphabet Maya, et spécial à cette langue, constitue la détonnante du son précédent. Beltram nous dit qu'on le prononce „en appuyant avec quelque force, la pointe de „la langue contre le palais, à peu près vers la naissance „des dents supérieures, puis on chasse l'air un peu plus „violemment que si l'on voulait prononcer la lettre précé„dente. Cet air pousse la langue et la fait s'abaisser. „Celle-ci toutefois ne doit pas toucher le fond de la „bouche ni les dents.“ Dans les anciens ouvrages, le CH barré s'écrivait comme un CH simple et la distinctions de ces deux sons ne se trouvait marquée par aucun signe orthographique. Nous le rendrons comme l'a fait quelquefois M. l'Abbé Brasseur par un *c* cédille suivi d'un *h*.

Passons maintenant aux Labiales. Dans tous ces idiomes le B, le P, le M sonnent comme en Français. Le F n'existe pas, si ce n'est dans quelques mots pris

à l'Espagnol, p. ex. *Xfil*, nom de femme pour *Felipa*. En tout cas, il ne fait pas plus partie de l'alphabet Indigène que le W adopté pour quelques mots d'origine Anglaise, tels que *whist, whisky* ne fait partie de nos lettres, que le ζ grec ne fait partie de l'alphabet Etrusque. Quant au V, nous l'avons déjà dit, c'est une voyelle ou une semi-voyelle, mais on ne peut la considérer comme une consonne labiale. Il est vrai que cette lettre a été employée en Maya, par quelques vieux auteurs pour rendre un son que Beltram compare à celui du V Espagnol, dans *vela*, *vivir*. On sait toutefois que les Castillans comme les Gascons confondent souvent le B et le V à la prononciation *(felices Vascones*, dit Scaliger, *quibus vivere est bibere,* et l'on se rappelle le coq à l'âne d'un Espagnol peu versé dans la langue française *mon veau-frère est devenu bœuf.)* Il est donc vraisemblable qu'ici Beltram veut parler simplement de notre lettre B. Le V consonne étant étranger à tous les autres dialectes de la famille, c'est un motif grave de penser qu'il n'existe pas non plus en Maya.

En revanche le *U* Maya suivi d'une voyelle possède souvent, mais non toujours un son fort doux et à peine perceptible à l'oreille, p. ex. dans *uiɔin*, mon frère; *uah*, pain. Beltram nous rapporte qu'on le fait entendre sans rapprocher ni serrer les lèvres. Il pourrait suivant toutes les apparences être comparé au F interflatile du néerlandais, au Φ ou φ des anciens grecs indiqué par Quintilien comme n'ayant rien de la nature dure et sifflante du F latin. Ce phonème fait d'ailleurs complètement défaut en Français.

Reste enfin le P barré; il est rendu par Beltram sous la forme de deux *p* ayant chacun une barre à la queue. C'est la détonnante labiale spéciale au Maya. D'autres auteurs la rendent par un double *p*, mais l'usage du *p*

barré a prévalu. Afin de ne point faire usage d'un nouveau caractère typographique, tenons nous en simplement au *p* double. C'est d'après Beltram notre labiale ténue de l'ordre des fortes, prononcée les dents un peu ouvertes et les lèvres serrées, en chassant l'air par un mouvement rapide, sans remuer la langue. M. l'Abbé Brasseur croit trouver une allusion au son qui lui était affectée dans le caractère de l'écriture calculiforme au moyen duquel on la rendait. C'était, nous dit-il, une sorte de „figure aux lèvres comprimées, dont l'idée se „retrouve en entier dans un profil à la joue enflée par „l'air qu'on retient violemment. De là, le vocable *ppool*, „pour une ampoule, par imitation de la joue gonflée; „*ppulux*, pour une vessie; *ppa*, pour toute sorte de „courbe, formée par un gonflement quelconque; *ppu (pou)* „pour la joue même; *ppul*, pour une cruche; *ppúc*, pour „la montagne, qui n'est autre chose au Yucatan, qu'une „série de mamelons gonflés comme des joues; *puúz*, pour „une bosse, etc."

Voici maintenant le specimen de l'alphabet tel qu'il a été adopté au Quiché et au Maya par les savants Indigènes et les missionnaires, et tel que nous l'employons dans le cours du présent travail.

Q.	M.	Valeur des lettres
A, a . . .	A, a	A
B, b . . .	B, b	B
C, c . . .	C, c	C dur, K
E, e . . .	E, e	E
G, g ou c̆, c̆	. . . . .	K détonnant
H, h . . .	H, h	K aspiré, X grec
I, i	I, i	I
	J, j (précédé I) .	Y, L mouillée

Q.	M.	Valeur des lettres
K (se confond avec le C), k	K, k	K détonnant
L, l	L, l	L
M, m . . .	M, m	M
N, n . . .	N, n	N
O, o . . .	O, o	O
P, p . . .	P, p	P
Q, q		K détonnant et K simple, s'il est suivi d'un *e* ou d'un *i*
R, r		R
T, t	T, t	T
U, u . . .	U, u (quelquefois interflatile) . .	OU, W
V, v		W
X, x . . .	X, x	CH français dans *chat, chêne*
Y, y . . .	Y, y	I, Y (semi-voyelle)
Z, z (Ç, ç) .	Z, z (Ç, ç) . .	S français dans *soin, serrer*
Ʒ, tz . . .	Ʒ, tz	TS (avec *S* gras)
	Ɔ, ɔ (DJ de Pio Perez) . . .	TS détonnant
CH, ch . .	CH, ch	TCH, C italien dans *civiltà*
	CH, ch barrés ou ÇH, çh . . .	TCH détonnant
	PP, pp ou P et p barrés . . .	P détonnant
	Th, th barrés ou non barrés (autrefois TT) . .	T détonnant

Faisons remarquer que tous les auteurs n'étant point d'accord entre eux sur l'ordre à assigner aux divers caractères dans la série des lettres, nous avons adopté celui qui nous a paru le plus clair et le plus facile.

Le tableau suivant fera connaître la Classification des sons dans ces divers idiomes.

I° *Voyelles:* A, E, I ou Y, O, U et V.

II° *Semi-voyelles:* I, Y, II ou IJ et U ou V.

Tableau des Consonnes dans le groupe Mam-Huastèque.

		Gutturales	Palato-Dentales	Sifflantes	Spirantes	Chuintantes	Labiales
Muettes et sibilantes	*Douces*						B
	Fortes	C, Q, K	T	Z, Ç	Tz	X, CH	P
	Aspirées	H, H barré					
	Détonnantes	c̆, G, K, Q	Th ou TH barré		Ɔ, DJ	CH barré, ÇH	PP ou P barré
	Interflatiles						U
Liquides	*Palatales*	R	L				
	Nasales		N				M

CHAP. IIe MUTATIONS PHONÉTIQUES.

§ 1er *Voyelles et semi-voyelles.*

I° VOYELLES. Le A et parfois le E deviennent assez souvent I en Maya, sans qu'il sait possible d'établir de lois bien positives à cet égard. Ex.

FR.	Q.	M.
Homme . .	*Vinac* . . .	*Uinic* et *Uinac* (maunaquix). Huastèq. *Inik*
Mort, défunt	*Camic* . . .	*Cimil*
Principe, origine . .	. . . . .	*Xem, Xim*
	Xibalba (nom de pays) .	*Xibalba, Xibilba* (pour *Xibbaalba*, litt. patrimoine des *Xibes* ou *Chirim,* des hommes p. excellence)

Le *O* médial paraît devenir assez souvent U tant en Quiché qu'en Maya, spécialement dans les mots pris au Mexicain. Ex. Q. *Xpuch*, nom de femme; MX. *Ixpoch,* jeune fille; M. *Xuch,* espèce de fleur blanche; MX. *Xochitl,* fleur.

Par contre, le U dans les termes d'origine indigène devient assez souvent O, tant en Quiché qu'en Maya, mais surtout dans ce dernier idiome. Ex.

FR.	Q.	M.
Absorbant, qui engloutit .	. . . .	*Xoch* et *Xuch* (citerne)
Agiter se, couler . . .	*Run* .	*yun, yon* *Hunabku,* nom du dieu suprême et *Honabku* (dans les inscriptions de Palenqué)
Livre . . .	*vuh* . .	*uooh, uoh;* lettre, écrire
Salir	*zul, zol*	*zul,* détremper, imbiber
Siffler, sifflement . . .	*Xub* .	*Xub, Xob*

II° ECHO VOCALIQUE. Nous avons déjà parlé dans un autre travail de ces lois d'*écho vocalique* qui rappellent un peu au sein des idiomes du Nouveau Monde, la fameuse règle d'*Harmonie des voyelles* en vigueur au sein des dialectes Turks et Finnois. Elle consiste dans l'adoption pour les préfixes ou suffixes de la même voyelle qui se rencontre dans le radical. On en trouve des traces en la langue Mame; p. ex. dans *Nu-chu*, ma mère et *Na-banil*, ma bonté; *Kukuxomal*, notre jeunesse pour *Ki-kuxomal* etc. Mais c'est surtout en Maya qu'elle acquiert un prodigieux développement. On peut en quelque sorte, la regarder comme caractéristique de ce dernier idiome. Le Maya l'observe d'ordinaire pour les finales en *l* et en *c*, jointes à un monosyllabe, précédé ou non de l'affixe pronominale. Ex.

FR.	RAD.	Formes secondaires
Assimiler se .	*Baac* .	*Baac-hal* (participe prés.)
Baisser se . .	*Em* .	*Emel; Emec* (partic. futur.)
Bien	*Utz* .	*y-utzul* mieux
Brûler se . .	*El* .	*Elel, Elec*
Éveiller se .	*Ah* .	*Ahal, Ahac*
Glisser . . .	*Cip* .	*Cipil, Cipic*
Laid	*Kaz* .	*Ukazal*, plus laid
Mauvais . .	*Lob* .	*U-lobol*, pire
Mourir . . .	*Cim* .	*Cimil, Cimic*

L'étude plus approfondie de cette loi fera l'objet d'un travail particulier. Observons seulement que dans la langue moderne, elle est assez mal observée. On dira fort bien p. ex. *Ulobil* pire au lieu de *U-lobol; Yutzil*, mieux au lieu de *Y-utzul*.

III° SEMI-VOYELLES. Le Y initial Maya peut à volonté s'employer ou s'omettre. C'était, sans doute, à l'origine, le signe de la 3e personne possessive, regardée comme une sorte d'article, puis incorporée au mot. C'est ce qui est arrivé p. ex. pour le Français *Lierre* (de: illa hedera); pour l'Italien *lordura*, ordure. Ex.

FR.	M.
œil	*Yichil* et *Ichil*
Sabot	*Yoc* et *Oc*
Savoir	*Yohel* et *Ohel*
Vent	*Yik* et *Ik*.

§ 2e *Consonnes.*

A. Gutturales.

C du Quiché et du Maya, lorsqu'il est initial, devient régulièrement Tz en Huastèque. Ex.

Q.	M.	H.
Camic, mort, mourir . .	*Cimil*	*Tzemel*
Ca, Caib, deux	*Ca*	*Tzab*
Cah, Cahib, quatre . .	*Can*	*Tze*

Initial, il devient régulièrement *Ch* en Tzendale. Ex.

Q.	M.	Tz.
Can, serpent . .	*Can* . . .	*Chan*
Cah, Cahib, quatre	*Can* . . .	*Chanim* (pour *Canib*)

Il en est quelquefois de même en Chorti. Ex.

Q.	M.	CHR.
Car, poisson	*Cay*	*Chai, Chay*

Le C ou K du Quiché se transforme quelquefois, mais rarement en détonnante, tant en Quiché qu'en Maya. Ex.

FR.	Q.	M.
Approcher, joindre .	*nak-ahih*	*nak* (*na*$^{c}_{c}$)
Noir, obscur . . .	$^{c}_{c}$*ec*	*cek*
Ramer, épousseter .	*va*$^{c}_{c}$ et *vac*	

H initial est quelquefois euphonique en Cakchiquel, Cakgi, Pokomchi, Maya, Lacandon et Chorti. Ex.

Q. *Aa,* eau . . . M. *a, ha* et *haa;* L, CK, CHR. *ha*
Q. *Am,* araignée . M. *Am* et *ham*
Q. *Oob,* cinq . . CK. *hóo, hó;* PK. *hoom;* CHR. *ho*

Nous avons déjà vu, qu'en Maya, cettre lettre tombe d'ordinaire, lorsqu'elle est muette initiale d'un verbe précédé du pronom.

Comme antépénultième, cette lettre semble n'avoir parfois d'autre rôle que d'allonger la voyelle précédente. Ex. Q. *Xob,* avoir peur et *Xohb,* peur; CH. *Cohc,* calebasse; M. *Coc.*

Le H final radical des dialectes Guatémaliens, du Pokomchi et du Cakgi devient fréquemment N en Tzendale et dans les dialectes Yucatèques. Ex.

FR.	Groupe occidental	Groupe oriental
4 . .	Q. *cah, cah-ib;* CK. *Cahi;* P. *Keh-im*	M. *Can;* Tz. *Chanim*
9 . .	Q. *beleh, beleheb;* CK. *belehem*; P. *vuelhem, vuelehem*	M. *bolon;* CHR. *boron;* Tz. *balun-em*
10 .	Q. *Lahuh;* CK. *lahehem;* P. *lahem* (abrégé pour *lahehem)*	M. *lahun;* CHR. *laun;* TZ. *laghunem*

FR.	Gr. occid.	Groupe oriental
Ciel	Q. *cah*	M. *Caan;* CHN. *Canân,* étoile
Fruit de l'Avocatier	Q. *oh*	M. *on*
Iguane	Q. *huh*	M. *hon, hoón*
Nous	Q. *oh*	M. *on*
Soleil	Q. *cih*	M. et CHR. *kin.*

c ou G du Quiché qui équivaut régulièrement au K du Maya, devient parfois un C dans ce dernier idiôme; c'est-à-dire que dans ce dernier cas, la détonnante au lieu de conserver sa nature propre, se transforme en gutturale forte. Ex.

FR.	Q.	M.
arracher brin-à-brin	*cep*	*kep* ou *cep* (serrer, presser entre les doigts)
nettoyer	*pac*	*páac*
noir	*cek*	*cek* (obscur, ténébreux)
pourri, moisi . . .	*Muc*	*Muc*

R du Quiché et du Pokomchi n'existe point dans les dialectes du groupe oriental (sauf le Chorti), et il s'y trouve remplacé par Y. Ex.

FR.	Groupe occid.	Groupe oriental
Âpre	Q. *Tzar*	M. *tsay* (aigu, pointu)
Douleur	Q. *Ra*	M. *ya*
Enflé	Q. *Rom*	M. *yomac* (rad. *yom,* qui a conçu, enceinte)
Engluer, coller à la glu	Q. *Tzar*	M. *Tzay* (coudre, joindre, unir)

FR.	Groupe occid.	Groupe oriental
Lancer (avec force), s'écouler	Q. *Run*	M. *yun* (se mouvoir, s'agiter, d'où *yuntah,* lancer en l'air)
Mûr, de saison	Q. *Rih*	M. *yih*
Poisson	Q. *Car*	M. *Cay*
Son, Sien	Q, P et CK. *R* (dev. un voyelle)	M. *y;* H. *yâ*
Vibrer, lancer	Q. *Rum*	M. *yum* (remuer, se remuer)
Verd	Q. et CK. *Rax*	M. et TZ. *yax* H. *yaxni*

Le R du Chorti n'est point primitif et correspond, comme il sera dit tout-à-l'heure, à un L du Maya.

B. Palato-dentales.

T initial du Quiché, qui régulièrement correspond à la même lettre du Maya, devient cependant quelquefois un TH dans ce dernier idiôme. Ex.

FR.	Q.	M.
appeler (en frappant)	*Tan*	*than* (dire, parler)
applanir, coudre	*Tiz*	*thiz* (mettre en ordre, arranger)
averse, grande pluie	*toh* (d'où le nom du dieu *Tohil)*	*thoh* (faire dégoutter, remplir de liquide)
têter	*tub*	*thub,* absorber

L des autres dialectes du même groupe devient assez souvent R en Chorti, spéc. lorsqu'il termine une syllabe. Ex.

FR.	Divers dialectes Mam-Huastèques	CHR.
tapir	CK. *tixle, tixele*	*tihero, tixero*
Tête, Chef	CK. *holom*; M. *Hol, holom*	*Hor*
9	Q. *beleh;* M. *bolon;* H. *belleuh*	*Boron*

N final devient fréquemment un M, tant en Quiché qu'en Maya. Ex.

FR.	Q.	M.
attendri, amolli	*Mum* et *Munum*	
adobe, brique crue séchée au soleil	*Xan* et *Xam*	*Xam* (argile cuite, poterie
fonder, commencement	*Xen, Xem*	*Xem, Xim* (racine, terme, origine)
lancer avec force, vibrer, remuer	*Run, Rum*	*yun, yum*

C. Sifflantes, Spirantes et Chuintantes.

Z du Maya et du Quiché, permute assez souvent avec le Tz dans ce dernier idiôme. Ex.

FR.	Q.	M.
âpre	*Zar, tzar*	*tzay* (aigu, pointu)
chauve-souris	*Zotz, tzotz*	*Zoo*
fermer à l'entour, Clore une enceinte	*Tzutz*	*Zut* (cercle, tourner en rond; chez ces peuples, les villes

FR.	Q.	M.
		et enceintes fortifiées affectaient souvent la forme ronde. Dans les inscript. de Palenqué, le caractère *ho*, litt. ville, est figuré par un cercle.)
pauvre	*Zon, Tzon*	

En Quiché et surtout en Maya, le Z final devient parfois un X. Ex.

FR.	Q.	M.
Eclore, s'ouvrir (une fleur)	*boz*	*box*
Quoi? quelle chose?	*baz, bax?*	*bax?*

Tz du Quiché est assez souvent représenté en Maya par un Ɔ. Ex.

FR.	Q.	M.
Alerte	*Tzel*	*ɔel* (allerte, inquiet)
Arracher	*Tzoc*	*ɔoc*
Allumer (le feu)	*Nutz*	*Nuɔ*
Chauve-souris	*Tzotz*	*zoɔ*
Écrire, peindre	*Tzib*	*ɔib*
Fermer (à l'entour)	*Tzutz*	*ɔuz* (fermer les yeux)
Noyer	*bitz*	*biɔ*, étouffer

D. Labiales.

B final du Quiché tombe d'ordinaire en Cakchiquel, Zutuhil et Cakgi. Cette suppression entraîne souvent dans les mêmes dialectes, la mutation du I précédent en Y, lorsqu'il est précédé lui-même d'une autre voyelle. Ex.

FR.	Q.	Dialectes voisins
aïeux, vieillards	*Mamaïb*	C. *Mamaa;* TZ H. *mamay*
année	*Ab*	C et TZ H. *a*
bonté	*Atob*	C et TZ H. *ato*
cinq	*Oob;* CK. *hoob*	C et TZ H. *Voo*
cire	*Xcab*	C et TZ H. *Xcaa*
deux	*Caib*	C et TZ H. *Cai;* CK. *Cai*
force	*Chugab*	C et TZ H. *Chuga*
glisser	*holokob*	C et TZ H. *holoko*
glu	*Tzarab*	C et TZ H. *tzara*
haleine	*uxlab*	C et TZ H. *uxla*
huit	*vahxakib*	C, TZ H et CK. *vahxaki*
main	*c̊ab;* M. *Kab*	C et TZ H. *c̊a*
me, à moi	*vib*	C et TZ H. *vi, viy*
nous, à nous	*kib*	C et TZ H. *ki, kiy*
nuit	*Ac̊ab;* M. *Akab*	C et TZ H. *ac̊a*
ouvrir se	*hakahob*	C et TZ H. *hakaho*
patent rendre	*pazapob*	C et TZ. *pazapo*
quatre	*Cahib*	C, TZ et CK. *Cahi*
roucou	*Coxob*	C et TZ. *c̊uxu*
seigneurs	*Ahauab*	C et TZ. *Ahaua*
sept	*Vukub*	C, TZ et CK. *vukú*
six	*Vakakib*	C et TZ. *vakaki;* CK. *vakki*
sœur	*Anab*	C et TZ. *Ana*
te, toi-même	*Avib*	C et TZ. *Avi*
trois	*oxib*	C, TZ et CK. *oxi*
vous, à vous mêmes	*yvib*	C et TZ. *yvi*

Le B initial et l'interflatile U semblent quelquefois permuter en Maya. Ex. *Uaclum Chaam* et *Baclum Chaam,*

nom d'une divinité adorée à Mérida; *Uah* et *bah,* pain (ou plutôt *tortilla,* Galette de Maïs); Q. *Va;* CK. *Uà.*

Le B final devient d'ordinaire un M, tant en Pokomchi qu'en Tzendale. Ex.

FR.	Dialectes diverses	P et TZ.
2	Q. *Cab;* H. *tzab*	P. *Keim, Keyim*
3	Q. *Oob;* CK. *hoob*	P. *hoom*
4	Q. *Cah, cahib*	P. *Kehim;* TZ. *Chanim*
6	Q. *Vakakib*	P. *Vuakim* (Contr. pour *Vuakakim)*
7	Q. *Vukub*	P. *Vukum*
8	Q. *Vahxakib*	P. *Vuakxakim*
9	Q. *beleheb*	P. *Vuelhem* (contr. pour *Vuelehem)*
10	Q. *lahuh, lahuheb* (forme plurielle inusitéé)	P. *lahem* (contr. pour *Lahuhem)*
		TZ. *Chivim* (forme plurielle) les *Xibes,* les gens de *Xibalba* (pour *Chivib).*

H. DE CHARENCEY.

MERCURIUS, MARS ET LA RACINE MAR.

1. Comme tous les Dieux des Védas, les Dieux Latins personnifiaient à l'origine des phénomènes lumineux. *Mercurius* n'a pu échapper à cette loi générale. Son identification avec l'Hermès grec en est une preuve. Sur ces matières, il ne faut rectifier les opinions des anciens que lorsqu'on peut en démontrer la fausseté ou l'invraisemblance. Or la légende d'Hermès a été suffisamment étudiée pour qu'il ne doive rester aujourd'hui aucun doute sur la nature du phénomène que représente ce personnage. J'ai moi-même cherché, dans un travail encore inédit, à compléter la démonstration de l'idée précédemment émise (notamment par Max Müller dans ses nouvelles leçons sur la science du langage) qu'Hermès est la personnification du crépuscule. *Mercurius* doit être le même qu'Hermès et a dû personnifier le même phénomène.

2. Une racine commune en apparence (peut-être en réalité) avec les mots *merx et mercari* a fait de *Mercurius* le Dieu du commerce et des marchands. Mais le Mercurius primitif ne dut pas les protéger spécialement. Le commerce se développe tardivement dans les sociétés humaines. Lorsqu'un peuple devient commerçant, la liste de ses Dieux est déjà complète, il s'adresse à ceux qu'il a déjà l'habitude d'invoquer pour protéger son nouveau mode d'existence et n'a pas besoin d'en créer de nouveaux. Il ne crée donc pas un Dieu du commerce. Mais comme l'esprit humain, à ses débuts, tend à reconnaître

des rapports réels entre les objets dans les noms se ressemblant phonétiquement, il choisit, s'il le peut, parmi les nombreux êtres qu'il adore celui dont le nom se rapproche du nom de l'objet pour lequel il prie; il l'invoque tout particulièrement, croyant qu'il exaucera plus favorablement sa prière. La mythologie latine fournirait plusieurs exemples d'un pareil mode de procéder. C'est ainsi que Mercurius a dû devenir le Dieu du commerce.

3. Quel était son rôle antérieur? Les légendes latines ne nous en instruisent guère, elles sont généralement muettes à son égard. Mais la mythologie latine nous parle d'une autre divinité dont le nom me semble pouvoir être rapproché de celui de *Mercurius*. Je veux parler du grand Dieu *Mars*. J'ignore si ce rapprochement a déjà été fait, mais, d'après les lois qui président au développement du langage, on ne doit pas hésiter à rapprocher les Divinités dont les noms dérivent d'une commune racine. Il est permis de croire qu'elles ont personnifié au commencement un seul et même phénomène dont le nom primitif s'est peu à peu modifié suivant les différents dialectes des peuplades qui l'adoraient, ou a pris des formes plus allongées au moyen de suffixes. Or *Mars* et *Mercurius* me semblent pouvoir être rattachés à une racine commune *Mar*.

Dans cette hypothèse, le *t* de *Mars* n'appartient pas à la racine, pas plus que le *c* de Mercurius. Si l'on dresse la liste des noms qui ont été depuis longtemps rapprochés de celui de Mars, on en trouvera où le *t* est absent. Je citerai *Marius, Mamurius, Marmar* (autre forme de *Mars)*. Mais on y trouve aussi *Marcus, Marcius, Mamercus*. *Mars* et *Marcus* diffèrent entr'eux comme *Mamers* et *Mamercus*. Pour passer de *Marcus* à *Mercurius,* il ne peut y avoir de difficulté. L'*e* se trouve déjà dans *Mamercus*. Quant au suffixe *rius* il termine un grand

nombre de noms propres latins, tels que *Papirius, Rabirius, Valerius, Numerius* provenant par rhotacisme du suffixe *sius* que révèlent les anciens noms *Valesius, Volusius* etc.

Mars et *Mercurius* peuvent donc provenir d'une même racine, représenter tous les deux l'idée exprimée par cette racine, être une même Divinité sous deux noms un peu différens. Mais si *Mercurius* est identique avec Hermès, si Hermès personnifie le crépuscule, *Mars* représenterait donc aussi la lumière naissante. Comment faire accorder cette hypothèse avec l'opinion encore généralement admise que *Mars* avait été imaginé par les Italiotes pour être le Dieu de la guerre?

4. Mais de même qu'il n'y a pas de Dieu du commerce, il n'y a pas de Dieu de la guerre. Les peuples primitifs ne connaissent pas les abstractions et n'en font pas des Divinités. Dans la guerre, comme dans toute autre phase de leur existence, ils invoquent les Dieux dont ils ont reconnu la puissance et qu'ils considèrent comme leurs protecteurs. Il ne faut pas une étude bien longue de l'histoire romaine pour reconnaître 1° que la guerre n'est pas spécialement sous le patronage de *Mars,* 2° que *Mars* n'est pas seulement invoqué à l'occasion des combats.

Jupiter (qui personnifie le grand jour, il n'y a pas de contestation à cet égard) est imploré, tout aussi souvent que *Mars,* au moment de la bataille. Dans toute l'Italie il est adoré, conjointement avec *Mars,* comme l'arbître des combats et le Dieu de la victoire. Quintus Fabius Maximus, vainqueur des Samnites, dédie un temple à *Jupiter Victor.* Romulus, fils de Mars, vainqueur d'Accron, fonde le temple de *Jupiter Feretrius.* Ce dernier Dieu resta le Dieu des dépouilles opimes. *Janus* aussi avait son rôle dans les événements de la guerre,

puisque son temple devait rester ouvert tant que la paix n'était pas rétablie. Je crois pourtant avoir démontré que Janus n'est autre chose que la personnification du crépuscule. Il n'y a donc pas de raison pour chercher, dans l'ordre des idées qui se rattachent à la guerre, le sens originaire du Dieu *Mars*. Sans doute le rôle de Dieu des batailles pourrait revenir à celui qui personnifie la lumière naissante du matin, au vainqueur de l'obscurité et de la nuit. On sait que la lutte de la lumière et des ténèbres est dans les mythologies aryennes la bataille par excellence. Mais d'autres Dieux latins que *Mars,* notamment *Janus,* pourraient au même titre revendiquer le même privilège. S'il a été dévolu à Mars, je crois qu'il en faut plutôt chercher la raison dans l'analogie de son nom avec le mot *mors*.

5. Si *Mars* n'est pas le Dieu unique des combats, les combats ne sont pas davantage la spécialité de *Mars*. Quand Macrobe, dans ses Saturnales, s'applique à démontrer que tous les Dieux représentent le soleil, *Mars* et *Mercurius* sont sur sa liste. Les Romains, dit-il (I, 19) croyaient reconnaître Mars dans le Dieu Neton des Accitains que l'on représentait orné de rayons. De nos jours plusieurs auteurs ont également reconnu dans *Mars* un Dieu solaire. On peut préciser davantage son caractère, et supposer que c'est un Dieu de la lumière naissante.

Mars est un vieux Dieu de l'époque fétichique. Des arbres lui sont consacrés. Il est alors un Dieu de la naissance et de la fécondation. On l'invoque pour bénir les mariages, féconder les troupeaux, fertiliser les champs. Caton *(de re rustica)* le cite comme un des grands Dieux qui président au labourage et à l'élève des bestiaux. C'est lui qu'on prie aux Ambarvales, c'est pour lui qu'on a organisé la procession des *Suovetaurilia*. Chez les Sabins principalement, il est le Dieu du

mariage et de la vie conjugale. Ses rapprochemens avec *Juno* sont nombreux. Il est invoqué par les matrones romaines, à côté de *Juno Lucina* aux calendes de Mai et de Juin. Il est adoré en Mai à la fête de *Dea Dia* par les frères Arvales. Il est encore adoré avec la déesse *Robigo* (la rouge) qui fut probablement un des surnoms de l'aurore et n'eut rien de commun à l'origine avec la nielle du blé. (Le Dieu *Robigus* était adoré avec *Flora.)* Ses affinités avec *Janus* sont incontestables. Tous deux reçoivent les épithètes de *Pater,* de *Quirinus;* comme *Janus, Mars* aime les nymphes, et l'histoire de ses amours avec *Nerio,* avec *Anna Perenna,* ressemble aux amours de *Janus* avec *Juturna* etc. Or Nerio est tantôt Vénus, tantôt Minerve. Anna Perenna est probablement la Lune — où trouve-t-on là le caractère d'un Dieu guerrier? Comme *Janus, Mars* est le père d'une race, il donne le jour à *Romulus.*

Tous deux enfin donnent leur nom au premier mois de l'année. La naissance du jour et le commencement de l'année, la lumière succédant aux ténèbres, les jours longs et plus chauds succédant aux jours courts et froids sont deux phénomènes que l'esprit humain rapproche volontiers et les mêmes personnages mythologiques y président souvent. Or l'année romaine commença d'abord en Mars et plus tard en Janvier. Ce fut Numa, dit-on, qui introduisit dans le calendrier romain les mois de Janvier et de Février. Les douze *anciles* que Numa fit fabriquer paraissent représenter les douze mois de l'année, et le nom de l'artiste qui les fabriqua, *Mamurius,* a déjà été rapproché du nom de *Mars.* Janvier est bien le moment où commence l'année solaire, le solstice d'hiver est dépassé, les jours commencent à croître. Pourquoi l'année commençait-elle en Mars? On peut supposer que Mars occupait antérieurement la place de Janvier et qu'il

s'est trouvé reporté à une autre époque par suite du défaut de concordance d'une année inexactement et grossièrement mesurée avec la durée exacte de la révolution solaire. Mais on peut aussi faire une autre hypothèse. L'Italien des premiers temps ne sait pas mesurer exactement la longueur du jour et apprécier le moment où le soleil commence à s'élever sur l'horizon. Son calendrier est lunaire et non solaire. Les saisons se caractérisent par les différences de température, surtout par l'état de la végétation. Or Janvier est encore une époque de jours froids, sombres, d'une nature inanimée. Pour l'homme primitif, l'année commence avec le réveil de la nature, c'est-à-dire quand les arbres commencent à se revêtir de fleurs ou de feuilles. L'année nait donc avec le printemps, c'est-à-dire en Mars, le Dieu *Mars* préside à cette naissance et c'est à lui que l'on consacre le *ver sacrum,* les prémisses de tous les fruits, les premiers nés de tous les êtres comme au Dieu du commencement et de l'origine des choses, afin de s'attirer sa protection. Les fêtes et processions des Saliens, gardiens des anciles, ont lieu surtout pendant le mois de Mars; le culte dont ils sont les ministres s'adresse certainement à un Dieu de la lumière. La réforme du calendrier est le signe d'une fusion des anciens adorateurs de Mars avec des peuplades plus avancées en civilisation.

Je pense que ces raisons paraîtront suffisantes pour faire comprendre que *Mars* n'était pas pour les anciens Latins un Dieu spécial de la guerre. La traduction que l'on donne du chant des frères Arvales qui remonte probablement à une époque assez reculée semble contredire cette opinion. Mais le nom même des frères Arvales indique qu'il s'agit ici d'un culte pacifique. On a traduit les paroles qu'ils prononçaient avec l'idée préconçue que le Mars dont il est question était le Dieu

de la guerre. La véritable interprétation est encore à trouver.

6. Pour achever de démontrer que l'on peut avec quelque raison considérer *Mars* comme un Dieu de la lumière, il faut encore faire voir que le sens de sa racine peut s'accorder avec cette hypothèse. Ceci a déjà été affirmé. A la page 404 de la 2e édition de l'ouvrage de Corssen sur la langue latine (Aussprache ...) on trouve le nom de *Mars,* ses synonymes *Marmar, Marmor, Mamers,* ses dérivés *Marius, Mamurius, Marcus, Mamercus,* rangés sous la dépendance d'une racine *mar* qui aurait le sens de *briller, éclairer.* Aucun sens ne peut être plus favorable à notre interprétation. Corssen rattache à cette racine les mots sanscrits *marîćis* (rayon de lumière), *marîćimant, marîcin* les mots grecs μαρμαίρειν (briller), μαρμάρεος, μαρμαρόεις (brillant), μάρμαρος (marbre). Curtius (Gr. Etym. p. 516) réunit à ce dernier mot ceux de μαρμαρύσσω (briller), μαρμαρυγή (éclat), μαρίλη qui signifie cendre chaude, braise. Je ne sais pourquoi il range dans un autre paragraphe l'expression μέρμερα ἔργα (actions remarquables), avec l'ancien h. all. *mâri* (fama), *mâri* (clarus). Ce dernier sens dérive du sens de briller par une transition toute naturelle, comme cela est arrivé pour les mots *clarus, fama.* Ne pourrait-on placer également ici le mot μάρτυρ et tous ses dérivés? Μάρτυρ, le témoin, est celui qui connaît, qui renseigne, qui éclaire sur un événement.

Le nom du marbre, μάρμαρος, paraît simplement dans Homère signifier une pierre sans en désigner l'espèce. Pictet (I, 132) le rapproche du sanscrit *mṛn-maru* (pierre). Il avait probablement le sens de λευκὸς λίθος. L'emploi de cette racine *mar* pour désigner le marbre semble indiquer qu'elle réunissait à l'idée de l'éclat celle de blancheur. Les mêmes idées se retrouveraient dans les Dieux

Mars et *Mercurius* si, comme je le suppose, ils représentent le phénomène du matin, l'aube, *alba*. Cette racine serait probablement celle qui a fourni le nom du matin à toutes les langues germaniques.

La même racine ne pourrait-elle pas servir à expliquer *marga* le nom que Pline donne à la marne, μόροχθος, terre argileuse qui servait à blanchir les vêtements et le nom de la perle μάργαρον ou μαργαρίς?

8. Le sens primitif du mot latin *mare* (mer) semble être encore sujet à controverse. Corssen (p. 410) le rattache ainsi que tous ses analogues goth. *marei,* as. *meri,* s. *mîras,* irl. *muir,* rus. *more,* a. holl. *mâre,* à la racine *mar* (éclairer, briller). Phonétiquement il n'y a aucune difficulté. L'expression d'ἅλς μαρμαρέη qu'on trouve dans Homère, le nom de *marmor* fréquemment employé dans Virgile comme synonyme de *mare* paraissent rendre le rapprochement certain. L'explication qui fait venir le nom de la mer d'une racine *mar* signifiant mourir, parce que l'eau salée tue les animaux et les plantes n'est guère admissible. Il y a tout un monde d'animaux marins et de plantes marines qui protesterait contre cette explication. Mais il ne suffit pas de dire, comme Corssen, que sa mer reçoit beaucoup d'épithètes qui en indiquent la couleur. Parmi les expressions qu'il cite, une seule, *lucidum mare* rentre dans l'ordre d'idées que la racine *mar* peut désigner. Je crois qu'il est possible de rattacher *mare* à la racine *mar* par une transition d'idées plus claire et plus précise. On sait que les peuples auxquels nous devons le nom *mare,* adoraient la lumière, et ne redoutaient rien tant que l'obscurité, que tout ce qui pouvait leur procurer une clarté plus vive les frappait et les frappait à ce point de vue particulier. La terre était alors couverte d'une épaisse végétation et l'épaisseur des bois n'offrait à l'homme qu'un jour peu éclatant. Lorsqu'il

rencontrait devant lui un espace découvert, il le considérait comme un endroit béni des Dieux où il se trouvait en leur présence, où il pouvait leur adresser plus directement ses prières. C'est ainsi que les lieux de paturage *(nemora)* les clairières *(luci)* étaient spécialement consacrés au culte des Dieux. L'origine des mots *clairière* et *lucus* indique bien sous quelle préoccupation d'esprit ils ont été employés. Les mêmes pensées ont dû surgir dans le cerveau humain à la vue d'une immense nappe d'eau où rien n'arrête le regard, où l'on peut plonger jusqu'à la limite de l'horizon; cette nappe d'eau il a pu la désigner au moyen d'une racine qui signifie éclairer, c'est-à-dire permettre de voir. Car on éclaire de deux manières soit en produisant une source de lumière, soit en supprimant les objets qui nous la cachent. Ce dernier cas est celui qui nous occupe. *Mare* ne signifierait donc pas un objet brillant, pas plus que les mots *lucus* et clairière, mais une étendue visible, où rien n'empêche de recevoir directement la lumière du jour. — La même explication convient aux mots dérivés d'une racine *mar* qui désignent un lac, un étang, un marais, une mare et à ces derniers mots eux-mêmes. Elle convient aussi au sanscrit *maru* (désert) espace sans végétation qui comme la mer, laisse la vue s'étendre au loin.

9. Une racine qui signifie briller ne peut manquer d'avoir donné un certain nombre de noms à la mythologie. Corssen cite Μαῖρα le nom de l'étoile du chien. Je crois qu'on peut lui en rattacher beaucoup d'autres, notamment: le centaure Μάρης, le prêtre d'Apollon Μάρων, le fils de Poseidon Ἀμφιμάρος, le fils de Jason et de Médée Μέρμερος, la pléiade Μέροπη fille d'Atlas, la Vénus de Lacédémone appelée Μορφώ, Μαῖρα la fille de Proitos compagne d'Artémis que Zeus poursuit de son amour, et Μαῖρα la chienne d'Icare; c'est probablement l'une ou

l'autre qui s'est transformée en l'étoile du même nom comme cela a eu lieu pour la plupart des personnages de la mythologie grecque. J'ajouterai encore Μόργης roi d'Oenotria et successeur d'Italus, *Marica* femme de *Faunus* qui passait pour être la même que Vénus, *Marsus* fils de Circé qui donne son nom aux Marses, et dans la mythologie védique les Maruts. Ces derniers passent, il est vrai, généralement pour des Dieux de la tempête; mais cette interprétation n'est pas définitive. Indra n'est pas toujours un Dieu de l'orage, mais surtout le grand Dieu de la lumière que les Maruts accompagnent au moment où il fait son apparition.

10. La racine *mar* dont il est ici question, est-elle la même que la racine *mâ* dont j'ai parlé dans le nr. 2 du t. IV de la Revue de Linguistique? Je serais porté à le croire. Bien que la liquide *r* ait été rarement jusqu'ici considérée comme un déterminatif, cependant, notamment en grec, Curtius (Gr. Etym. p. 66) identifie la racine *me* de μέτρον avec la racine *mer* de μέρος, lat. *mereo*. La racine *mar*, éclairer, pourrait donc provenir d'une racine *ma* ayant le même sens. On pourrait rapprocher un certain nombre de mots provenant des deux racines et désignant les mêmes objets. Par exemple: μάρη (main) et *manus*, μόριον et *mentula*, μορμώ (spectre) et *mania*, μάργος et μανικός, Μερόπη et *Maia* toutes deux filles d'Atlas, μέροπες (hommes) et *manu*, mensch, enfin les Maruts et les Mânes. Dans mon travail sur la racine *ma* j'ai considéré les Mânes comme représentant les ancêtres décédés. Avant d'avoir ce sens spécial, le mot s'appliquait probablement aux phénomènes lumineux du matin. Les Maruts ont peut-être aussi passé par ces deux sens; Kuhn les a considérés comme la personnification des âmes des décédés.

11. On sait qu'on trouve dans les langues indo-européennes un certain nombre de mots dont *mar* est la racine et qui par leur sens ne paraissent pas devoir se rattacher à la racine *mar* (briller, éclairer). Les uns portent avec eux le sens de mourir ; je citerai en sanscrit *mriyê, marâmi,* en zend *mar,* en grec μαραίνω, μαρασμός, en latin *mori, mors, morbus, marcere* et leurs dérivés. Les autres expriment une idée de partage, de séparation, en grec μείρομαι, μέρος, μερίς, μερίζω, μόρος, μόρσιμος, μοῖρα, en latin *mereor* etc.

Sans prétendre rien affirmer, vu qu'en ces matières nous sommes souvent réduits à faire des hypothèses, je ferai seulement remarquer qu'il n'est pas impossible de ramener tous ces mots à une commune origine et que l'on peut concevoir comment la transition d'une idée à l'autre se serait opérée. Bien que la clarté du matin que nous avons supposée représentée par le Dieu Mars éveille dans notre esprit les idées de commencement, de naissance, la mort qui est le phénomène précisément opposé peut s'y rattacher de la manière suivante. Le crépuscule du matin n'est pas un phénomène unique, il se reproduit exactement le même dans le crépuscule du soir. Les anciens n'avaient pas manqué de faire cette observation. C'est pour cela que Janus a deux têtes, qu'Hermès est représenté tantôt comme un Dieu céleste qui porte des ailes et un vêtement blanc, tantôt comme un Dieu terrestre ou inférieur, de couleur sombre, couvert du chapeau d'Hadès. Si l'un des crépuscules est le signe de la naissance et de la vie, l'autre est le signe de l'obscurité et de la mort. La racine qui fournit le nom de ce phénomène d'une nature double, intermédiaire, ne peut-elle pas avoir servi à exprimer les deux idées opposées suivant que l'esprit le conçoit comme transition du jour à la nuit ou comme transition de la nuit au jour? Ainsi se trouverait expliqué

le fait remarqué par Curtius (Gr. Etym. p. 516) que certaines racines fournissent des mots qui expriment tantôt la lumière, tantôt l'obscurité. Le crépuscule éveille également dans l'esprit l'idée de partage, de division, et aussi de fatalité. Il sépare la nuit du jour, l'obscurité de la lumière. Il a dû être en outre le premier ou l'un des premiers phénomènes naturels dont l'homme a remarqué la régularité, la constance, et qui a pu faire naître dans son esprit l'idée de la loi scientifique, c'est-à-dire de la fatalité inéluctable.

12. Or toutes ces idées se trouvent réunies dans les traits qui distinguent certaines Divinités grecques dont le nom dérive d'une racine *mar*. Je veux parler des Moeres (Μοῖραι). Leur nom est une variante de Μαῖρα que Corssen a déjà rattaché à la racine *mar* (briller) parce que ce mot désignait une étoile, mais comme je l'ai fait remarquer, avant de désigner une étoile, il a dû servir d'appellation à quelque Déesse de la mythologie grecque. Le caractère qui semble avoir prévalu pour les Moeres est celui de Divinités terribles et inexorables, tranchant fatalement le fil de l'existence humaine. Les poëtes les décrivent souvent comme des femmes âgées et hideuses, Hésiode nous les dépeint avec le visage noir, les dents meurtrières, le regard farouche. Mais elles ne sont pas toujours représentées ainsi. Elles sont des Divinités de la mort, mais elles sont aussi des Divinités de la naissance, jouant ainsi le double rôle des deux crépuscules. Elle sont tantôt filles de la nuit, du Chaos, tantôt filles comme les heures de Zeus et de Thémis. Comme la Junon latine, elles jouent un rôle dans les phénomènes de la naissance, dans les cérémonies du mariage. La Déesse des accouchements Ἐλείθυια leur est donnée pour compagne par Pindare (Nem. VII, 1). Les fiancés faisaient des offrandes à Hêra, à Artémis et aux

Moeres. Les Moeres assistent à la naissance de Méléagre et d'Achille. Elle assistent au mariage d'Hêra, de Thémis, aux noces de Pélée. Apollon les prie d'aider Evadné quand celle-ci enfante Hyamos. Comme phénomènes de la lumière, elles font partie du même cortège que les Heures, les Muses, les Charités. Le grand Dieu de la lumière, Zeus, est appelé Μοιραγετης; Apollon porte le même surnom. A Mégare, les Moeres sont représentées au-dessus de la tête de Zeus. A Athènes, Aphroditè-Uranie passe pour la plus ancienne des Moeres. Si on les montre parfois dans les régions inférieures, il faut comprendre que comme tous les phénomènes lumineux, elles les traversent pour passer de l'occident à l'orient. C'est un chemin qui leur est habituel, elles servent de guide aux héros qui y descendent et les ramènent à la lumière.

Ainsi se trouvent réunis dans ces Divinités les caractères que nous avons indiqués plus haut. L'ordre d'idées que j'ai exposé me paraît en fournir une explication satisfaisante et j'avoue que je n'en vois pas d'autre.

Charles Ploix.

THÉOPHOBE — THÉOPHILE.

Alexandre demanda aux Celtes riverains du golfe Ionique ce qu'ils craignaient le plus au monde, persuadé qu'il était pour eux l'objet le plus redoutable. Il fut déçu dans cette pensée, car ils lui répondirent qu'ils ne craignaient que la chute du ciel: ἔφασαν δεδιέναι μήποτε ὁ οὐρανὸς αὐτοῖς ἐμπέσοι (Arrian. *Exped. Alex.* I, 4). Cette crainte du ciel ou de Dieu (car ciel et dieu se confondent dans le naturisme, qui dit indistinctement *sub divo* ou *sub Jove;* Horat. I, 1; III, 2); je dis, la crainte, la terreur de la divinité est de beaucoup le trait le plus marquant du naturisme. On sait le mot de Pétrone:

Primus in orbe deos fecit timor.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la raison de ce phénomène psychologique; disons toutefois en passant que Machiavel nous semble mettre le doigt dessus, quand il fait la remarque que les hommes aiment a leur gré et craignent au gré du prince. Le prince, ici, c'est la nature avec ses forces redoutables. Abandonné à son empire, l'homme, le voulant ou ne le voulant pas, est assailli d'une crainte qui va jusqu'à la terreur. Les Grecs, avec le génie plastique que les distingue, ont de bonne heure personnalisé cet état moral par un nom propre, par le nom de Théophobe, Θεόφοβος.

Cependant ce que signifie le mot, „la crainte de Dieu", est susceptible d'un double sens; on peut l'entendre que l'homme craint dieu, mais aussi que dieu

craint l'homme, qu'il inspire et qu'il éprouve la crainte que, par conséquent, Dieu en ce mot est tantôt sujet et tantôt objet, tantôt actif et tantôt passif[1]). Les grammairiens indiens appellent ces sortes de constructions „œil de corbeau", parceque cet oiseau, à ce qu'il paraît, regarde à la fois à droite et à gauche: *apeksha.*

Maintenant on peut demander s'il est admissible que la divinité craigne ou ait jamais craint qui que ce soit. Au point de vue des religions purement spiritualistes, cela est en effet inadmissible, mais là où dieu est une force ou une fonction de la nature, comme dans le paganisme, le dieu peut craindre l'homme (qui lui aussi est une force de la nature), autant qu'il en est craint: Qui ne se rappelle le *magnum illa terrorem intulerat Jovi* d'Horace (III, 4), et la terreur des dieux égyptiens à la vue de Typhon, terreur qui fit qu'ils en allèrent se transformer en animaux: *quo timore permotos in alias figuras se convertisse, Mercurium factum esse Ibin*, etc. (Hygini *Poeticon Astronomicon* I, 28). Il est vrai que dans ces exemples, Jupiter et les dieux d'Egypte ont peur d'autres êtres divins, mais Diodore de Sicile nous a conservé une légende, qui nous montre les dieux saisis de peur devant les hommes et se sauvant à qui mieux mieux: φασὶ γὰρ τοὺς ἐξ ἀρχῆς γενομένους θεούς (Diodori Siculi Bibl. I, 86, 3). Et dans la Genèse (III, 22), Elohim, lui-aussi, ne manifeste-t-il pas la crainte que lui inspire la témérité de l'homme voulant vivre éternellement: וָחַי לְעֹלָם? Dans un hymne du Véda, Indra également est pris d'épouvante à la vue de je ne sais plus quelle entreprise des mortels, et les poëmes indiens sont pleins d'exemples de la terreur que l'imprécation *(çâpa)* d'un brâhmane inspi-

---

[1]) [Note de la Réd.] — En tous cas les textes, pensons-nous, ne donnent θεόφοβος qu'au sens actif: „craignant la divinité".

rait au dieu qu'elle frappait. „Consumé par le feu de la malédiction", est une locution stéréotype dans les monuments littéraires du brâhmanisme: *çâpâgnidagdhâ.*

Ainsi plus de doute; la conception religieuse de l'antiquité admet l'explication du nom de Théophobe sous deux aspects diamétralement opposés, et il en est de même du nom de Théophile, Θεόφιλος [1]). Au premier abord il semble qu'il n'y ait ici aucune difficulté. Puisque les dieux, comme il est surabondamment connu aimaient les hommes et souvent même les aimaient trop, pourquoi les hommes ne les auraient-ils pas payés de retour, pourquoi n'auraient-ils pas aimé la divinité. Cependant c'est-ce que de bonne heure on a contesté dans le christianisme; les apologistes chrétiens n'admettaient pas et encore aujourd'hui ils contestent que l'amour de dieu ait été un sentiment accessible au paganisme. Ils se trompent. Platon conclut de l'idée du bien qu'il identifie avec la divinité que celle-ci est toute beauté et que l'homme doit tendre par la vertu à lui ressembler: καὶ ἐπιτηδεύων ἀρετὴν εἰς ὅσον δυνατὸν ἀνθρώπῳ ὁμοιοῦσθαι Θεῷ *(Rép.* X, p. 189): par la pratique de la vertu l'homme parvient à la plus parfaite ressemblance qu'il puisse avoir avec la divinité. Si cette vertu-là n'est pas, *ipso facto,* l'amour de dieu, son type et sa fin, je ne sais ce que c'est. Sans doute, l'ananké, la nécessité, à laquelle la divinité de Platon non plus ne sait se soustraire, nous gâte un peu la conception que le grand philosophe nous présente de son Théophile, et nous ne prétendons certes pas que l'idée chrétienne n'ait en rien agrandi la théorie de l'amour divin. Fénélon est ici supérieur à Platon, mais la doctrine

---

[1]) [Note de la Réd.] — Primitivement la chose est admissible, mais les Grecs ne laissèrent à Θεόφιλος que le sens de „aimant la divinité".

du grand archevêque de Cambrai, il faut s'en souvenir, fut condamnée par le chef alors déjà infaillible, dit-on, de la chrétienté. Cet anathème est tout bénéfice pour Platon, s'il est vrai qu'il y a plus d'élévation dans l'idée de l'ananké que dans le motif souvent si mesquin du ciel et de l'enfer. Nous avons d'ailleurs la magnifique invocation de Lucrèce à l'*alma Venus*. Cette Vénus, que personne ne confondra avec la Vénus mythologique, pas plus qu'Epicure avec le troupeau épicuréen, cette Vénus, la souveraine puissance bienfaisante, est certainement en possession de l'amour de toutes les créatures; on l'aime avec volupté, avec le sentiment du bonheur pur: *hominum divomque voluptas.*

Joignez à ces témoignages ceux qui résultent des appellations de dieu comme *pater* et *sator*, comme créateur et nourrisseur des hommes, de celle encore de *Xénios*, qui montrait la divinité veillant spécialement sur les abandonnés. Est-ce qu'on n'aime pas son père, son bienfaiteur, son protecteur?

Voilà pour l'antiquité classique. Voyons le Véda et l'Avesta. Que nous disent-ils à ce sujet? Le Véda de même qu'il appelle la divinité l'amie des mortels, (R.-V. I, 67, 1) de même aussi nous la montre aimée des hommes. „O ami de ceux qui vous aiment (ib. I, 30, 11), s'écrie un chantre védique en s'adressant, qui le croirait, au dieu qui lance la foudre, *vaǰrin*, à Indra, le Ζεύς κεραύνιος. Ailleurs (ib. V, 1, 1, st. 9) on l'appelle „l'hôte chéri des enfants de Manou". Quant à l'Avesta, il dit (Yaçna XLVI, 2) cette belle parole: „Ahuramazda donne comme un ami donne à son ami: *fryô fryâi daidîṭ*", et ailleurs: „Ahuramazda distribue l'immortalité à qui est son ami en esprit et en réalité: *Mazdâo dadâṭ ahurô . . . . . ameretâtaç[éa] yè hôi mainyû skyaothanâiséâ urvathô* (ib. XXXI, 21).

Je m'arrête. Mon intention ne peut être pour le moment d'épuiser le sujet. Aussi bien j'ai suffisamment fait voir, si je ne me trompe, que les noms de Théophobe et de Théophile peuvent impliquer, dans l'intention de ceux qui les ont créés, le double rapport dont les locutions de crainte de dieu et d'amour de dieu sont susceptibles en français. On peut d'ailleurs citer en exemple le nom allemand de *Gottlieb,* qui veut dire tout aussi bien „aime dieu", synonyme de Gotthold, que „aimé de dieu". Cependant ceux qui voudraient, pour une raison ou pour une autre, contester ma thèse sont toujours libres de dire avec l'empereur Théophile, soulevant par les cheveux la tête coupée de son ministre Théophobe: „Ni Théophile ni Théophobe, οὔτ 'ἐγὼ Θεόφιλος οὔτε σὺ Θεόφοβος." (Michael Glycas, *Annal.,* IV, p. 541, éd. Bonn, 1836.)

Ch. Schœbel.

BIBLIOGRAPHIE.

La Bible d'après les nouvelles découvertes archéologiques, par M. Jules Soury. — 1 broch. in 8°; extrait de la **Revue des deux mondes.**

Bien que simple extrait d'une publication périodique, l'opuscule de M. J. S. doit être signalé tout spécialement à l'attention du public lettré. Ce travail a une importance réelle, d'abord par le talent de l'auteur, sémitisant fort compétent, ensuite pas le sujet en lui-même; jamais on n'a appliqué plus exactement, on pourrait dire presque plus impitoyablement les principes de l'exégèse, de la critique, de la science moderne enfin, à un peuple et à un livre auxquels des destinées ultérieures font une grande place dans l'histoire. Il est bon d'apprendre que pas plus que leur voisins de la terre de Chanaan, les Israëlites n'avaient atteint avant l'heure ce fameur monothéisme dont on leur a fait un patrimoine. Si Moab adorait Moloch, Izraël et Juda adoraient Jahveh comme un dieu national, propre à leurs tribus, l'égal et l'antagoniste des réelles divinités de Moab et d'Hammon. Il

y a dans la brochure de M. J. S. un essai très-scientifique de mythologie comparée sémitique : *opus albo notandum lapillo.* J. G. R.

Le mythe de Votan, étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine, par H. de Charencey. 1 vol. in 8⁰. 1871. Alençon.

La civilisation américaine et dans l'Amérique Centrale et au Pérou a parfois éveillé l'attention des ethnologues, comme celle des philologues. Mais, faute de documents positifs, cette étude a été aussi souvent abandonnée qu'entreprise. Deux systèmes néanmoins se sont trouvés en présence : celui qui ne voulait voir que des emprunts faits au vieux monde dans ce qu'on savait des sociétés américaines ; celui qui prétendait n'avoir affaire qu'à un développement propre, autochthone, si l'on peut s'exprimer ainsi. La monographie de M. H. de C. appartient plutôt à la première catégorie. Dans un mythe des populations du Guatémala, celui de *Votan,* notre collaborateur voit un emprunt fait aux mythes de l'Indo-Chine. Bien que les raisons qu'il donne soient souvent hardies, nous ne sommes pas éloignés d'accepter, sous toutes réserves, cette assimilation. Dans le culte du Tapir, pachyderme unique de l'ancienne Amérique, et rare au centre de ce continent, on peut admettre une ressemblance avec le culte de l'Eléphant du Siam et de la Birmanie. L'origine ophidienne de Votan et de sa race a quelque rapport avec la légende du peuple des *Nâgas,* légende dravidienne à coup sûr. Mais, M. de C. le dit lui-même, le culte du serpent est répandu partout.

Une objection sérieuse à la théorie Asiatique, est l'origine orientale, au point de vue américain, de ces

mythes. Tous les héros mythiques de cette région centre-américaine, viennent des Antilles; ce qui n'est pas le chemin de l'Asie.

Enfin, les légendes de *Phra-Ruang*, de *Pyù-Tsau-ti*, de *Nga-Kwè* comparées au mythe de Thésée nous paraissent former un système hasardeux, qui rend la théorie de M. de C. peu acceptable. Que l'influence de l'Indo-Chine se soit fait sentir en Amérique par le fait d'une propagande bouddhique assez probable, cela est possible. Mais y rattacher le mythe de Thésée, cela est moins vraisemblable.

En résumé, l'ouvrage de M. de C. tout susceptible de critique qu'il est, est une honorable et courageuse tentative dans une direction assez peu frayée, et où il y a beaucoup à trouver. L'erreur y est facile, mais l'entreprise n'en est pas moins méritante.

J. G. R.

Lettres Assyriologiques. — 2 vol. autographiés. Par F. Lenormant. Paris, 1871—72. Maisonneuve & Cie edit.

La *Revue* aura, à coup sûr, occasion de revenir plus tard sur ces intéressants travaux. Les cinq lettres ou mémoires de M. F. L. sont d'un haut intérêt pour l'histoire ancienne de l'Orient. Les deux premières lettres traitent, au moyen des documents fournis par les inscriptions de Ninive et de Babylone et par leur congénères de deux sujets fort importants, de la Médie et de l'Arménie avant les Achéménides. Tout en faisant quelques réserves de détail, inutiles à formuler ici, on ne peut que constater la nouveauté et l'interêt des aperçus contenus dans ces mémoires. La troisième lettre, essai de canon des rois de Babylone et de l'Assyrie, est non moins

intéressante. Enfin, le deuxième volume consacré en entier à deux mémoires sur l'antique Yemen et sur le culte de la Kaabah, jette une lumière toute nouvelle sur la mythologie sémitique, particulièrement étudiée dans le rameau Arabe. Ces cinq mémoires sont des sources fécondes pour les archéologues et les historiens, et de semblables travaux rendent de signalés services aux sciences historiques. Nous espérons que M. F. L. ne s'en tiendra pas là.

J. G. R.

Essai sur la légende de Mélusine, par E. B. Brochure in 8⁰. Paris, 1872.

Nous félicitons sincèrement M. E. B. de la bonne idée qu'il a eu d'appliquer à une des légendes de la France les données qui permettent de reconstituer les vieilles mythologies nationales. L'Allemagne et l'Angleterre nous ont devancés sur ce terrain. Il est temps que nous entrions, nous aussi, en lice, sans quoi nous risquons de laisser perdre par l'indifférence et l'ignorance tout le répertoire dont nous ancêtres ont laissé les éléments. La légende de Mélusine, *légende celtique,* est désormais sauvée par le travail de M. E. B. qui la rattache victorieusement aux mythes védiques. M. E. B. a démontré que l'union d'Elinas Tlgaus et de la Fée Pressine est l'union de *Rudra,* confondu avec *Dyâus,* et de *Pṛṣnî,* c'est-à-dire de l'Orage et de la nuée, qui donnent naissance à Mélusine — *Milusî,* celle qui fait pleuvoir. Par surcroît, et dans le courant de la discussion, M. E. B. élucide plusieurs légendes qu'il rattache au fond aryaque avec des liens réellement solides. L'espace ne nous permet pas de discuter les preuves données par M. E. B. Mais, s'il

en est qui ne sont pas tout-à-fait inaccessibles à la critique, les principales sont assez positives pour que l'ensemble du travail soit classé parmi les œuvres de science positive.

J. G. R.

L'étude de la langue basque. — *Les publications récentes du prince L.-L. Bonaparte.*

„Dem herrlichsten, was auch der geist empfangen „— drängt immer fremd und fremder stoff sich an", répéterai-je avec Faust pour me justifier à moi-même le long retard que j'ai mis à analyser ici ces précieuses brochures qui depuis trois mois bientôt gisent oubliées sur ma table abandonnée. Il m'a fallu suspendre les études entreprises et m'absorber uniquement dans des occupations matérielles extérieures. „Man sieht sich leicht an wald „und feldern satt .... Wie anders tragen uns die geistes-„freuden — von buch zu buch, von blatt zu blatt!" Me voici libre pour un temps et je reviens à ces huit brochures que j'ai tant attendues et dont j'étais si impatient d'annoncer la publication.

Ce sont des recueils de textes et le commencement de monographies extrêmement intéressantes et je dirais presque indispensables à ceux qui veulent étudier à fond la langue basque et s'en faire une idée bien complète. Voici les titres:

1°. Jesus. Copla guisa batzuc molde gutitacoac, celebratus jesus jaunaren amoreac ta favoreac. Don *Joaquin Lizarragac* componduac .... **Londresen**, 1868, pet. in 8°, non folioté (729 strophes, 3 à la p.) [dialecte haut-navarrais méridional].

2⁰. Jesucristoren evangelio sandua juanec dacarran guisara. Don *Joaquin Lizarragac* euscaran itzulia .... **Londresen,** 1868, in-4⁰, 90 p.

3⁰. Le cantique des trois enfants dans la fournaise, dans les trois sous-dialectes du basque haut-navarrais méridional, tel qu'il a été recueilli de la bouche des gens de la campagne, par le prince *L.-L. Bonaparte*, **Londres,** 1869, in-4⁰, 4 p.

4⁰. Le Cantique des trois enfants dans la fournaise, dans les dialectes basques d'Aezcoa, de Salazar et de Roncal, tel qu'il a été recueilli sur les lieux mêmes à Aribe, à Jaurrieta, et à Vidangoz de la bouche des gens de la campagne; avec l'indication des variantes les plus importantes particulières aux autres localités de ces trois vallées. Par le pr. *L.-L. Bonaparte.* Deuxième édition revue et corrigée. **Londres,** 1869, in-4⁰, 4 p.

5⁰. El salmo quincuagésimo traducido al vascuence aezcoano, salacenco y roncalés .... por d. *Martin Elizondo* de Aribe, d. *Pedro José Samper* abad de Jaurrieta, y d. *Mariano Mendigacha* de Vidángoz. **Londres,** 1869, in-4⁰, 8 p.

6⁰. Le petit catéchisme espagnol du p. Astete, traduit en trois dialectes basques: 1. Aezcoan, par d. Pedro José Minondo, instituteur à Garralda, avec la coopération de d. Martin Elizondo d'Aribe; 2. Salazarais, par d. Pedro José Samper, curé de Jaurrieta; 3. Roncalais, par d. Prudencio Hualde, curé de Vidangoz. Vérifié et modifié sur les lieux mêmes par le prince *L.-L. Bonaparte*, avec le concours des gens de la campagne et après avoir rendu les trois versions aussi comparatives que possible. **Londres,** 1869, in-4⁰, 74 p.

7⁰. Le verbe basque en tableaux, accompagné de notes grammaticales, selon les huit dialectes de l'euskara: le guipuscoan, le biscaïen, le haut-navarrais septentrional, le haut-navarrais méridional, le labourdin, le bas-navarrais

occidental, le bas-navarrais oriental et le souletin; avec les différences de leurs sous-dialectes et de leurs variétés. Recueilli sur les lieux mêmes de la bouche des gens de la campagne, dans cinq excursions linguistiques faites dans les sept provinces basques d'Espagne et de France pendant les années 1856, 1857, 1866, 1867, 1869. Par le prince *Louis-Lucien Bonaparte,* docteur de l'université d'Oxford; membre honoraire de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, de la Société Royale des Antiquaires du nord, des Sociétés des Antiquaires d'Écosse et de Londres, etc. *In principio erat Verbum.* — **Londres,** 1869, in-4⁰.

8⁰. Études sur les trois dialectes basques des Vallées d'Aezcoa, de Salazar et de Roncal, tels qu'ils sont parlés à Aribe, à Jaurrieta et à Vidangoz. Par le prince *L.-L. Bonaparte.* **Londres,** 1872, in-4⁰, 24 p.

Je n'insisterai pas sur les six premières de ces publications; il suffira de dire, je pense, qu'elles contiennent des textes d'une très-grande valeur pour l'étude de très-importantes variétés dialectales. Inutile d'ajouter que toutes ces brochures sont d'une exécution typographique admirable, le prince Bonaparte nous y a accoutumés: forme et fond, toutes portent l'empreinte d'un travail patient et de soins minutieux; il y a notamment à la fin de la première division de la deuxième partie du *Verbe* un merveilleux tableau imprimé en cinq couleurs qui indique on ne peut plus clairement la place et la nature des divers éléments verbaux, dans les quatre principaux dialectes.

Les deux derniers ouvrages annoncés ci-dessus seront donc seuls, dans le présent article, l'objet d'une analyse générale, mais aussi concise et sommaire que possible.

Le *Verbe* aura trois parties: la première comprend *onze* tableaux „montrant d'une manière générale . . . . les

„voix, les modes, les temps simples, les nombres, les per-„sonnes, les traitements, les rapports, les formes verbales, „les noms verbaux et les temps composés du verbe ré-„gulier de la langue basque dans ses quatre dialectes litté-„raires: le guipuzcoan, le biscaïen, le labourdin et le „souletin"; la seconde contient 1⁰ „la conjugaison détaillée „et comparative, complète aux variantes près, des quatre „dialectes littéraires de la langue basque", 2⁰ „dix-huit „tableaux supplémentaires présentant la conjugaison com-„plète aux variantes près des quatre autres dialectes non „littéraires"; la troisième doit renfermer la conjugaison des diverses variétés de chaque dialecte ainsi que les formes verbales étrangères aux deux auxiliaires (dites verbes simples, irréguliers, contractes . . . . etc.). Cette troisième partie, ainsi que quinze des tableaux supplémentaires de la deuxième (1—9, 12–13, 15—18), ne sont pas encore imprimés. L'ouvrage est précédé de l'alphabet général basque et du tableau des dialectes; la seconde partie commence par XXXII p. d'*observations*, et à la fin de la première division de cette seconde partie sont encore 3 p. (158—160) de notes et observations.[1])

---

[1]) Il ne faudrait pas oublier la très-importante note de la p. 83 (sec. partie), dans laquelle le pr. B, après s'être demandé si le vaste système du verbe basque s'est conservé jusqu'à nous dans son intégrité, répond par la négative. En effet le verbe actuel manque entre autres des expressions renfermant à la fois un régime direct de 1 ou 2 pers. et un rég. indir. Or il paraît que le verbe ancien les avait, ce qui porte à 30 au lieu de 18 le nombre des formes de chaque personne. Du moins M. B. cite de pareilles formes, d'après Lissarrague (*Nouveau-Testament* en bas-nav., *La Rochelle*, 1571); je remarque entre autres *liuratu harauté* „ils t'ont livré à moi" (je rétablis le *h* initial): **haraute* serait le correspondant de *daraute* = **daute* pr. **dautate* „ils l'ont à moi", lab. *dautet*, n'en différant que par la substitution de *h* „toi" à *d* „lui". Zavala (*Verbo vizcaino*, p. 8, n⁰ 24) avait avancé la même affirmation, mais sans l'appuyer de preuves aussi décisives.

C'est principalement de ces annexes que je veux parler ici; outre qu'elles offrent une mine admirablement féconde de faits linguistiques aussi précieux que nouveaux, c'est là qu'on retrouve la pensée, la méthode, le but de l'auteur. Il me sera permis d'exprimer, au point de vue extérieur, le regret que des nécessités typographiques aient obligé le prince B. à faire imprimer ses notes et ses observations en caractères très-fins et très-compactes, ce qui ne facilite pas le travail de l'analyste.

Dans ses grands tableaux embrassant chacun un seul dialecte, comme dans les petits de la 1re div. de la 2e part. qui présentent en regard sur 4 col. la conj. des 4 principaux dial., le pr. B. adopte pour ces terminatifs l'ordre suivant: *intransitif* il est, il m'est, il t'est, il lui est, il leur est, il nous est, il vous est, il leur est; *transitif* il m'a, il t'a, il l'a, il nous a, il vous a, il les a, il me l'a, il me les a, il te l'a, il te les a, il le lui a, il les lui a, il nous l'a, il nous les a, il vous l'a, il vous les a, il le leur a, il les leur a.

L'alphabet proposé comprend 51 signes différents (13 voy., 34 cons., *w* et trois *y*) dont la prononciation et la répartition dialectale sont indiquées. Il est fâcheux que ces signes n'aient pas été rangés dans un ordre plus scientifique que celui de l'alphabet latin. Il est encore plus fâcheux que plusieurs des signes proposés soient absolument arbitraires: je crois en effet qu'il est certains caractères de convention déjà adoptés par les linguistes d'une manière assez générale pour devoir être employés toutes les fois que les mêmes sons se présentent, par exemple le signe minute[1]) pour les palatales (*c'* ou *k'*

[1]) Dans ses *Ugrische studien*, M. T. Budenz transcrit *ń*, *ĺ*, *ť*, *ď* les cons. représentées en hongrois par *ny*, *ly*, *ty*, *dy*, que le basque possède aussi (*ñ*, *ll*, *tt* des transc. ordin.; *d* euph. mouillé pas écrit); et il affecte le signe minute à la „mouillirung" des consonnes. Déjà

pour *tch*, *j* ou *g'* pour *dj*), le point en dessous pour les cérébrales (linguales), l'*ü* allemand pour le son de l'*u* français, etc. Après avoir attribué le *tilde* aux voy. nasales, le pr. B. modifie par le même *tilde* le *n* et le *t* palatals (*gn* fr. et ital., *ty* hongrois), le *c* qui exprime l'explosive dure palatale [1]), le *s* qui correspondant à la deuxième sifflante sanscrite linguale (*ṣ*) et le *l* représentant du *ll* espagnol. Je n'aime pas beaucoup le *j*, le *s* et le *z* surmontés d'une croix, le premier correspondant à *dj* français. Citons encore le *b* et le *r* pointés en dessus, *b* continu et *r* dur; les *j*, *y*, *s*, *z* bouclés; le *æ* représentant le son de *a* bref anglais. Il y a aussi le *d* doublement bouclé qui transcrit un son spécial à la variété souletine de Roncal intermédiaire entre *r*, *d* et *l*: ce son que le pr. B. dit (p. XII de ses observ.) exister en finnois et dans d'autres langues, je ne l'ai jamais entendu; c'est probablement une cérébrale que le *ḍ* représenterait alors tout naturellement. C'est le moment de faire remarquer qu'à mon avis le *ch* labourdin n'est pas exactement le *ch* français, *sch* allemand; il me paraît intermédiaire entre *sch* et *ch* all. (de *mich*), mais plus près du second,

---

M. Fr. Ribáry avait figuré par *ń* et *ĺ* les *ll* et *ñ* basque dans son travail en magyare sur l'euscara, *a baszk nyelv ismertetése* (*Nyelvtud. közlem.*, V, p. 37—75 et 426—474).

[1]) Le pr. B. dit: „Nous ne saurions admettre avec Lepsius la „complexité du '*ch*' espagnol ou basque, et du '*z*' dur italien ou *tz* „basque . . . . Nous regardons avec Rask et d'autres linguistes de pre„mier ordre, le 'ch' et le 'tz' basques comme des sons parfaitement „simples, car ni un Basque, ni un Italien, ni un Espagnol quant à son „'ch', n'éprouveront la moindre difficulté à prolonger ces sons jusqu'à „perte d'haleine, sans que la continuité modifie en rien la qualité qu'ils „avaient au commencement de leur production, ce qui à coup sûr „serait ni plus ni moins qu'une impossibilité, si 'ch' et 'tz' basques „avaient *ṣ* et *z* pour leur second élément phonétique. Il en est de „même de la simplicité de notre 'dj', de notre 'dz' et du 'ts' basque". (*Verbe*, Observ. à la suite de l'alphabet).

comme le *s* lab. est entre *s* fr. et *sch* all., mais plus voisin du second: cela est très-sensible, lorsqu'un basque de Sare p. ex. parle français et qu'il prononce les mots *champ, chanson* ou lorsque, parlant espagnol, il dit *usted, señor,* etc. Pour en revenir aux transcriptions du pr. B., j'approuve fort en revanche l'*u* avec un point au dessus pour exprimer le son intermédiaire entre *u* et *ü*. Du reste, tout ceci n'a qu'une importance assez secondaire; l'essentiel est que le pr. B. s'est préoccupé de distinguer nettement les divers sons qu'il a observés et sur lesquels il donne, chemin faisant, des détails aussi complets que curieux (p. XII, XIV, XV, XXX, XXXI, XXXII, et notes). Je cite un exemple: „le *y* indépendant de la loi „de l'affinité (c.-à-d. non euphonique) se permute en *y* „bouclé (entre *g* et *d* mouillés) en lab., en nav. occ., en. „nav. or.; en *j* bouclé (*d* mouillé légèrement sifflant) en bisc. „occid.; en *j* sans point (*jota* esp.) en guip., en bisc. „occ. d'Orozco, en nav. sept. d'Huarte-Araquil et d'Araiz, „en nav. mér. de Puente la Reina; en *j* (j fr.) en sou-„letin; en *s* avec tilde (*ch* fr.) en bisc. d'Oñate, en nav. „mér., en aezc., en salaz., en ronc. Il reste *y* en nav. „sept. et en nav. mér. d'Erro et de Burguete“ (p. XXX, note 6). Une autre note nous apprend que le *h* aspiré existe en Espagne, mais dans une seule commune, Zugarramurdi, et qu'au contraire en France il n'existe plus dans les communes de Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Urrugne, Hendaye et Biriatou „dans la variété de St J. „de Luz toutefois, l'*h* commence à reparaître à Ascain, et „encore plus à Guétary et à Bidart, mais jamais autant „que dans les autres variétés du labourdin. Ce dernier „d'ailleurs, excepté le sous-dialecte d'Arcangues qui est „mêlé de bas-nav. occ., ne se sert pas aussi souvent de „l'*h* que les trois autres dial. de France. On dirait que „ce son tend à disparaître, quoique très-lentement du lab.

„en général. Le souletin, au contraire, fait un grand „usage de l'*h*, mais par une anomalie assez bizarre, il „le supprime presque toujours dans ses terminatifs“ verbaux, excepté „si l'*h* n'est pas initial“ (p. XV, note 3)

Quant à la division du basque en huit dialectes, formant trois grands groupes, elle me paraît fondée de tout point; aussi crois-je devoir reproduire le tableau du pr. B.

A	I. Biscaïen . .		1. Oriental: Marquina. 2. Occidental: Guernica, Bermeo, Plencia, Arratia, Orozco, Arrigorriaga, Ochandiano. 3. du Guipuzcoa: Vergara, Salinas.
B	II. Guipuscoan		4. Septentrional: Hernani, Tolosa, Aspeitia. 5. Méridional: Cegama. 6. de Navarre: Burunda, Echarri-Aranaz.
B	III. haut-Navarrais Septentrional		7. d'Ulzama: Lizaso. 8. de Baztan: Elizondo. 9. de las Cinco Villas: Vera. 10. d'Araquil: Huarte-Araquil. 11. d'Araiz: Inza. 12. du Guipuzcoa: Irun.
B	IV. Labourdin .		13. Propre: Sare, Ainhoa, Saint-Jean-de-Luz. 14. Hybride: Arcangues.
B	V. haut-Navarrais méridional		15. Cis-pampelunais: Egües, Olaibar, Arce, Erro, Burguete. 16. d'Ilzarbe: Puente la Reina. 17. Ultra-pampelunais: Olza, Zizur, Gulina.

C	VI. Souletin	18. Propre: Tardets. 19. Roncalais: Vidangoz, Urzainqui, Uztarroz.
	VII. Bas-Navarrais Oriental	20. Cizo-Mixain: Cize, Mixe, Bardos, Arberoue. 21. de l'Adour: Briscous, Urcuit. 22. Salazarais: Salazar.
	VIII. Bas-Navarrais Occidental	23. Baïgorrien: Baïgorry. 24. du Labourd: Ustaritz, Mendionde. 25. Aezcoan: Aezcoa.

Relativement au labourdin, on lit au 1er tableau préliminaire (note à la note 3): „je déclare ne considérer „comme du labourdin que le basque des communes qui „suivent: I. 1. Sare, Saint-Pée, Ahetze, Zugarramurdi „(Espagne), Urdax (Espagne); 2. Ainhoa; 3. Saint-Jean-de „Luz, Ciboure, Urrugne avec Béhobie, Hendaye, Biriatou, „Ascain, Guétary, Bidart; II. Arcangues, Bassussary, „Arbonne."

Pour donner une idée des différences qui séparent ces dialectes, je reproduis ci-dessous, d'après les tableaux du pr. B. le paradigme du présent indicatif de „avoir", dans les huit dialectes et dans les trois variétés d'Aezcoa. Salazar et Roncal. Je range les dial. dans un ordre différent et je rejette au pluriel, on verra plus loin pourquoi, les formes en *zu*:

	Biscayen	*Guipuzcoan*	*Labourdin*	*Nav. Occid.*
je l'ai	dot	det	dut	dut
tu l'as	dok	dek	duk	duk
il l'a	dau	du, deu	du	du
nous l'avons	dogu	degu	dugu	duu
vous l'avez	dozu	dezu	duzu	duzu
	dozube	dezute	duzue	duzii
ils l'ont	dabe	dute	dute	dute

Nav. Or.	*Souletin*	*Nav. Mér.*	*Nav. Sept.*
dut . . .	düt . . .	dut	dut
duk . . .	dük . . .	duk	duk
du . . .	dü . . .	du	du
duu . . .	dügü . . .	dugu . . .	dugu
{zu . . .	düzü . . .	duzu. . . .	duzu
{zie . . .	düzie . .	duze	duzie
dute . .	die . . .	dute	dute

aezcoan	*salazarais*	*roncalais*
dut	dut	duḍ
duk	duk	duk
du	du	du
dugu . . .	dugu	digu
{duzu . . .	zu	tzu
{duzie . . .	zie	tzei
dute	die	dei

On a déjà par ce tableau une idée de la variabilité des formes verbales; encore un exemple significatif emprunté au pr. B. (p. XXV):

„il avait moi“ se dit

1. *ninduen* en guipuscoan
2. *ninduun* „ „ de Goyerri
3. *nindun* „ „ de Cegama
4. *ninduan* en biscayen
5. *nendun* „ „ occid.
6. *nenduin* „ „ „ d'Orozco
1. *ninduen* en labourdin
7. *ninduben* „ „ de St J^{n} de Luz
8. *nindin* „ „ d'Arcangues
9. *nündian* en souletin
10. *nündin* „ „ de Barcus
11. *nindion* „ „ roncalais
12. *nindien* „ „ „ d'Uztarroz

1. *ninduen*	en nav.	sept.		
13. *nindue*	„ „	mérid.		
14. *nindiin*	„ „	occ.		
15. *nintüin*	„ „	„	d'Ustaritz	
13. *nindue*	„ „	„	d'Aezcoa	
12. *nindien*	en nav.	or.		
14. *nindiin*	„ „	„	d'Arberone	
16. *nintiin*	„ „	„	de Briscons	
17. *nintzan*	„ „	„	de Salazar	

J'ai hâte d'arriver à la question fondamentale, celle de la nature et de l'essence du verbe basque, sur laquelle j'ai le très-vif regret d'être en désaccord absolu avec le pr. B. Malgré les faits nouveaux, les formes jusqu'ici de moi inconnues, les renseignements nombreux et importants que ses publications m'ont fournis, je persiste dans mon opinion première, plusieurs fois déjà énoncée dans cette *Revue,* sur l'impossibilité de considérer le verbe basque comme n'ayant pas un radical à sens verbal. Au surplus, le motif principal du désaccord entre le pr. B. et moi vient de la différence radicale des méthodes que nous suivons: on dirait parfois que nous ne parlons pas le même langage. M. B. se rattache manifestement en effet à l'école métaphysique, témoin d'abord l'épigraphe de son livre citée plus haut, témoin aussi des passages tels que les suivants: „*itz* guip., nav. sept., nav. mér.; „*hitz* lab., nav. occ., nav. or.; *berba* bisc., mot, parole, „Verbe, Dieu, être par excellence“ „(p. XXIV); „Après avoir nié la présence d'un nom „verbal dans les terminatifs verbaux purs, on sera peut-„être surpris de nous entendre dire que le verbe lui-„même n'appartient à aucun des éléments, pris isolément, „dont ces terminatifs se composent. Pourquoi donc les „nommer terminatifs verbaux? Parce que le Verbe ne „peut être saisi que par eux et avec eux. Est-ce donc

„comme le produit de l'union de ces éléments matériels „de la parole que nous devons considérer ce Verbe, im„matériel lui-même? Loin de nous cette pensée que nous „nous félicitons de ne pas avoir et que nous sommes „loin par conséquent d'envier à ceux qui l'auraient. Le „Verbe pur est pour nous quelque chose d'insaisissable, „qui se manifeste toutefois au milieu d'éléments matériels „fort saisissables et qui, loin d'en être le produit, les „domine de toute sa puissance en les vivifiant. Le Verbe c'est la Vie“ (p. 159). Je cite ces passages pour bien montrer à quel point de vue s'est placé l'éminent philologue que je critique. Quant au fond de sa doctrine, je n'ai ni à la juger ni à l'apprécier ici, mais j'y crois de tout point applicables les paroles suivantes: „L'expérience „enseigne invinciblement que, de même qu'il n'y a pas „plus d'effet sans cause que de cause sans effet, il n'y „a pas davantage de fonction sans organe que d'organe „sans fonction. Quiconque tient le langage articulé comme „indépendant d'un organe, donne la main, qu'il le veuille „ou non, à quiconque croit à la pensée sans matière, au „composé sans composants, à la sécrétion par elle-même, „à une création quelconque, à un créateur incréé ou se „créant de soi, en un mot à l'effet sans cause“ (Hovelacque, *Instructions*, p. 14).

Je trouve exposée la théorie verbale du pr. B. aux p. XI, XIII, XVII, XIX, XX, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII (et notes), 159—160, et au tableau de la p. XXXIII (classification des terminatifs en deux types). De ces divers passages résulte un système que je crois pouvoir formuler de la manière suivante: — Le basque n'a pas à proprement parler de verbes analogues à ceux des autres langues connues du pr. B.; les expressions qui correspondent aux verbes de ces langues sont, si l'on en excepte le verbe „avoir“, des périphrases composées

1⁰ d'un nom verbal (à sens d'action), soit à l'état de radical, soit modifié par des suffixes; 2⁰ d'un terminatif verbal pur. Car le basque n'a qu'un Verbe. Quant au verbe „avoir" des langues connues du pr. B., il n'est représenté en basque que par les terminatifs verbaux purs. Ceux-ci se composent essentiellement de syllabes pronominales, dont l'union est une condition nécessaire à la manifestation de la verbalité (sens verbal). Ces terminatifs, étant toujours en basque à régime direct, ne sauraient avoir que la voix transitive (voy. p. XXXIII). Il n'y a que les noms verbisés qui soient susceptibles de deux voix; non pas tous, il s'en faut bien, mais le plus important de tous en tout cas; car *izan,* dans presque tous les dialectes, signifie „avoir" et „être", de même que *il*, *ill* signifie „tuer" et „mourir". La voix transitive exprime essentiellement l'action; et, par suite, l'objet de l'action, le régime direct, en est l'élément essentiel et principal; aussi est-elle constituée uniquement par des pronoms dans ses temps et modes primaires. La voix intransitive exprime seulement l'être, la permanence; elle est constituée par l'union de pronoms rég. ind. ou suj. avec les noms verbaux signifiant „être" ou „demeurer"; la même composition se retrouve dans les temps secondaires de la voix transitive, dérivés manifestement de noms verbaux ayant le sens de „avoir" ou „faire". Les terminatifs purs, c. à d. exclusivement pronominaux, n'existent réellement qu'aux modes indicatif, conditionnel, condition. suppositif, condit. optatif de la voix transitive, auxquels modes un nom verbal radical est introuvable, tandis que les autres modes se forment des radicaux *izan* „été", *egin* „fait", *egon* ou *egoki* „demeuré". D'ailleurs, deux temps seuls, le présent et l'imparfait de l'indicatif, sont primitifs: c'est d'eux que se forment par dérivation tous les autres temps et modes.

Je crois utile d'ajouter quelques citations textuelles: „Les éléments constitutifs des terminatifs verbaux „purs“ „consistent essentiellement en pronoms soit à l'état de „sujet, soit à l'état de régime direct ou indirect, soit à „celui d'allocution. Ils se trouvent tantôt au singulier, „tantôt au pluriel. Des lettres pronominales, tenant lieu „de pronom, des syllabes caractéristiques de modes ou „de futur, des lettres euphoniques pour faciliter l'union „intime de tous ces éléments, complètent la série. Au „moment de l'union, le Verbe, avec sa qualité essentielle, „l'affirmation, se manifeste. Le présent et le passé sont „indiqués, selon nous, non pas par la nature des éléments, „mais par leur disposition. Le sujet singulier de troisième „personne est toujours sous-entendu: il est tel par cela „même qu'il n'est ni de première, ni de seconde personne „des deux nombres, ni de troisième personne du pluriel“ (p. 159).

L'élément principal de tout le Verbe, c'est le pron. dém. prochain soit isolé 1⁰ au nominatif *au* ou *dau* „ceci“, cf. p. XI note 1: „Variantes de *au,* guip.; bisc.; nav. „sept. = *hau* lab.; soul.; nav. occ.; nav. or. = *gau* nav. „mér.; nav. occ. d'Aezcoa = *kau* nav. or. de Salazar = „*kaur* soul. de Roncal. Entre *g* et *d* la permutation n'est „pas rare en basque, de sorte que *dau*, tel qu'on le ren- „contre dans les terminatifs, pourrait être considéré „comme synonyme de *gau.* Nous sommes portés à croire „que l'ordre chronologique du changement de la consonne, „dans les démonstratifs isolés, a été le suivant: *k*, *g*, *h*. „De *kau* se serait formé *gau*, et de celui-ci, *hau*“ 2⁰ au datif *oni* „à ceci“, cf. p. XI note 4: „Variantes de *oni* „guip.; bisc.; nav. sept.; = *huni* lab.; soul.; nav. occ.; „nav. or. = *goni* nav. mér.; nav. occ. d'Aezcoa; = *gonei* „nav. mér. = *onei* nav. mér. d'Olza = *koni* nav. or. de „Salazar; soul. de Roncal“; — soit réuni aux pronoms

personnels *ni, hi, gu, zu,* et formant avec eux les pron. réfl. „moi-même, etc“, *nau, hau, gau, zau* (p. XIII note 3, XVI) actuellement même (p. XIII note 2) nav. de Fr. *nihau, hihau, guhau,* et *zuhau* „toi-même (respectueux)“ dont la var. *zeroni* est réprésentée par le *zo* des *duzo* „tu l'as“, *zuzo* „aie-le“, du h. nav. sept. de Beinza Labayen (p. XVII). Il s'ensuit que par exemple *nauzu* „tu m'as (resp.)“ doit s'analyser *nau* moi-même, *zu* toi; *diozu* „tu le lui as (resp.)“ par *di* le, *o* à lui, *zu* toi; cf. p. 159: „on n'oubliera pas . . . que lorsque en basque on réunit „les éléments pronominaux *di, o, zu* de manière à con„stituer *diozu,* quoique morphologiquement ces trois élé„ments n'expriment que *le lui tu,* le sens verbal de *tu* „*le lui as* s'y affirme à l'instant même par l'effet de la „Vie du Verbe qui y trouve, pour ainsi dire, un milieu „propre à sa manifestation“. — La conjugaison périphrastique est donc la seule naturelle, la seule possible pour ainsi dire; elle est formée du Verbe et de noms verbaux déclinés. Quant aux formes telles que *nator* „je viens“, *dakit* „je le sais“, ce sont seulement des noms verbisés exceptionnellement produits par la réunion du Verbe avec les noms d'action, sans doute sous une influence indo-européenne relativement moderne.

Cette théorie est évidemment contestable, quoique par sa base métaphysique, immatérielle, elle échappe à la discussion scientifique. D'abord, selon moi, le pr. B. étend beaucoup trop le tableau des permutations de chaque élément. Je n'admets pas par ex. que *au* soit permuté en *i-u, i-ü, ü-i,* dans les var. lab. *ninduen,* nav. occ. *nintüin,* soul. *nündian* „il m'avait“. Je crois avec M. B. que *nd, nt* sont là rédondants (p. XXIV), mais je crois que la voyelle précedant ces *nd, nt* est purement euphonique et adventice et ne fait point partie de la permutation de *au,* si la voy. rad. est *au* (pour moi

c'est *u*); il m'est pénible d'admettre que les deux lettres superflues se soient intercalées entre *i* et *u*, représentant respectivement les deux éléments de la voy. dipht. *au*. Je sais bien que *zaitu*, *gaitu* „il vous a, il nous a", semblent présenter de pareilles intercalations; Van Eijs l'admet dans son excellent *Essai de Grammaire*, p. 106 [1]) mais il y a là selon moi une explication erronée: dans le soi-disant *it* de pluralité, l'élément essentiel me paraît être le *t*, provenant du *te* si fréquent dans le verbe, cf. *du* lab. „il l'a", *dute* „ils l'ont"; *dezu* guip. „vous l'avez (sing. resp.)", *dezute* „vous l'avez (plur.)"; l'*i* ne serait qu'un affaiblissement, qu'un permutant de la voy. rad., gunée ou non, redoublée pour séparer le *t* de plur. de la cons. init., par euphonie. Mais je vais plus loin: *au* n'est certainement pour moi qu'une forme secondaire, un renforcement, un *guna* de *u*, car l'examen des tableaux reproduits ci-dessus montre la présence générale de *u*, et non *au*, dans l'indicatif prés. primitif de *dut* dont le lab. se rapproche le plus. Aussi j'explique la formation de *ninduen*, etc. par un redoublement de la 1e cons. de l'imp. *nuen* avec *e*, *i* euph., **ninuen*, et renf. postérieur de *n* en *nd*, *ninduen*. Exemples de redoublements analogues: *ninei* „je le pourrais", *lilei* „tu le pourrais" bisc. d'Orozco, comparé à *nei*, *lei*, même sens, bisc. de Zamudio (p. XXIV); exemples de *n* renforcé en *nd*: *ginden* „nous étions", *zinden* „vous étiez" b. nav. or. de Bardos, *ginda*, *zinda* h. nav. mér. de Puente, comparés à *ginen*,

---

[1]) Malgré des critiques sévères, et autorisées, que j'ai entendues adresser à M. Van Eijs, je crois devoir maintenir l'épithète d'excellent et continuer à recommander ce petit livre, conçu dans un très-bon esprit. Sans doute, il est incomplet et contient des erreurs sérieuses, mais il est sans contredit, à mon point de vue, l'ouvrage d'ensemble le plus méthodique qui ait encore été écrit sur la langue basque.

zinen lab. et *gina, zina* h. nav. mér. (p. XXVII). En résumé, pour moi, toutes les permutations de la voy. rad. de *dut* „avoir“ s'expliquent 1⁰ par *u* primitif gunable en *au, eu;* 2⁰ par la réduction du guna à la voy. de renf. *a, e* (*det* pr. * *deut,* cf. *deu* 3ᵉ p. s.) ou sa contraction (*au* en *o, dot* pr. * *daut,* cf. *dau*); 3⁰ par la permut. de *u* en *i* (*au* et *eu* par suite en *ai, ei*).

Toute la question verbale est donc ramenée à ceci: *u* radical, qu'on retrouve partout à l'ind. prés. et imp., signifie-t-il „ceci“ ou „lui“, ou bien a-t-il le sens de „avoir“. Je suis de la dernière opinion 1⁰ parce que *dut* signifiant „je l'ai“, ce mot doit renfermer les éléments matériels signifiant *le, avoir* et *je, d-u-t;* 2⁰ parce qu'il ne m'est point démontré que les formes telles que *dakart* „je le porte“, *dakusat* „je le vois“, etc. sont relativement plus modernes que *dut*; et parce que dans ces expressions les radicaux *ekar, ekus* dont le sens verbal est indéniable correspondent exactement à l'*u* de *dut*: on ne saurait expliquer que *dakart* puisse être produit par l'intercalation de *ekar* dans *dut*; 3⁰ parce que le radical *u* existe dans *ukhen* = *ukhan* = *ukan* = *ekun* „avoir“; cf. impér. *uc* „habe“, *bu* „habeat“, *bute* „habeant“ (Oihenart, *Notitia,* 1ʳᵉ éd., p. 65). Mais, dit le pr. B. (p. 159), que faites-vous du *k*? *ukan* devrait faire *dukat* et non *dut*: jamais le *k* ne disparaît ainsi; les explosives fortes persistent à l'encontre des douces. Il y a pourtant dans le verbe, des exemples de chute de *k,* mais toujours après ou avant *i*. Néanmoins *kan* de *ukan* ne pourrait-il pas être adventif et étranger au radical? car, la comparaison des dial. ne permet pas de douter que les fin. *n, i, ki, tu* de part. pas. ne soient de simples dérivatives; cf. *eskaini* lab. = *eskeñi* guip. = *eskentü* soul. „offert“, *bidali* bas. nav. = *bidaldu* guip. = *bialdu* bisc. „envoyé“, *aztu* bisc. = *ahatzi* bas. nav. = *ahantzi* lab. „oublié“, *jarraitu*

bisc. = *yarraiki* lab. „suivi“. Ne peut-il pas en être de même de *kan, khan?*

On m'objectera, non sans raison, que dans les imparfaits transitifs où l'expression verbale commence par le signe du sujet, le représentant du régime direct *d* initial (qui n'est pas plus expliqué pour moi que le *t* final sujet ou rég. de 1re pers.) disparaît. Aucun élément phonique n'exprime donc plus ce régime toujours inséparable cependant du verbe transitif basque. Je répondrai que je préfère me prononcer pour la présence du verbe et l'absence du pronom que pour l'hypothèse contraire; le verbe sera réellement indiqué et le régime virtuellement. Pourquoi d'ailleurs le pronom radical *au* aurait-il gardé au prés. sa cons. init. ancienne *d* et l'aurait il perdue à l'imparf.? Comment expliquer que *ni* + *dau* + *n* fait *nuen, neban, nian* tandis que *dau* + *t* fait *dot, dut, det?* Ne pourrais-je pas demander aussi, s'il ne conviendrait pas, peut-être, de regarder la forme actuelle des imparfaits transitifs comme un reste d'une forme indéterminée (subjective) jadis en usage et depuis longtemps perdue? Il est remarquable en effet que les deux imparf., trans. et intrans., soient de même forme (*n-u-(e)-n*, je l'avais; *n-intz-(e)-n*, j'étais), lorsque les deux présents sont de formes très-différentes (*d-u-t*, je l'ai; *n-iz*, je suis). Le basque ne possède pas la forme transitive absolue, sans régime réel ou virtuel, qu'ont beaucoup d'autres langues anaryennes. Le basque ne peut traduire la phrase: „il prend un manteau, j'en prends un aussi“ que par „il le „prend son manteau, moi aussi je le prends un“ *hartzen du bere kapa, nik ere bat hartzen dut,* mais le magyare dit „il le prend son manteau, moi aussi je prends cela“ *ő veszi köpönyegét, en is azt veszek,* avec *veszek* „je prends“ et non *veszem* „je le prend“. Le hongrois, du reste, à l'exemple du basque, exprime le régime dans le verbe

même quand il est déjà exprimé dans la phrase: *látom az erdöt* „je la vois la forêt“ (et non *látok* „je vois“) = basq. *oihana ikusten dut (dakusat,* simple). L'algonquin a les deux formes comme le magyare: *ni sakiha* „je l'aime“, *ni sakijike* „j'aime“; l'iroquois également: *katkahtos* „je vois“ et *riatkatos* „je le vois“. Les langues dravidiennes au contraire n'expriment jamais le régime dans le verbe.

Mais puisque le pr. B. reconnaît un radical verbal à l'une des deux voix, l'intransitive, pourquoi veut-il, que le radical patent de l'autre, qui est pour lui *au*, soit exclusivement pronominal? Sans doute *au* est actuellement un pronom signifiant „ce-ci“, mais est-il prouvé, est-il sûr que cet *au* soit identique au radical de *dut*? La linguistique ne révèle-t-elle pas l'existence ancienne, dans l'aryaque primitif, de monosyllabes de même son et à significations absolument diverses?

La théorie du pr. B. est d'ailleurs incontestablement plus positive que celle de M. l'abbé Inchanspe, par exemple, qui refuse un radical verbal à tout le verbe, même à la voix intransitive. Or il n'est pas très-difficile de démontrer, dans toute la conjugaison de *niz*, la présence du radical *iz*. M. B. le reconnaît en ces termes: „on dirait que dans l'intransitif le nom verbal *izan* se „manifeste plus ou moins clairement à l'indicatif et aux „autres modes. On peut citer *niz*, synonyme de *naiz* ou „*naz*, et *litzateke* synonyme de *lirake*. Ce dernier termi„natif fait supposer que *dira, zira, ziran*, ont eu jadis „pour synonymes *ditzate, zitzate, zitzaten*. La présence „du nom verbal *izan* que l'on a bien de la peine à dé„montrer en *dira*, etc. ne saurait être méconnue en *dit„zate* hypothétique, connue elle ne l'est pas non plus „dans le terminatif à existence réelle *litzateke* ou *lizateke*, „synonyme de *lizake*. Cependant, l'intransitif, il faut bien

„l'admettre, résiste en général à l'analyse plus que le „transitif (p. 160 note 1)“ — „dans *gitra*, roncalais, syn. „de *gra* „nous sommes“, on peut voir un ancien, *gitza* „hypothétique ayant perdu son *z*, ou l'ayant permuté en „*r* (p. XXVIII)“. Pour faire voir que, dans toute la conjugaison de *niz*, le rad. *iz* se manifeste, il suffira de retrouver ce rad. *iz* au prés. et à l'imparf., puisque je pense avec le pr. B. (p. 158) que „le présent et le passé „de l'indicatif peuvent être considérés comme les deux „seuls temps radicaux“, sans parler de l'impératif *biz* „qu'il soit“. Je n'ai qu'à chercher à reconstituer les formes primitives de ces temps, et à mettre par conséquent en regard leurs diverses variantes dialectales, les formes dérivées exprimant les relations indirectes, et les temps et modes dérivés. Je ne veux pas reproduire ici ces tableaux à cause de leur développement; mais tout le monde pourra les reconstituer d'une manière suffisante en consultant, si l'on ne peut se procurer le livre du pr. B., les ouvrages de Zavala, Inchauspe, Lardizabal et Dartayet, [1]) sans oublier les précieuses formes biscayennes *bagintz* „si nous étions“, *bazintz* „si vous étiez“, *balitzaz* „s'ils étaient“. De cette comparaison résultent les primitifs suivants: [2])

---

[1]) Ces ouvrages sont intitulés 1° *Zavala*, el Verbo vizcaino, *Saint-Sébastien*, 1848; 2° *Lardizabal*, Gramática vascongada, *S. Sébastien*, 1856; 3° *Inchauspe*, le Verbe basque (souletin), *Bayonne*, 1858; 4° *Le mécanisme de* la construction *du Verbe basque* en dialectes du Labourd et des pays limithrophes (Basse-Navarre), *Bayonne*, 1867; extrait de la 2e édition (encore sous presse) du *Guide ou Manuel de la conversation français-basque*, anonyme, qu'on sait être de l'abbé Dartayet, ancien curé de Macaye.

[2]) Comment expliquer en revanche la formation des nombreuses variantes actuelles? — Étant donnés les primitifs ci-dessus, voici, selon moi, tout ce qui a dû arriver: 1° maintien des *i* radicaux, *niz*, *hiz* (bas-nav., soul.); 2° guna de *i* par *a*, *naiz*, *haiz*, **daiz*, **gaizaz*,

Présent.	Imparfait.
niz	*ninz*
kiz [1])	*kinz* [1])
diz	? *iz*
gizaz	*ginzaz*
zizaz	*zinzaz*
dizaz	? *izaz*

Le radical *iz* de *izan* se retrouve donc dans toute la conjugaison de la soi-disant voix intransitive, et si *iz* est incontestablement un radical verbal signifiant „être“,

---

etc. (les 2 prem. seuls en ht-nav., guip., lab.); 3⁰ réduction du guna à la voyelle de renforcement, *naz*, *haz*, **daz*, **gazaz*, etc. (les 2 prem. seuls en bisc.); 4⁰ chute du *z* final au pluriel où il est un signe de plur. pléonastique mais d'un emploi constant, cf. *zatoz* bisc. „vous venez“, *gathortzi* lab. „nous venons“, *doatza* soul. „ils vont“; ceci a eu lieu avant ou après le guna, **giza*, **gaza*, prototypes nécessaires de *gara*, *gira*. La 3ᵉ pers. sing. a perdu son *z* final radical dans tous les dial.: *da* pr. **daz* pr. **daiz* pr. **diz.*; 5⁰ changement en *r* aux trois pluriels du *z* radical entre deux voy., avant ou après le guna, *gira*, *gara*, *dira*; 6⁰ mutation des voyelles, *gare*, *gera*, *dira* et même *dere* ht-nav. mér. Les primitifs reparaissent dans les dérivés tels que gip. *gatzazkio* „nous étions à lui“. Aussi ne dirai-je pas avec le pr. B. (p. XIII, note 3): „On reconnaît, comme sujet, cette même syllabe *nau*, composée „de *ni* et *au* et avec le sens de *moi-même*, dans *natzayo* 'je lui suis' et dans *nitzayo*, sa variante“. Pour moi, il faut analyser *yo* à lui, *n* je et *atz* réduit de *aitz* guné de *itz* renforcé de *iz* „être.“

[1]) Je crois en effet que le *k* final de *duk* est un meilleur représentant du pron. 2 pers. sing. primitif que le *h* initial de *haiz*, *huen*, disparu complètement dans les dial. espagnols. La conservation du *k* s'appuyant sur une voyelle précédente est plus admissible que le changement en *k* de l'aspirée finale. Si maintenant, on remarque que dans le verbe *o*, *u* représentent souvent le pron. de 3ᵉ pers., on peut croire que les pron. primitifs basques étaient *ni*, *ki*, *o*. Il y aurait une singulière analogie entre les pron. basques et les sémitiques d'une part, entre les pron. basques et les algonquins de l'autre: je me hâte d'ajouter que je ne conclus rien de ces ressemblances. — Les initiales des 3ᵉˢ pers. imparf. sont incertaines.

u qui est le radical patent de toute l'autre voix, doit être aussi verbal et doit être l'expression phonique, l'élément matériel de l'idée „avoir". Mais le pr. B. me dira qu'il retrouve *iz* dans le *eza* du subj. act. (p. 158); est-ce bien démontré? Quant à l'argument que *izan* signifie à la fois „avoir" et „être" dans la plupart des dialectes, il tombe devant l'exception très réelle du souletin et de ses annexes qui ont pour „avoir" *ukhan, ukhen.* [1]

Ainsi, il ne me semble pas qu'il y ait des raisons suffisantes pour considérer *dut* d'une part, et p. ex. *dakit* „je le sais" de l'autre, comme diversement formés. Les uns et les autres sont à mes yeux des verbes simples ou des noms verbisés, comme le pr. B. appelle les derniers (p. 159). et comme il les retrouve même dans la conj. de son Verbe unique, puis qu'il voit *izan*, *egi*, *egoki* aux subj., cond. et potentiels (tabl. sl. p. XXXIII et note 4 du dixième tabl. supl. de la 2e partie). Au sujet de ce *ki* de *egoki* qu'on me permette une digression. Je proposerai volontiers de regarder le *ki*, si fréquent, particulièrement aux subj., dans les formes de relat. indir., comme un véritable signe spécial du datif. J'analyserais donc *doakit*, *d* „il", *oa* „aller", *ki* „à", *t* „moi"; cf. *hagokigu* „tu restes à nous", etc. Ce *ki* est souvent réduit à *k: zako* b. nav. „il est à lui", *zeraukan* bas-nav. „il l'avait à lui"; d'autres fois, il n'est représenté que par un *y* euph., produit sans doute après la chûte du *k: arraika* = *harrayo* „suis à lui (sequere)". Dans la plupart des cas, le pr. B. rattache ce *ki* au radical hypothétique *egoki:* je crois d'autant moins cette explication exacte que je ne pense pas démontrée la présence de

[1]) M. Archu, qui est pourtant un souletin, traduit de même *izan* à la fois par „avoir" et „être". Van Eijs a déjà relevé les traductions fantaisistes de *dut* „je suis, mot à mot" et „j'ai, littéralement" (*Archu*, Fables de Lafontaine en basque, *La Réole*, 1848, p. 45).

egon ou *egoki* „resté“, dans la conj. de *niz*. Dans d'autres cas, M. B. explique *ki* par rédondance (*kik*, *kin* „à toi, homme, — femme“, p. XXVIII). Dans *kigu* „à nous“, il voit, p. XIV, un pléonasme: *zaukiu* bas-nav. „il est à nous“ est, dit-il, pour *zaukigu* pr. *zaukugu* (cf. Roncalais *daikugu* „il l'a à nous“) pr. *zau* + *gu* + *gu* avec *k* = *g* après dipht.; mais la mutabilité de *i* et *u* explique ces changements et, selon moi, *daikugu* soul. de R. a pr. primitif *daukigu*.

Avant de quitter cet important sujet du verbe, j'ai encore une remarque à faire. Le pr. B. a rencontré dans la plupart des dialectes, mais pas dans tous, des formes verbales particulières, que pour ma part j'ai souvent constatées en labourdin: „quelques noms verbisés „d'un genre particulier, qui prouvent jusqu'à l'évidence „la tendance du nom verbal, non seulement à s'unir, mais „aussi à pénétrer le terminatif en s'y intercalant, d'une „manière qui n'est pas sans analogie avec ce que l'on „observe dans *deramat, demagu*, etc.“ (p. 160). Ces formes sont surtout fréquentes en labourdin et en haut-navarrais; ex. *errateuzu* „vous dites“, *emateinat* „je le donne, ô toi femme“, *behauzu* „vous l'avez besoin“, *nauzu* „vous l'avez volonté“ (lab.); *yateuntzu* „vous le mangez“, *biaurtzu* „vous l'avez besoin“ (Véra); *ṣataunt* „je le mange“ (Olza); *jankot* „je le mangerai“ (Puente la Reina) pour *erraten dut, ematen dainat, behar duzu, nahi duzu; yaten duzu, biar duzu; ṣaten dut; janko dut.* Je repousse l'assimilation; il y a ici pour moi de simples abréviations, contractions, modifications euphoniques, aisément explicables par chute de *d* après nasalisation des finales en *en*, métathèse, chute des syllabes redoublées: le lab. vulg. dit constamment *tu* pr. *ditu* „il les a“ (p. XXVIII); Axular, dans son *Gueroco guero* ne se gêne pas pour écrire p. e. *ibenceintut* pr. *ibencen ditut* „je les mets“

(p. 325) et *pairatuco ituçu* pr. *pairatuco dituçu* „vous les souffrirez“ (p. 310). Aucune analogie entre *deramat*, *d*-le, *eraman*-porter, *t*-je „je le porte“, et *yateut* pour *yaten* „en action de manger“ + *dut* „je l'ai“ où le *d* de *dut* a disparu entre deux voy., suivant une règle générale (cf. *Revue,* III, p. 449, n⁰ 62), après chute de *n* ou nasalis. du *e* de *yaten,* tout à fait comme le *d* du *hautsicoituçu* pr. *hautsico dituçu* d'Axular (p. 113) „confringes“. Il y a dans ces abréviations une simple application du principe de moindre effort ou moindre action (*Baudry,* Gr. comp. des lang. clas., p. 84 et ss.), tandis que *deramat* est un dérivé verbal régulier et qui n'a encore perdu aucun de ses éléments.

On aura remarqué dans les tableaux de la conjugaison de *dut* reproduits ci-dessus que j'ai mis deux formes à la 2ᵉ pers. pl. L'une d'elles est le singulier respectueux actuel que le pr. B., avec Inchauspe, Zavala, Van Eijs etc., donne dans ses paradigmes comme la seconde du sing. Je crois que c'est là un procédé défectueux. Le rapprochement des formes en *gu* et en *zu* montre leur parallèle constant, et c'est là une des preuves de la pluralité primitive de *zu* (p. XVI.), qui est encore démontrée par la dérivation des 2ᵈᵉˢ pers. pl. actuelles: ce sont les formes pures en *zu* augmentées d'un *te* (parfois réduit à *e*) de plural., ex. *zaizte* pr. **zarezte* pr. **zarazte* „vous êtes, vous pl.“ dérivé de **zaraz, zara, zare* „vous êtes, resp. sing.“ comme *zuek* „vous“ est dérivé de *zu* par le *k* ordinaire de pluralité. Du reste, quoique actuellement singulier, *zu* ne correspond en aucun façon au „tu“ français, et, si le pr. Bonaparte trouve inexacte la trad. *dezu* „vous l'avez“, celle „tu l'as“ l'est encore plus, car il a été un temps où *dezu* ne pouvait pas se traduire autrement que „vous l'avez“. „Tu l'as“ c'est exactement *duk, dun;* il faut donc toujours distinguer les 2ᵈᵉˢ pers.

sing. des allocutives pures où le *k* et le *n* représentent ni sujet ni régime mais sont au vocatif, p. e. *dikat* guip. „je l'ai, ô toi homme"; il y a d'ailleurs aux sec. pers. sing. des formes absolument indéfinies, p. e. *huen* lab. = inus. **uan* guip. „tu l'avais" d'où se forment *ukan* „tu l'avais, ô homme", *unan* „tu l'avais, ô femme", guip., pr. **hukan* **hunan*, allocutives pléonastiques. Sans doute, *zu* est employé dans beaucoup de cas où nous dirions en français „tu", mais cela prouve uniquement que les usages de la conversation basque sont différents des nôtres; ainsi, dans le pays basque, jamais un mari ne tutoie sa femme ni les enfants leur père. Le *you* angl. et le *gij* holl. sont d'un emploi analogue au sing. au *zu* basque, mais ils servent aussi pour le pluriel. Le correspondant exact de *zu* c'est le *nîm* dravidien (anc. canara, tamoul *nîr*), jadis „vous pl." et actuellement singulier honorifique; Ziegenbald (*Grammatica damulica,* Halle, 1716) traduit *nîr* par „tu vel vos" (p. 46) comme Oihenart (*Notitia,* 2e éd., p. 60) rend *zu* par „vos singulariter sumptum" [1]). *Nîm* s'est fait un pluriel *nîñgal,* tout à fait semblable de dérivation et de sens au *zuek* basque. Je crois donc qu'il convient de traduire *zu* par „vous" parce que c'est un ancien pluriel et parce qu'il joue le même rôle au sing. que le *vous* fr. adressé à une seule personne.

J'ai fait dans les feuilles précédentes une assez large part à la critique pour avoir le droit et le devoir

---

[1]) Cf. aussi le passage (*Notitia,* 2e éd., 1656, p. 61): „pluralis „erat olim *su* et *suc, sure, suri, suças;* sed hi omnes casus nunc sin„gulariter usurpantur". Dans son *Manuel de la langue basque* (toulouse, 1826), Fl. Lécluse traduit (p. 45) *zu* par „vous sing. resp.". Darrigol (*dissertation,* p. 82) rend *zu* par „vous" et *zuek* par „vous (plur.)"; ses paradigmes verbaux sont de la forme suivante: *niz,* je suis; *hiz,* tu es; *cire,* vous (sing.) êtes; *da,* il est; *gire,* nous sommes; *cirete,* vous (plur.) êtes, etc. (p. 110).

de signaler quelques-uns des points où je crois les explications du pr. B. excellentes. Ainsi, il me paraît difficile de ne pas admettre avec lui la fluidité, la variabilité de l'initiale caractéristique de la 3 pers. sing. (p. XI); — le caractère adventice du *n* final des imparfaits et du subjonctif (p. XXVI): le haut-nav. mér. et la var. bas-nav. occ. d'Aezcoa ont les imparf. sans *n* final (p. XXIV); — l'antériorité de **kume* sur *hume, ume* „enfant, petit"; — l'emploi constant en labourdin ancien, en bisc. et en haut-nav. actuels des imparfaits du subjonctif avec le sens du passé défini [1]) de l'indicatif (note 4 du dixième tabl. suppl. à la sec. partie), p. e. *eman zezan* „il donna" et non pas seulement „qu'il donne"; Oihenart (*Notitia,* p. 66 et ss., 1ère éd., 1638; p. 69 r⁰, 2e éd., 1656) a cité le premier ces formes, habituelles à Lissarrague (*Nouveau testament,* La Rochelle, 1571), mais il distingue *zezan* et *zedin* indic. de *lezan* et *ledin* subj.; — l'explication du *i* de *erraiten* etc., par une contraction de *erra egiten* „faire l'action de dire" (note 3 du 6e tabl. de la prem. partie). D'autres explications, quoique probables, veulent peut-être encore être examinées, p. e. celle de *duenez* par *duen edo ez;* celle du suffixe *raño, raino* par *ra* + *dino, dino* étant *deno* ou *dano* abrégé de

---

[1]) Lissarrague (1571), bas-nav., emploire ces formes avec le sens du prétérit, mais Dechepare (1545), aussi bas-nav., leur donne une autre sens. Le couplet

Amore bat onhexi dut guciz soberatuqui
Ene arima eta vihoça iossi dira harequi
Haren irudi ederrori veguietan ehoqui
Harçaz orhit nadinian *vihoza doat ebaqui* (ft. 18, r⁰)

doit se traduire

J'ai accepté un amour tout à fait excessivement;
De moi l'âme et le coeur sont cousus avec elle;
Cette belle image d'elle fixée dans les yeux,
D'elle *quand je me souviens* le coeur me part fendu.

dan oro „tout ce qui est“, déjà proposée par Darrigol, *dissertation,* p. 74 (1er tableau de la prem. partie notes 4 et 7). M. B. constate avec raison (p. XX) que, même dans le verbe actif, les pronoms *zu, gu* paraissent toujours sous leur forme naturelle, *duzu, dugu;* il semble que logiquement il faudrait *duzuk, duguk* avec le *k* caractéristique de l'action: ne pourrait-on pas conclure de là l'origine relativement moderne de la double forme du nominatif, avec ou sans *k,* actif ou non actif? Ceci donnerait tort au dr. Mahn expliquant (*Denkmäler,* p. LVI) *dut* par *dunik* avec *t* pour *k.*

Pour terminer, je dois laisser de côté bien des propositions de ce livre si riche qui ouvriraient un vaste champ à la discussion. Je n'ai pu que relever quelques-unes des questions les plus graves. Un jour peut-être me sera-t-il donner de revenir sur toutes ces propositions et de les reprendre avec plus d'autorité.

Je n'essaierai pas non plus de compter les nombreux faits nouveaux, plus ou moins importants, recueillis par le pr. B. dans ses voyages et consignés par lui dans les observations qui ouvrent la deux. partie de son *Verbe* et dans ses notes. Je ne citerai qu'une des notes les plus intéressantes: „Le *r* euphonique entre deux *a,* qui „forme le défini des noms terminés en *a* à l'indéfini, n'est „en usage qu'en salazarais: *alaba,* fille, *alabara,* la fille, „mais il faut pour cela que le nom ne prenne pas de „suffixe: *alabak, alabaren* et non *alabarak, alabararen.* „Le suffixe allatif étant en *la,* au défini, il n'y a pas à „craindre que *elizara,* l'église, puisse se confendre avec „*elizara,* à l'église, car c'est de *elizala* que le salazarais „se sert dans le dernier cas. Le roncalais, au contraire, „a le suffixe allatif en *ra* et l'indéfini semblable au defini: „*eliza,* l'église, église; *elizara,* à l'église. De même *usi* „bois, *usia* le bois, *usiara* au bois. Ce dernier exemple

„prouve qu'il n'y a que le roncalais qui puisse fournir des „noms recevant le suffixe allatif au défini, sans que l'ar- „ticle se supprime ou sans que le suffixe s'altère. En „effet, en *mendiala,* à la montagne, le salazarais et le sou- „letin altèrent le suffixe tout en conservant l'article, tandis „qu'en *mendira,* les autres dialectes conservent le suffixe „sans altération, mais ils suppriment irrégulièremeut l'ar- „ticle. Le *r* euphonique, exigé en salazarais entre deux „*a,* ne se présente pas dans les terminatifs verbaux „(p. XXX, note 5)". On trouve aussi, tant dans le *Verbe* que dans l'*étude* sur les trois dialectes des hautes vallées navarraises d'Espagne, des détails de moeurs linguistiques on ne peut plus curieux: „Le traitement diminutif en *ṣu,* „qui n'existe qu'en bas-navarrais oriental lorsque la se- „conde personne ne fait pas partie du terminatif comme „sujet ou comme régime, s'emploie non seulement en par- „lant aux enfants, mais aussi entre égaux. C'est ce qui „a lieu en Cize, à Bardos, à Lahonce, à Mouguerre, à Ur- „cuit, en Salazar, et généralement dans l'arberouan. Ce- „pendant à Saint Pierre d'Irube, le diminutif ne s'emploie „qu'avec les enfants, et surtout avec les petites filles; à „Briscous, plutôt avec les petites filles qu'avec les petits „garçons, mais aussi avec les femmes inférieures, entre „femmes d'égale condition, et rarement entre hommes; à „Irissary enfin, ainsi qu'à Hélette, à Saint-Esteben, à „Isturits et à Ayherre, le traitement en *ṣu* est en usage „avec les enfants, mais surtout avec les petites filles, ainsi „qu'entre femmes d'égale condition." (2e partie, 14e tabl. suppl., note 2). — „Les Roncalais entre eux parlent espa- „gnol; avec les Roncalaises, ils parlent basque, ainsi que les „Roncalaises entre elles. On observe à peu près la même „chose à Ochagavia en Salazar. Cet usage n'a pas lieu „toutefois dans les localités roncalaises d'Uztarroz et „d'Isaba, où les hommes entre eux, comme dans les deux

„autres vallées, se servent tout aussi bien du basque que „du castillan“. (*Étude sur les dialectes d'Aezcoa* etc., p. iij).

La brochure à laquelle j'emprunte cette dernière citation n'est qu'une „première étude“ comprenant 1⁰ la conjugaison complète aux variantes près 2⁰ des phrases grammaticales comparatives. L'une des phrases, „les „femmes se furent assises“, est en aezcoan *emaztekiak ṣarri izandu zire,* en salazarais, *emazteak eseri izan zitzan,* en roncalais *emaztiak ṣaseri izan zren*; on dirait en labourdin *emaztekiak yarri izan ziren.*

En finissant, il me reste à exprimer le voeu ardent que la publication de la fin du Verbe soit prochaine: la troisième partie sera certainement la plus intéressante et la plus utile.

Je n'ai point eu, en discutant plus haut quelques points importants, l'intention de soulever une polémique dont le principal inconvénient serait de faire perdre au pr. B., ainsi qu'à moi-même, un temps beaucoup mieux employé de chaque côté à des recherches nouvelles, à des études approfondies. Mais il m'a semblé que je devais accentuer les points sur lesquels je diffère d'avis avec le savant philologue de Londres; il fallait montrer que cette divergence tenait essentiellement à une cause principale, la méthode. Après tout, on ne saurait trop se plaindre de ce désaccord, puisque déjà quelques résultats sont communs et présentent par suite un caractère absolu de certitude: ce n'a pas été pour moi une mince satisfaction, en lisant les publications du pr. B., d'y retrouver quelques propositions, quelques faits linguistiques déjà déduits par moi de mes études particulières. Aussi suis-je vivement encouragé à persister jusqu'au bout dans l'analyse entreprise d'un idiome à peine effleuré encore, à peine encore l'objet de l'attention de la science positive. Déjà mes déductions prennent corps et je crois

voir l'édifice commencer à s'élever : je ne dois plus le quitter qu'après son complet achèvement, quelque obstacle qui surgisse, quelque ennui qui vienne l'interrompre, car, comme dit le poète tamoul Tiruvaḷḷuva,

Viṅ'œkkaṇ viṅ'œkkéḍalômbal viṅ'œkkur'œ
tîrndârit't'îrndaṅ'd'ula . . . . . gu

(Kur'aḷ, ch. LXI, st. 2).

„Dans une entreprise, garde-toi des imperfections ; „le monde n'est pas complet pour ceux qui ne complètent „pas ce qui manque à leur œuvre".

Bayonne, juin 1872.

JULIEN VINSON.

VARIA.

Un mot de réponse à M. Vinson.

Nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de dire deux mots au sujet de la réponse de notre savant confrère M. Vinson à l'article publié, il y a deux ans, par nous, relativement à l'ouvrage de M. Bladé.

Quelques allégations surtout nous apparaissent les unes bien contestables, les autres absolument inadmissibles. M. Vinson suppose que *ugotcho* „brochet" est pour *uhotcho;* le *g* tiendrait la place d'un *h*, substitué lui-même à un *r* primitif. Cette mutation du *h* en *g* ne serait-elle pas une des plus singulières que nous offre la science philologique? Elle demanderait à être établie par les preuves les plus indiscutables. D'ailleurs, pourrait-on supposer que la forme dialectique *nigan*, in me, soit pour *nihan?* Les autres formes plus usuelles sont *nithan*, *nitan* ou mieux *ni-baithan.*

M. Vinson semble penser que nous cherchons dans les mots que le basque possède en commun avec d'autres idiomes, autant de débris d'une langue primitive. Telle n'a jamais été notre pensée. Jamais, nous ne craignons point de l'affirmer, nous n'avons prononcé ni écrit un mot qui autorise à croire que telle est notre façon de voir. Le français a en commun avec les dialectes de l'archipel indien le terme *caoutchouc.* Qui sera assez amateur de paradoxe pour conclure de là que ce terme appartenait à un idiome primordial dont seraient issus et le malais et le français? L'on nous reproche encore

de citer près d'une trentaine de langues à propos d'étymologies basques. On oublie de dire que plusieurs de ces rapprochements sont cités comme purement illusoires. N'est-il pas évident d'ailleurs qu'une langue comme le basque qui a traversé une si longue série de siècles, tout en se modifiant plus ou moins considérablement a nécessairement fait des emprunts à une foule de dialectes d'origine très diverse? Est-ce qu'il n'y a pas en français des expressions arabes, turques, chinoises, japonaises etc.? Il serait étrange que l'on fit un crime à un étymologiste de les signaler.

Notre honorable contradicteur déclare qu'il est prématuré de s'occuper d'étymologie basque, les lois phonétiques de cette langue n'étant pas encore toutes fixées? A ce compte on ne voit pas trop l'idiome qu'il sera permis d'étudier phonétiquement. Est-ce que nous sommes sûrs de connaître toutes les règles de mutation des sons en sanscrit?

M. Bladé, ajoute-t-on, ne se donne point pour linguiste. Mais alors pourquoi a-t-il consacré à des recherches philologiques la moitié de son volumineux ouvrage?

Nous ne connaissons point de méthode rapide en philologie, plus que dans aucune autre science. Tout ce que nous savons c'est que le système le plus fâcheux pour le développement des connaissances humaines serait celui qui consiste à s'abstenir, à éviter de faire des recherches. Nous avons trop haute idée de la science pour croire qu'aucun effort humain la puisse compromettre. Citons à preuve le livre de M. Bladé; à coup sûr, s'il ne l'a point fait avancer d'une ligne, il ne lui aura du moins porté aucune atteinte.

H. DE CHARENCEY.

H basque est-il primitif?

La question soulevée par mon honorable contradicteur, dans le second paragraphe de la note ci-dessus, est assez grave: la soufflante *h* peut-elle en basque devenir l'explosive douce *g*? Les deux voyelles *u* et *o*, *a* se trouvant faire hiatus par suite de la chute du *r* très-léger de *ur* „eau“ dans les composés *ur* + *alde* „eau, côté“, *ur* + *otcho* „eau, loup“, M. de Ch. suppose (Revue, t. IV p. 51) l'interposition d'un *g* euphonique: *ugalde*, *ugotcho*, lequel a pu devenir *h: uhalde.* Selon moi, les formes en *g* sont secondaires dans l'espèce et *uhalde* p. e. est antérieur à *ugalde;* le repos amené par le hiatus produit une

aspiration douce, un souffle léger d'où provient par renforcement la soufflante affaiblie ensuite en *g*. M. de Ch. objecte *nigan* „en moi“ (il aurait pu citer aussi *josegan* „en Joseph“ gip.) où *g* ne peut venir de *h:* ici, l'erreur est très-simple; le suffixe locatif n'est point *an* mais *n* (cf. *Kambo-n*, à *Cambo; Azkain-e-n*, à Ascain) et par suite *g* n'est pas euphonique: c'est l'initiale (primitive ou non, peu importe pour le moment) d'un suffixe spécial qu'on retrouve dans les suffixes personnels composés *ganat* „vers“, *ganik* ou *gandik* „de *(ex)*“.

Mais examinons les variétés dialectales des mots basques qu'on rencontre avec *h*. Il résulte de cette recherche 1° qu'après une explosive dure ou après *l*, *r*, *h* est un renforcement; 2° qu'avant une voyelle sa présence est explicable de la façon suivante. Au milieu des mots, *h* apparaît soit entre deux voyelles semblables, *ahantzi* „oublié“, *ohoina* „voleur“, *ahate* „canard“, soit entre deux voyelles dissemblables *ehortzi* lab „enterré“, *ohatze* lab „nid“; *nahi* „volonté“, *aho* „bouche“, *eho* „tissé“, cf. guip. *antzi*, nav. mér. *ooina*, soul. *ũhãte* (deux *a* nasals), *ortzi* salazar = *õrzi* roncal (*o* nasal). La plupart de ces mots n'ont pas de formes en *g*. Il faut admettre la production de la soufflante pour prévenir le hiatus entre la voyelle radicale et son redoublement, entre cette voyelle et une préfixe adventice ou entre deux voy. radicales rapprochés accidentellemeut. Si *g* était primitif, il devrait en rester plus de traces. Au commencement des mots, *h* paraît produit aussi souvent pour éviter le hiatus avec la finale du mot précédent; là il n'est jamais remplacé par *g*, si ce n'est par métathèse: roncal *guart* sans doute pr. **huart*, cf. lab. *ohart* „s'apercevoir“; *goatze* nav. mér. „lit“ cf. *ogatze* salaz., *oatze* aezcoa, *ohatze* lab. *G* initial correspond encore à *h* dans certains pronoms démonstratifs des hautes vallées navarraises, mais ici le primitif est *k*, cf. *gizon kori* ronc., *gizon kori* salaz., *gizon gori* aezc., *gizon goi* nav. mér. (je prends ces faits dans les récentes publications du prince Bonaparte): ceci n'arrive d'ailleurs aux démonstr. que lorsqu'ils sont employés enclitiquement en guise de suffixes; „celui-ci“, „cela“ c'est *au*, *hura* (*h* écrit mais nullement prononcé). *H* se présente encore comme remplaçant *k* dans *hi* „toi“, *hume* „petit“ (cf. *duk* „le-avoir-toi, tu l'as“ et *emakume* „femme, donne-enfant“).

Au surplus, je ne crois plus aujourd'hui à la primitivité de *h* en basque; il n'y figure que comme représentant un *k* disparu ou comme prévenant un hiatus. Cette soufflante a dû être générale en basque à une certaine époque, puisque les dial. espagnols en ont gardé des traces dans l'écriture. Elle a disparu au pron. 2e pers. en souletin, où l'on dit: *intzéyon* „tu étais à lui“, excepté au milien de

l'expression verbale, *bahintzéit* „si tu étais à moi“ (Voyez, Bonaparte, *Verbe*, p. XV, note 3). *H* est sensiblement en train de disparaître du labourdin; certaines personnes prononcent par *g* des mots toujours écrits par *h: oge* pr. *ohe* „lit“. Beaucoup de mots des dial. esp. ont *g* correspondant au *h* des dial. fr. *iges* = *ihes* „fuite“, *ugatch* ronc. = *uhaitz* „rivière“, etc. Une considération qui n'est pas sans valeur, c'est que les dial. fr. viennent d'Espagne; or le labourdin, qui est plus imparfait et plus incomplet que le guipuzcoan, a des formes selon moi plus primitives et représente une période plus ancienne de la langue.

Je crois donc pouvoir poser en principe l'antériorité de *h* sur *g* euphonique, *h* n'étant pas d'ailleurs primitif. La période du *h* touche à sa fin. Dans le sud de l'Inde, les brahmes prononcent souvent *g* pour *h* sanskrit: il y a douze ans, n'ai-je pas entendu chanter à Tirounallar, près Karikal, dans une procession en l'honneur de Mâṇikkavâtchaka: *nîlakaṇṭhañ bhajêgam çadâtañ nîlakaṇṭhañ bhajêgam* pour *bhajêʼham*? Les Tamouls, qui suppriment les *h* sanskrits initiaux ne changent-ils pas en *g* les médiaux, *harihara puttra* devenant chez eux *arigarapputtira-n?*

L'étude des langues parlées révèle une mine précieuse de richesses phonétiques abondantes. Les sons se nuancent parfois à l'infini. Dans le village basque où j'écris ces lignes, les finales *ea*, *oa* ne se prononcent pas *ia*, *ua* comme à Saint-Pée ou à Sare, à sept ou huit kilomètres: ce n'est pas non plus *ea*, *oa* francs quoique cela n'en diffère pas beaucoup. Et si je rappelais l'excessive variabilité de *y* basque qui permute avec *ch*, *g*, *j* (la jota), *j* français, *tch*, *s*, *g* espagnol devant *e* ou *i*, et avec des sons palatals de même nature que les *gy*, *ty*, *ly*, *ny* hongrois?

Ainhoa, le 21 juillet 1872.

J. V.

CORRECTIONS AU TOME V.

P. 20 l. 2: fui, neque tu, neque isti.
„ 22 „ 16: sublimem.
„ 23 „ dernière: au.
„ 56 „ 13: **adti.*
„ 43 „ 24: §. 73 b.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel publié par M.

ABEL HOVELACQUE

AVEC LE CONCOURS DE MM.

EMILE PICOT ET JULIEN VINSON

et la collaboration de divers savants français et étrangers.

TOME CINQUIÈME

IIIème Fascicule — Janvier 1873

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'ETUDE DES DIALECTES ROUMAINS.

Si l'on parcourt la France, l'Italie ou la Péninsule des Pyrénées, on est surpris de voir le langage se modifier sans cesse. Le parler populaire change, pour ainsi dire, de village en village, et il n'est pas jusqu'à la langue littéraire elle-même qui ne soit soumise à des variations considérables. Les Roumains forment, à ce point de vue, une curieuse exception parmi les peuples qui se servent d'une idiome issu du latin; leur langue ne présente dans les diverses provinces qu'ils habitent que de légères différences. Les Roumains de la Valachie et de la Moldavie, ceux de la Bessarabie et de la Bucovine, ceux enfin qui sont établis en Transylvanie et en Hongrie, parlent des dialectes à peine distincts les uns des autres. Tandis qu'un lombard et un romagnol, un vénitien et un piémontais ne peuvent s'entendre, les paysans roumains du bas Danube pourront converser sans peine avec leurs frères d'Arad, de Brašov ou de Iaši. Les Roumains de la Macédoine eux-mêmes, bien que leur dialecte s'éloigne assez sensiblement des autres, n'en peuvent pas moins être compris presque partout.

Cette uniformité de la langue roumaine, due sans doute au caractère patient et à la force de résistance de ceux qui la parlent, est un fait digne de remarque dans l'histoire des idiomes romans. Le latin, dont la décomposition a donné naissance en Occident à tant de langues

et de patois, subsiste dans la région des Carpathes, sous une forme unique. Les seules variations dialectiques qu'on puisse relever, en passant d'une province à une autre, portent sur les lois phoniques ou, si l'on veut, sur la prononciation; le vocabulaire enregistre des vocables étrangers, empruntés aux nations voisines, et différant comme ces nations elles-mêmes, mais le fond de la langue, les flexions, la syntaxe, demeurent identiques.

Ce fait que les dialectes roumains sont aussi peu éloignés les uns des autres, explique que l'on ne se soit jamais occupé d'en recueillir les traits particuliers. On en a toujours parlé d'une façon générale, on a émis au hasard les opinions les plus contradictoires, mais on n'a pas eu l'idée de faire connaître, par des exemples choisis dans différentes régions, le langage même du peuple.

Albert Schott avait bien cherché à donner quelques renseignements à ce sujet, dans la préface des contes populaires roumains publiés par lui de concert avec son frère Arthur[1]), mais sa connaissance très-imparfaite de la langue, l'absence de matériaux, la nouveauté de ce travail, l'ont réduit à ne donner que des indications très-vagues et très-inexactes. Il affirme, par exemple (p. 57), que l'idiome parlé par les Roumains varie de village en village, ce qui n'est point; aussi bien n'était-il pas allé reconnaître par lui-même ce qui en est.

Schott n'a guère été plus heureux dans les listes d'éléments étrangers qu'il a données. Il n'a fait, il est vrai, que les reproduire d'après Dietz, qui, lors de la première édition de sa grammaire, était assez mal informé de

---

[1] *Walachische Märchen*, herausgegeben von Arthur und Albert Schott, mit einer einleitung über das volk der Walachen und einem anhang zur erklärung der mährchen. Stuttgart und Tübingen, 1845, 8, pp. 19—48; 57.

ce qui concernait les Roumains et ne s'est que très-imparfaitement corrigé depuis.

En dehors de ces travaux, plusieurs auteurs ont dressé des listes des éléments étrangers contenus dans le roumain; on a calculé la part de ce qui revient au slave, au grec, au turc, au magyar[1]), mais toutes ces études, quelque intérêt qu'elles présentent d'ailleurs, ont un défaut capital; elles confondent, en un seul tout, les emprunts faits aux langues étrangères dans les divers pays roumains.

MM. Popović, Miklošić, Jerney et Roesler n'ont pas indiqué les districts où sont employés les mots qu'ils ont recueillis; ils les ont attribués simplement aux Roumains et l'on serait en droit de les considérer comme faisant

---

[1]) Voy. pour les éléments slaves:

Гласникъ дружтва србске словености, св. I. (у Београду, 1847, in-8⁰), pp. 30—58, article de M. S. Popović intitulé: Рѣчи србско-славенске у влашкомъ языку познате;

Die slavischen Elemente im Rumunischen von Dr. Franz Miklosich. Aus den Denkschriften der kais. Akad. der Wiss., Wien, 1861, 4;

Pour les éléments grecs et turcs:

Die griechischen und türkischen Bestandtheile im Romänischen, von Dr. E. Robert Roesler. Aus den Sitzungsberichten der kais. Akad. der Wiss., Wien, 1865, 8;

Pour les éléments magyars:

Jerney János' *Keleti utazása a' Magyarok' öshelyeinek kinyomozása végett.* 1844 és 1845 (Pesten, 1851, 2 kötet 4), I, pp. 141—151;

Romänische Studien. *Untersuchungen zur älteren Geschichte Romäniens* von Robert Roesler (Leipzig, 1871, 8), pp. 347—352.

En ce qui concerne cette dernière étude de Roesler, il est regrettable que le professeur de Gratz n'ait point connu les listes dressées avant lui par Jerney; il n'eût point dit, en présentant les quelques mots notés au passage dans ses lectures: „es dürfte nicht zu viel fehlen!“ Malgré l'indication d'un bon nombre de vocables incompréhensibles ou même simplement latins, comme *adẹusŭ*, part. passé d'*adẹuĕge* rapproché du magy. *adás*, Jerney est encore dix fois plus complet que Roesler, et précieux par conséquent pour l'histoire du dialecte moldave.

partie du fond commun de la langue, comme étant répandus sur les deux versants des Carpathes ce qui serait une erreur profonde. Ceux qui se servent des mots turcs et grecs relevés par M. Roesler ignorent la plupart des termes slaves ou magyars cités ailleurs, et de même ceux qui ont laissé s'introduire dans leur langue le plus grand nombre d'éléments slaves ou magyars, n'ont, par contre, rien pris aux Turcs. Si l'on veut évaluer le nombre des termes étrangers auxquels les Roumains ont donné droit de cité, on doit en rechercher l'origine, sans quoi l'on serait trompé par le grand nombre de mots qui se font double emploi, qui ont été empruntés à des idiomes divers, pour désigner la même chose dans des pays différents, ou bien encore, dans certaines localités seulement, ont été substitués à des termes romans conservés ailleurs.

Pour faire bien entendre ma pensée, j'aurai recours à quelques exemples.

Beaucoup de noms de métiers ont été donnés aux Roumains par les étrangers, en même temps que les métiers eux-mêmes. Un maçon s'appelle en Valachie *zidarĭŭ* (sl. ecclés. зидарь de зидъ mur), et dans le Banat de la Temes, *morerŭ* (all. *maurer);* un peintre se dit dans les mêmes pays : *zugravŭ* (gr. ζωγράφος) et *molerŭ* (all. *maler);* un serrurier: *lękętušŭ* (magy. *lakatos)* et *šloserŭ* (all. *schlosser);* un tailleur: *kroitorĭŭ* (sl. ecclés. кроити coudre et le suffixe latin *orĭŭ)* et *šnaiderŭ* (all. *schneider)*, etc. Il est clair que les mots que je viens de citer se font double emploi et qu'il importe d'indiquer le lieu où ils sont usités.

Si maintenant on rencontre, en Valachie, le mot *vreme* (on disait autrefois plus régulièrement врѣме du sl. ecclés. врѣмѧ), il n'en faut pas conclure immédiatement que le correspondant latin s'est perdu, car le paysan

du Banat n'a pas cessé de dire *timpŭ* (lat. *tempus);* si dans les environs de Veršets, les Roumains disent, comme les serbes *zvonŭ* (sl. ecclés. ЗКОНЪ, serb. звоно), pour désigner une cloche, si dans les autres régions du Banat et dans la contrée du Kőrös, on dit *harangŭ* (magy. *harang,* même sens), les Moldo-Valaques n'en ont pas moins gardé le latin *klopotŭ,* etc.

Cette observation est générale et l'on pourrait multiplier les exemples à l'appui. C'est pour ne pas l'avoir faite que M. Diez, reproduisant l'erreur de ses devanciers, ne donne pas au latin dans la formation du roumain la part qui lui revient réellement: „Diese Völker-„verwicklung spiegelt sich in der östlichen *lingua rustica* „auf das vollkommenste ab. *Kaum die Hälfte ihrer „Bestandtheile ist lateinisch geblieben.*“ [1])

Je ne puis entreprendre, à moi seul, de combler une lacune aussi grande que celle qui vient d'être signalée; je me propose seulement d'y contribuer pour une faible partie, en communiquant au public les indications que j'ai pu recueillir pendant mon séjour en Hongrie sur les dialectes roumains qui y sont parlés. Ces dialectes peuvent être classés en prenant pour base les divisions physiques, qui sont aussi les divisions politiques. La Transylvanie, avec sa ceinture de montagnes, constitue une branche particulière de la langue; il en est de même du pays arrosé par le Krišiŭ ou Kőrös, pays que les Roumains désignent sous le nom de *Krišanę,* du Máramaros *(Maramurešŭ)* et du Banat. Cette dernière région circonscrite entre la Maros *(Murešŭ)* au Nord, les Carpathes à l'Est, le Danube au Sud et la Theiss à l'Ouest, se subdivise en deux parties. Les Roumains qui sont établis au Nord et à l'Ouest se rapprochent beaucoup

---

[1]) *Gramm. der romanischen Sprachen,* 3. Aufl., I, p. 138.

du langage parlé dans la Krišanę, tandis que ceux qui touchent aux Carpathes ont un idiome plus voisin de celui de la Transylvanie et de la Petite-Valachie.

Avant l'aborder l'étude des formes spéciales à tel ou tel dialecte, je ne crois pas inutile de grouper quelques éléments communs à tous les Roumains de la monarchie autrichienne. Il ne s'agit encore ici que de mots introduits pour les besoins du gouvernement; je veux parler des termes administratifs et militaires.

Les gouvernements, quels qu'ils soient, ont un vocabulaire officiel dont l'usage est spécial au pays sur lequel s'étend leur autorité. Les Roumains de la Hongrie et de la Bucovine ont dû créer une foule d'expressions pour désigner les fonctions, les dignités, les titres importés par les Magyars et les Allemands; ils ont de même adopté une foule de termes techniques en usage dans les anciennes chancelleries impériales, et, s'ils se sont après coup, efforcés de les traduire, ils ont été obligés de forger des mots inconnus ailleurs. De même en Valachie et en Moldavie, le *Règlement organique* des Russes avait introduit une série considérable d'expressions empruntées aux usages de la Russie. Ces expressions ont fait place depuis à la nomenclature française, mais se sont conservées en Bessarabie, avec la domination russe, en sorte qu'il y a, chez les Roumains, quatre sources différentes, d'où dérive le vocabulaire administratif: latin et magyar en Hongrie, il est principalement allemand en Bucovine, français en Roumanie, russe en Bessarabie.

Ces mots d'introduction plus ou moins récente n'influent en rien sur le fond même de la langue, mais ils ne doivent pas moins être mentionnés ici, parce qu'ils en modifient le caractère extérieur. De l'administration viennent quantité de locutions vulgaires que l'étranger

peut être amené à confondre avec des formes dialectiques, bien qu'elles n'en soient point.

Je ne prétends pas, même pour la Hongrie, à laquelle se bornent mes études, donner un tableau complet des termes administratifs, juridiques et militaires qui ne sont pas employés ailleurs; j'en indiquerai seulement quelques-uns:

Titres. Le commerce avec la féodalité allemande et magyare a forcé les Roumains de la Hongrie à forger un grand nombre de mots barbares, pour servir d'équivalents aux titres pompeux dont les Allemands et, après eux, les Magyars, aiment à s'affubler dans leur langue. Comme la plupart des termes correspondants manquent heureusement à la langue française, je n'essaierai pas d'en donner une traduction:

Allemand:	Magyar:	Roumain:
Hoheit,	Fenség, Magasság,	*Inaltsę, inaltsime.*
Durchlaucht,	Főméltóságos,	*Serenitate.*
Excellenz,	Nagy méltóságos,	*Exelentsę.*
Hochgeboren	Méltóságos,	*Ilustritate.*
Hochwohlgeboren,	Nagyságos,	*Magnifičentsę.*
Wohlgeboren,	Tekintetes (nemes),	*Spectabilitate.*
Heiligkeit,	Szentség,	*Sfuntsię*, forme moderne: *suntsię.*
Hochwürden,	Főtisztelendő,	*Prea reverentsę.*
Ehrwürden,	Tisztelendő,	*Reverentsę.*

On connaît, en Roumanie, le titre d'altesse: *męrię, inaltsime* ou même *altetsę;* on y dit, en parlant au prince: *Prea inaltsate Doamne!* on y connaît encore les titres d'*Exelentsę* et de *Sfuntsię* ou *Prea-Sfuntsię,* mais tous les autres mots que nous avons cités et d'autres que nous pourrions ajouter comme *Gratsiozitate, Venerabilitate,* etc.,

y sont absolument inconnus. Ce n'est pas que le roumain soit ennemi des formules polies, lui qui dit a chacun: *Dumnia-Ta,* mais il est contraire, sinon aux mœurs, du moins au génie de la langue, de franchir les bornes de la simple politesse. Il est curieux d'observer avec quelle promptitude ont disparu les titres turcs et russes importés successivement en Valachie et en Moldavie; il n'en est plus question aujourd'hui que pour se moquer de ceux qui jadis se paraient du titre de *beizade,* de *postelnikŭ* ou de *pęharnikŭ.*

Fonctions. Les charges et les fonctions conservent d'ordinaire le nom que leur donnent ceux qui les introduisent dans un pays. Les Turcs ont institué en Roumanie des pachas; plus tard les Russes y ont importé leur *čin;* aujourd'hui enfin le nom des fonctionnaires y est emprunté, comme leurs attributions même, à l'organisation française; on dit: *prefectŭ, sub-prefectŭ,* etc. Çà et là, des noms nationaux ont survécu à côté des termes nouveaux: par exemple, *judetsŭ* à côté de *districtŭ.*

En Hongrie, les termes usités par les Magyars ont nécessairement prévalu. Ces termes, empruntés pour la plupart aux Slaves [1]), et défigurés une première fois par les Magyars, subissent dans la bouche des Roumains une seconde transformation: *főispán* devient *fišpanŭ; biró* s'altère en *biręu,* etc.

A côté de ces termes populaires, il se forme une nomenclature plus relevée, tirée du latin plus ou moins barbare qui avait autrefois cours en Hongrie; le *főispán* s'appelle *comite supremŭ;* l'*alispán, vice-comite;* le *szolga-*

---

[1]) *Die slavischen Elemente im Magyarischen* von Dr. Franz Miklosich. (Aus dem XXI. Bde. der *Denkschr. der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wiss.* separat abgedruckt.) Wien, 1871, 4, p. 11.

biró, jude čerkualŭ; le député à la diète, *deputatŭ dietalŭ* ou *ablegatŭ,* etc.

Termes d'administration. Il convient de placer sous cette rubrique un certain nombre d'expressions techniques empruntées au latin de la Hongrie et qui n'ont pas pénétré en Roumaine. *Kongregačune (Congregatio)* désigne l'assemblée générale du comitat, qu'en peut rapprocher de nos conseils généraux ou du *Konsiliulŭ judetsanŭ* de la Roumanie; *protokolŭ,* c'est le procès-verbal, comme en allemand (on dit en Roumanie *procesŭ verbale* ou *verbalŭ*): *inartikulare,* c'est le fait de formuler une loi en articles *(inarticulatio,* all. de la Hongrie: *Inartikulirung); absolutoriŭ,* c'est l'indemnité (dans le sens parlementaire de *bill d'indemnité;* les Allemands de la Hongrie disent: *Absolutorium); forŭ apelativŭ,* tribunal d'appel (en Roumanie, suivant les cas *tribunalŭ* ou *kurte de apelŭ*); *preliminare,* prévoir au budget (all. *praeliminiren);* etc.[1])

Termes militaires. Les mots étrangers, dont les instructeurs allemands et magyars ont imposé l'usage aux soldats appartenant aux autres nationalité ont été altérés à peu près de même par les Roumains et par les Serbes et sont restés, sous cette forme vulgaire dans le langage courant de l'armée. Voici les principaux:

Allemand:	Roumain:	
Obrist, Oberst,	*Obristerŭ:*	colonel. En Roumanie on dit *kolonelŭ,* mot qui a passé dans la langue écrite des Roumains de Hongrie.

[1]) La plupart de ces termes administratifs et juridiques sont réunis dans l'ouvrage suivant: *Die romanische Amtssprache* von J. Puscariu. Zweite Auflage. Hermannstadt, 1864; 8.

Allemand:	Roumain:	
Lieutenant,	*Laimanŭ:*	En Roumanie, *lokotenentŭ,* mot qui a de même passé dans la langue écrite en Hongrie.
Vachtmeister,	*Vakmaisterŭ, Vohtmaisterŭ:*	Sous-officier, „vaguemestre". Les soldats disent aussi comme les Magyars, *strajamešterŭ,* tandis que les lettrés écrivent *maestrŭ de viĝilię.*
Führer,	*Filerŭ:*	Sergent.
Gefreiter,	*Fraiterŭ:*	Caporal.
Krankenvater (Krankenwärter),	*Kranfuterŭ:*	Garde-malade. Les Magyars disent *Kranfóter.*
Schildwache,	*Šelbokŭ:*	Sentinelle. On dit aussi, comme en Magyar, *straję.* En Roumanie: *gardę, sentinelę,* et, du temps des Russes: *Karaulę.*
Patronen-Tasche,	*Pętrontaš:*	Cartouchière.
Zug,	*Tsukŭ:*	Demi-section, quart de compagnie.
Magyar:	Roumain:	
Katona,	*Katanę:*	Soldat. Le mot roumain est *ostašŭ* (d'*oaste* armée, anc. fr. *ost,* ou *host).* On comprend aussi presque partout le mot *soldatŭ.*

Magyar:	Roumain:	
Kard,	*Koarde:*	Sabre. En Roumanie: *sabię.*
Dob,	*Dobę:*	Tambour. Ce mot n'est pas inconnu en Roumanie; on y dit aussi *drumbę.*
Bornyu, borju,	*bornięŭ:*	Sac. En Roumanie: *sakŭ.*

Ces exemples, que je ne veux pas multiplier, sont destinés à montrer comment les termes étrangers s'introduisent dans la langue roumaine et comment ils se localisent. Il est donc indispensable, dans les lexiques, d'indiquer la provenance de chaque mot et c'est ce qui n'a pas encore été fait. La Société littéraire de Bucarest sur les travaux de laquelle j'aurai encore à revenir, indique il est vrai à certains articles de son Dictionnaire [1]) que telle expression n'est employée qu'en-deçà ou au-delà des Carpathes, mais ces indications sont trop rares et trop vagues pour être d'un secours sérieux.

Les observations que je viens de présenter s'appliquent d'une manière générale à l'idiome des Roumains de la Hongrie et de la Transylvanie. J'arrive maintenant à l'étude du dialecte du Banat dont j'ai eu plus spécialement l'occasion de m'occuper et qui fait le principal object de ce travail.

---

[1]) *Dictionariulu limbei romane, dupo insarcinarea data de Societatea academica romana elaboratu ca proiectu* de A. T. Laurianu si J. C. Massimu. Bucuresci, 1871—1872, in-8⁰. (Trois fascicules ont paru.)

Glossariu care coprinde vorbele d'in limb'a romana straine prin originea sau form'a loru, cumu si celle de origine indouiosa . . . . elaboratu ca proiectu de A. T. Laurianu si J. C. Massimu. Bucuresci, 1871—1872, in-8⁰. (Deux fascicules ont paru.)

DIALECTE ROUMAIN DU BANAT DE LA TEMES.

Phonétique.

§ 1. Des voyelles.

Les règles posées par M. Mussafia dans son excellent résumé du vocalisme roumain [1]) ne s'appliquent qu'à la langue parlée à l'est et au sud des Carpathes. Ce n'est pas que ces règles cessent d'être vraies sur le versant hongrois des montagnes, mais il y a lieu de les compléter.

A

Cette voyelle ne présente aucune difficulté; elle obéit aux mêmes règles dans tous les dialectes roumains.

E

Le mouillement de l'*e* en *ie* est le phénomène qui domine le vocalisme du Banat.

On trouve, à la vérité, de nombreux exemples de ce mouillement dans la langue parlée en Roumanie, mais il ne se rencontre jamais que dans l'*e* accentué.

L'*e* accentué, qui se transforme en *ea* devant *ę* (*é . . . ę* = *éa:* Mussafia, § 15), conserve, au contraire, sa valeur primitive devant *e, i, u* (*é . . . e, i, u* = *e*); or, dans les mots où, par suite des lois de position, *e* ne s'altère pas en *ea,* il prend souvent le son de *ie:*

Pietre, petrae;	*Mieŭ,* meus;
Pieri, peris;	*Pieptŭ,* pectus;
Fierŭ, ferrum;	*Viersu,* versus; etc.

---

[1]) *Zur rumänischen Vocalisation* von A. Mussafia. (Aus dem LVIII. Bde. der *Sitzungsber. der philos.-hist. Classe der kais. Akademie der Wiss.* besonders abgedruckt.) Wien, 1868, 8.

Ce mouillement n'est de règle, dans l'idiome de la Roumanie, que pour l'*e* initial[1]): *iede* (haedi); *iepe* (equae); *ieste* (est); *ieri* (heri); *ierni* (hiberna = hiemes); *iedŭ* (haedus), tandis que les exemples cités plus haut deviennent une exception si on les rapproche de:

Drepte, directae;	*Dreptsĭ,* directi;
Dese, densae;	*Desŭ,* densus;
Negri, nigri;	*Dreptŭ,* directus; etc.

Dans les deux cas, il ne s'agit d'ailleurs que d'un *e* accentué.

Dans le dialecte du Banat, au contraire, la règle générale c'est qu'*e* se mouille en *ie*, sans qu'il y ait à distinguer si l'*e* porte ou non l'accent tonique: *griekŭ*, en Roumanie: *grekŭ* (graecus); *liemnŭ* = *lemnŭ* (lignum); *mielie* = *mele* (meae); *vierdie* = *verde* (viridis); *poatie* = *poate* (potest); etc. Bien plus la diphthongue *ea* n'échappe pas à ce mouillement: *nieagrę* = *neagrę* (nigra); *grieakę* = *greakę* (graeca); etc.

L'influence de cet *i* adventice se fait sentir sur la consonne précédente qui perd le plus souvent sa valeur naturelle: *d* prend le son du ђ serbe, *gy* magyar ou *ď* tchèque: nous le transcrirons par ce dernier signe; *t* sonne comme le *ty* magyar ou le *ť* tchèque, signe qui nous servira également; enfin les deux liquides *l*, *n* se mouillent légèrement. Ces deux dernières consonnes sont plus douces que l'*l* mouillé de *pareil* ou de *soleil* (ne prononcez pas à la parisienne: *parèye, solèye)*, que le *gl* italien de *gli*, ou que le *gn* de *campagne* ou de *campagna;* nous les rendrons par *l*, *ň*.

---

[1]) *Gramatec'a limbei romane. Partea I. analitica* de Tim. Cipariu; Bucuresci (Blasiu), 1869, in-8⁰, p. 27.

Voici quelques exemples à l'appui des règles qui viennent d'être enoncées:

Ďedà = *dedà,* dedare;
Vierďe = *verde,* viridis;
Ďealŭ = *dealŭ,* sl. eccl. дѣлъ, collis;
Ťemŭ = *temŭ,* timeo;
Noapťe = *noapte,* nox;
Ťeakę = *teakę,* theca;
Ľemnŭ = *lemnŭ,* lignum;
Mieľę = *mele,* meae;
Aleagę = *aleagę,* subj. prés. d'*aleğe,* alligere;
Ňegrŭ = *negrŭ,* niger;
Puňe = *pune,* panis;
Ňeagrę = *neagrę,* nigra; etc.

Nous reviendrons plus loin sur cet adoucissement des consonnes. Bornons-nous à indiquer ici les exceptions. Ce sont d'abord les prépositions *pre, de,* [1] *intre* et le pronom *se,* puis les terminaisons des verbes et des noms verbaux, lorsqu'elles sont précédées ou suivies des deux consonnes *r* et *s*; il n'y a pas à distinguer si l'*e* est ou non accentuée:

Mierserę, iverunt;
Intoarserę, reversi sunt;
Rămase, remansit;
Respunse, respondit;
Are, habet;
Rugare, rogatio (nom verbal), avec l'article: *rugarea*; etc.

---

[1]) *De,* qui forme exception dans le Banat, se prononce *ďe* au Nord de la Transylvanie et de la Hongrie. M. Ciparin lui-même y fait allusion en passant (*Gram.* pp. 63–64), et pour en bien marquer la valeur, le transcrit à la façon magyare: *gyé.* Malheureusement le

Et par contre:

Vieďe, videt;
Poaťe, potest; etc.

Remarquons, d'une manière générale, que l'*e* n'a jamais, dans le Banat, un son très-aigu; il se rapproche un peu de l'*è* français.

I

Comme on vient de le voir à propos du mouillement de l'*e* en *ie*, la voyelle *i* exerce une influence considérable sur tout le dialecte du Banat. Cette influence, elle l'exerce naturellement aussi quand elle ne s'appuie sur aucune autre voyelle.

Ďimiňeatsę	=	*dimineatsę,*	mane;
Rieďikę	=	*rędikę,*	sublevat;
Ťimpŭ	=	*timpŭ,*	tempus;
Fieťistsę	=	*fetitsę,*	virgo (dim.);
Ľimbę	=	*limbę,*	lingua;
Baňĭ	=	*banĭ,*	pecunia (nummi cum effigie banorum); etc.

Il sera question, à propos des consonnes, de l'affaiblissement de *j* (ж) et *ǧ* (ꙗ) en *ǰ* et de *č* (ч) en *š*.

O, U

Ces deux voyelles suivent les règles auxquelles elles obéissent dans l'idiome parlé en Roumanie.

Notons seulement que l'*o* tient parfois la place d'*au, eu, ęu: aor* = *aur* (aurum); *o* = *au, sau* (aut, seu); *io* = *ieu* (ego); *reo* = *reu* (malus); *vrio* = *vrieu* (volo);

---

savant chanoine, qui eût pu nous donner des indications bien précieuses sur les divers dialectes roumains, ne s'arrête pas volontiers à ces détails, là surtout où la prononciation des Roumains a subi l'influence des idiomes étrangers.

so = *sęu* (suus); *kotà* ou *kootà* = *kęutà* (cautare); etc. Cf. Cipariu, *Grametec'a*, pp. 41—42.

Ę, Ụ

C'est ainsi que nous transcrivons les deux voyelles propres à la langue roumaine: ѣ, ѫ. Leur emploi est à peu près le même dans les différents dialectes. On dit pourtant, dans le Banat, *tęt, tęte*, pour *tot, toate* (totus, totae); *hụl, hụĭ, hụle*, pour *ačel, ačeĭ, ačele* (ecce ille); *mụi*, pour *mai* (magis); etc. Par contre on prononce *ungiu, umblu*, pour *ịngiu* (angulus), *ịmblu* (ambulo), etc.

Bien que l'*ị* (ѧ) ne soit que la combinaison d'ѫ avec une nasale, nous le laissons subsister dans la transcription, vu que ce signe spécial a sa raison d'être, même dans la prononciation.

§ 2. *Des consonnes.*

L, N, M, R

On sait qu'en roumain la liquide *l* a une singulière tendance à disparaître quand elle est suivie d'un *i*. Cette tendance est surtout remarquable en Transylvanie, où l'on ne dit pas seulement: *kaĭ* pour *kalĭ* (pl. de *kalŭ*, caballus); *kęĭ*, pour *kęlĭ* (pl. de *kale*, callis); *fiikę*, pour *filikę* (dim. de *filię*, filia); *uità*, pour *ulità* (oblitare); *aiu*, pour *aliu* (alium); *fiu*, pour *filiu* (filius); etc., mais encore: *vęĭ*, pour *vęlĭ* (pl. de *vale*, vallis); *moi*, pour *moli* (pl. de *mole*, mollis); *inŭ*, pour *lịnŭ* ou *lụnŭ* (linum); *imŭ*, pour *lịmŭ* (limus); *itsŭ*, pour *litsŭ* (licium); etc.

Dans le dialecte du Banat, l'*l* primitif s'est conservé dans un certain nombre de cas où il a disparu ailleurs. On dit bien *kaĭ, kęĭ, fiikę, uità, fiu*, comme en Roumanie, mais on prononce: *aliu, maliu* (= *maiu*, malleus); etc. L'*l* initial se conserve, là où il disparaît en Transylvanie.

La liquide *n* a, comme l'*l*, une certaine propension a disparaître devant un *i*. Ce phénomène fréquent en Roumanie (voy. les exemples cités par M. Cipariu, p. 89), ne se produit pas dans le Banat. On dit

Butoňiŭ	=	*butoiŭ,*	dolium (all. *Butte)*;
Kuňiŭ	=	*kuiŭ,*	cuneus;
Povoňiŭ	=	*povoiŭ,*	diluvium (sl. eccl. повонь);
Rętsoňiŭ	=	*rętsoiŭ,*	anas (magy. *récze*);
Puňĭ	=	*puĭ,*	ponis;
Tsiňe	=	*tsie,*	tenit;
Viňe	=	*vie,*	venit;
Mu̯ni̯ndŭ	=	*mu̯i̯ndŭ,*	manens;
Tsini̯ndŭ	=	*tsi̯i̯nd,*	tenens; etc.

M. Cipariu remarque que l'*n* se retrouve parfois, en pareil cas, dans les anciens livres, où on lit même: ѧнтѫниѹ, pour ѧнтѫиѹ (antaneus, primus). Pour être juste, il faut constater qu'il n'a pas non plus complètement disparu en Roumanie. A Bucarest, on dit aussi bien *tsine, vine* que *tsie, vie,* etc.

J'ai déjà fait allusion en parlant de la voyelle *e* (= *ie)* à l'adoucissement des liquides *l* et *n* en *l̆* et *ň:* j'observerai ici que cet adoucissement est de règle devant un *i* accentué ou non:

L'imbę	=	*limbę,*	lingua;
L'iňiští	=	*linisti,*	linire;
L'ipì	=	*lipì,*	lambere;
L'ipsę	=	*lipsę,*	λείψις;
Ňimika	=	*nimikŭ,*	nihil;
Baňĭ	=	*banĭ,*	pecunia; etc.

L'adoucissement n'a lieu devant *e* qu'à cause de l'*i* adventice.

Rien de particulier à observer sur *m, r.*

D, T[1]), TS

Ce qui vient d'être dit de l'adoucissement des liquides *l, n,* s'applique à *d, t,* dans les cas assez rares où ils se sont conservés devant un *i.*

Ďinte, dens; *Ťimpŭ,* tempus;
Rędikà, (sublevare); *Feťitsę,* (dim. de *fatę,* virgo, etc.

L'adoucissement ordinaire de *d* en *z (pradę,* pl. *prezi)* et de *t* en *ts (latŭ,* pl. *latsi),* a lieu comme en Roumanie.

S, Z

Tandis que l'*s* a son articulation dure ordinaire, le *z* se renforce dans la prononciation, au point de se transformer en *dz: dzi* = *zi* (dies); *dzis* = *zis* (dictus); *dzise* = *zise* (dixit); *Dzieu* = *Zeu* (Deus); etc.

K, Č

Pour éviter la confusion, nous transcrivons toujours le к (*c* dur), par *k.*

La seule observation que nous ayons à faire sur cette consonne, c'est que dans *kiemà* (clamare), elle prend le son de la consonne serbe ћ. Dans ce cas peut-être unique, nous l'avons transcrite par *ć: ćemà.*

Le *č* (ч) est inconnu aux Roumains du Banat. Ceux-ci font entendre à la place de *č,* un *š* très-adouci, à peu près le *ś* polonais. C'est par ce dernier signe que nous

---

[1]) Nous releverons, en passant, une des nombreuses erreurs, qui ont échappé à M. Diez au sujet du roumain. Le θ grec n'existe que chez les Roumains de la Macédoine. Il faut donc simplement effacer ces mots (I, p. 479): TH wird mit Aspiration gesprochen wie im Neugriechischen, etc. Le Θ des vieux livres n'a pas d'autre valeur que T.

les transcrivons: *śinśĭ* = *činči* (quinque); *śe* = *če* (quis, quae, quod); *śiňe* = *čine* (quisne?); *duśe* = *duče* (ducit); *piśorŭ* = *pičorŭ* (pes); etc.

G, J (= Ž)

Rien à dire du *g* guttural (г) qui conserve sa valeur ordinaire.

Le *g* palatal (ꙗ) se confond avec le *j* (ж) et se mouille d'une manière analogue à *d̆, t̆, l̆, ňĭ*; nous représenterons ce son adouci par *ǰ*:

Draǰe	=	*draǧe,*	voc. de *dragŭ,* carus;
Aǰunǰe	=	*aǧunje,*	adjungit;
J̌une	=	*june,*	juvenis;
J̌ele	=	*jale,*	moeror, sl. eccl. жалѣ; etc.

P, B, F, V

Ces consonnes n'ont plus que le *h* (χ), ne donnent lieu à aucune observation.

Morphologie.

Le dialecte du Banat diffère à peine quant aux formes grammaticales, de la langue écrite. Les déclinaisons et les conjugaisons sont les mêmes, en sorte que nous n'avons à présenter, sous cette rubrique, qu'un très-petit nombre de faits particuliers.

§ 1. *Déclinaisons.*

Dans la bouche du peuple, l'*l* de l'article masculin disparaît au nominatif singulier. On dit *domnu,* au lieu de *domnul* (dominus); *omu,* pour *omul* (homo); *ꙗmperatu,* pour *ꙗmperatul* (imperator); etc.

Pour empêcher toute confusion nous avons supprimé l'*u* muet final dans les morceaux de lecture donnés plus loin. L'*u* que l'on y verra à la fin des mots déclinables est pour *ul* et doit sonner distinctement.

Par suite du contact journalier avec les Serbes, les Roumains du Banat ont adopté le vocatif en *o* pour les noms masculins et féminins, terminés en *ę* au nominatif:

Nom.	*Popę,*	Voc.	*popo,*	sl. eccl. попъ, presbyter;
„	*Tatę,*	„	*tato,*	pater;
„	*Sorę,*	„	*soro,*	soror;
„	*Mu̧udrę,*	„	*mu̧ndro,*	amica;
„	*Katarinę,*	„	*Katarino,*	Catharina; etc.

Ce vocatif en *o* n'est pas, du reste, un fait spécial au Banat; il a pénétré en Transylvanie, en Roumanie et jusqu'en Bucovine, mais dans ces derniers pays, cette forme existe à côté de la forme naturelle *e*, tandis qu'elle est seule usitée dans le Banat. Elle a son origine dans l'ancien bulgare et se retrouve dans le bulgare moderne et dans le serbe [1]).

M. Cipariu donne une étrange explication de ce vocatif slave.

Plutôt que de reconnaître une influence étrangère, il y voit une forme déterminée, parallèle à la forme indéterminée *ę*, et considère l'*o* comme une interjection qui vient se réunir au nom: *Luko, Tomo* seraient pour

---

[1]) Voy. *Handbuch der altbulgarischen Sprache* von A. Leskien; Weimar, 1871, 8; pp. 36. — Основа за българскѫ грамматикѫ отъ J. Груева; въ Пловдивъ, 1862, in-8⁰. pp. 10, 16, 17. — *Grammatica della lingua serbo-croata (illirica)* di Pietro Budmani; Vienna, 1867, p. 34. Ce dernier auteur indique avec soin les exceptions.

o Lukę, o Tomę, etc.[1]) Il ne faut beaucoup de théories semblables pour compromettre un ouvrage.

J'ai déjà indiqué d'un mot à propos de la voyelle ѫ la forme donnée, dans le dialecte du Banat; aux adjectifs démonstratifs issus du latin *ille, illa*; *iste, ista*; en voici le tableau:

		Masculin		Féminin	
Nom.	Sing.	*Hụlŭ*	= *čelŭ*;	*Ha*	= *čea*;
„	Plur.	*Hụĭ*	= *čeĭ*;	*Hụle*	= *čele*;
„	Sing.	*Ahụl*	= *ačela*;	*Ahaia*	= *ačeia*;
„	Plur.	*Ahụĭ*	= *ačei*;	*Ahụle*	= *acele*;
„	Sing.	*Aśest*	= *ačesta*;	*Aia*	= *ačesta*;
„	Plur.	*Aštĕa*	= *ačestia*;	*Aštea*	= *ačeste.*

§ 2. *Conjugaisons.*

Les verbes nè présentent que des particularités peu importantes. Les seules formes qui méritent d'être notées sont celles des auxiliaires *a fì* et *a voì*, au présent de l'indicatif. En voici un paradigme dans le langage populaire du Banat et de la Transylvanie:

Banat:		Transylvanie[2]):		
Io	*mis,*	*ụs,*	*su,*	sum;
Tu	*iešti,*	*iešti,*	*ieš,*	es;
Iel	*ụĭ, i,*	*ụi,*	*i,*	est;
Noĭ	*nis,*	*semŭ,*	*sụntemŭ,*	sumus;
Voĭ	*vis,*	*setsĭ,*	*sụntetsĭ,*	estis;
Ieĭ	*is, su,*	*sụnt,*	*su,*	sunt.

---

[1]) *Elemente de limb'a romana dupa dialecte si monumente vechi* de Tim. Cipariu; Blasiu, 1854, in-8⁰, p. 107.

[2]) Voy. Cipariu, *Elemente*, pp. 148.

Les trois formes *mis, nis, vis* du Banat nous offrent une combinaison curieuse du pronom et du verbe.

Voici maintenant les formes correspondantes du verbe *a voì:*

Banat:	Transylvanie [1]:	
Io oĭ,	*oĭ,*	volo;
Tu vi, i,	*ei, u̯ĭ, i,*	vis;
Iel o,	*o, a,*	vult;
Noĭ omŭ,	*omŭ, u̯tsĭ, tsĭ,*	volumus;
Voĭ vitsĭ,	*etsĭ, u̯tsĭ, tsĭ,*	vultis;
Ieĭ orŭ,	*orŭ,*	volunt.

Ces formes ne sont employées que si le verbe sert d'auxiliaire: *vi vieďeà* (videbis); *omŭ faśe* (faciemus); etc. Dans le sens absolu de vouloir, on conjugue le verbe sous sa seconde forme, *a vreà : vrio* (volo); *vri* (vis); *omŭ vreà* (volemus); etc.

O, orŭ servent aussi de 3e personne du présent de l'indicatif au verbe *a aveà,* lorsque celui-ci est joint a un participe passé: *iel o fe̯kut* (ille fecit); *o dzis* (dixit); *orŭ te̯kut* (tacuerunt); etc.

Ici s'arrêtent les observations que nous avions à présenter sur le dialecte du Banat. Nous donnerons maintenant, comme morceaux de lecture, un conte et quelques poésies populaires qui nous paraissent plus propres à faire connaître un dialecte que n'importe quelle parabole de l'évangile, ou que tout autre exemple composé pour la circonstance. Ces divers fragments ont été recueillis au village de Gavošďie̯, près de Lugoš, par un jeune homme du pays, M. Popetsiŭ. Nous nous sommes bornés à les transcrire à l'aide de la méthode employée ci-dessus, et à reproduire, avec tout le soin pos-

---

[1]) Cipariu, *Elemente*, p. 152.

sible, la prononciation vulgaire; pas un mot n'a été changé au langage des paysans.

C'est, à notre connaissance, la première fois que des textes populaires roumains auront été publiés avec cette fidélité scrupuleuse.[1])

Le conte et les chants populaires sont encore inédits.

---

[1]) Outre le recueil déjà cité des frères Schott, lequel ne contient point le texte roumain des *Märchen*, mais seulement une traduction, ou plutôt un résumé en allemand, nous indiquerons ici quelques publications relatives aux contes populaires:

Legende și basmele Românilorŭ; ghicitorĭ și proverburĭ cu o introducere de D. B. P. Hasdeu: adunate din gura poporuluĭ, scrise și date la lumină de un culegĕtor-typographŭ (D. P. Ispirescu). A treia ediție. Partea I.Bucurescĭ, 1872, in-16;

Basme, oraţiĭ păcălituri, și ghicitorĭ culese de J. C. Fundescu, cu o introducere despre literatura populară de Hasdeŭ. Bucurescŭ, 1867, in-12;

Fét'a din Dafinu, provésta poporala, publiée par M. Marienescu dans le journal *Albin'a* de Pest, no. 16, 1871;

Fetu frumosu cu perulu de auru, povésta poporala, publiée par le même, *ibid.*, no. 17, 1871;

Dafinu imperatulu, povésta poporala, publiée par le même, *ibid.*, no. 48, 1871;

Piticoti, poveasta poporala, publiée par le même dans le journal *Familĭ'a* de Pest, no. 34, 1871;

Doi feti cotofeti séu doi copii cu perulu de auru, povésta poporala romana publicata de Dr. At. M. Marienescu. Pest'a, 1871, in-16⁰, (extr. du journal *Albin'a*);

Argiru si Iléna Cosandiana, povésta poporala romana publicata de Dr. At. M. Marienescu. Pest'a, 1872, in-16⁰ (extr. du journal *Albin'a*);

Psiche, poveste poporala, publiée par le même dans le journal *Federatinnea* de Pest, 13/25 juin 1872.

Le petit recueil anonyme de Bucarest offre l'avantage d'être écrit dans le langage du peuple, mais la transcription la plus défectueuse aussi bien que l'absence de toute note explicative en rendent l'usage difficile. Les publications de M. Marienescu ne donnent au contraire qu'une rédaction *savante* et par conséquent sans intérêt pour les études linguistiques.

MORCEAUX DE LECTURE.

GEĘITANU (ŚUKURU) DE AOR.

Poveaste poporalę romunę din Bęnat.

1. O fost kund-va un tatę karie o avut treĭ fiśorĭ. Unu din ieĭ avieà nęravu a šeďeà tot la ungiets in śenušę.

Tata fęgęduì-se hulor doĭ muì marĭ kę li o dà kufe un kal ši o sumę de baňĭ kę sę poatę ieĭ kęlętorì pre unďe or vreà.

Audzind asta Śenušotka (kę ašà se numieà) alergę ši iel la tętuňe so, ku rugarea sę i ďea ši luĭ ňiesfe

---

LE CORDON D'OR.

Conte populaire roumain du Banat.

1. Il y avait une fois un père qui avait trois fils. L'un d'eux avait l'habitude d'être toujours assis au coin du foyer, dans les cendres.

Le père promit aux deux aînés de leur donner à chacun un cheval et une somme d'argent pour qu'ils pussent voyager où ils voudraient.

Apprenant cela, Cendrillon, — c'est ainsi qu'il se nommait, — alla lui aussi vers son père, en le priant de lui

---

Pendant que nous sommes sur ce sujet, nous ajouterons encore, au risque de fatiguer nos lecteurs, par l'abondance de nos renseignements bibliographiques, que l'on trouve un certain nombre de contes d'origine roumaine dans l'ouvrage suivant: *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen* herausgegeben von J. Haltrich. Berlin, 1856, 8.

Nous donnerons plus loin des indications analogues relativement aux poésies et chants populaires.

baňĭ ši un kal, kę si iel ar vreà sę kęlętorieaskę. Tata so, la inśeput, nu vreà a štĭi ňimika de uňeľe ka ašťa, dar totuš in sfuršit invoindu-se uĭ ďeďe ši lui putsiňeĭ baňĭ ši un kal poate d'o vrustę ku iel, karie unsę il priśepià śe dzise ši štià si iel vorbì.

2. Hulor alaltsĭ doĭ nu le plaśeà asta de fiel; ďeśĭ se vorbirę a pľekà fęrę štirea lu Śenušotkę.

S'or pęzit de iel kut or putut; d'afieśa, ka iel nu se duśeà nikauri de a kasę, prin urmare trebuià sę i ši vadę kund pľeakę. Ašà s'o ši intęmplat. Hui doĭ fratsĭ pornirę la drum, dar Śenušotka karie nu i o pierdut din oki, se luę dupę ieĭ fęrę a fì bęgat de samę. Nu mierserę mult, kund d'o datę, uitindu se unu din hui doĭ inapoi, vieďe kę Śenusotka o pľekat dupę ieĭ. Se vorbirę ka śe ui de fękut ši, intsieľegindu-se, luarę pre Śenušotka

---

donner (à lui aussi) quelque argent et un cheval, parce que (lui aussi) il voulait voyager. Le père ne voulait d'abord rien savoir d'une chose semblable, mais à la fin, devenu consentant, il lui donna quelque argent et un cheval, du même âge environ que lui, mais qui comprenait ce qu'il disait et savait également parler.

2. Cela ne plut nullement aux deux autres [frères]; ils convinrent en conséquence de partir à l'insu de Cendrillon.

Ils se gardèrent de lui tant qu'ils purent, mais en vain, car il n'allait nulle part hors de la maison et dès lors devait voir quand ils partiraient. Ainsi arriva-t-il en effet. Les deux frères se mirent en route, mais Cendrillon qui ne les avait pas perdus de vue, s'élança après eux sans être aperçu. Ils n'avaient pas marché beaucoup, quand tout-à-coup, l'un des deux [frères] regardant en arrière, vit que Cendrillon était parti à leur suite. Ils se consultèrent sur ce qu'il y avait à faire et après s'être entendus, ils

ịn fugẹ pụnẹ l'or bẹgat ịn voriets, ši apoi se ịntoarserẹ iarẹ la sẹrite pre drumu karie porniserẹ mụi 'nainte.

3. Śenušotka rẹmase mult dupẹ aia ịn voriets, temịndu-se kẹ nu kum-va iešịnd afarẹ s'o pẹtsieaskẹ mụi reo dekụt d'ụntẹĭ, de oareśe iel nu stià kẹ fratsiĭ luĭ or ši ajuns departe.

Ašà s'ịntẹmplẹ de Śenušotka. Numa atunśĭ porňì, dupẹ še s'o fost uitat afarẹ din voriets, dar, kụt s'o putut uità, fratsiĭ luĭ nu i mụĭ putù viedeà. Ašà uitịndu-se ịn tẹte pẹrtsile, ajunje ịn kruśa drumului. Se sokotì ịnkotro sẹ porňeaskẹ, ši ňeputịnd ịntriebà pre ňimie pre karie drum s'or dus fratsiĭ lui, apukẹ ši iel pre un drum pre karie o sokotit kẹ i mụi biňe.

4. Iel mierje, mierje tẹt mụi departe, dar ku iel ši soarele, karie ịn skurt ụi pierì din oki, lasịndu-l pre

---

poursuivirent Cendrillon jusqu'à ce qu'ils l'eussent remis dans la cour, puis s'en retournèrent au galop par le chemin qu'ils avaient pris d'abord.

3. Cendrillon resta longtemps après dans la cour, craignant que, pour peu qu'il vint à sortir, il ne fût plus mal traité que la première fois, puisqu'il ne savait pas que ses frères étaient déjà loin.

Ainsi arriva-t-il à Cendrillon. C'est à peine s'il se mit en route, quand, après avoir regardé en dehors de la cour, il n'aperçut plus ses frères aussi loin qu'il pouvait voir. Regardant ainsi de tous côtés, il arriva à un carrefour. Il réfléchit à la direction qu'il prendrait, et, ne pouvant demander à personne par où ses frères s'en étaient allés, il prit lui-même un chemin qui lui parut le meilleur.

4. Il va, il va toujours plus loin; mais, en même temps que lui, le soleil [marche], et bientôt disparaît à ses yeux, le laissant en chemin sur la lisière d'une grande

drum în marjina uñiei pęduri mari. Drumu se tęt mụi ụngustę, kụt d'abià puťeà pęšì ku kalu mụi departe, kụnd d'o datę dzęriešťe intr'o indepartare mikę śeva stręluśind.

Ku kụt se apropià mụi tarie de loku ahụla, ku atụta mụi tarie invieďerat iera arietu lui; ši, ajungind akolo, vędzù kę ahaia śe stręluśeà ašà de tarie ụi un gęitan (śukur) de aor.

5. Iel štià biñe kę kalu lui, de nu mụi multę, totuš atụta minťe kụtę iel, arie; ďeś ụl intriebę kę śe sę fakę, sę reďiśe śukuru o ba. Kalu rẹspunse indatę kę de l'ię se kęiešťe, iar, de nu, iarę se kęiešťe. „Mụi biñe sę mę kęiesk kę l'am luat, dekụt kę nu“, adause Śenušotka, si, riďikind śukurile, plekę mụi de parťe.

6. Dupę o kale inďelungatę ajunse la kurťea unui impęrat ši se rugę de iel kę, ďeindu-i vr'o slujbę, sę 'l

---

forêt. La route devenait de plus en plus étroite, en sorte qu'à peine il pouvait avancer plus loin avec son cheval, lorsque tout-à-coup il aperçoit à une petite distance quelque chose de brillant.

Plus il approchait de l'endroit, plus les alentours étaient éclairés, et, en arrivant, il vit que ce qui brillait si fort était un cordon d'or.

5. Il savait bien que son cheval avait autant, sinon plus d'esprit que lui; aussi lui demanda-t-il ce qu'il devait faire: relever le cordon ou non. Le cheval lui répondit aussitôt que, s'il le prenait il s'en repentirait, et que, s'il ne le prenait pas, il s'en repentirait également. „Mieux vaut me repentir de l'avoir pris que de ne l'avoir pas pris“, ajouta Cendrillon, et, relevant le cordon, il partit plus loin.

6. Après une longue route, il arriva à la cour d'un roi et le pria de l'admettre parmi ses serviteurs, en lui

primieaskę intre slujile lui, ku o simbrię mui mikę, dar sę i fie iertat a dà ši kalului lui śe munkę kaĭ impęrateštĭ. Impęratu avieà mui multe pęriekĭ de kaĭ šĭ kiar din intęmplare una n'avieà kośiš ingrijitor; ďeśi se invoì a 'l primì intre slujile lui.

7. In timp d'o lunę s'o putut vieďeà kę pęriekia de kaĭ karie o tsiňeà Śenušotka uĭ mui frumoasę, grasę, ku tęte kę iel n'o avut triebuintsę niś de lumiňĭ noapte, prekund tętsĭ huialtsĭ kapętao in męsurę hotęritę ku luna.

Vędzind asta, imperatu inśepù a 'ntrebà kę kum uĭ tęina, de pęriekia de kaĭ karie i supt ingrijirea lu Śenušotkę uĭ mui frumoasę.

8. Intr'o dzi, dupę śe insęrasę biňe, se duśe unu la grajďu lu Śenušotkę, ši, uitindu-se in luntru, vieďe un gęitan galbęn, akętsat intr'un kuň, karie ašà de tarie luminà ka ši kund ar fi ars mui multe lumiňĭ. In dzioa

---

donnant quelque emploi, avec des gages moindres, mais [à la condition] qu'il lui fût permis de donner à son cheval ce que mangeaient les chevaux du roi. Le roi avait plusieurs paires de chevaux, et justement, par hasard, l'une [d'elles] n'avait pas de palefrenier; aussi voulut-il bien l'admettre parmi ses serviteurs.

7. Au bout d'un mois, on put voir que la paire de chevaux que Cendrillon soignait était plus belle [et plus] grasse, bien qu'il n'eût pas besoin de bougies pendant la nuit, tandis que les autres en recevaient une quantité déterminée par mois.

Voyant cela, le roi se prit à demander par quel secret la paire de chevaux placée sous les soins de Cendrillon était [devenue] plus belle.

8. Un jour, quand la nuit est bien venue, l'un [des serviteurs] s'en va à l'écurie de Cendrillon, et, regardant dans l'intérieur, voit un cordon d'or, attaché à un clou,

urmętoarę, se duśe ahụla la ịmpẹratu ši spuňe śe o vędzut la Śenušotka.

9. Ịmpẹratu ćemę la iel pre Śenušotka, ụĭ spuňe sę adukę gẹitanu; apoi, dupę śe l'o adus, ịl ịntrieabę de unďe l'o furat o l'are iel gẹitanu ahụsta. Śenušotka nu putù rẹspunďe la asta alta dekụt kę l'o gẹsit; dar ịmpẹratu nu vrù sę i krieadę, ši dzise: „Daka nu mi aduśĭ stępụnu astuia la miňe, ịts pierdzĭ kapu."

10. Śe sę fakę bietu Śenušotkę? Se duśe, spuňe numa dekụt kalului śe ụĭ stę 'nainťe. Kalu ụĭ rẹspunďe: „Viedz, nu ts'am spus io atunśĭ sę nu l'ieĭ? Tu aĭ krędzut kę ašà o fì mụi biňe. Dar totuš ịnvoiesk a ťe ajutà. Askultę la miňe śe tsĭ spuň. Stępụnu, o mụi biňe dzis, stępụna gẹitanului astuia, šeďe kam de parťe de aiši,

---

qui éclairait autant que si plusieurs bougies avaient brûlé. Le lendemain, il s'en va chez le roi et [lui] dit ce qu'il a vu chez Cendrillon.

9. Le roi fait venir Cendrillon, lui dit d'apporter le cordon, puis, après qu'il l'a apporté, lui demande d'où il a volé, ou comment il a, lui, ce cordon. Cendrillon ne put répondre autre chose, sinon qu'il l'avait trouvé; mais le roi ne voulut pas le croire et dit: „Si tu ne m'amènes point le propriétaire de ce [cordon], tu perdras la tête."

10. Que devait faire le pauvre Cendrillon? Il s'en va et dit aussitôt au cheval ce qui l'attend. Le cheval lui répond: „Vois; ne t'ai-je point dit alors de ne pas le prendre? Tu as cru que cela valait mieux. Cependant, je veux bien te venir en aide. Écoute ce que je te dis. Le propriétaire, ou pour mieux dire, la propriétaire de ce cordon, demeure loin d'ici, au milieu d'une grande forêt. Harnache-moi bien, et ne crains pas que nous manquions de l'amener."

ịn mijloku uňeĭ pęduri mari. Hęręňešte mę biňe, apoi nu te teme kę n'om aduś'o noĭ."

11. Śenušotka hęręnì kalu biňe, ši, rugịndu-se la Dumňedzieu, pliekà kęlęri dupę stepụna gęitanului.

„Ię samę biňe", dzise kalu dupę śe s'or apropiat de lokuintsa kootatę; „kasa ịn karie šeďe stępụna gęitanului ụĭ tętę din oasie de om. Ịn ia šeďe numa o babę ku fata ieĭ ha frumoasę. Baba are nęrav a se kulkà o tsire dupę prụndz in patu ieĭ; asiemęnà ši fata ieĭ se kulkę ịn ľeagęnu ieĭ, karie i tsęsut ku firie de aor, ši stę aňinat la grindę. Tu te bagę ịn lụntru, dar fie 'ts pre griję sę nu afinjĭ de pęriets kụnd ịntrĭ, o de grindę; numa rędikę frumos ľeagęnu ịn sus, apoi, tęịnd atsieľe mierieo ku kutsitu, o ię ịn bratsie, ši, fujịnd ku ia afarę, norokos om, duś'o la ịmpęratu, ka ia ụĭ stępụna gęitanului afurisit."

---

11. Cendrillon harnacha bien le cheval, et, se recommandant à Dieu, partit à cheval à la recherche de la propriétaire du cordon.

„Prends bien garde", dit le cheval, quand ils se furent approchés de la demeure qu'ils cherchaient; „la maison dans laquelle habite la propriétaire du cordon est tout entière d'ossements humains. Il n'y demeure qu'une vieille femme, avec sa fille, la belle. La vieille a coutume de se coucher un peu après le repas dans son lit; de même, sa fille se couche dans son berceau qui est tissu de fils d'or et est suspendu à la solive. Pénètre dans l'intérieur, mais aie soin de ne point toucher le mur en entrant, ni la solive. Soulève doucement le berceau, puis, coupant vite les attaches avec ton couteau, prends-la dans tes bras; sauve-toi avec elle, homme heureux, et conduis-la au roi, car c'est la propriétaire du cordon ensorcelé."

12 Tęte s'or ințemplat kum dzise kalu, ši Śenušotka se aflę în skurt timp ku stępuna gęitanului kęlęri pre drumu śe duśeà kętrę śetatea împęratеaskę.

Fata s'o pomęnit pre kale, dar, vędzîndu-se în munę ši pre kale, nekonoskutę, lešinę numa dekut, din karie liešinare se triedzì abià în kasa împęratеaskę, ku împęratu lungę ia.

13. Împęratului uĭ parieà timpu prie lung punę se triedzì, kęś iel în klipita d'untęi, kund o kootat în fatsa 'i înjereaskę, s'o îndręjit în ia. — „Mę iertà k'am lasat a aduśe aiśi o piersoanę karie n'am kunoskut o, ši, fiind kę akuma te kunosk ka pre ahaia karie i stępuna iñimi miele, te rog, dę 'm muna tęa ši fi a miea."

14. — „Atunśĭ oĭ fì a tęa", rępspunse fata junelui împęrat, într'un ton lingušitor, „kund i porunśì aluia

---

12. Tout se passa comme le cheval l'avait dit, et Cendrillon se trouva bientôt à cheval, avec la propriétaire du cordon, sur la route qui conduisait à la ville du roi.

La jeune fille se réveilla en chemin, mais, se voyant dans des mains et sur une route inconnues, elle tomba aussitôt en pâmoison et ne sortit de cette pâmoison que dans la maison du roi, le roi étant à ses côtés.

13. Le temps parut long au roi jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, car du premier instant où il avait regardé sa figure angélique, il s'en était épris. — „Pardonne-moi d'avoir fait amener ici une personne que je ne connaissais pas, et, comme maintenant je te connais pour celle qui est la maîtresse de mon cœur, je t'en prie, donne-moi ta main et sois à moi."

14. „Alors [seulement] je serai à toi", répondit la jeune fille au jeune roi, d'un ton calin, „quand tu auras ordonné à celui qui m'a apportée ici, de m'apporter aussi

karie m'o adus pre miňe aiśĭ, sę m'adukę ši Ieagęnu mieu ịn karie ụnkę de mikę m'am Ieagęnat."

Ịmpęratu porunśì lu Śenušotkę s'adukę Ieagęnu, kę de nu, l'o faśe ku un kap mụi mik.

15. Baba, pomienindu-se din somn, o vędzut kę fata nu i mụi mult ịn Ieagęn, ši nu puťeà šfì unďe i.

— „Ię samę", dzise kalu, „ăjunjĭ la kasa babi. Fę kum 'ts am spus ši ụntęia datę; pęsešfĭ ťe sę n'ať injĭ de pęriets, kę atunśĭ se pomieňe baba ši n'o fì biňe de noi."

Baba durmià dusę ši, pre kụnd se pomieňì ia, Ieagęnu ši ăjunsese la stępụna sa.

16. „Ši akuma vi fì a miea", dzise ịmpęratu, dupę śe i aduserę Ieagęnu.

— „Numa atunśĭ oĭ fì a tęa, daka śiňe m'o adus pre miňe ši Ieagęnu, o aduśe ši gitaru mieu, ịn karie

---

mon berceau, [le berceau] dans lequel je me suis bercée depuis mon enfance."

Le roi ordonna à Cendrillon d'apporter le berceau, sinon il le raccourcirait d'une tête.

15. La vieille, en se reveillant de son sommeil, vit que sa fille n'était plus dans le berceau et elle ne pouvait savoir où elle était.

— „Prends garde", dit le cheval [à Cendrillon], „tu arrives à la maison de la vieille. Fais comme je te l'ai déjà dit la première fois; fais attention de ne point toucher au mur, car alors la vieille s'éveillerait et il nous arriverait malheur."

La vielle dormait profondément et, quand elle se réveilla, le berceau était déjà parvenu à sa propriétaire.

16. „Et maintenant tu seras à moi", dit le roi, après qu'on lui eut apporté le berceau.

— „Alors seulement je serai à toi, si celui qui m'a apportée ici, moi et le berceau, apporte aussi la guitare

dziśeam totďeuna dupę prundz, skulindu-mę si kulkindu-mę."

Akuma, de a tria oarę, ćemę impęratu la iel pre Śenušotka, ši i dziśe sę i adukę gitaru, ka, de nu, 'š pierďe kapu.

17. Ši pofta asta s'o implinit.

— „Akuma kriedz kę nu mui ai de a dorì ňimika, ši, ťe rog, fi a miea", mui dzise o datę impęratu; ši ia iarę ręspunse: „Numa atunśĭ oĭ fì a tęa, daka śiňe m'o adus pre miňe ši pre hulelalťe, m'o aduśe ši kęldarea miea karie, kund dzik, fierbie ši fęrę fuk.

Numa dekut porunśì impęratu asta lu Śenušotkę, ši iel ku kalu lui se luarę la drum.

18. Dupę śe or ajuns la kasa anumitę, dzise kalu kętrę stępunu so: „Bagę samę biňe ka su doospredzieśĭ sobie; in ha de pre urme su doospredzieśĭ kęldarĭ; ię ha

---

aux sons de laquelle je chantais toujours en me balançant (me relevant et me recouchant), après le repas.

Maintenant, pour la troisième fois, le roi mande vers lui Cendrillon et lui dit d'apporter le lit, sinon, il perdra la tête.

17. Ce souhait fut également accompli.

— „Maintenant, je crois que tu n'as plus rien à désirer, et, je t'en prie, sois à moi, dit encore une fois le roi; et elle répondit de nouveau: Alors seulement je serai à toi si celui qui m'a apportée ici, moi et les autres choses, m'apporte aussi mon chaudron qui bout, quand je le lui dis et sans feu."

Aussitôt le roi en donna l'ordre à Cendrillon, et lui et son cheval se mirent en route.

18. Après qu'ils furent arrivés à la maison indiquée, le cheval dit à son maître: „Prends bien garde, car il y a douze chambres; dans la dernière se trouvent douze

mụi din ǰos, karie i ši mụi marię, pentru kę ahaia fierbie singurę.“

Tęte mierserę dupę poftę, kęšĭ baba se pareà a durmì somnu mortsi; dar Śenušotka, kụnd vrieà sę iasę din śinda, din ňebęgarea de samę, atinse ku umieriĭe driept de pęrieťe lụngę uša, ši intr'o klipitę se skulę baba din pat.

19. — „Au! dar tęt te prindzeĭ o datę! Vędz tu kolo sus loku hụl gol ịntre laśedzĭ; akolo vin oasieĭe taĭe. Numa ašteapta tu, ka akuši aduk io ku frate-mi o kutsitę de la iel.“ Ku ašťea kuvụnte, ịnkise uša, ši 'l ịnkeię pre Śenušotka 'n kasa.

— „Mętušiko dragę!“ dzise ňepoata babi, kụnd plekarę de a kasę, „dę mi mie kieiĭe. Io mę duk 'nainte sę vęd śiňe o fost ňetriebniku ahụla karie furę pre vụruika miea ši tęte lukruriĭe ieĭ hụĭe frumoasie.“

---

chaudrons; prends celui d'en bas qui est aussi le plus grand, car c'est celui-là qui bout tout seul.“

Toutes [choses] allèrent à souhait, car la vieille paraissait dormir le sommeil de la mort, mais quand Cendrillon voulut sortir de la cuisine, il toucha par mégarde le mur avec l'épaule, tout à côté de la porte et, en un instant, la vieille se leva de son lit.

19. — „Ah! je t'ai pourtant pris une fois! Vois-tu là-haut la place vide entre les traverses; c'est là que viendront tes os. Attends seulement, car tout de suite je vais apporter un couteau de chez mon frère.“ Avec ces mots, elle ferma la porte et enferma Cendrillon dans la maison.

— „Chère tante [mot-à-mot, petite vieille]“, dit la nièce de la vieille, quand elles sortirent de la maison, „donne-moi les clefs à moi. Je vais devant, pour voir qui est le vaurien qui a volé ma cousine et toutes ses belles choses.“

20. Babi i iera mult mụi drag de nĕpoata sa, dekụt sẹ nu i ịmpliňeaskẹ pofta.

Fata aĭeargẹ 'nainte ku kieiĭe ịn mụnẹ, ši, ďeskizdịnd uša, se bagẹ iute ịn soba; dar Śenušotka, karie din ịntẹmplare stà dupẹ uša śindzi, luẹ kẹldarea ịn kụrkẹ, ši, ňevẹdzut de ňimie, iešì afarẹ, s'arunkẹ pre kalu ši nu se mụi oprì pụnẹ la ịmpẹratu.

21. „Atunśĭ oĭ fì a tẹa", dzise fata ịmpẹratului, karie akuma a patra oarẹ o rugà sẹ fie a lui, „daka mi or aduśe ši kapra miea karie atụta lapte 'm dẹ kụt voiesk ši kụnd vrio io."

Iarẹ porunśì ịmpẹratu lu Śenušotkẹ, šĭ iel pĭekẹ kẹlẹri kẹtrẹ kasa de oase de om. — „Ai griję", dzise kalu, dupẹ śe or ajuns akolo, „ka kapra pašte ịntr'un lok okolit de tẹte pẹrtsiĭe ku apẹ; ia i Ĭegatẹ ku o sfoarẹ de pišor, ši sfoara i Ĭegatẹ de patu babi. Kụt o fujì

---

20. La vieille aimait trop sa nièce pour ne pas accomplir son désir.

La jeune fille va devant, les clefs en main, et, ouvrant la porte, pénètre rapidement dans la chambre; mais Cendrillon, qui par hasard se tenait sur la porte de la cuisine, prend le chaudron sur son dos, et, sans être vu de personne, sort, montre sur son cheval et ne s'arrête plus que chez le roi.

21. — „Alors [seulement] je serai à toi", dit la jeune fille au roi qui maintenant, pour la quatrième fois, la priait d'être à lui, „si l'on m'apporte aussi ma chèvre qui me donne autant de lait que je veux et quand je veux.

Le roi l'ordonna encore à Cendrillon, et celui-ci partit à cheval vers la maison d'ossements humains. — „Fais attention, dit le cheval, après qu'ils y furent arrivés, car la chèvre broute en un lieu entouré d'eau de toute part: elle est attachée par une corde au pied, et

kapra, de s'ịnťinďe sfoara, baba se pomieňe, ši nu štiu kum vi skapà a doa oarẹ. Ịnkụt, pentru kẹ sẹ potsi trieśe, iẹ ǰoarḍa aia; dẹ ku ia pre fatsa api 'nainťea ta ši dzi: Ịnainťe ịngieatsẹ, ịnapoi desgieatsẹ ši ašà vi puťeà trieśe ňevẹtamat la kapra."

22. Iel fekù ašà kum o dzis kalu, dar, kụt 'l vẹdzù kapra, kẹ a triekut la ia, ịnśepù a sbierà ši a se smụknì.

Baba, karie o simtsit, sẹrì ịndatẹ din pat ši ňe mụi štiịnd de ňekadz śe sẹ fakẹ vrù sẹ trieakẹ ịn fugẹ, sẹ punč mụna pre iel, dar, śe se ịntẹmplẹ? Baba se kufundẹ ši nu se mụi vẹdzù.

Senušotka prinse kapra, ši ịn skurt fù ku ia la ịmpẹrat.

23. — „Akuma numa mụi una am de śerut", dzise fata iarẹkẹtrẹ ịmpẹratu, „aďekẹ sẹťe faśĭ aša de frumos ka miňe."

---

la corde est [elle-même] attachée au lit de la vieille. Pour peu que la chèvre s'enfuie, si la corde se tend, la vieille se réveille et je ne sais comment tu échapperas une seconde fois. Pour que tu puisses passer, prends cette baguette; frappe-s-en la face de l'eau devant toi et dis: gèle devant, dégèle derrière; de la sorte, tu pourras arriver sain et sauf jusqu'à la chèvre."

22. Il fit comme le cheval lui avait dit, mais, quand la chèvre vit qu'il avait passé jusqu'à elle, elle se mit à crier et à tirer.

La vieille, qui s'en aperçut, sauta aussitôt de [son] lit et, ne sachant plus que faire, dans son irritation, voulut passer [l'eau] en courant, pour mettre la main sur lui, mais qu'arriva-t-il? La vieille enfonça et on ne la vit plus.

Cendrillon prit la chèvre et fut bientôt avec elle chez le roi.

23. — „Maintenant, je n'ai plus qu'une chose à demander", dit la jeune fille au roi, „c'est que tu te fasses aussi beau que moi.

„Asta n'o pot faśe“, rǫspunse ịmpǫratu — „Ba, potsĭ“, adǫusǫ fata; „io oĭ ịmpĭeà kǫldarea marie de lapte de la kapra miea; tu te vi skǫldà ịn ia, ši atunśĭ vi fì ašà de frumos ka miňe.“

Ịmpǫratu askultǫ, dar, kụnd o fost ịn kǫldare, fata porunśì sǫ fiearbǫ kǫldarea, ši ašà ịmpǫratu fù opǫrit de tǫt.

24. — „Śearkǫ ši tu“, dzise kalu kǫtrǫ stǫpụnu lui, „de a te skǫldà, kǫśĭ, daka vri, te potsĭ tu faśe ašà de frumos ka ia; atunśị ia oar ši kum te iao pre tiňe.“

— „Asta ar fì o prostiǫ marie de la miňe, kụnd io, ku okii miei, vǫdzui kum kǫsnì pre ịmpǫratu.“

„Nu te temie“, dzise kalu ịnśet kǫtrǫ stǫpụnu so; „kụnd ia o dziśe sǫ fiearbǫ kǫldarea, atunšĭ io oi rụnkiedzà ši kǫldarea n'o mụi fierbie.“

— „Cela, je ne le puis faire“, répondit le roi. — „Si, tu le peux“, ajouta la fille; „je vais remplir le grand chaudron du lait de ma chèvre; tu t'y bagneras, et alors tu seras aussi beau que moi.“

Le rois obéit, mais, quand il fut dans le chaudron, la jeune fille ordonna au chaudron de bouillir et le roi fut ainsi complètement brûlé.

24. „Essaie, toi aussi, „dit le cheval à son maître, „de te baigner, car, si tu veux, tu peux te faire aussi beau qu'elle; alors, n'importe comment, elle te prendra [pour époux].“

— „Ce serait une grande sottise de ma part, après que j'ai vu de mes yeux comment elle a trompé le roi.“

— „Ne crains pas“, dit le cheval tout bas à son maître, „quand elle dira au chaudron de bouillir, alors je hennirai et le chaudron ne bouillira pas.“

25. — „Eh bien! essaie ton bonheur“, ajouta la belle jeune fille, pensant qu'elle pourrait se venger sur

25. — „Noa! śearkę 'ts noroku“, adęuse fata frumoasę, gụndzịnd kę 'š o puťeà rẹsbunà asupra lui“; daka ťe potsĭ faśe ašà ka miňe, atunśĭ io ťe iao de bẹrbat.“

Iel se ďesbrękę, ši, kụnd fù ịn kẹldarea, porunśì fata frumoasę kẹldẹri sę fiearbę; dar, ịn klipita aia rụnkiedzà ši kalu, ši kẹldarea niśĭ n'o ịnśeput a fierbie.

Śenušotka se ịnśepù a spẹlà, dar fata frumoarę ka o dzụnę ịnśepù a strigà: „Lasę ťe, lase ťe, ka ieštĭ ďestul de frumos, ši io mę ịnvoiesk a ťe luà de bẹrbat.“

Apoi se kununarę, iubirę, ši, daka n'or murit, mụi trẹiesk ši astẹdzi.

---

lui; „si tu peux te faire comme moi, alors je te prendrai pour époux.“

Il se déshabilla et, quand il fut dans le chaudron la jeune fille ordonna au chaudron de bouillir, mais, à ce moment, le cheval hennit, et le chaudron ne commença même pas à bouillir.

Cendrillon se mit à se laver, mais la jeune fille, belle comme une déesse, se mit à crier. „Laisse, laisse, car tu es assez beau et je consens à te prendre pour époux.“

Ensuite ils se marièrent, s'aimèrent et, s'ils ne sont pas morts, vivent encore aujourd'hui.

Je laisse aux mythologues le soin d'expliquer le fond du récit qui précède, et de rechercher l'origine de ce Cendrillon roumain; je n'en veux considérer que la forme. Ceux qui le liront avec soin seront sans doute surpris de trouver dans le langage des paysans du Banat si peu d'éléments étrangers. Où sont donc tous ces mots grecs, slaves, albanais, turcs, magyars qui composent, dit-on, la moitié du lexique? On peut se con-

vaincre que ces vocables étrangers n'occupent réellement qu'une place très-secondaire dans la langue.

Émile Picot.

(A suivre.)

TRANSCRIPTION DE LA LANGUE SERBE.

Parmi les questions pratiques occupant actuellement la science linguistique, la question de la transcription des alphabets ne saurait être négligée, vu que bien souvent il est impossible de citer chaque langue dans son alphabet propre. J'ai l'intention de proposer pour la langue serbe une transcription plus exacte, selon moi, que celle qui se trouve employée aujourd'hui. — Mais auparavant je me permets quelques considérations historiques.

La nation serbe qui constitue l'une des tribus (six millions d'habitants) des Slaves du Sud, eut le malheur d'être divisée en catholique et en orthodoxe; une part du peuple fut ralliée à Rome, l'autre à Constantinople: la première se soumit au catholicisme romain, la seconde au byzantisme. Les deux noms nationaux „Srbin, Hrvat“ qui existaient auparavant auraient pu être fondus dans le développement national, mais le mauvais sort voulut que le premier de ces noms se développât dans la fraction orthodoxe les Serbes (Srbi) par excellence, et que l'autre fraction, les Croates (Hrvati), employât la seconde dénomination. Des deux côtés la langue est la même sauf de légères différences dialectales. Aux tristes époques des guerres religieuses du moyen-âge la division de foi amena celle de littérature et la part orthodoxe (serbe)

adopta l'alphabet byzantin, tandis que la part catholique (croate) prit les lettres latines.

L'alphabet grec, ajusté au parler slave par l'addition de douze caractères (ѣ, ѫ, ѕ, ц, ч, ш, ѣ, ѣ, ѣ, ѣ, ѫ, ѧ = *b, ž, dz, c, č, š, ŭ, y, ĭ, ě, ą, ę)* était plus commode que l'alphabet latin. Toutefois l'alphabet grec adapté par S. Cyrille à l'ancien slave (ancien bulgare ou slave ecclésiastique selon la dénomination que lui donnent quelques auteurs) n'atteignait pas le but d'une façon satisfaisante. Le son *j*[1]) manquant à l'ancien grec, les organisateurs de l'alphabet slave marquèrent par и *(i)* la „jotation" à la fin des syllabes et par un і (j diagrammatique) au commencement: de là ꙗ, ѥ, ю, ѩ, ѭ = *ja, je, ju, ją, ję,* c.-à-d. cinq lettres en plus. Les л *(l),* н *(n)* et р *(r)* mouillés (ль, нь, *ř)* n'avaient point de caractères correspondants.

Les nouveaux idiomes slaves avaient un certain nombre de sons inconnus au slave ancien. Le serbe se trouvait dans ce cas. Chez lui, comme chez ses congénères, le zétacisme prit un grand développement: les sons *j,* ль *(lj),* нь *(nj)* eurent une plus grand étendue qu'en ancien slave, et les sons ѣ, ѣ prirent naissance. Quant aux ѣ, ѣ, ѣ, ѫ, ѧ de l'ancien slave ils furent laissés à l'écart. Pourtant l'on continua à écrire la langue avec l'alphabet accommodé à l'ancien slave et il s'en produisit une confusion telle que ceux-là seuls la connaissent bien qui ont longtemps étudié les monuments de la langue.

Au commencement de notre siècle, encouragé par quelques essais timides, Vuk Stef. Karadžić entreprit de porter remède à cette confusion. Décidé à une réforme radicale il prit pour base de l'orthographie serbe les

---

[1]) Le y français de „yeux".

voyelles existantes et mena son travail conformément aux principes phonétiques avec toutes leur conséquences physiologiques. Telle est l'origine de l'orthographie serbe actuelle.

A leur tour les Croates, encouragés par l'exemple des Serbes et des Tchèques, remplacèrent par des diagrammes les divers combinaisons de leurs anciens écrivains. Mais ils s'arrêtèrent à mi-route. Sans entrer dans l'histoire de leur orthographie, nous ferons seulement observer qu'il existe à présent un système adopté par Vuk, Daničić et récemment par les Ragusiens et qu'il y en a un autre admis par la plupart des écrivains de Zagreb. Nous reproduisons ici l'alphabet serbe avec sa transcription croate, mettant entre parenthèses les variantes de Vuk et Daničić.

а	*a*	н	*n*
б	*b*	њ	*nj*
в	*v*	о	*o*
г	*g*	п	*p*
д	*d*	р	*r*
ђ	*dj (gj)*	с	*s*
е	*e*	т	*t*
ж	*ž*	ћ	*ć*
з	*z*	у	*u*
и	*i*	ф	*f*
ј	*j*	х	*h*
к	*k*	ц	*c*
л	*l*	ч	*č*
љ	*lj*	џ	*dž*
м	*m*	ш	*š* [1])

[1]) Comme on le voit la différence entre Vuk-Daničić et la méthode admise à Zagreb consiste seulement dans la différente transcription de ѣ. Par contre on transcrit à Zagreb ије = ѣ par *ie*, tandis que V.-D. emploient *ije*.

Ainsi quatres lettres serbes, ђ, љ, њ, џ, sont transcrites par des combinaisons, *dj (gj), lj, nj, dž.* Cela produit bien des inconvénients. L'on ne peut différencier le groupe дј et le son ђ, qui se produisent souvent; toutefois l'emploi de *gj,* selon Vuk et Daničić, y porte remède vu que le groupe *gj* ne se présente jamais. Par *lj, nj* l'on transcrit à la fois et les groupes лј, нј et љ, њ: impossible de les distinguer, se qui serait nécessaire non seulement pour les dissertations linguistiques mais encore à propos des anciens écrivains de Raguse et de la Dalmatie. Il faudrait également rendre par une seule lettre le son *dž* (j anglais) pour lequel les Serbes ont emprunté le signe џ de la cyrillique roumaine. Ce son, rare à la vérité, outre sa présence dans quelques mots d'emprunt, s'offre également en tant que produit de variation phonétique: наручбина = наруџбина, *naručbina = narudžbina;* la remarque que fait M. Miklosich (Vergl. Lautlehre 297) que ce son peut être omis dans le serbe et se trouver remplacé par ses éléments constitutifs, conduirait à la destruction de l'orthographie phonétique toute entière, car, en suivant cette méthode, il faudrait en user de même à l'égard de ђ, љ, њ, ц, ч.

Nous croyons que dans la transcription il serait préférable de remplacer ces quatre groupes par des signes simples. Au lieu de *nj* il vaudrait mieux user de *ň* (comme les Tchèques dans quelques cas). Au lieu de *lj* il faudrait prendre le *ł* polonais mais avec une différence: les л, љ représentant le premier une consonne originelle, le second une consonne secondaire; dans le même rapport pourraient se tenir *l* = л et *ł* = љ. A la façon des Tchèques l'on pourrait rendre ђ par *ď,* et џ soit par *ǧ,* soit par *ǵ.* En conséquence notre transcription du serbe serait la suivante:

а	*a*	н	*n*
б	*b*	нь	*ň*
в	*v*	о	*o*
г	*g*	п	*p*
д	*d*	р	*r*
ђ	*đ*	с	*s*
е	*e*	т	*t*
ж	*ž*	ћ	*ć*
з	*z*	у	*u*
и	*i*	ф	*f*
ј	*j*	х	*h*
к	*k*	ц	*c*
л	*l*	ч	*č*
љ	*ł*	џ	*ǧ*
м	*m*	ш	*š*

Belgrade, Octobre 1872.

Stojan Novaković.

LES HUIT GHṚ DE L'ARYAQUE.

„Sur les conséquences funestes de la méthode unilatérale et purement artificielle des grammatistes hindous en matière de lexiologie sanskrite“, tel est le titre du livre que j'attends avec impatience d'un honnête historien de la linguistique indo-européenne. Quel que soit le critique éclairé qui nous prépare cette bonne fortune, je lui demande la permission d'attirer un moment ses regards sur un certain progrès en lexicographie, courageusement réalisé par d'audacieux contemporains qui pourraient fort bien ne pas s'en tenir là. Voici la chose.

Dans les hôpitaux, au régiment, ailleurs encore, sans tenir le moindre compte de vos antécédents, de vos

idiosyncrasies, de votre caractère, etc. etc., on vous distingue de votre voisin par un numéro. Ici, c'est „un bouillon de veau pour le N°. 3, — un cataplasme sur le genou droit du N°. 2, — un sinapisme aux pieds du N°. 1.“ Là, c'est „trois jours de salle de police pour le N°. 4, etc. etc.“ Le chiffre, en tous ces cas, désigne une individualité distincte, tout aussi bien que le feraient les noms de Pierre, Paul, Jacques ou Jean.

De même, quand on n'osa plus présenter comme nés d'un événement unique de création spontanée, deux, trois, quatre, cinq six ou même un plus grand nombre de verbes simples primordiaux, au fonds syllabique commun, mais à la signification spécifiquement diverse; quand on s'aperçut, par exemple, qu'il y avait lieu à distinction entre GHṚ, crier, chanter, et GHṚ, fléchir, boîter, tomber; entre GHṚ, répandre, luire, briller, brûler, et GHṚ, dévorer, avoir faim, désirer, aimer; entre GHṚ, se tendre, se hérisser, et GHṚ, entourer, entourer de ses doigts, prendre; entre GHṚ, renifler fortement, aspirer, sentir, et GHṚ, gratter, frotter, user, vieillir, on se dit: „Pour que les enfants dans la dérivation retrouvent plus facilement leur père légitime, venons par des chiffres au secours de la voix du sang. Donnons un numéro d'ordre à chacun de ces faits lexiques décidément distincts.“ Et l'on fit comme on fait pour les soldats d'un même peloton, pour les malades d'une même salle. Chacun selon sa convenance numérota ces verbes chefs de file. Et il en fut ainsi. Et d'aucuns trouvèrent que c'était très-bien, voire même que c'était assez.

Si vous avez là, sous la main, la seconde édition du très-utile „Dictionnaire comparatif des langues indo-germaniques“ de M. Auguste Fick, veuillez, je vous prie, en lire les pages 67 à 73 et vous y verrez comment, dans l'espèce, le savant lexicographe y fait la distribution

de ses numéros d'ordre. Le N° 1 y est donné à GHṚ (ou GHAR pour les amis du renforcement par guṇa), dévorer, avoir faim, désirer, aimer. Le N° 2 y échoit à GHṚ, frotter, user, vieillir. Puis vient GHṚ, répandre, luire, briller, brûler, portant le N° 3. Le N° 4 appartient à GHṚ ou GHWṚ, fléchir, tituber, tomber. Voici, au N° 5, GHṚ, entourer, prendre. Enfin, sous le N° 6, vous avez GHṚ, crier, chanter. Je vous laisse le soin de rechercher les raisons qui ont déterminé M. Fick à refuser un N° 7 à GHṚ, tendre, se tendre, se hérisser (d'où, par le thème GHṚSA, une forme secondaire GHARs ou GHṚs, sk. *hṛṣ*, lat. *hors-* et *hirs-)*. A vous aussi d'expliquer pourquoi le GHṚ, sk. *ji-ghrâ-ti,* renifler fortement, flairer, sentir, n'a pas son état civil aux pages que nous résumons ici.

Il manque à tout cela une seule chose: la méthode. Les mots vivent deux vies à la fois, celle de la syllabe et celle du groupe sensitivo-logique incarné dans cette syllabe. Ces deux vies suivent des voies différentes, soumises qu'elles sont à des lois de nature radicalement diverse. Les lois de phonologie lexiologique, séparées du code d'idéologie lexiologique, ne constitueront jamais une méthode complète ou intégrale en lexiologie. Sans que le corps du mot subisse le moindre changement, la dérivation implicite, changeant le point de vue logique sous lequel ou considère une même idée et la composition implicite ou latente, changeant l'idée elle-même en l'individualisant à l'aide de déterminatifs pensés, mais non rendus, voilà les grands phénomènes idéologiques dont les fonds monosyllabique commun de la parole aryaque a été le théâtre et dont il faut retrouver les lois [1]).

---

[1]) Quand l'Arya possédant *sû*, répandre, arroser, féconder, s'en servit pour nommer le porc *(sû)*, l'animal fécond par excellence; quand,

Il serait superflu d'ajouter que la réduction de l'aryaque à cet état monosyllabique premier (système de verbes-noms simples et de pronoms-adverbes simples) exige la connaissance des lois de la dérivation explicite, cette mère féconde des thèmes polysyllabiques de conjugaison et des racines secondaires, tiges mutilées issues des vraies racines ou éléments simples.

J'ai essayé de montrer comment, au point de vue de l'idéologie positive ou lexiologique (Revue de ling. Tomes I et II), cette réduction nous conduit de proche en proche, après l'élimination des métaphores, à définir les marques spécifiques de chaque idée verbale première. J'ai tenté de faire voir comment ces idées-espèces, produisant toujours les mêmes individualisations (variétés et sous-variétés) peuvent elles mêmes être classées en cinq genres: *Crier, Souffler, Gratter* et *Presser, Tendre*; en tout trois catégories de verbes *sensiblement* nés de la contrefaçon d'un bruit, et deux catégories de verbes *nécessairement* nés de l'imitation d'un effort, senti et conçu comme cause du mouvement observé. Je me suis efforcé de mettre en lumière les caractères contrastés qui opposent *Aller, Étendre, Répandre,* les trois espèces du genre Tendre (efforts expansifs) aux formes logiques *Poser, Fléchir, Serrer,* les trois espèces du genre *Presser* (efforts compressifs).

Cette synthèse que tous peuvent refaire ou vérifier conduit inévitablement à cette définition du monosyllabe verbal primitif:

Le verbe est l'union intime, indissoluble d'un groupe sensitivo-logique nommé *action* et d'un geste oral monosyllabique reproduisant par contrefaçon la sensation do-

maître de *gu, gau,* mugir, il l'employa pour désigner la vache, la mugissante *(gau)*, il fit de la dérivation implicite, il envisagea un même verbe sous deux aspects divers.

minante, auditive ou musculaire, de ce même groupe qu'il ressuscite et dans lequel, entré par droit de naissance (syngenèse), il restera désormais inclus en qualité de signe abréviatif perpétuel.

Or, quand la synthèse du vocabulaire aryaque (indo-germanique primitif) a fourni cette double loi de création du verbe, cette loi s'impose d'elle-même à tout lexiologue, à tout lexicographe. Elle devient la base de toute classification lexique. Elle met les choses à leur place naturelle. Elle n'entremêle pas les phonomimes aux dynamomimes. Elle ne confond jamais les produits d'un GÂ, GAN, fléchir, rompre, avec les enfants d'un GÂ, GAN, étendre, propager, engendrer. Enfin, pour en revenir aux numéros d'un „ordre" qui n'a rien de scientifique, elle les remplace par l'indication rigoureuse des séries naturelles auxquelles se réfèrent les verbes étudiés.

C'est ainsi que, dans la classe des phonomimes, elle range parmi les onomatopées du 1er genre (contrefaçons de cris: Genre *Crier)* le verbe aryaque GHṚ, crier, chanter; sk. *ghar-* et *ghur-*, gr. χελ-, lat. *hir-*, got. *gal*, tud. *gal*, all. *gel*, etc.; laissant GHṚ, aspirer bruyamment, flairer, sk. *ghrâ* aux onomatopées du deuxième genre (imitations de souffles: Genre *Souffler)* et reportant au troisième et dernier genre, celui des contrefaçons de grattements, craquements, etc. (Genre *Gratter)* le verbe GHṚ, gratter, frotter, user, vieillir; sk. *ghûr*, *ʃhṛ*, *ʃhar*, *ʃhîr*; z. *zar*; tud. *grâ*, etc.

C'est encore ainsi que cette même loi de formation, rapprochée des lois d'évolution, distribue les cinq GHṚ qui nous restent à voir dans les deux classes de dynamomimes *(Compressions* et *Expansions)*.

Dans la catégorie des actions compressives *(*Genre *Presser)* l'espèce GHṚ, fléchir, nous apparaît sous trois individualisations bien connues:

1° GHṚ, entourer (fléchir autour), enclore, couvrir sk. *ghṛ* et *har-* (*harmya*); puis, prendre (entourer de ses doigts), sk. *hṛ*, z. *zar*, gr. χερ-, lat. *hir*, *her-*, etc.

2° GHṚ et GHWṚ, fléchir, pencher, tomber; sk. *ǰhar* et *hvar*, *hval*; gr. χολ-, χαλ-, χωλ-, etc.

3° GHṚ, engloutir (individualisation ordinaire de *être concave*, variété de *Fléchir*), avoir faim, désirer, aimer ou, comme disent nos voisins, *be-**gehr**-en* et ***ger**-n haben*; sk. *har* (*haryati*), gr. χαρ-, lith. *gër*, got. *geir*, etc.

Dans cette même classe des dynamomines, mais cette fois dans la catégorie des actions expansives (Genre *Tendre*), voici l'espèce *Étendre* dans GHR, se hérisser, être effrayé; sk. *ghur*, etc.; et l'espèce *Répandre* dans GHṚ, répandre, sk. *gharati*, d'où couler et luire; sk. ghârayati, il coule; ghârayati, il luit. Puis l'idée de lumière conduit à celle de chaleur et de flamme; d'où être ardent, chauffer, fondre (*ghar-ma*), sk. *ghṛ*, gr. χλι, χαρ-; ancien-sax. *glî*, lat. *fer-*, *for-*. Inutile d'ajouter que le même GHṚ, répandre, va à *colorer* en passant par *luire*, avec des individualisations en être de couleur jaune ou de couleur verte (sk. *hari*, jaune et vert; *hiraṇa*, or; *harita*, jaune, etc.).

Ceci est l'esquisse informe d'une monographie que tous les linguistes convertiront aisément en un tableau complet. J'ai seulement voulu montrer la part de la méthode intégrale dans le classement physiologique d'un groupe de verbes simples où les principaux éléments de distinction sont loin d'appartenir au côté phonologique des vocables.

H. Chavée.

LA DEESSE MYSTÉRIEUSE DES BOIS DANS LE RIG-VÉDA.

Il est dans le dernier maṇḍala du Rig-Véda un hymne, ou plutôt une pièce de poésie qui, tout en conservant le caractère religieux de presque tous les morceaux du recueil, respire en même temps une simplicité naturaliste d'un charme tout particulièrement pénétrant.

C'est l'hymne à Araṇyânî.

Je ne sais si la lecture de l'incomplète et parfois forcément inexacte traduction de cette pièce fera naître chez le lecteur la même impression qu'elle produit sur celui qui en fait sonner les mots sanskrits comme une mélodie étrange et mystérieuse, mais, il y a là comme une série de petites scènes naïves et pénétrantes, frappant l'âme comme une odeur des grands bois tropicaux qui ne laissent pas que de faire naître une sensation *sui generis* dans les méninges.

Ces six versets ne semblent être rien; et pourtant chacun d'eux est empreint d'un caractère poignant, chacun d'eux exhale un parfum de verdure et de calme profond qui fait rêver. Nous avons tous parcouru de vastes forêts, tous nous nous y sommes trouvés à cette heure charmante et quelque peu magique où le jour baisse, où la nuit s'épaissit au fond des halliers, où les ombres descendent plus grandes des vieux arbres aux vastes ramures. Alors, il semble que l'on ne se trouve pas seul, que sous ces fourrés sombres, il y a quelqu'un, quelqu'un d'innommé, quelqu'un d'inconnu. Un léger frisson, le froissement des feuilles sèches, le craquement des

branches mortes éveillent un écho mystérieux, et quand on dépasse la lisière de la forêt, quand aux pâles lueurs du crépuscule, on aperçoit la nature habitée, la maison hospitalière, quand on se retourne vers les masses obscures que l'on vient de quitter, il semble que l'invisible compagnon vous a abandonné et l'on peut s'écrier avec le richi:

1. Araṇyânî, araṇyânî toi qui disparais ici pourquoi ne gagnes-tu pas le village? La peur te saisit-elle? 2. Lorsqu'au mugissement des taureaux répond le viččika, en s'envolant comme avec un bruit de cymbales, Araṇyânî est glorifiée. 3. Et les vaches semblent manger et la maison apparaît aux yeux et le soir Araṇyânî semble décharger les chars. 4. Un homme appelle sa vache, un homme coupe un arbre; celui qui habite Araṇyânî s'imagine qu'elle a poussé un cri. 5. Araṇyânî ne tue pas si nul autre n'attaque. Après y avoir mangé de doux fruits on peut s'y reposer à loisir. 6. Je célèbre celle qui est parfumée d'aṅjana, délicieusement odoriférante, celle qui produit des aliments en abondance sans être cultivée, la mère des animanx sauvages, Araṇyânî. [X^e Maṇḍala, hymne 146, par Dêvamuni Airammada.]

C'est bien dans le premier verset, l'appel à la déesse des bois profonds qui a suivi les pas du voyageur dans sa traversée de la forêt, et qui à son entrée dans la clairière cultivée cesse de l'accompagner de sa mystérieuse influence. Aussi lui demande-t-il si ce n'est pas la peur qui l'empêche, elle divinité bienfaisante, d'aller jusqu'au village, prudemment éloigné de la lisière du bois.

Et quelle opposition dans le second verset! Araṇyânî trouve les rites de son culte dans les joyeux gazouillements de l'oiseau, dans les graves mugissements des grands bœufs Aryens qui viennent chercher sous ces ombrages méridionaux la fraîcheur de l'antique patrie Oxienne et l'herbe plus dense et plus savoureuse qui

leur rappelle les vastes pâturages de la *terre des herbes*, des grands plateaux de l'Asie centrale.

Puis revient le poétique tableau du soir; la paisible scène de la vie simple des cultivateurs Aryas. C'est la maison qui apparaît dans la prairie où paissent les vaches; c'est la nuit toujours grandissante qui étend les ombres de la forêt jusqu'à l'habitation et donne ainsi, comme par l'entremise de la chère déesse, de la douce Araṇyânî, le signal du repos aux travailleurs et à leurs chariots.

En quelques mots, comme un peintre habile le fait en quelques coups de crayon, le poëte esquisse une série de paysages que l'on croit voir dans toute leur adorable simplicité.

Et ces paysages ne sont pas inanimés. La vie y règne, simple mais frappante de vérité. Le berger y ramène son troupeau sacré à l'étable gardienne des embûches et des périls de la nuit. Le bûcheron s'attaque à la forêt elle-même, la frappe, mais cependant à cette heure solennelle et tendre du soir, lui qui vit en communion intime et persistante avec Araṇyânî, il l'entend se plaindre de ces attaques, et frémit au cri qu'il a cru entendre.

Les deux derniers versets sont chantés sur un ton différent. Araṇyânî, moins mystérieuse, y prend un caractère plus voluptueux et moins effrayant; quoiqu'ayant donné naissance aux bêtes fauves, souvent redoutables, ce n'est pas elle qui est coupable des malheurs qui arrivent dans son sein. Au contraire, elle offre au chasseur la venaison fortifiante, aux troupeaux la pâture sans cesse abondante bien que nul être humain ne la touche de la charrue ou du hoyau, aux voyageurs le parfum délicieux des fleurs et des herbes odoriférantes des climats du soleil, les fruits savoureux et rafraîchissants des tropiques, et, don non moins précieux, la molle et fraîche

couche de gazon sous l'ombrage épais de la puissante végétation indienne.

Pardonnez-moi de voir tant de choses dans six versets; si vous ne sentez point comme moi, ce n'est pas la faute du poëte védique, *mais bien celle du traducteur* européen.

GIRARD DE RIALLE.

PHONÉTIQUE BASQUE.

Dans un précédent article (T. III p. 423 et IV p. 118) j'ai esquissé très-rapidement les lois principales de la phonétique basque. J'aurais certainement aujourd'hui des modifications à apporter à ce travail, dont pourtant le cadre général me semble exact; j'aurais surtout à y faire de nombreuses additions. Je ne prétends m'occuper pour le moment que de deux questions très-importantes d'ailleurs l'une et l'autre. En premier lieu, j'ai à rectifier et à compléter certaines indications relatives à la prononciation des voyelles; je voudrais secondement examiner la nature de divers éléments phonétiques fort remarquables.

I.

PRONONCIATION DES VOYELLES.

J'ai donné (T. III p. 428) des exemples destinés à faire connaître la prononciation des voyelles basques. Les critiques qui m'ont été adressées à ce sujet, notamment par le prince Bonaparte, et des observations que j'ai faites moi-même m'obligent à signaler plusieurs erreurs qu'un examen trop rapide m'avait fait commettre.

Il est exact que les voyelles *a, i, o* se prononcent comme dans „pat*ri*e, mot“; que *e* ait le son de l'*é* fermé de „bonté“ et *u* celui de *ou* dans „b*ou*teille“; mais il n'est pas vrai que l'*e* et l'*o* finals aient une prononciation ouverte: ou du moins ce n'est que dans des circonstances tout à fait particulières, individuelles pour ainsi dire, que ces sons peuvent être entendus. En général, *e* et *o* basques se prononcent comme *e* et *o* espagnols ou comme les finales de l'italien *mont*e, *poll*o. — Quant à l'espagnol *tuvo*, il a l'accent sur *u* et non sur *o*.

Les diphthongues se prononcent d'une seule émission de voix; ce sont pour ainsi dire des voyelles mixtes formées chacune de deux demi-voyelles et, suivant la définition de M. Max Müller, elles sont articulées pendant le mouvement des organes pour passer d'une voyelle à une autre. Par cette définition, la prononciation des *ai, ei, oi* (auxquelles il faut ajouter *ui*), *au, eu* basques est nettement indiquée: on comprend bien ainsi la distinction entre *ui* (dont la dérivée est *uy*) et *wi;* c'est comme dans „quenouille“ et non pas comme dans „oui“. — Quant à l'*ei* de „Schm*ei*chel*ei*“, sa prononciation n'égale celle de l'*ai* basque que dans quelques régions de l'Allemagne; *ei* général allemand est plutôt intermédiaire entre *ai* et *ei, e* de *ei* prenant alors le son de l'*a* bref anglais de „man“ ou de l'*a* final portugais dans „cas*a*“ (Bonaparte). — L'*oy* de *joy* ne vaut point non plus *oi* basque, parce que „tous les phonétistes anglais donnent à l'*o* de „joy le son de l'*o* ouvert et à l'*i* du même mot celui de „*i* bref anglais de m*i*lk qui n'est pas du tout l'*i* ordinaire „français, espagnol et basque, mais un son entre l'*i* et „l'*é* fermé inconnu à ces trois langues“ (Bonaparte).

Je me suis demandé, mais je penche pour la négative, s'il conviendrait de faire figurer dans le tableau des voyelles d'autres diphthongues d'une nature spéciale

qui se présentent seulement dans la dérivation et sont produites évidemment par une raison euphonique. Ainsi, quand un mot terminé en *e* ou *o* s'affixe l'article *a*, les *ea*, *oa* résultants ont des devenirs variables.

Dans certaines localités, le hiatus persiste et les deux voyelles sont séparément articulées; on sent parfaitement entre elles cet esprit doux de M. Max Müller que représente le *h* français dans „le hasard“ et qui, nous l'avons dit ailleurs (Revue, T. V p. 222) est susceptible de devenir en basque *h* aspiré franc. Dans quelques bouches, ou accidentellement, *ea*, *oa* sont distinctement prononcés *ya*, *wa*. Mais c'est là la limite: en général on s'arrête à des sons intermédiaires formés pour les uns de *e* (ou de *o*) et de *a*, pour les autres (par un deuxième affaiblissement de *i* (ou de *u*) et de *a*: on a là de véritables diphthongues, *e͡a*, *o͡a*, *i͡a*, *u͡a*, mais pas parfaites, car la seconde voyelle perd moins que la première et la résultante est composée de plus de deux demi-voyelles. — Il est à remarquer qu'ici le souletin offre un exemple curieux de déviation. Dans ce dialecte en effet, *ea*, *oa* arrivés à *i͡a*, *u͡a* ne tendent point à *ya*, *wa*, leur limite naturelle, mais deviennent *ía*, *úa*, c'est-à-dire accentuent les voyelles dérivées qui sont alors entières et forment hiatus.

En terminant, je veux signaler, entre autres faits phonétiques intéressants, la diphthongue *ü͡i* produite, à Ustaritz, lors de la rencontre de *u* et *e* dans les formes verbales; *nuen* p. e. (hiatus) devient *nüin*: les deux voyelles se sont affaiblies par une action réciproque. — Un phénomène fort remarquable aussi, c'est la disparition complète de *a*, en bas-navarrais oriental, soit au nominatif (Urcuit), soit au locatif (Briscous). Au nominatif, il y a bien parfois seulement assimilation: *ogii* „le pain“, pour *ogi-a* (Urcuit), après *i*, mais après *u*, il y a dispa-

rition complète: *frutui* „le fruit“ pour *frutu-a* (Urcuit): même phénomène aux locatifs, *buruin* (Briscous) pour *buru-a-n*. Les intermédiaires *frutu-y-a*, *buru-y-a-n* (Ustaritz) expliquent cela par chute de *a* et vocalisation de *y* euphonique: *buruy*, *burui*. Quant aux locatifs *lurrin* „dans la terre“, *ondun* „dans le bas, après“ pour *lurr-e-a-n*, *ondo-a-n* (Urcuit et Briscous), on voit que les *ea*, *oa*, devenus *i͡a*, *u͡a* se sont réduits, par la chute de *a*, aux voyelles pures *i*, *u* franchement articulées.

II.

LES CONSONNES PALATALES.

Les éléments phonétiques sur lesquels je me propose d'appeler l'attention ne sont pas certainement particuliers à la langue basque. On les retrouve tous, plus ou moins, dans d'autres idiomes agglutinants, notamment dans les familles finnoise et dravidienne, ainsi que dans les langues indo-européennes modernes: les patois français, p. e. le gascon et le béarnais, en offrent de fréquents exemples. — Ce sont des consonnes mixtes, toutes plus ou moins mouillées et qui se rattachent à la classe dite des *palatales* représentée en sanscrit par les deux explosives qui figurent dans *éatur* et dans *jana* et par leur nasale, ainsi que par la première sifflante, la deuxième étant linguale.

En général, il règne une grande incertitude sur la transcription de ces sons. Ainsi le basque emprunte à l'espagnol ses *ñ* et *ll*, alors que le hongrois, réduit aux ressources de l'alphabet allemand, représente les mêmes consonnes par *ny*, *ly*. Le dravidien a inventé des signes spéciaux. Le gascon écrit lui aussi *ty* et *y* (pour *dj* mouillé). Le béarnais écrit *ig* là où le basque met

s, ss, s̃, x (sch all.) et *igt* là où le basque emploie *ch, tch* etc. (*ć* sanscrit): de là l'étonnement des voyageurs qui en allant de Dax à Pau entendent appeler *Batch* la station que leurs livrets désignent sous le nom de *Baigts*; quel Parisien n'a appelé *Orteg* le célèbre guide des Eaux-Bonnes qui signe „*Orteig*" et que tous ses compatriotes nomment *Ortech*? Inutile de rappeler les fantaisies orthographiques auxquelles se livrent les Anglais, ces effroyables déformateurs de l'écriture [1]) quand ils veulent représenter de pareils sons. — Il me semble utile de proposer pour tous ces éléments phonétiques un principe général de transcription: affectons-leur, comme signe distinctif et caractéristique, l'accent minute déjà adopté dans un même but par la plupart des linguistes indo-européens et par les finnistes de Pest (Budenz, Ribáry).

Ceci posé, cherchons quelles sont les consonnes de cette classe que possède le basque dans ses quatre principaux dialectes. Nous n'avons qu'à consulter l'alphabet donné par le pr. Bonaparte dans son *Verbe*.

Dans l'ordre des explosives, nous trouvons *tch* et *ts* communs à tous les dialectes, dont la prononciation sera expliquée tout à l'heure par celle de *ch* et *s*: il y aurait donc deux *tch*; puis, en souletin seulement, *dj* articulé comme le „*g* doux italien, mais un peu mouillé". —

---

[1]) Comment reconnaître, par exemple, le village tamoul *Parsaipâkkam* sous son nom anglais de *Parsewaukum?* Qui se douterait que *putcut* et *sautghyr* ont la prétention de représenter *pattukaṭṭu* et *sâṭgaḍa?* Je ne parle pas des formes trop vulgarisées, telles que *suttee* pour *satî!* On lit ce qui suit dans un rapport présenté en 1858 au gouvernement de Madras par la commission du cadastre „many of „our enquiries have been in search of villages which had no existence „save on the page of the writer .... Names are distorted out of all „recognition".

Transcriptions proposées *ç'*, *c'*, *c''* et *j*; il n'y aurait point d'inconvénient, comme on le verra plus loin, à se servir de *tç*, *tṣ*, *tṣ'*.

Les continues sont plus nombreuses. Il y a d'abord une nasale commune à tous les dialectes, écrite *ñ*: c'est le *gn* français. — Les soufflantes offrent une quadruple gradation. Il y a d'abord le *s* d'Espagne (guipuzcoan et biscayen) à peine différent du *z* (*s* dur, *sz* allemand), intermédiaire entre ce *z* et *s* basque de France; puis le *s* basque de France (labourdin et souletin) intermédiaire entre *s* dur et *ch* français; ensuite *s* doux souletin, entre *z* et *j* français; enfin *ch* français commun à tous les dialectes. — J'estime, quant à moi, qu'il y a lieu d'ajouter une cinquième lettre, le *ch* écrit ayant en labourdin, pour mon oreille, à peu près le son du *ch* allemand de *mich*, *welche*; cela est très sensible lorsqu'un Basque parle français et dit „chanson" ou „chien"; certainement, en Labourd, *s* de *icusi* „vu" est plus prés de *sch* allem. que *ch* de *chakurra* „le chien de petite taille". — Signes transcriptifs proposés: *ń*, *s'*, *ṣ'*, *z'*, *ṣ* (à cause de la siffl. ling. sanscr. ainsi transcrite) et *ç* [1]): je réserve le *s* pour *z* basque général (*z* représentera le son qu'il a en français et qui se retrouve dans le dialecte souletin).

Il n'y a qu'une vibrante, *ll* (tous les dial.), prononcée comme *ll* esp., c.-à-d. en faisant sentir le *l* dans la „mouillirung" et non comme le *ll* français de *fille*, *paille* qui sont en réalité *fiye*, *pâye*. — Transcription, *l'*.

A la suite de *ll*, je cite l'explosive mouillée écrite *ty* en haut-nav. mér., *tt* dans les aut. dial. (commune à tous) qui vaut (?) le *ty* magyare. — Transcription, *t'*.

---

[1]) Logiquement, si le *ch* français est transcrit *ṣ*, le *ch* all. doux, intermédiaire entre *ṣ* et *y* devrait être représenté par *ṣ'*, et son correspondant *g* doux (de *folge*, *füge*) par *j'*. Ces doux sons, étant plus proches de *y*, diffèrent moins entre eux que *ṣ* et *j*.

Il y a maintenant, outre le *y* franc semi-voyelle, quatre variations progressives: 1⁰ *y* initial labourdin, *y* guipuzcoan de Goyerri (inconnu au biscayen) qui est entre *g* et *d* mouillés, probablement *gy* hongrois, mais je ne puis rien affirmer[1]) n'ayant pas entendu prononcer ce son magyare; — 2⁰ *j* biscayen (euphonique), qui est un *d* mouillé légèrement sifflant; — 3⁰ la *jota* espagnole (guipuzcoan et biscayen); — 4⁰ *j* francais mais un peu mouillé (souletin). — Transcriptions proposées: *y*, *g'*, *d'*, *'h*, *j*.

Je crois inutile de répéter que, sauf les cas où j'ai indiqué une appréciation personnelle, j'ai emprunté la

---

[1]) Si le *gy* magyar a effectivement la valeur de ђ serbe (transcrit *gj* par les Croates) nous pensons pouvoir la déterminer assez facilement. Le ђ serbe, ou croato-serbe, est la douce d'un ћ fort, c'est-à-dire que ђ : ћ :: d : t. Or la prononciation du ћ serbe est dépeinte par divers auteurs d'une façon peu heureuse. M. Bošković (seconde édit.) s'en réfère au *ty* magyar et approximativement à *tj* allemand. M. Fröhlich (trois. éd.) le fait correspondre à *ts* allemand: sanftes tsch, ce qui est aussi incompréhensible que peu exact. Dans son excellente grammaire serbo-croate M. Budmani s'exprime en ces termes: „*ć* (id est ћ) ha il suono del *c* in *voce* pronunciato sull' estremità della lingua". Cela est plus rapproché de la vérité mais n'est pas tout à fait exact. Nous nous étonnons que ces divers auteurs, ainsi que bien d'autres, n'aient pas eu en vue ces deux mots de la grammaire de Vuk Steph. Kar., traduction de J. Grimm (1824) „etwa tch". En effet — et en cela nous nous basons sur une expérience personnelle de plusieurs mois — ћ serbe représente parfaitement le groupe t + ch allemand (de mich, dich), mais ce dernier étant très rapidement prononcé. Une fois cette valeur bien établie il nous est facile de définir celle de ђ; nous nous trouvons ici en présence de la faible de ћ, c.-à-d. d'une articulation composée 1⁰ de *d*, faible de t, 2⁰ de la faible du ch de mich. Cette faible ne peut être rendue spécifiquement par aucun caractère distinctif connu, mais l'analogie la fait vite découvrir: c'est le *g* allemand de siegreich, prononcé non pas *g* (gain, garde, grade) mais assez proche de *y*. (Dire avec M. Budmani que ђ a le son de *g* dans l'italien *gente* prononcé sur l'extrémité de la langue, cela n'est point assez.) [A. H.]

définition de ces divers éléments au pr. Bonaparte, dans son *Verbe*. Dans sa *langue basque et langues finnoises*, le même auteur appelait gutturale douce mouillée notre *g'* et dentale douce mouillée notre *d'*. — Dès 1817, Humboldt avait remarqué les sons mouillés du basque qu'il appelle *diminutiven (gebrochnen, dem spanischen* ll *und* ñ *ähnlichen)* et il dit du *y* euph. guip. et du *tt:* „das ge„brochene *d* und *t* muss dem ungarischen *gy* und *ty* „gleich kommen" *(Berichtigungen zum Mithridates*, p. 41). — Oihenart est le plus vieil auteur basque qui ait bien défini ces sons qu'il appelle des „consonantes diminutives". Il en compte cinq, *n, l, s, d, t* qu'il transcrit avec un point au-dessus (sauf *s*). Il explique ainsi qu'il suit la prononciation de *t* et *d* diminués: „Pour exemple de „la diminutiue *t* servira le mot *tipi,* c'est-à-dire *petit*, „auquel la lettre *t* a vn son mol et cassé, qui se profère „en poussant la langue réfléchie vers les dents, sans la „hausser aucunement. L'exemple de la diminutiue D se „peut remarquer au mot *Amandi,* c'est-à-dire Roytelet „oiseau, auquel la consonne D a pareillement vn son „cassé et imparfait, qui se forme, ne plus ne moins, en „poussant vers les dents la langue réfléchie, sans la „hausser aucunement". *n* et *l* diminutives sont, dit-il, les *gn* et *gl* italiens, *gn* et *ill* français, *ñ* et *ll* espagnols. Mais il s'est trompé quant au *s* diminué qu'il représente par *s:* c'est le *z* actuel, la véritable sifflante dentale; son ſ primitif, c'est le *s* basque français (*ṣ'*). [Oihenart, proverbes et poésies, *Paris,* 1657, préface.]

Les langues dravidiennes sont essentiellement caractérisées par les consonnes dites cérébrales qui y sont certainement primitives; ou du moins, elles existaient dans le dravidien ancien (reconstitué à l'aide de ses dérivés actuels): je ne prétends pas qu'à une époque plus ancienne de la langue elles aient fait partie des racines

premières, c'est une autre question encore à étudier. Mais, dans le mode de devenir le plus récent des idiomes anaryens de l'Inde méridionale, apparaît un groupe de consonnes remarquables au point de vue de la question qui nous intéresse. Outre le *ć*, le *ǰ*, le *ń*, possédés par ces idiomes, aussi bien que le *y*, à l'exemple du sanscrit, on y remontre, particulièrement en tamoul, des sons palatals mouillés dont il me paraît utile de dire quelques mots ici.

Je rappelle d'abord que le tamoul n'a pas de *ć* ou de *ǰ* initial et qu'il ne possède qu'une sifflante prononcée habituellement comme la première sanscrite, c'est-à-dire comme le *ch* de *nicht:* Aussi M. Caldwell, dans sa *Comparative grammar of the Dravidian* la transcrit-il rationnellement par *s'*.

Le tamoul, le télinga et le malayala possèdent deux *r:* je reviendrai tout à l'heure sur la prononciation du premier. Le second est un *r* fort, à peu près analogue au *rr* basque de *harri* ou au *r* de l'espagnol *por dios*; les membres du sous-comité de transcription de la société littéraire de Madras le définissaient ainsi dans leur rapport de 1859: „the prolounged son of *r* as uttered in „perfection by the Todas of the Nilagiris"; ils le représentent par *r̀*; Ariel l'écrivait *r'*.

En tamoul, on rencontre beaucoup de mots où ce *r* dur, *r'*, figure doublé; dans ce cas on le prononce comme deux *tt* d'une nature particulière. En 1828, Eug. Burnouf constatait ce changement „particularité" dit-il, „dont je ne puis quant à présent rendre compte". Les divers grammairiens tamouls ne sont pas moins embarrassés. En 1716, Ziegenbald n'en parle pas. En 1729, Beschi dit simplement de cette lettre „si duplex, aequivalet duobus *tt*". En 1834, Rhenius voit dans cette lettre double un *tr* „though the *r* is sounded rather softly and

„quickly; but the common people pronounce it like *tt*“ (*Tamil Grammar*, p. 17). En 1856, Caldwell disait: „R, „when doubled, is pronounced as *ttr*, thought written RR. „The *t* of this compound sound differs both from the „soft dental *t* of the fourth *varga* and from the cerebral *ṭ*, „and corresponds very nearly to the emphatic final *t* of „our English interrogative *what* .... it is one of those „peculiar Drâvidian sounds . . .“ (*Comp. Gr.*, p. 109). Avant lui, en 1855, Graul avait écrit „double r sounds like *tt*“ et en note „also like *tr*“. En 1859, M. Bailey, de Madras, dit seulement qu'il s'agit de „*tt* harder than *ṭṭ*“.

Le même phénomène se présente en malayala. „It „should be noticed that double *ṛ (ṛṛ)* is pronounced like „the English double *tt*“ dit Garthwaite dans son *Catechism of malayalam grammar*, Mangalore, 1867, p. 20. Peet, dans sa *malayalim grammar*, dit aussi „*r* (like *r* in „*rough)* when doubled takes the sound of *tt*“ (2d ed. Cottayam, 1860, p. 4 et 5).

A Pondichéry et à Karikal, j'ai appris à prononcer cette lettre double en mouillant la première. On articule de même mouillées, dans cette région du pays dravidien, le *r* uni à une voyelle et les *l*, *r'*, *n''* (spéciale) muettes, excepté quand elles sont précédées par une voyelle longue. Après *n''* muette, *r'* devient *d*; Caldwell, fidèle à son système transcrit *ndr* le groupe que j'écrirais *n''d'*, — Toutes ces lettres diffèrent des sons basques examinés plus haut en ce qu'elles sont mouillées à leur commencement tandis qu'en basque la „mouillirung“ est à la fin; pour rendre ma pensée plus claire: un voyageur représenterait le biscayen *andija* par *andidia* et le labourdin *yan* par *gian*, tandis que les mots tamouls *porul*, *kallu*, *pat't'u* (deux *r'*), *pon''n''u* seraient écrits par lui *poïrul*, *caïl-lu*, *païttu*, *poïnnu*.

Comment classer ces diverses consonnes? Je crois qu'il faut les rapporter toutes à la semi-voyelle *y*, dérivée de la voyelle palatale *i*.

En partant de *y* pur et en allant vers la nasale dentale, *n'* se produit à mi-chemin. De *y* à *s* dental nous avons la série naturelle *y*, *ç*, *ṣ*, *ṣ'*, *s'*, *s* à laquelle correspond une autre série de *y* à *z*, savoir *y*, *g* allemand de *sorge*, *folge*, *j* fr., *z'* basque, *z* français: *ç* représente le *ch* de *welche* faisant la paire avec le *g* de *sorge*.

Passons immédiatement aux sons *ć*, *j* représentés vulgairement en français par *tch*, *dj*. En se rendant un compte exact de la manière dont ils sont produits, en analysant la position des organes qui leur donne naissance, on s'aperçoit qu'ils sont fort analogues à ce point de vue aux voyelles diphthongues. Ils ont lieu dans le mouvement des organes pour passer des explosives dentales aux explosives gutturales (ou pour parler plus exactement palatales). „La manière la plus naturelle d'obtenir „le son du *tch* dans *church*, dans l'italien *cielo*, est de „placer la langue et les dents dans la position voulue „pour la formation du *sh* dans *sharp*, puis d'arrêter le „souffle par un contact complet entre la langue et le „dos des dents“ (Max Müller, Nouvelles leçons, trad. fr. de Harris et Perrot, t. II, p. 177). De même que *ai* diffère de *a-i*, de même *tch* du basque *etche* diffère de *bat* + repos + *chakurra*. Les divers *ts*, *tz* euscariens sont de même nature; nous avons là, si je ne me trompe, de véritables consonnes-diphthongues qui n'ont que la valeur d'une seule consonne mais sont formées pourtant de deux consonnes successives abrégées pour ainsi dire. „On peut dire que le *ch* anglais se compose de la moitié „de *t* et de la moitié de *sh*, mais ces deux demi-lettres „ne donnent comme total qu'une consonne complète. „Il y a comme un effort des organes pour prononcer

„le *t*, mais cet effort est contrarié ou modifié avant de „pouvoir aboutir“ (Ibid.). — Rien ne s'oppose donc à ce qu'on transcrive par un signe double *tṣ, ts', tṣ', tç, ts*, etc.

Aussi pour moi, ces consonnes-diphthongues ne peuvent être que momentanées; si on prolonge, la seconde composante prend un développement particulier et le groupe change de nature. Essayez de doubler *ć* sanscrit; vous devrez dire *tchtch* avec repos entre *ch* et *t*; et par parenthèse ceci donne raison à la théorie du pr. Bonaparte, exposée dans l'introduction de sa traduction de l'évangile de Saint-Mathieu en sarde de Sassari [1]), que „les prétendues consonnes doubles“ ne sont „qu'au„tant de modifications énergiques de celles qu'en général „on écrit simples“ : voilà qui rend nettement compte de la manière dont doivent se prononcer les *ćć̌h* si fréquente en sanscrit.

Ils avaient en conséquence grandement raison les Français qui instinctivement transcrivirent les premiers *tch* et *dj* les sons, nouveaux pour eux, du *gi* italien de *giulia* et du *ch* anglais de *church:* ils s'étaient rendus compte de la complexité de ces sons.

Cependant en allant de *t* à *k* (ou de *d* à *g*) nous rencontrons la semi-voyelle palatale; de là naissent d'autres sons complexes, mais d'une nature encore différente: la diphthongue résultante est formée en effet d'une con-

---

[1]) „Che nulla di doppio odano le nostre orecchie allorchè tali „lettere chiamate doppie vengon profferite correttamente, cel disse ha „quasi tre secoli l'acutissimo Lionardo Salviati (Degli Avvertimenti „della lingua sopra 'l Decamerone. In Venezia, 1584, vol. primo, „pag. 261), e non solo cel disse, cel provò. Dovrebbero dunque tali „suoni venir considerati come altretante modificazioni forti sì ma „semplici degli altri suoni rappresentati spesso da consonante scempia „e così aumentarne il numero.“ *(Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto sardo sassarese*, etc. Londra, 1866.)

sonne pure et d'un son intermédiaire entre les consonnes et les voyelles. Ce sont d'une part le *t'* et le *d'* mouillés basques, d'autre part le *k'* et le *g'* mouillés (le second seul basque).

Je ne nie point le changement direct de *t* en *k* dont nous avons journellement des exemples dans le langage des enfants. Il y a là quelque chose d'analogue aux changements de dure en douce et douce en dure opérés inconsciemment par les Allemands parlant français [1]). L'enfant entend *canapé*, il cherche à imiter les sons perçus mais il n'arrive encore qu'à dire *tanapé*. Autre chose est le changement également inconscient, mais progressif; ici l'intervention des *t* et *k* mouillés est nécessaire et c'est même la seule admissible.

Quant aux consonnes dravidiennes mouillées, leur nature est la même, mais leur composition est inverse. Nous aurons par exemple la série *y*, *l'* drav., *l'* basq., *l*. Dans cette classe de sons, comme dans celle des linguales (cérébrales) *r* et *l* sont beaucoup moins distincts l'un de l'autre que dans la classe des dentales. Le *r* doux basque est également très-voisin du *l*.

C'est en se rendant bien compte de ces divers phénomènes qu'on comprend les curieuses permutations basques dont voici des exemples:

1⁰ *tṣ* en *t'*: *gisontṣ'o* gip. (gizontcho) = *gisont'o* (gizontto) lab. „petit homme;

2⁰ *d* en *g'*: *deuṣ'* lab. (deus) = *g'euṣ'* (yeus) b. n. occ. „rien";

---

[1]) Les dravidiens opèrent constamment ce changement de polarité ou de sexe, comme dirait M. Chavée. Les explosives dures simples ne peuvent être qu'initiales et les douces ne peuvent être que médiales. Aussi les mots sanscrits *Garuḍa*, *dadhi*, *danta*, *pati*, *pâka* deviennent-ils nécessairement en tamoul *karuḍa-n''*, *tadi*, *tanda-m*, *padi*, *pâga-m*, etc.

3⁰ *g* en *g'* et *y*. Ceci est très-fréquent dans les mots empruntés; p. e. lab. *loyamendu* „logement"; — *goan* et (yoan) *g'oan* „aller";

4⁰ *y* et *ṣ:* aezcoan et salazar *ṣakin, ṣan, ṣabe* pour lab. *g'an, g'akin, g'abe* (yan, yakin, yabe).

Le guipuzcoan et le biscayen ont ici changé la semi-voyelle en cette forte soufflante gutturale que les espagnols appellent la *jota*; ils écrivent *jan, jakin, jaube* et prononcent *'han, 'hakin, 'haube.* — A ce sujet, j'emprunte au prince Bonaparte un curieux exemple; „aller" se dit *fan* dans les var. d'aezcoa, de salazar et de roncal; le lab. dit, suivant les localités, *gan, goan, g'oan*; ailleurs on entend *yoan*; en Espagne, c'est *'hoan. Fan* est le seul exemple que je connaisse de permutation entre *y* et la soufflante labiale.

Les changements amenés par des raisons euphoniques expliquent fort bien aussi la nature de ces sons complexes. Ainsi le basque transforme toujours en une consonne-diphthongue, si j'ose m'exprimer ainsi, deux sifflantes concurrentes; de *oines* + *suasi* „vous allez à pied" il fait *oinetsuasi* (orthogr. ordin. *oinez zuazi, oinetzuazi)*; de *es* + *ṣ'egurki* „non certainement" *etṣ'egurki* (orth. ord. *ez segurki, etsegurki).* Le tamoul suit ici le basque; le groupe *s* + *s* devient toujours *tṣ (tch* ou *ć)* dans cette langue.

Mais les permutations du *g'* initial labourdin sont plus significatives encore; *aitak g'o* (yo) *du* „le père l'a frappé" devient *aitat'odu,* et *es g'in* (ez yin) *ejin (j* fr.) ou même *eṣin* „non allé".

Les formules suivantes résumeront les recherches ci-dessus; les signes entre parenthèses sont étrangers au basque:

1° De palatales à dentales (explosives)

k				*t*
	(k')		*t'*	
		y		
	g'		*d'*	
g				*d*

2° De palatales explosives à continues palatales

k				*ṣ*
	(k')		*ç*	
		y		
	g'		*j'*	
g				*j*

2° bis De dentales explosives à continues dentales

t				*s*
	t'		*s'*	
		y		
	d'		*r'*	
d				*z*

3° Consonnes-diphthongues

t	*tṣ*	*ṣ*	*t*	*ts*	*s*
d	*dj*	*j*	*d*	*dz*	*z*

Si l'on voulait appliquer ceci à la phonétique indo-européenne par exemple, on verrait que le changement habituel au sanscrit du *k* en *ć* (tṣ) et du *g* en *j* (dj) s'explique par la série naturelle

k	*k'*	*t'*	*tṣ*
g	*g'*	*d'*	*dj*

En d'autres termes *k* s'est mouillé pour passer à *t*, mais il a dévié en route vers *ṣ* en allant de *t'* à *tṣ*, etc.

Bayonne, le 22 Septembre 1872.

JULIEN VINSON.

QUESTIONS DE GRAMMAIRE ZENDE.

(Suite.)

XXVII. *Les deux O du zend.*

D'ordinaire l'on transcrit par *o* la voyelle zende 𐬀, et par *ô* la voyelle 𐬁. Cette dernière a été regardée comme longue de nature par MM. Lepsius, Haug, Justi: M. Spiegel, par contre, la tient en principe pour courte (gramm. der altbaktr. spr. p. 22) mais pense que dans certaines occasions elle est réellement longue. D'après lui la voyelle en question serait courte dans les circonstances où elle remplace un groupe terminal *as:* zend 𐬁𐬱𐬭𐬭 *[açpô]* = sk. *açvas*, lat. *equus*, nomin. sing. masc.; par contre elle serait longue lorsqu'elle tiendrait lieu d'un groupe *an* soit à la fin soit dans l'intérieur des mots: z. 𐬁𐬭𐬱 *[barô]* = sk. *bharan,* gr. φέρων, nom. sing. masc., ibidem. M. Friedr. Müller, dans un mémoire récemment paru (Zendstudien III, 1872) estime au contraire que la voyelle 𐬁, *ô*, est brève et il fournit deux raisons à l'appui de sa manière de voir. En premier lieu il invoque les cas où la voyelle en question tient lieu d'un *a* organique: 𐬱𐬀𐬉𐬁𐬌𐬎𐬎 *[pôuru-*, préférable d'après lui à *pouru-* avec 𐬀 et non 𐬁] nombreux = v. perse *paru-*, gr. πολύ-, organique p a r u-. — 𐬱𐬱𐬀𐬉𐬁𐬌𐬎𐬎 *[pôurva-*, d'après lui préférable à *pourva-* avec 𐬀] plus ancien, précédent = sk. *pûrva-*, organ. p a r v a- (d'ailleurs l'on a également en zend *paurva-).* — 𐬱𐬀𐬉𐬁𐬌𐬱𐬀𐬌 *[môṣu-]* rapide = sk. *makṣu-*. Puis trois ou quatre autres exemples. En second lieu M. Fr. Müller prend en témoignage la diphthongue 𐬁𐬌, *ôi*, qui répond absolument au sanskrit *ê* (pour un a i organique) et au vieux

perse *ai*; la fonction de 𐬀𐬌, *ôi*, est absolument comme celle de 𐬀𐬉, *aê*, de répondre à un a i organique, à un *ê* sanskrit.

En ce qui nous concerne nous sommes pleinement d'accord avec Mr. Fr. Müller sur la valeur primordialement brève de 𐬀 dans ces deux hypothèses. Toutefois nous n'oserions pas soutenir que dans la suite des temps il ne soit pas devenu long: le zend, on le sait, prend des libertés assez considérables et bien peu expliquables avec la longueur et la brièveté des voyelles. Certains allongements sont bien passés chez lui en principe (voyez notre Gramm. zende p. 11) mais d'autres sont plus ou moins arbitraires et inconstants. Rien donc, pensons-nous, ne nous dit que 𐬀 primordialement bref ne soit devenu long postérieurement dans la diphthongue 𐬀𐬌 et lorsqu'il tient lieu d'un *a* organique. D'ailleurs rien ne nous dit davantage qu'il ne soit pas demeuré bref.

En ce qui concerne les circonstances où 𐬀 représente a s, a n organiques et répond à un *ô* sanskrit M. Friedr. Müller proteste d'abord judicieusement contre la tendance à appliquer au zend des explications propres au sanskrit; il démontre aisément que le vieux perse — auquel il faut donner une toute autre importance qu'au sanskrit dans l'interprétation des phénomènes phonétiques baktriens, — apporte précisément son appui à la thèse par lui soutenue de la brièveté de 𐬀: c'est ainsi qu'au nomin. sing. masc. zend 𐬀𐬱𐬭𐬌𐬱 [*baghô*, thème *bagha-*, deus] répond le nomin. vieux perse *baga* lequel a simplement laissé tomber le *s* casuel organique. Il en serait donc de même du zend dont le 𐬀 représenterait en ces sortes de circonstances, non point a s mais bien *a*. Voilà une explication nouvelle et à laquelle nous cherchons vainement quelque objection. — De plus M. Fr. Müller argumente de la voyelle 𐬀 qu'il transcrit par le signe ̥,

que nous rencontrons en général comme tenant lieu d'un â s organique, et qu'il regarde comme un acheminement vers le son ω. De la sorte 𐬀 serait à 𐬁 comme o à ω.

Voilà sans doute ce qui engage M. Friedr. Müller à transcrire 𐬀 par *o* et non point par *ô* ainsi qu'on le fait pour l'ordinaire (Bopp, Eug. Burnouf, Lepsius, Schleicher, Spiegel, Haug, Justi, Kossowicz, Oppert, etc.) Par contre nous ne pouvons admettre la transcription de 𐬁 par *ô*. Nous pensons que M. Fr. Müller est le seul auteur qui en agisse ainsi et nous avons vainement cherché les motifs qui l'y autorisent. Évidemment l'on ne peut dire que 𐬁 soit long dans le groupe 𐬁𐬌, *ao*, gradation de *u*, répondant à *ô* sanskrit et à un *au* organique. M. Spiegel a transcrit 𐬁 par un *o* affecté d'un point souscrit, *ọ* (p. 55 de sa grammaire), ce dont nous ne pouvons en aucune façon comprendre la portée. — En somme nous reconnaissons avec M. Fr. Müller qu'originairement à coup sûr, et peut-être même subséquemment le signe 𐬀 représentait une brève, que, dès lors on peut le transcrire par *o*, mais nous ne pouvons avec lui transcrire 𐬁 par *ô*. Tous les deux devraient logiquement être rendus par un simple *o*. — (C'est absolument le même fait que pour 𐬇 et 𐬈 que l'on peut figurer l'un et l'autre par *ê* [et non *e* afin de les distinguer de ε], et même que pour 𐬊 et 𐬋 qu'il est fort acceptable de rendre l'un et l'autre par *n*).

En ce qui concerne les hypothèses où 𐬀 remplacerait *an*, nous croyons avoir démontré dans le présent recueil (III 160) qu'en réalité c'est un *a* qu'il représente.

Resterait à établir pour quel motif le *o* zend est tantôt rendu par 𐬁, tantôt par 𐬀: M. Friedr. Müller passe cela sous silence et nous avouons, en ce qui nous concerne, n'avoir pu découvrir la raison de cette diversité; en tous cas elle pourrait n'être que purement graphique et n'avoir apporté à l'oreille aucune différence appréciable

Pour terminer nous attirerons l'attention sur ce fait que M. Friedr. Müller repousse avec raison la transcription de la voyelle ᵕ par *âo* (Bopp, Eug. Burnouf, Schleicher, Spiegel, Justi, Haug, etc.). Elle demande à n'être rendue que par un seul signe. M. Lepsius avait adopté un *a* surmonté d'un *o*, ce qui avait l'inconvénient de ne point figurer le longueur de cette voyelle. M. Friedr. Müller use de $\frac{o}{a}$: nous eussions préféré voir le tiret, signe de la longueur, placé, non pas entre *a* et *o*, mais bien au-dessus des deux. Le signe que nous avons adopté est, à notre avis, préférable ; il est formé d'un „a“ et d'un „o“ unis et surmontés du signe de la longueur. Voyez tome III p. 248 et notre Gramm. de la langue zende p. 4.

A. Hovelacque.

BIBLIOGRAPHIE.

В. Шерцль, Сравнительная грамматика славянскихъ и другихъ родственныхъ языковъ. Часть I. Фонетика. Харьковъ 1871.

Quoique la linguistique comparée des langues slaves ait une littérature assez considérable et bien élaborée dans ses différents dialectes, l'on regrettait l'absence d'un travail sur la grammaire comparée de ces langues et rédigé en l'une quelconque d'entre elles. Les œuvres importantes concernant cet objet, les livres et les dissertations de Miklosich et Schleicher, étaient écrits en allemand. Pourtant l'on ne peut croire que les études slaves puissent être bien conçues et approfondies si l'on s'en tient seulement aux oeuvres des deux grands maîtres de cette discipline linguistique. Outre tant de monuments de la langue même, outre les lois des langues slaves, lois qui continuent à vivre dans la bouche de cette grande race si injustement méprisée par la race germanique, il y a de plus une littérature linguistique bien riche, bien méthodique qui est la propriété des divers peuples slaves. Les œuvres d'un Daničić concernant la langue serbe et ses monuments seraient l'honneur de toute littérature européenne. Les dissertations profondes et exactes d'un V. Jagić sur les différentes questions de la même langue,

travaux basés sur la comparaison avec les autres langues indo-européennes, les œuvres diverses de P. J. Šafařík, I. I. Sreznevski, P. A. Bouslaev, A. Potebnia, Kotliarevski, M. Hattala, Malinovski, Malecki, J. Jireček etc., qui ont tant fait pour l'éclaircissement d'un si grand nombre de questions et pour l'édition d'autant de monuments anciens des langues slaves, sont un témoignage assez vivace de l'esprit scientifique et studieux de ces peuples.

Mais, comme nous le disions, une grammaire slave comparée, et rédigée en l'une de ces langues, faisait défaut. Le mot mal intentionné des Allemands que les Slaves usent de la langue allemande pour leurs relations internationales slaves était ici justifié. Les Slaves se gardent bien aujourd'hui de tomber dans cette faute. Selon toute apparence l'œuvre principale de M. Miklosich était écrite en allemand dans le but de faciliter sa destinée scientifique auprès des linguistes de l'Europe [1]). Cette œuvre estimable dont la publication commencée en 1852 (Lautlehre) n'est point encore arrivée à son terme, est toujours, et avec raison, l'ouvrage capital pour l'étude comparée des langues en question. Peut-être sa valeur scientifique empêcha-t-elle quelqu'un des linguistes slaves de s'essayer sur le même sujet. Cependant l'œuvre de M. Miklosich n'envisageait la chose que d'un seul côté. L'auteur reste toujours dans le cercle slave et n'en dépasse les limites que là où il est besoin absolument d'aller chercher ailleurs les éclaircissements et explications. En outre il ne traite point toutes les langues slaves

---

[1]) Pourquoi l'étude de l'une des langues slaves n'est-elle point rangée parmi les études des langues et littératures reconnues universelles? En progressant chaque jour les littératures slaves deviennent quotidiennement plus dignes d'attention. Comment passer sous silence et méconnaître les conceptions d'une race de 80 millions d'individus?

prises ensemble sous chaque chapître, sous chaque paragraphe, ainsi qu'il l'a d'ailleurs fait lui-même dans le tome IV de sa grammaire, ce qui rendrait leur comparaison mutuelle plus facile et plus claire; mais il considère chaque langue à part, et laisse la peine de la comparaison à l'étudiant lui-même. Il y a aussi d'autres questions afférentes à cette matière. D'abord ce sont, outre les relations mutuelles des langues slaves, les relations de tous ces idiomes pris dans leur ensemble vis-à-vis des autres langues indo-européennes. En ce qui concerne l'ancien slave, ces exigences sont particulièrement ménagées dans les œuvres de Schleicher [1]; mais la grammaire comparée de toutes les langues slaves vivantes n'était pas encore élaborée à ce point de vue.

L'académie des sciences de St. Pétersbourg a songé à cette question, et elle l'a conçue d'après les exigences de la science en demandant: 1⁰ la grammaire comparée des idiomes slaves vivants, dans laquelle grammaire serait exposé tout ce qu'il y a entre ces idiomes de commun, ce qui, par conséquent, constitue la langue slave fondamentale; 2⁰ la grammaire comparée des idiomes lithuaniens (lithuanien, lette, prussien), de façon à en reconstituer le type commun fondamental; 3⁰ enfin le rétablissement scientifique du type commun lithuano-slave tel qu'il était parlé avant la séparation de ces deux branches de peuples. L'académie trouva mieux d'engager pour ce travail une autorité reconnue, et elle confia à Schleicher l'élaboration de ce plan. Mais par malheur les travaux sur cette matière du grand linguiste allemand furent ses dernières occupations et il ne publia que des dissertations monographiques; sa mort fut une perte immense.

---

[1]) Formenlehre der kirchenslavischen Sprache, Prag 1852; Compendium, 3ème édition. Voyer encore Leskien, Lehrbuch der altbulgarischen Sprache etc. Weimar, 1871.

L'on discuta également dans cette Académie le grand *desideratum* d'un dictionnaire de toutes les langues slaves.

Ce fut la tâche de remplir ce vide et de compléter là où besoin était l'œuvre de M. Miklosich, que, croyons-nous, se proposa M. Šercl avec son livre paru l'an passé à Charkov. C'est un grand volume in-8 de 678 pages, ne comprenant que la phonétique. Il est manifeste que l'application de l'auteur a été fort grande: sa lecture et ses connaissances des langues étonnent au premier coup d'œil, et il a eu évidemment le plus grand soin d'adopter aussi la méthode scientifique de la linguistique contemporaine. Dans le cadre de son œuvre il a fait entrer toutes les compilations possibles, non toutefois sans perdre souvent de vue que la méthode ne consiste pas seulement à traiter les questions particulières, mais qu'il faut encore strictement définir l'étendue du sujet et choisir sagement les objets qui devront rentrer dans le cercle du travail. C'est là qu'ont été commises les principales erreurs de M. Šercl.

En annonçant son œuvre aux lecteurs de cette Revue, nous ne voulons pas en faire la critique; en indiquant sa place dans la littérature de la grammaire slave comparée et en rappelant la nécessité qui l'a évoqué, nous n'avons que l'intention de relever quelques fautes observées par nous dans la conception du plan de l'œuvre et dans quelques paragraphes.

Comme nous l'avons déjà indiqué l'étendue de l'œuvre n'est pas conforme aux vrais besoins d'un tel ouvrage. Dans l'introduction l'auteur parle de la formation et du développement de l'alphabet et de la division des langues, ce qui occupe 116 pages de son œuvre. Dans la phonétique même il s'occupe premièrement de toutes les lois du changement des voyelles dans toutes les langues de la branche indo-européenne, pour en venir aux

voyelles slaves qui occupent les pages 192—367. Après cela il arrive de nouveau aux langues indo-européennes et s'occupe de leurs consonnes et de leurs phénomènes (pages 369—539) pour en revenir ensuite aux consonnes des langues slaves.

Après avoir exposé la composition de l'œuvre, nous croyons que l'auteur a confondu trois choses, ou au moins deux. La formation ou le développement de l'alphabet est une question à part, qui est universelle et n'a absolument rien à faire avec une grammaire comparée. C'est là plutôt une étude historique, une partie de l'étude de la culture et du développement intellectuel. Cette question a beau n'être traitée que brièvement elle est encore déplacée ici. Nous pensons, en outre, qu'il est également superflu de traiter dans ce même volume de toutes les langues indo-européennes et cela d'une façon accessoire et superficielle. A quoi bon donner en compilation la grammaire sanskrite, baktrienne, grecque, latine, celtique, gothique, lithuanienne? Qui veut faire la connaissance de ces idiomes, et, par conséquent se livrer à l'étude de la linguistique indo-européenne, échappera à la nécessité de prendre de seconde main les enseignements qu'il recherche. En excluant cette partie superflue les langues slaves obtiendraient un espace plus grand et seraient traitées plus profondément ce qui donnerait au livre une importance plus grande et plus d'intérêt. Les langues slaves, qui doivent compter entre les langues indo-européennes les plus remarquables et la plus riches par leurs vestiges d'antiquité, auraient besoin d'obtenir encore pour longtemps tous les soins et tous les efforts des linguistes slaves. A côté du Compendium de Schleicher M. Šercl pourrait en bonne conscience laisser toutes ces choses à l'écart pour le présent en consacrant toutes ses forces aux questions purement slaves.

Pour prouver nos affirmations voici d'ailleurs quelques remarques. Où il est question des rapports des voyelles avec les consonnes et des rapports des différentes consonnes entre elles le livre demeure bien en arrière de la science contemporaine. Il est connu que la phonétique doit être fondée sur la physiologie de la voix, laquelle a été étudiée de très près par d'illustres savants tant dans la linguistique que dans les sciences naturelles; les lois physiologiques sont la source de toute la science linguistique et ne doivent pas être négligées. Bien que M. Š. n'approuve pas l'opinion de Schleicher que les langues sont des organismes naturels, il doit cependant reconnaître que la langue est faite d'après des lois naturelles, et qu'elle ne peut pas être étudiée en dehors de ces mêmes lois. Les travaux récents de MM. Brücke, Helmholtz, Du Bois Reymond, Merkel, Raumer, Czermak, Alexandre Bell et plusieurs autres, cités dans les mêmes œuvres ou dans les „Lectures" de Max Müller, ont répandu tant de lumière sur la physiologie de la voix qu'elle ne peut être omise dans les études linguistiques. Dans le livre de M. Šercl nous avons en vain cherché l'explication de *tenuis* et *media*, bien que cette distinction se présente dans tant de paragraphes et qu'elle constitue un des phénomènes les plus intéressants des consonnes.

Là où il est parlé de la division des langues slaves, ce qui est une des questions les plus importantes, M. Šercl s'en tient à l'ancienne division de Dobrovsky et Šafařík sans se souvenir des indications de Schleicher (Beiträge I. 23, 24 et 322) et de l'importante dissertation de Daničić (Rad akademije jugoslavenske I.) sur les sons ъ et ь dans les langues slaves, qui les proposent comme la régulative lorsqu'il s'agit de l'examen de la division de ces langues.

L'on fait également mention de l'accent comme constituant particulièrement un des signes caractéristiques

de la division des idiomes slaves en deux groupes. Mais il semble que M. Šercl ne connaisse pas les travaux remarquables sur l'accent serbe de M. Daničić, publiés dans la Slavische Bibliothek de Miklosich dans le Гласник de la Société savante serbe de Belgrade et dans le Rad akademije jugoslavenske. D'après notre connaissance de la littérature linguistique il n'existe pas encore sur l'accentuation de quelque autre langue d'œuvre comparable à celle de M. Daničić sur l'accent serbe. La profondeur scientifique de ce travail est unique, et il ne devrait pas être passé sous silence dans une œuvre comme celle de M. Šercl, lors qu'il cite la grammaire de Babukić, écrite pour l'usage scolaire et nullement scientifique, et lors qu'il veut parler de la mobilité bornée de l'accent serbe. En prenant connaissance de l'œuvre de Daničić il pouvoit consacrer à ce paragraphe plus d'étendue et plus de profondeur.

A la page 226 où il est parlé du remplacement de l'ancien slave ъ *(ŭ)* par *a* dans la langue serbe, nous croyons qu'il n'a pas été tenu compte de la critique historique des recherches grammaticales comparées. En reconnaissant que ь *(ĭ)* comme ъ *(ŭ)* provenaient d'un *a* originaire, affaibli, et en constatant que dans la langue serbe *a* est remplaçant de ъ et ь, M. Šercl proclame aussitôt que la langue serbe a conservé la voyelle originale. Mais il oublie que la langue serbe est moderne et que ce n'est pas assez de proclamer l'originalité du son *a* = ъ et ь, en voyant seulement l'égalité présente des remplacements et l'égalité de leurs sources anciennes. Il faudrait que tous les autres phénomènes de la langue serbe soutînssent cette affirmation, que l'organisme de cette langue (si dépendant de l'unité slave) ne la vînt pas contrarier. Si la langue serbe a conservé *a* original, affaibli dans ъ et ь de l'ancien slave, pourquoi n'a-t-elle

pas conservé toutes les autres voyelles originales, ou du moins quelques-unes d'entre elles, *a* orig. = *e* et *o* slave; *u* orig. = ъı slave qui a été remplacé par le simple *i* dans la langue serbe? Pourquoi n'a-t-elle pas conservé les mêmes voyelles à la fin des mots d'où elles ont disparu au moyen de l'affaiblissement en ancien slave? Outre cela toutes les lois du changement vocalique dans le serbe sont basées sur les mêmes lois que dans l'ancien slave. Si le serbe вјечан (vječan) avec une quantité énorme de mêmes exemples où *a* est égal à ь ancien slaves (вѣчьнъ), avait dans son *a* un représant de *a* originel, comment pourrait-on expliquer le changement de *k* originel en č (ч), s'il n'était pas prouvé que *a* serbe provient, non d'un *a* originel, mais de ь slave lequel a laissé sa marque ineffaçable dans le changement de gutturales en palatales correspondantes? Le remplacement des anciennes voyelles affaiblies dans l'intérieur des mots par de nouvelles voyelles est l'effet de la *vocalisation rajeunie.* Sur le rajeunissement du vocalisme M. V. Jagić a écrit une belle dissertation où se trouvent traités ces mêmes sujets.

D'ailleurs la prononciation de ъ̇ s'est conservée encore dans le dialecte de quelques Monténégrins (Miklosich Lautlehre 305.)

Nous n'avions pas l'intention d'examiner le livre entier, mais nous voulions seulement indiquer d'une part l'extension énorme de l'ouvrage et d'autre part l'insuffisance de profondeur, particulièrement quant à la connaissance de la littérature sur quelques points cependant indispensables à connaître. Ce sont là des fautes, qui nous ôtent confiance et pourraient donner à l'œuvre le caractère d'une compilation mal faite si l'examen exact des autres parties ne fournissait un résultat différent.

Belgrade. Stojan Novaković.

Ugrische sprachstudien, von J. Budenz. — I et II. — Pest, Ludwig Aigner, 1869 et 1870. = 60 et 71 p.

Quand on a parcouru ces deux intéressants fascicules, on trouve que la lecture est trop tôt finie et l'on voudrait bien en avoir d'autres à lire. C'est que ce sont là des travaux d'un haut intérêt et puis ils sont si méthodiquement faits, si scientifiquement conçus!

Les idiomes compris par M. B. sous ce nom de „langues ougriennes" sont les suivants: le finnois (suomi, avec l'ehstnien, le livien, le votien), le lapon; le mordvine; le tchérémisse; le votiaque, le syrène; l'ostiaque, le vogoule et le magyare.

La première étude traite de la „constatation et „explication d'une forme primitive des affixes possessifs „pluriels dans les langues ougriennes". L'auteur commence par signaler la présence constante de *n* dans les affixes syrènes *-nim, -nid, -nis* „notre, votre, leur". Il retrouve ensuite des traces du même *n* en tchérémisse *(-na* „notre" pr. **-nna* pr. **-nma)*, en mordvine ersa *(-nk, -nt* „notre, votre"), en mordvine mokcha *(-nok* ou *-nek* „notre", *-nk* „votre"), en suomi *(-mme, -nne* „notre, votre", pr. **nme', *nte'*, pr. **nmek, *ntek)* et en vogoule (datifs pluriels des pronoms personnels). Il conclut de là que le procédé actuel du syrène était anciennement général et devait appartenir à la langue ougrienne primitive. M. B. se demande alors quelle est l'origine et la signification de ce *n* intercalé entre les affixes et le nom. Il croit que c'est un „coaffixe démonstratif" et que par ex. **kala-n-mek* (fin. *kalamme)* devrait être traduit „le poisson de nous ici" c.-à-d. „notre poisson" avec une accentuation énergique. En même temps, M. B. se trouve amené à supposer que cette insistance avait été produite pour bien marquer l'opposition du pluriel au

duel jadis selon lui universellement usité en ougrien. En appendice, M. B. examine les affixes verbaux c.-à-d. les éléments pronominaux du verbe, et il y retrouve aussi ce coaffixe *n* dont le rôle prend ainsi une grande importance. — A propos de cette insistance de pluralité, je crois devoir rappeler qu'elle est constante dans le verbe basque: le basque ne paraît pas avoir jadis eu de duel. Dans *gozak* „tu as nous", le rég. plur. est marqué deux fois, par *g* „nous" et par *z* signe de pluralité employé seulement dans le verbe; — dans *zaizte* „vous (plus.) êtes", pr. *zaezte* pr. *zarezte* pr. *zarazte*, il y a trois signes de plur.: *z* „vous", *z* „plur." et *t*, autre signe de plur. montrant que „vous" n'est plus une forme de politesse mais s'adresse à plusieurs personnes; — dans *zaituzte* „il a vous (plus.)" on en trouve quatre: *z* „vous", *t* „plur. du rég.", *z* „autre plur. du rég." et *te* „plur. de vous".

La seconde étude de M. B. examine la „détermination du nom au moyen d'un article affixé en mordvine „et dans quelques autres langues ougriennes". Le savant bibliothécaire de l'Académie Hongroise expose tout d'abord le procédé de détermination du mordvine au moyen du pron. dém. de 3e pers., *sä* ou *se* (suivant le dialecte) abrégé en *ś:* mokcha *kudś* „la maison", ersa *kudos*, de *kud* ou *kudo* „maison" (fin. *kota;* cf. le dravidien *kuḍi* tam. „maison", *guḍi* can. „temple"); il suit cette détermination au nom. plur., au gén. sing., au gén. plur., et il s'occupe ensuite du rôle déterminatif de l'affixe possessif de 3e pers. sing. M. B. retrouve l'article déterminé en syriène et en votiaque, et il en voit des traces en vogoule, ostiaque, magyare, finnois.

On sait qu'en magyare par ex. l'affixe de 3e pers. joue un rôle tout spécial lorsqu'il accompagne un génitif de possession: le nom possédé prend alors *a* ou *e* litt.

„son“: *Pest város-a* „la ville de Pest, litt. Pest sa-ville“; *apostolok tselekedet-ei* „les actes des apôtres, litt. „les-apôtres leurs-actions“; *az Urnak angyal-a* „l'ange du Seigneur, litt. du Seigneur son-ange“; etc. „On peut „attacher encore *-é* au pronom démonstratif contenu dans „le premier *-é:* cette maison est à mon fils, *l'autre est à „celui du voisin* se traduit littéralement par *amaz a szom-„szédéé,* l'autre est du voisin *le sien sien.* On peut même „faire la déclinaison de ces formes que je voudrais „appeler tertiaires ou du moins secondaires“ (Schleicher, *les langues de l'Europe,* traduction Ewerbeck, Paris, 1852, p. 121—122). Ce dernier procédé est tout-à-fait celui du basque qui rendrait ainsi la même phrase: *etche hau nere semearena, bertzea auzoarenarena* (prononcez *semiaina, auzuainaina* [Sare])[1]. L'article défini du basque *a* est, comme l'article mordvine, le dém. de 3e pers.: *a* est encore aujourd'hui employé dans le dialecte biscayen avec le sens de „celui-là“. (Cf. Bonaparte, *langue basque et langues finnoises,* p. 13—14.)

Bayonne, le 25 Juin 1872.

JULIEN VINSON.

---

[1]) Cette formule pourtant serait regardée comme prétentieuse, et l'on préférerait généralement dire, en répétant, *bertzea auzoaren semearena* „l'autre celle du fils du voisin“, pron. *bertzia auzuain semiaina.* A propos de cette prononciation *ai* pour *ae,* je dois relever un lapsus d'un de mes précédents articles. A la p. 125 du t. IV, j'ai indiqué *emaztekiyan* comme la prononciation de *emaztekiaren.* Ce n'est pas la prononciation de Sare qui est au centre du labourdin pur. Dans ce dialecte en effet le hiatus *ae* se résout en la diphthongue *ai;* mais *ae* devient *â* dans la variété du bas-navarrais occidental parlé dans les communes administrativement rattachées au Labourd (Ustaritz, Villefranque, etc.).

Indische beiträge zur geschichte der aussprache der griechischen sprache, von Hrn. A. Weber. (Aus dem *Monatsberichte der k. Akademie der Wissensch.* zu Berlin, 7 Dec. 1871, p. 613 à 632.)

Ce très-intéressant travail consiste dans l'examen des signes employés par les écrivains grecs d'une part et par les indiens de l'autre pour transcrire les noms propres indiens ou grecs. Une pareille étude doit naturellement fournir des renseignements précieux sur la prononciation ancienne du grec et du sanskrit. D'après les exemples relevés par M. W., nous constatons les correspondances suivantes: υ à *i, ṛ, u, û, yu;* η à *ê, âi*; ω à *ô, u, âu, ava*; αι à *âi, ê, â, âv;* ει à *i*; αυ à *â, ô, âu, âvu*; ευ à *u;* ου à *a, u, û, ṛ*; β à *p, b, bh, v, dv;* θ à *t, th, ṭh, tth, ṭṭh;* φ à *p, ph, bh, ḥph, sph*; χ à *k, kh, kkh, g, gh;* ρ à *r, ḍ, ṭ.* Je remarque l'emploi de *ṛ* pour ε, υ et ου, ce qui ne s'accorde guère avec l'hypothèse d'une prononciation *ri.* M. W. conclut qu'il est intéressant de relever „la prononciation dure de θ, ainsi que l'emploi „presque constant de η pour *ê*, et celui de υ pr. *u* et de „αυ pr. *âu* préférablement à tout autre". La prononciation *ê* pr. η a déjà été prouvée dans cette Revue par deux notes de M. Émile Picot (II, p. 51 et 314). Je regrette que M. W. n'ait pas eu connaissance de mon étude sur les noms géographiques dravidiens transcrits par les Grecs *(Revue,* II, p. 40). Comme tous les sanskritistes, M. W. est trop porté à négliger les idiomes originaux du sud de l'Inde qui pourtant pourraient parfois jeter une vive lumière sur les étymologies sanskrites.

Cependant, j'ai lu avec plaisir le passage suivant (p. 622, note 3): „La Bible dit bien que les Phéniciens, „du temps de Salomon, portèrent aussi entre autres des „paons d'Ophir *(abhîra).* Que *TuKîM* soit à comparer

„avec *çikhin,* je ne peux pas me le persuader, soit dit „en passant; à l'époque dont il s'agit ici, il est difficile „que déjà *çikhin* ait eu le sens de „paon": d'ailleurs, le „soi-disant *(angeblich)* malabarique *togeï,* qu'on en a rap- „proché, n'est guère dérivé de *çikhin;* c'est plutôt en „quelque sorte un mot décanique et il a pu par suite „alors servir de base au mot hébreu". A part le mot *angeblich* que je ne comprends pas (car *tôgei,* avec *ô* long [les langues dravidiennes ont les deux *e* et *o*] est parfaitement un mot tamoul qui a constamment dans les vieux poèmes le sens de „paon"), je suis de l'avis de M. W. Du reste, je me propose de reprendre la question et de démontrer que M. Max Müller a eu tort en regardant *tôgei* comme dérivé de *çikhin.* Voyez au surplus Caldwell, *Comp. Gram. of the Dravidian,* 1856 (p. 66, note, 1er paragr.).

Sare, le 23 Juin 1872.

JULIEN VINSON.

A' kondai vogul nyelv, a' Popov G. fordításának alapján. Írta Hunfalvy Pál. — *Nyelvtudományi közlemények.* Kiadja a' magyar tudományos Akadémia nyelvtudományi bizottsága. Kilenczedik kötet. *(La langue de Vogouls de la Konda, d'après la traduction de G. Popov,* par Paul Hunfalvy. — *Mémoires de linguistique* publiés par la section de linguistique de l'Académie de sciences de Hongrie. Tome neuvième.) Pest, 1872. in-8⁰.

Les Vogouls, qui occupent une place importante dans la famille *ougrienne,* autrement dite *ouralo-altaïque,* ne nous sont connus que depuis peu d'années. Ils sont établis dans le bassin de l'Ob, sur les bords de ce

fleuve, de la Vuola ou Vogulka, de la Konda, de l'Irtiš et de leurs affluents, et ont leur centre dans le Gouvernement de Tobolsk. Le premier voyageur qui les ait étudiés au point de vue scientifique fut Antoine Reguly, lequel parcourut la région comprise entre l'Oural et l'Ob, visita plusieurs fois Tobolsk et descendit même le cours de l'Irtiš, depuis cette ville jusqu'à Demiansk. Reguly mourut avant d'avoir pu mettre en œuvre les notes qu'il avait recueillies, et c'est à M. Paul Hunfalvy qu'est échu le soin de les publier. Dès 1859, M. H. insérait dans l'*Akadémiai Értesítő* (Bulletin de l'Académie hongroise) un conte vogoul *(Egy vogul monda)*, précédé d'une rapide esquisse grammaticale, mais ce ne fut qu'en 1864 que le premier volume des œuvres de Reguly fut livré au public[1].

Les travaux des savants hongrois, tout incomplets qu'ils fussent encore, étaient du plus haut intérêt pour les recherches comparatives dans le domaine des langues ougriennes; un précieux volume publié par les soins du Prince Louis Lucien Bonaparte vient jeter un nouveau jour sur cette étude. Le Prince Bonaparte fit paraître, en 1869, une traduction de l'évangile de Saint-Mathieu rédigée par un savant russe très-compétent, M. G. Popov[2]). Cette traduction nous fait connaître non plus le dialecte septentrional dont Reguly s'était occupé, mais la langue parlée sur les bords de la Konda ou dialecte méridional.

---

[1]) Reguly Antal hagyományai. I. *A vogul föld és nép.* Reguly Antal hagyományából kidolgozta Hunfalvy Pál. (Oeuvres posthumes d'Antoine Reguly. Tome 1er. *Le pays et le peuple vogouls.* Ouvrage rédigé d'après les notes formant la succession d'Antoine Reguly, par Paul Hunfalvy.) Pest 1864, in-4°.

[2]) *Das Evangelium Matthaei, in den Dialect der kondischen Wogulen im Gouvernement Tobolsk übersetzt* von G. Popow. Impensis Ludovici Luciani Bonaparte. London, 1869, 8.

Dès qu'il parut, ce livre excita un vif intérêt chez tous ceux qui cultivent les idiomes de l'Oural. M. Budenz put en faire usage dans la seconde partie de ses *Ugrische sprachstudien* (Pest, 1870), et y releva plusieurs faits importants, en particulier, l'emploi du suffixe accusatif *m*[1]).

Les matériaux fournis par M. Popov pouvaient donner lieu à un travail complet, où fussent exposés la grammaire et le vocabulaire des Vogouls méridionaux; c'est ce travail qu'a entrepris M. Paul Hunfalvy, avec l'esprit pénétrant qu'il apporte à tous ses ouvrages. Tout d'abord, M. H. compare le texte du *Pater* donné par M. Popov, avec un autre texte de la même prière rapporté dans l'ouvrage de Reguly (I, p. 243) d'après une version qui lui avait été communiquée par M. Šatigin conseiller impérial établi à Tobolsk. Cette simple comparaison suffit pour montrer que la version de M. Popov est beaucoup plus pure que celle de son prédécesseur, laquelle est remplie de mots russes.

Après quelques observations préliminaires M. H. aborde l'étude de la langue elle-même et en fait ressortir les particularités dans un essai grammatical qui ne remplit pas moins de 120 pages. Vient ensuite la réimpression du texte vogoul de M. Popov, réimpression d'autant plus utile que les publications du Prince Bonaparte sont presque toutes des raretés introuvables, qu'il ne veut ni donner, ni vendre. L'évangile est suivi d'un glossaire, où les mots sont rangés par ordre alphabétique et accompagnés d'exemples qui en indiquent l'emploi, ainsi que de notes philologiques. Le volume se termine par un appendice où sont reproduits les deux fragments en vogoul méridional publiés d'après Šatigin dans le grand ouvrage de Reguly: *O Torïm Kvosgïn* (L'oraison domi-

---

[1]) Budenz, *loc. cit.*, p. 63.

nicale) et *O lov zapoved'* [1]) *Tor'im* (Les dix commandements de Dieu). Bien que le *Pater* de Šatigin figure déjà dans l'introduction, M. H. a fort bien fait de réimprimer les deux pièces dont je viens de donner les titres. A côté de la traduction plus scientifique de M. Popov, le catéchisme fortement imprégné de russe de M. Šatigin nous fournit un curieux aperçu de la tendance que doivent avoir aujourd'hui tous les idiomes de l'Asie septentrionale. Ils devront vivre à l'aide d'emprunts faits à la langue des conquérants, jusqu'au jour où ils disparaîtront pour jamais. On remarquera en passant, que les Magyars, dont la langue est si voisine de celle des Vogouls, ont procédé comme ces derniers et que ce sont les langues slaves qui leur ont fourni, comme aux Vogouls, tous les termes qui leur manquaient lors de leur établissement en Europe. Le même fait peut être observé chez une partie des Finnois, chez les Tchéremisses, les Mordvins, les Votiakes, etc. On peut dire que c'est aux Slaves qu'est échue le soin d'humaniser les peuples de race ougrienne.

Je ne puis terminer ses lignes, sans remercier M. Hunfalvy du bon et solide travail qu'il vient d'ajouter à la série déjà longue de ces études. Pourquoi faut-il que des livres aussi pleins de faits intéressants ne soient accessibles qu'à un petit nombre de lecteurs? Quand verrons-nous exaucer le vœu si souvent formé de voir l'Académie hongroise publier au moins une analyse de ses mémoires en latin ou dans une langue européenne moderne?

Émile Picot.

---

[1]) Russe Заповѣдъ.

Ueber die resultate der sprachwissenschaft. Vorlesung, gehalten in der kaiserl. universität zu Strassburg am 23. mai 1872 von Max Müller.

Nous ne connaissions encore M. Max Müller que comme le complaisant arrangeur des résultats de la science du langage au meilleur gré d'un public cagot; sans lui donner l'importance scientifique que bien des personnes paraissent lui attribuer, nous le tenions au moins pour un homme de tact et de goût: il nous en faut bien revenir. A. H.

Versuch einer erklärung der aspiraten nebst beleuchtung gewisser grundsätze der neueren sprachforschung von F. W. Culmann. Leipzig, 1871. — 48 p. in 8. — *Versuch einer erklärung der zahlwörter der indogermanischen stämme nebst beilagen über indogermanische wortbildung* von F. W. Culmann. Leipzig 1872. 93 p. in 8.

Toutes les recherches de M. Culmann sont dominées par sa singulière théorie du verbe primitif. Il n'y aurait eu qu'un verbe primitif (ur- oder elementarverbum), à savoir *â* ou *aha* au sens de „être capable de vie". Au moyen de consonnes préfixées, contenant chacune une direction ou modification spéciale de cette activité vitale, naissent de cet *aha* de nouveaux verbes d'ordre secondaire, des verbes primordiaux de seconde instance. Ainsi *pâ,* protéger, est pour *paha* = *p* propulsif + *aha,* — *vâ,* souffler, est pour *vaha* = *v* propulsif + *aha.* M. C. explique *bhrâtar-,* frère, par une forme primitive *bahraha:* le dernier *h* est tombé en sanskrit, advint la syncope en *bhrâ,* puis le suffixe *tar* s'adjoint. — Toute cette théorie, exposée avec de nombreux exemples expli-

catifs, est le sujet du premier opuscule ci-dessus indiqué. Chose curieuse, l'auteur est manifestement nourri des meilleurs écrivains linguistiques. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer comment ses lectures de Bopp, Schleicher, Curtius et autres ont pu l'amener à cette théorie indiscutable du verbe premier. Çà et là, toutefois, nous devons relever quelques saines appréciations de M. C., par exemple sa répulsion des voyelles dites de liaison (p. 17). — Au second opuscule il est également et longuement question de cette théorie du verbe *aha* (pp. 59—69). L'auteur traite aussi, dans un appendice de la parenté du latin *se* et du grec *he* (ἑ); une racine *saha* = *s* propulsif + le fameux *aha*, aurait laissé tomber sa première part dans le grec et le zend, sa seconde part dans le latin. Les 58 premières pages de cet écrit sont consacrées à un essai d'explication des noms de nombre indo-européens. On s'attend bien à ce que cet essai soit basé encore sur le primitif *aha*.

Comme conclusion, comme appréciation de l'œuvre de M. C., nous pensons que, si cette œuvre n'a rien de commun avec la discipline que nous avons puisée chez Bopp et Schleicher, elle a du moins le mérite de livrer sur toutes matières étymologiques et linguistiques des décisions très faciles et très rapides. Nous pensons toutefois que M. C. aurait peut-être plus de succès auprès des spécialistes sur un autre terrain.

Zur suffixlehre des indogermanischen verbums. III. Von Fr. Müller. Wien, 1871.

L'on suppose communément que la terminaison *ê* (première pers. sing. moyen) en sanskrit et en zend est mutilée et représente un *mê* plus ancien: ainsi le sk.

pṛćhê, le z. *pereçê* seraient pour **pṛćhâmê, *pereçâmê* (cf. la désinence grecque μαι). Il y aurait en chute de *m.* M. Fr. Müller objecte judicieusement que la voyelle désinentielle thématique étant longue à la première personne *(â)* l'on aurait dû avoir, après chute de *m, *pṛćhâi, *pereçâi,* c.-à-d. *âi* et non *ê [= ai].* On ne comprend d'ailleurs pas comment les formes sanskrites *dviṣê, yuńjê* seraient sorties de **dviṣmê, *yuńjmê.*

Mr. Fr. M. pense plutôt que l'on doit s'en rapporter à ces formes transitives mutilées qui nous apparaissent en zend, en grec, en latin, en gotique et ont perdu le *mi* primitif: z. *zbayâ, pereçâ, yâçâ,* gr. λέγω, φέρω, lat. *amo, lego,* got. *baira, nima.* Le *ê* de l'intransitif serait le résultat de l'adjonction d'un *i* (identique à celui qui caractérise la prem. pers. sing. intrans. de l'imparf. — aoriste).

Cette façon d'envisager les choses ne peut me satisfaire. En premier lieu j'objecterai (comme M. Fr. M. lui-même ci-dessus) que *pereçâ + i* devait donner **pereçâi* et non *pereçê.* C'est là un argument phonique d'une grande valeur. En second lieu il faudrait être renseigné d'une façon plus précise sur la portée du ω de λέγω, φέρω; on ne peut dire qu'il y ait là l'équivalent du *â* majestatique sanskrit *(vahâmi, vahâvas, vahâmas)* et zend (cet *â* étant caractéristique des premières personnes, les autres personnes n'offrant que *a: vahasi, vahathas, vahatha),* car pourquoi au pluriel a-t-on ο et non ω (φέρομε-ν) ? . . Cf. Ascoli, Di un gruppo di desinenze indo-europee, et Revue de linguist. III 342. Le *â* majestatique est vraisemblablement un phénomène indo-éranien; le gr. φέρομαι nous indique suffisamment que φέρω est pour un plus ancien *φερομι ou plutôt pour un *φερομ; en effet rien de plus juste que cette équivalence:

φέρω : *φερομ :: ἐγώ : sk. *aham.*

Je suppose toujours, ainsi que je l'ai fait dans ma Grammaire de la langue zende, p. 125, qu'en sanskrit et en zend la désinence organique *mê* = *mai*, gr. μαι, sera tombée, et que les formes sk. **vahâmê* (cf. duel *vahâvahê*, plur. *vahâmahê*) z. **pereçâmê*, devenant ainsi **vahâ*, **pereçâ* auront simplement changé leur voyelle finale en *ê* par un pur mouvement d'analogie avec les autres désinences de la voix intransitive *(vahasê, vahatê; pereçahê, pereçaitê)*, de là *vahê, pereçê*. A. H.

La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne. Étude sur les origines de la langue française par H. d'Arbois de Jubainville. Paris 1872. In-8⁰ de 165 p.

L'œuvre nouvelle de M. d'Arbois de Jubainville est consacrée aux particularités que présente la déclinaison latine pendant la période de sa décadence. Cette œuvre consiste surtout en une collection de faits recueillis avec soin et classés judicieusement, d'après des textes discutés précédemment et fixés par de savants éditeurs, dont les publications sont indiquées en détail par notre auteur dans sa préface, et scrupuleusement visées ensuite, dans le corps de son ouvrage, après chaque citation qu'il leur emprunte. Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire comprendre l'importance de pareilles indications réunies ainsi pour la première fois.

Le français vient du latin. „Le français commence, „dit avec raison M. d'A. de J. du jour où les flexions des „cas obliques disparaissent ou se confondent en une seule“ (pag. 6). On sait combien les deux langues diffèrent à ce point de vue particulier de la déclinaison. On sait aussi que la clef des transformations qui servent de passage de l'une à l'autre est à la fois dans le *bas-latin,*

le latin mérovingien, du Ve au IXe siècle, et dans le *français archaïque* qui commence à peu près au Xe siècle et finit vers le XIIIe. On comprend enfin quel intérêt doivent présenter pour l'étude de cette transition, les observations que l'on peut faire sur les 2 phases distinctes, dans le bas-latin d'abord, dans le français archaïque ensuite. C'est à la première de ces deux phases, à celle du bas-latin, que s'est attaché M. d'A. de J., en se bornant en outre à un des points particuliers compris dans la question générale: à la déclinaison.

L'auteur prend successivement, dans les 5 déclinaisons latines, les 6 cas du singulier et les 6 cas du pluriel; il relève pour chacun d'eux, dans les textes qu'il a sous les yeux, les variantes de forme qui les concernent, et il les classe d'après certains caractères, toute réserve faite pour les altérations qui peuvent provenir des erreurs commises par les scribes originaires, ainsi que des fautes de copie ou d'impression (pag. 8). Il distingue dans ces variantes 2 sortes de changements apportés aux désinences régulières du latin classique, les uns provenant de simples *transformations phonétiques,* les autres dûs aux *modifications de syntaxe* qu'il reconnaît dans la confusion, dans l'emploi l'une pour l'autre, des flexions propres aux diverses déclinaisons, aux divers genres, aux nombres et aux cas.

Cette classification purement méthodique est conforme aux exigences d'une étude scientifique, et personne ne prendra le change sur le sens des dénominations que l'auteur applique à ces deux classes de phénomènes, en désignant la première par le titre de *déclinaison vulgaire du 1er degré* et la seconde par celui de *déclinaison vulgaire du 2e degré.* On comprend que ces deux catégories distinctes d'altérations ne sauraient appartenir, chacune de son côté, à deux langues en quelque sorte différentes,

correspondant à 2 âges successifs du bas-latin. Pendant la période tout entière de sa décadence, et à tous ses moments, le latin a fourni simultanément des exemples de variations appartenant aux 2 catégories signalées séparément par M. d'A de J.; certaines transformations phonétiques, appartenant à la première, sont postérieures chronologiquement à telle modification de syntaxe qui appartient à la seconde; et réciproquement.

La classification adoptée par M. d'A. de J. lui donne occasion de protester contre ce qu'il appelle „l'erreur „de ceux qui prétendent tout expliquer par les lois pho„nétiques“ (pag. 151). Il ne méconnaît pas cependant la valeur des transformations phonétiques; mais les modifications de syntaxe semblent avoir à ses yeux plus d'importance encore.

Il ne se borne pas du reste à recueillir les exemples des unes et des autres. Après avoir constaté les changements qu'ils concernent, il cherche à se rendre compte des causes qui ont décidé de ceux-ci. A côté de la question du *comment* il pose celle, plus difficile à résoudre, du *pourquoi*. C'est ainsi qu'il arrive à un ordre de considérations qu'on doit signaler comme ce qui sera probablement le plus discuté, et ce qu'il y a peut-être de plus original, sans y tenir pourtant la première place, dans son livre.

M. d'A. de J. insiste dans plusieurs circonstances sur le rôle qu'il convient d'assigner au vieux langage gaulois dans les altérations du latin, au nord des Alpes et des Pyrénées. Assurément la manière dont les peuples gaulois ont parlé et modifié le latin a dû être influencée par leur langue propre. C'est pour une bonne part, on ne saurait le méconnaître, ce qui fait que la langue moderne sortie chez nous du latin, le français, est autre que celle qui en est sortie au sud des Alpes,

l'italien, et au sud des Pyrénées, l'espagnol. Mais si l'on peut en toute assurance énoncer en termes généraux le fait de cette incontestable action, il est plus difficile de l'établir dans ses détails.

On ne sait avec certitude et précision que fort peu de chose de l'ancien gaulois. On ne peut guère, il est vrai, se refuser à admettre qu'il ait dû avoir avec le latin certaines analogies et comme une sorte de proche parenté. La facilité et la promptitude avec lesquelles le peuple vaincu a pu substituer absolument à la propre langue la langue des vainqueurs, fournit à cet égard des motifs de présomption qui ne sont pas sans gravité. Mais, après tout, que nous reste-t-il de cet ancien gaulois? Quelques inscriptions à peu près inexpliquées jusqu'à présent, de brèves légendes de monnaies et une cinquantaine de mots peut-être, dont une vingtaine nous est parvenue sous une forme latinisée où il faut les deviner, et dont le reste se cache, sans qu'on puisse faire autre chose que les soupçonner, parmi les six ou sept cents mots de notre français moderne dont l'origine est encore inconnue (Brachet gloss.).

Cependant M. d'A. de J. nous parle des déclinaisons du gaulois et des flexions elles-mêmes qui servent à y caractériser les genres, les nombres et les cas. Qu'est-ce donc que ce gaulois? Une langue dont la connaissance est fondée, comme une hypothèse, sur les spéculations scientifiques des Becker, des Stokes, des Ebel *(Beiträge zur vergleich. sprachforsch.)*, et sur la *Grammatica celtica* de Zeuss, fréquemment visée par M. d'A. de J. dans son ouvrage. Ce n'est pas qu'on doive dédaigner ces ingénieux et savants travaux; mais il faut se garder d'exagérer la portée des résultats obtenus jusqu'à présent par eux. La langue dont Zeuss a composé la grammaire n'est pas, comme on pourrait le croire, le gaulois lui-

même. C'est un groupe d'idiomes qui, suivant une hypothèse proposée par l'auteur, doivent être en parenté plus ou moins proche avec lui: le groupe des idiomes connus comme ayant été le plus anciennement parlés en Irlande, en Ecosse, dans les pays de Galles et de Cornouailles et dans l'Armorique, et dont Zeuss déclare que les plus vieux monuments écrits ne remontent pas au delà du VIIIe siècle. *(Grammatica celtica. E Monumentis vetustis tam hibernicae linguae, quam Britannicae dialecti Cambricae, Cornicae, Armoricae, nec non e Gallicae priscae reliquiis construxit J. C. Zeuss.)*

Cela dit, mentionnons, comme spécimen, quelques-unes des observations suggérées à M. d'A. de J. par les rapprochements qu'il fait entre certaines particularités du latin dans les textes mérovingiens, et les données formulées dans la *Grammatica celtica* de Zeuss et dans d'autres ouvrages du même genre.

Pour la désinence du datif singulier de la première déclinaison qui régulièrement est *ae*, il constate les variantes *e, i, a, am.* Les deux dernières résultent, suivant lui, de modifications de la syntaxe; et si les 2 premières lui semblent tenir à de simples transformations phonétiques, il ajoute que la seconde pourrait bien être dûe à l'influence de la langue gauloise où, suivant Stokes, dit-il, le datif singulier de la déclinaison correspondante aurait été en *i* (pag. 14).

Pour la désinence de l'ablatif singulier de la 2e déclinaison qui est régulièrement en *o*, il constate les variantes *a, ae, e, i, u, um,* qui résultent toutes, dit-il, de modifications de la syntaxe, sauf la variante *u* qui proviendrait plutôt d'une transformation purement phonétique de l'*o*, sous l'influence possible du gaulois, où, suivant Zeuss, la désinence *u* était celle du datif singulier pour les thèmes masculins en *a* (pag. 48).

Pour l'accusatif pluriel des 2e et 3e déclinaisons dont les désinences régulières sont *os* et *es*, il trouve indistinctement avec ces terminaisons, les variantes *us*, *is*, *as* (pag. 62 et 113). Il pourrait y voir simplement le résultat de modifications de la syntaxe, mais il accorde beaucoup d'importance aux observations suivantes que lui fournissent diverses données de la langue gauloise d'après Zeuss, Ebel et Whitley Stokes.

La désinence *us* est celle de l'accusatif pluriel des thèmes masculins gaulois en *a* (pag. 64), et on la trouve fréquemment appliquée dans les derniers siècles de la basse-latinité aux noms de peuples: *Turonus, Treverus, Arvernus, Meldus, Remus, Parisius* dans des constructions qui exigent l'accusatif (pag. 65, 66), concurremment avec la désinence *is* qui est celle de l'accusatif pluriel des thèmes masculins gaulois en *i* (pag. 119): *Turonis, Treveris, Arvernis* etc., qu'on trouve aussi dans des constructions analogues (pag. 66, 67), ainsi que la désinence *as* qui, suivant Ebel, appartient à l'accusatif pluriel des thèmes gaulois consonantiques (pag. 117 et 119), *Atrebatas, Biturigas, Carnutas, Lingonas, Pictonas, Santonas, Senonas, Suessonas, Tricassas;* tous ces noms provenant également de constructions qui exigent l'accusatif (p. 118).

Ajoutons que M. d'A. de J. propose d'attribuer à une modification de syntaxe l'emploi de cette même désinence *as* pour le génitif pluriel (cela par suite de la confusion existant alors entre les flexions des divers cas régimes) dans quelques textes et dans les légendes de monnaies: *Betoregas ci. Carnotas civ. Lingonas civi. Redonas civi. Santonas civi. Sennonas civita.* pour *Betoregorum civitate* etc. (pag. 110). Ailleurs il donne à cette même désinence *as* la valeur d'un nominatif singulier gaulois pour les noms de villes, *Baiogas, Durocas, Trecas* etc. (pag. 120).

Suivant M. d'A. de J. l'influence du gaulois se ferait sentir jusque dans le français, où notamment la présence de l'*n* final dans les formes *mon, ton, son, rien,* s'expliquerait par la conservation de l'*n* qui, d'après Zeuss et Stokes caractérise la terminaison de l'accusatif singulier gaulois (p. 17 et 43).

C'est aussi au gaulois qu'on devrait le jeu de l'*s* final dans la déclinaison à 2 cas du français archaïque. La désinence du nominatif singulier gaulois en *s,* peut-être en *os* (p. 30), aurait concouru à conserver au cas sujet masculin singulier du français archaïque l'*s* final de la désinence *us* du nominatif singulier masculin dans la 2e déclinaison latine (pag. 31 et 33). D'un autre côté les désinences *oi* et *i,* qui paraissent être celles du nominatif pluriel pour les thèmes masculins gaulois en *a* (2e déclinaison), auraient concouru également avec la forme latine du même cas dans la même déclinaison, à écarter l'*s* final du cas sujet pluriel de la 2e déclinaison dans le français archaïque.

A côté des inductions fondées sur la comparaison des formes du latin mérovingien avec le gaulois, on aimerait à voir donner plus d'importance que ne le fait M. d'A. de J., sans pourtant qu'il les méconnaisse absolument, à celles que pourrait fournir une étude attentive du latin populaire, du langage des marchands et des soldats qui différait, on le sait, de la belle langue classique fixée par les monuments de la littérature, et qui a dû nécessairement avoir une grande influence sur la manière dont le latin a été parlé et s'est modifié dans la Gaule.

Ajoutons qu'aux explications fondées sur la connaissance, malheureusement trop peu certaine encore, du gaulois, nous préférons celles que M. d'A. de J. déduit purement et simplement des données, en quelque sorte

physiologiques, fournies par la comparaison du latin lui-même avec le français. Telles sont les indications qui s'appuient sur les lois si bien établies par M. Gaston Paris de l'accent tonique, pour expliquer entre autres la singulière transformation des substantifs latins imparisyllabiques, à laquelle le français archaïque a dû un groupe de mots dont on a cru pouvoir faire pour un moment une sorte de 3e déclinaison, dans laquelle le cas sujet avait, en français comme en latin, une syllabe de moins que les cas régimes: ainsi, *hom* et *homme* constitués sur les formes latines *homo* et *hominem* etc. M. d'A. de J. fait, à l'occasion des altérations subies dans le latin mérovingien par les substantifs imparisyllabiques de la 3e déclinaison (pag. 87, 88 et 101), d'intéressantes observations sur ces remarquables transformations, qui ont laissé des traces jusque dans notre français moderne, où plusieurs mots, *sœur* et *tempête* par exemple, ont cette origine.

Enfin on louera sans restriction les observations générales de M. d'A. de J. sur les désinences variées qu'il a constatées pour chacun des cas des 5 déclinaisons, et les conclusions qu'il tire de leur rapprochement. Il signale dans la 1ère déclinaison la tendance à réduire les formes latines à 2 seulement, l'une sans *s* final pour le singulier, l'autre avec l'*s* final pour le pluriel; dans la 2e déclinaison l'acheminement vers la distribution des formes suivant 4 types: 2 avec l'*s* final pour le cas sujet singulier et le cas régime pluriel; 2 sans *s* pour le cas sujet pluriel et le cas régime singulier. Il nous montre ainsi dans les transformations du latin même l'apparition des lois qui doivent présider bientôt à la déclinaison à 2 cas du français archaïque. C'est assurément là un résultat fort remarquable. Dans les 3 dernières déclinaisons M. d'A. de J. constate ensuite une multiplicité de modifications, qui tient sans doute à celle des types

originaires latins et dont les unes tendent à se rapprocher des conditions observées dans la 1e et la 2e déclinaison, tandis que les autres produisent ces formes variées qui ont notamment donné au français les mots imparisyllabiques de la 3e déclinaison archaïque, et les mots invariables assez nombreux qui dans notre langue moderne encore se terminent par un *s* ou un *x*, au singulier comme au pluriel.

Il était fort intéressant de grouper les faits qui dans le bas-latin se rapportent déja à ces lois propres de notre français. L'ouvrage de M. d'A. de J. rend sous ce rapport un véritable service aux études et à la science.

M. d'A. de J. n'a pas fait rentrer dans le cadre de son travail les observations qui cependant s'y seraient très naturellement rattachées sur la formation de l'article; il n'en a pas dégagé non plus d'une manière spéciale ce qui regarde l'adjectif, dont il fait aù reste de fréquentes mentions en traitant du substantif; et il ne parle que très succinctement du pronom, auquel il consacre seulement quelques pages à la fin de son livre. Mais il faut consentir à ne demander à un ouvrage que ce que son auteur s'est proposé d'y mettre; et dans le livre qui nous occupe il convient de voir surtout un corps d'observations touchant la déclinaison latine du substantif à l'époque mérovingienne.

En signalant les particularités qui concernent cet ordre de faits M. d'A. de J. cherche à se rendre compte du caractère qui les domine. Il se refuse, comme nous l'avons dit, à y voir une simple évolution de la *phonétique* et y reconnaît formellement une révolution déjà effectuée dans la *syntaxe*. La pensée qui se dégage de son ouvrage est que la syntaxe propre du français a déjà remplacé l'ancienne syntaxe latine, dans le latin lui-même pendant la période de transformation qui va du

V^e ou IXe siècle. Toutes les flexions propres aux 12 cas singulier et pluriel des 5 déclinaisons latines existent encore et sont employées alors. Mais à la confusion évidente de leur mise en œuvre, on reconnaît que la syntaxe ancienne, à laquelle ces formes correspondaient, n'existe plus. Cette apparente anomalie inspire à l'auteur cette réflexion éminemment philosophique sur laquelle il termine son livre, que si l'organisme entier de la déclinaison latine a survécu près de 3 siècles à la plus part des fonctions auxquelles il était destiné, il n'y a rien là qui doive trop nous surprendre, car „la survivance momentanée des organes aux fonctions“ est une loi générale de la nature, dans le mouvement d'incessantes modifications où tout change et se transforme.

Aug. Prost.

Rivista di filologia e d'istruzione classica. Direttori: G. Müller e D. Pezzi. Torino 1872.

Dans les deux premiers fascicules que nous avons sous les yeux nous remarquons: la préface méthodique des directeurs; — une lettre du célèbre indianiste G. Gorresio „intorno al significato del nome *âryâs*“; il donne à ce nom la signification de „migranti, erranti“; — un ensemble de considérations de M. D. Pezzi sur l'instruction classique, notamment en Italie; — „alcuni appunti in servigio dei futuri editori di traduzioni italiane di prosatori greci“ par M. G. M. Bertini; — „notizia d'un antico evangeliario Bobbiese che in alc. fogli palimpsesti contiene framm. d'un greco trattato di filosofia“ par M. B. Peyron; — une rectification de M. Vegezzi-Ruscala à une assertion erronée de Schlegel concernant des traces dans les langues novo-latines du latin *verbum;* — enfin une série de critiques bibliographiques.

Nous ne pensons pas pouvoir terminer cette annonce sans exprimer les pénibles sentiments que nous a causés la lecture de quelques lignes du premier fascicule où il est question de la domination française que Strasbourg „a dû subir durant deux siècles — il dominio francese che aveva dovuto subire per due secoli“. L'auteur de ces paroles oublie que si les états modernes, presque sans exception, se sont constitués par la conquête, nous avons mis enfin le pied dans une ère démocratique où le gré populaire doit seul trancher de ses destinées. Non pas en tant que Français, mais en tant qu'hommes, nous protestons hautement contre les entreprises scélérates dirigées en plein dix-neuvième siècle contre la volonté des populations. Il ne saurait être ici question ni de races, ni de langues: l'anthropologie nous démontre surabondamment qu'il est puéril de parler d'une race slave, d'une race latine, d'une race germanique, et l'histoire nous laisse assez voir combien peu la langue est caractéristique de race. Nous estimons qu'il appartient aux Italiens moins qu'à tous autres de battre des mains aux malheurs de la démocratie et à la violation gothique du droit qu'ont les populations de disposer d'elles-mêmes. Au surplus nous ne nous laisserons pas aigrir par de telles paroles plus légères sans doute que coupables; il nous suffit d'avoir foi dans l'avenir et de travailler selon notre foi.

La revue de MM. Müller et Pezzi paraît par fascicules mensuels d'une cinquantaine de pages.

A. H.

Ein zoroastrisches lied (Cap. 30 des Jasna) mit rücksicht auf die tradition übers. und erklärt von H. Hübschmann. In-8° de 86 p. München, 1872.

Voici une nouvelle interprétation de l'un des Gâthâs, ces chants sacrés insérés dans le livre „avestique“ Yaçna.

Il y a peu de temps nous parlions ici même (IV 317) de l'extrême difficulté qu'offrent ces morceaux. M. Hübschmann a abordé très pertinemment l'explication du trentième chapître. Nous pensons toutefois ne rien enlever à son juste mérite en proclamant que sa version ne nous a pas convaincu. M. H. partage au point de vue méthodique les idées de M. Haug (p. 9): il y a là un point que nous ne voulons pas discuter — il en a d'ailleurs été question dans ce même recueil (III 290), — et comme nous sommes disposés d'une façon décidée a suivre sous le rapport de la méthode MM. Spiegel, Justi, Kossowicz, nous n'entrerons ici en aucune discussion relative à la traduction proprement dite. Ce n'est pas à dire, toutefois, que la version des Gâthâs donnée par M. Spiegel nous satisfasse pleinement. Nous ne la tenons, au contraire que comme un travail préliminaire sur lequel pourront se baser les interprétateurs futurs; nous la regardons même comme si peu assurée que nous nous faisons volontiers à cette idée que les Gâthâs ne trouveront jamais leur explication légitime si le hasard ne découvre aux éranistes quelque nouveau moyen de secours. La méthode la plus juste ne pourra sans doute jamais rien sans l'aide de ces auxiliaires inconnus et inespérés.

Quoiqu'il en soit, et malgré cette réserve générale, nous devons penser qu'il n'est point permis désormais d'étudier le trentième chap. du Yaçna sans recourir au louable travail de M. Hübschmann. A. H.

Ueber die altnordische sprache von Th. Möbius. Halle 1872. In-8⁰ de 60 p.

Les écrits du genre de celui de M. Th. M. sont fort utiles au point de vue de la divulgation. C'est avec

profit que l'on y trouve rassemblées des notions souvent dispersées çà et là. L'auteur examine en premier lieu (1—5) la valeur des diverses dénominations qui ont été données à la langue de la littérature „eddique", ancien scandinave, ancien nordique ou simplement nordique. Le nom de „ancien nordique", introduit par Rask (en danois: det oldnordiske sprog) et adopté par J. Grimm (die altnordische sprache) est celui que l'on a justement et définitivement admis. — Le second paragraphe, le troisième et le quatrième (6—28) traitent de la place spéciale occupée par le vieux nordique parmi ses congénères. L'auteur l'envisage d'abord comme langue germanique en général et lui attribue comme principaux caractères la distinguant des autres idiomes de ce rameau, premièrement une grande disposition à l'assimilation, puis le penchant pour les suffixes et le peu de goût pour les préfixes, abréviation générale des voyelles de dérivation et de flexion, chute de *j* (Y) organique au commencement des mots aussi bien que de *h* terminal et médian (c'est seulement en islandais — parmi toutes les langues germaniques — que persistent de nos jours les groupes *hl*, *hn*, *hr*), la chute de *n* terminal [1]) etc., etc. L'auteur note ensuite quelques particularités communes à l'ancien nordique et au gotique, puis les caractères spéciaux à la première de ces langues sous le rapport syntactique. Quant à dériver les langues scandinaves actuelles (suédois, danois, norvégien, islandais) de l'ancien nordique, ainsi qu'on l'a fait parfois, il n'y faut plus songer: si, en effet, l'ancien nordique témoigne en nombre de circonstances de caractères de priorité sur le vieux suédois et le vieux danois, ceux-ci, à leur tour, lui sont parfois

---

[1]) Citons par exemple les formes infinitives: *binda*, lier; *finna*, trouver; *brenna*, brûler, etc., allem. binden, finden, brennen.

supérieurs sous ce même rapport; M. Th. M. passe en revue les plus importants de ces faits (11 s.). Il estime ensuite que vers les dixième ou onzième siècles un parler scandinave commun s'est divisé en nordique de l'est (suédois et danois) et en nordique de l'ouest (norvégien-islandais) ou ancien nordique. Quant à l'antique idiome scandinave commun ce que l'on en possède de plus assuré ce sont les mots qui lui ont été empruntés par le finnois et le lapon. — Dans le cinquième paragraphe (28—35) il est traité de l'extension et de la durée de l'ancien nordique: il devait comprendre le royaume de Norvège et ses dépendances, c.-à-d. partie de la côte d'Irlande et d'Ecosse, avec l'île de Man, les Hébrides, les îles Féroé, l'Islande et la côte orientale groenlandaise, — mais sa durée sur ces différents points fut inégale. Sur la côte groenlandaise il disparut dès le milieu du quinzième siècle. Dans les Féroé et en Norvège on le parle encore, mais depuis le quinzième siècle la langue écrite y est le danois. En Islande l'ancien nordique s'est conservé presque pur et sous la forme que nous présente son ancienne littérature; l'auteur signale (34 s.) les variations les plus notables. Entre autres faits, par exemple, l'islandais a admis l'épenthèse d'un *u* devant tout *r* terminal précédé d'une consonne, réduction à un seul *r* de deux *rr* terminaux, etc. — L'opuscule se termine par une indication des diverses sources où il faut puiser l'ancien nordique, des éditions de ces sources et de l'orthographie de l'idiome en question; les dernières pages contiennent une énumération des grammaires et dictionnaires de l'ancien nordique publiés de 1856 à 1871. — En somme, par la clarté de son exposition et la précision de ses renseignements, l'auteur a certainement atteint le but pratique qu'il se proposait.

'Εκατόν — *çatam* — *centum*, par G. Sergi. — Messine (?) 5 p. 8⁰.

M. Sergi n'a pas entrepris son étude sans connaître les opinions émises par les auteurs compétents. Nous craignons toutefois que les résultats auxquels il est arrivé soient peu profitables à l'éclaircissement de la difficile question des noms de nombre. M. S. pense que la forme organique du nombre cinq (*quinque*, πέντε, *fünf*, etc.) a été KAM-KAM, forme redoublée, et DVA-KAM celle du nombre dix. Nous ne voulons pas prétendre que cela soit impossible. Mais ce que nous ne pouvons admettre c'est que le sanskrit *êka-*, unus, singulus, soit pour **êkam*, l'unité étant ainsi rendue par le nombre cinq (allusion aux cinq doigts de la main). Sans argumenter du lat. *aequo-*, frère du sk. *êka-*, nous voyons suffisamment par le zend *aêva-*, et le gr. οἶο-, d'une part, par le lat. *oino-*, *uno-*, le lithuanien *vëna-*, le got. *aina-*, le vieil irlandais *óin*, d'autre part, que l'unité est exprimée simplement, en principe, par le pronom ĭ guné et dérivé par un autre pronom, KA, NA. — Quant à penser avec M. S. que ἑκατον soit pour **êkamtam* (le sk. *çatam*, le lat. *centum* étant aphérésés), nous ne le pouvons davantage: au lieu de ἑ il nous faudrait ει, αι, οι.

La Science des Religions, par Émile Burnouf, directeur de l'école française d'Athènes. Un vol. in 8⁰. Paris, Maisonneuve, 1872.

Ce livre a paru d'abord dans la *Revue des deux Mondes*, sous la forme d'articles séparés, pendant que les fidèles du catholicisme s'agitaient dans l'attente d'un nouveau dogme. Il arrivait à point; aussi eut-il un grand succès. Les vues d'ailleurs si justes qu'il expose sur la

chute des orthodoxies reçurent une sorte de confirmation de la catastrophe infligée à l'église romaine par la déclaration d'infaillibilité votée par un concile en faveur de son chef.

Ce livre a du reste l'immense avantage de ne pas être une doctrine, une sorte de cours de religion naturelle, par exemple; mais bien le code pur et simple des lois qui président à l'origine, aux évolutions et aux dédoublements des théories religieuses. Par cela même il se trouve placé au-dessus de toutes les doctrines. C'est, en deux mots, un livre de science, rien de plus, rien de moins.

A M. Émile Burnouf, comme à ses devanciers dans l'étude des mythes et des légendes, la philologie comparée et la linguistique ont fourni les documents les plus précieux, les plus décisifs. Coup sur coup, dans son travail, se trouvent rapprochés et expliqués l'un par l'autre le Véda et l'Avesta, la Bible et l'Avesta, l'Avesta, la Bible et le Véda. Partout, l'auteur nous montre les deux faces d'une religion, quelle qu'elle soit, — le dogme et le culte, — commençant par être modestement individuelles avant de s'étendre à une communauté, même purement familiale. Ce n'est pas seulement par elles-mêmes et pour elles-mêmes que les formules dogmatiques l'intéressent; c'est encore parce que, seules, elles peuvent expliquer les rites, ce côté pratique des religions. Or, c'est précisément par une intelligence profonde des actions symboliques du culte et des prières qu'elles accompagnent que le livre de M. B. me semble l'emporter sur tous ceux qui, jusqu'à ce jour, ont traité le même sujet.

Il est surtout un ordre de cérémonies qu'il a exposé avec un grand charme de pittoresque, je veux parler de celles qui composent le culte d'Agni. Il y a là une heureuse synthèse des hymnes védiques si nombreux où le principe igné est célébré dans un ou plusieurs de ses

grands rôles: comme agent physique du mouvement, comme principe vital et, enfin, comme pensée suprême renfermant dans son unité infinie les idées, types ou germes *(manasô rêtaḥ prathamamm̃)* de tous les êtres réalisés ou réalisables au sein de l'Univers:

Hiraṇyagarbhaḥ sam avartatâgrê.

Après avoir étudié dans l'ancienne Baktriane et chez les Médo-Perses la doctrine secrète du Feu divin, le savant philologue montre la parfaite identité de la théorie et de la légende du Christ avec la théorie et la légende aryo-éranienne du dieu Agni.

Me trompé-je lorsque je me représente comme très-voisin de l'effroi l'étonnement ressenti par certains abonnés de la *Revue des deux Mondes* à la première lecture de ces grosses vérités:

„Les dogmes chrétiens procèdent du mazdéisme."

„Le mazdéisme est la forme éranienne d'une doctrine dont l'expression antérieure se trouve dans le Véda."

Avec cette conclusion qui saute aux yeux:

„Le Véda peut seul rendre compte à la fois des dogmes zoroastriens et chrétiens, et c'est dans les hymnes du Véda, et non **DANS LA BIBLE**, que nous devons chercher la source primordiale de notre religion."

Ici, je demande la permission de soulever une question de méthode, non pour ce qui est de l'ensemble du livre, mais pour ce qui est relatif aux origines du christianisme.

Il y a christianisme et christianisme. Avant l'établissement du christianisme orthodoxe, établissement qui, de la fin du troisième siècle à la fin du sixième, mit trois cents ans à s'affermir, il y eut trois christianismes:

1⁰ Le christianisme de Jésus,

2⁰ Le christianisme de St. Paul,

3⁰ Le christianisme du presbytre Jean.

Le christianisme de Jésus, — les évangiles selon St. Marc et selon St. Matthieu en font foi, — c'est la vie du pur amour, vécue et enseignée par le Fils de l'Homme sous la préoccupation constante de l'antagonisme entre le Royaume de Dieu et celui de Satan.

Le christianisme de St. Paul est une foi historique en un évangile du Royaume de Dieu rétabli par Jésus-Christ en faveur de l'homme déchu de sa première innocence. Au fond de cette synthèse paulienne, qui a de la grandeur malgré ce qu'elle a de funèbre, vous retrouvez sans peine non seulement la dogmatique zoroastrienne, mais encore et surtout l'acceptation pure et simple de la mythologie éranienne touchant le paradis terrestre et ses deux arbres fameux comme un récit authentique d'événements réels dans la vie du genre humain. Oui, grâce à Paul, le prince des théologiens, les trois premiers chapitres de la Genèse, empruntés aux traditions de l'Éran, sont devenus et resteront le fondement de la théologie dogmatique. Mythe ou histoire vraie, il n'y a pas de Paulisme, sans cette base. Encore un coup, le christianisme de St. Paul est un christianisme historique et la Science des Religions veut qu'il soit traité comme tel.

Ecrit vers l'an 160 de notre ère par un „presbytre“ du nom de Jean initié aux doctrines de l'école d'Alexandrie, le quatrième évangile a pour objet de prouver l'identité du Verbe et de Jésus de Nazareth. Aussi bien ne nous montre-t-il plus le „Maître“ fils de Marie comme enseignant la Vérité, mais comme étant lui-même la Vérité: „Je suis la voie, la vérité et la vie“. Vous voyez comme nous nous éloignons ici du vieil unitarisme sémitique si profondément respecté par St. Paul: „Car il y

a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme". Et cet homme est l'*homme* „céleste" à la fois rédempteur et modèle de l'*homme* „terrestre". Il est „le premier-né de toutes les créatures", le „premier-né entre beaucoup de frères, l'*Adam qadmôn* (אָדָם קַדְמוֹן), enfin.

Telles sont les divisions, que la méthode historique imposait à M. Émile Burnouf dans les pages d'ailleurs si intéressantes, qu'il consacre aux origines du christianisme. Il a vu trop vite le christianisme tout fait et pour ainsi dire d'une seule pièce. Il est tellement préoccupé du christianisme ultième ou orthodoxe qu'il affirme indirectement que ni Jésus, ni S^t^. Paul ne furent chrétiens; car, dit-il, il est „impossible qu'un homme se considère „comme chrétien s'il ne croit pas à la divinité du Christ" (page 182 de la 1e édition).

Je devais indiquer le côté faible du livre de notre savant indianiste; mais, comme l'auteur lui-même, j'ai laissé pour la bonne bouche les pages les plus exquises du traité. En effet, les deux chapitres intitulés „Religion et Science" sont non-seulement d'un lettré qui a connu tous les festins de l'érudition, mais encore d'un savant qui a déjà esquissé sa synthèse. Peut-être le savant, en ce qui regarde l'anthropologie, a-t-il çà et là confondu les peuples *aryanisés* avec les Aryas eux-mêmes (pages 405, 406, 409 et 414); mais il a nettement caractérisé les diverses phases successives du monothéisme aryaque avec ses trinités progressives en montrant coup sur coup à quelle immense hauteur il s'élevait au-dessus du monothéisme des Sémites, resserré toujours dans les limites de l'anthropomorphisme. En faisant l'histoire des concepts religieux des Aryas hindous et des Aryas éraniens, M. B. a très-bien compris qu'il faisait l'histoire de la métaphysique elle-même, sans laquelle, grâce à la constitution

de l'esprit humain (dans les races supérieures), il n'y aura jamais de vraie science ou de méthode intégrale. La Science des Religions mène forcément à la Religion de la Science. H. Chavée.

Pañćatantra ou *Les cinq livres,* recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit par Édouard Lancereau, membre de la société asiatique. Un vol. grand in-8⁰, Paris, Imprimerie nationale, chez Maisonneuve.

Il y a treize ans de cela, M. Théodore Benfey publiait à Leipzig, en deux volumes, une traduction du *Pañćatantra* qui eut un grand succès. Choix habile des variantes des manuscrits, comparaison rigoureuse du texte sanskrit avec les textes des versions anciennes qu'on en possède *(Kalila et Dimna,* etc.), recherche des sources brahmaniques et bouddhiques des fables indiennes, imitations asiatiques et européennes de ces mêmes fables, rien ne fut négligé par le savant et infatigable professeur de Goettingen dans la composition de son *„Einleitung“* à laquelle il consacra le premier volume tout entier.

La fidélité scrupuleuse de la traduction et je ne sais quel parfum de naïveté dans le style de l'interprète allemand me rappelèrent coup sur coup la traduction de l'*Hitopadéça* [1]) de mon bien aimé condisciple et confrère, Édouard Lancereau. Et je me dis: (style du *Pañćatantra)* „Ce Lancereau, qui a si bien traduit en français une imitation relativement moderne des *„Cinq Livres“* devrait bien, lui aussi, nous offrir en notre langue, si propre à tout genre de récits, tous ces jolis contes, tous ces délicieux apologues qui composent les cinq titres du code

---

[1]) Paris, P. Jannet, 1855, un vol. in-16⁰.

la „Sagesse politique“ des bêtes, d'après leur secrétaire général hindou, Vischnouçarman?

Alors un philosophe à quatre pattes, au cerveau tout bondé de maximes, le rat Hiranyaka *(Pañcatantra,* Liv. I, II et V) devina ma pensée, et il dit: „L'homme obtient ce qu'il doit acquérir *(prâptavyam arthañ)*“. Je crus et j'espérai.

Lancereau mit treize ans à vérifier la prédiction contenue dans les paroles sentencieuces d'Hiranyaka. Profitant des rares loisirs que lui laissaient ses fonctions à l'Imprimerie nationale, il liait conversation avec les bêtes de l'original indien, dont l'idiome depuis longtemps n'avait plus de secrets pour lui, et il leur apprenait à s'exprimer en français avec plus de clarté et avec non moins d'élégante concision qu'elles en avaient mis jusque-là dans leur langue maternelle, le sanskrit. Petit à petit le livre de la *Désunion des amis,* celui de l'*Acquisition des amis,* celui de la *Guerre des corbeaux et des hiboux,* celui de la *Perte du bien acquis* et, enfin, le cinquième et dernier, celui de la *Conduite inconsidérée,* se trouvèrent entièrement translatés dans la langue de Lafontaine, le Vischnouçarman français. Oui, „entièrement translatés“ et l'éloge n'est pas exagéré; car tout ce qui est dans le texte hindou, il a su le mettre dans son texte français, bien que cela fût parfois très-incommode, comme dans le *Tisserand qui se fit passer pour Vischnou,* ou encore dans certains passages des *Aventures de Prâptavyamartha.*

Persuadé à juste titre qu'il écrivait pour tout le monde un livre d'initiation, notre sagace interprète multiplia les notes explicatives au bas des pages. Les allusions aux grandes épopées entraînent parfois des annotations d'une certaine importance et où se révèle le talent d'analyse du traducteur. Il eut encore l'excellente pensée de traduire littéralement les noms propres des acteurs

de tous les petits drames du Pantchatantra. On sait que ces noms se rattachent la plupart du temps de la façon la plus intime au rôle du personnage. Aux yeux de Jacotot l'ensemble de ces traductions marginales aurait constitué, à lui seul, un petit cours élémentaire de sanskrit. Seulement, Jacotot, très-sévère en matière de transcription, eût grondé mon ami Lancereau sur l'emploi de *ch* au lieu de *sch* pour représenter le ष sanskrit; à coup sûr il ne lui eût pas pardonné la confusion qu'engendre la figuration par le seul *s* latin du स et du श si facile à transcrire par *ç*.

Quant à moi, devant une traduction réussie et en présence d'un „Avant-propos“ qui restera comme un modèle de résumé bibliographique, je ne saurais passer mon temps à chercher la petite bête et à faire une querelle d'Allemand au plus français de nos indianistes ..... après notre cher et regretté maître, Eugène Burnouf.

H. Chavée.

Indicateur de l'archéologue. Gabriel de Mortillet, directeur. 1872.

L'absence d'une publication de cette espèce est un manque regrettable pour un grand nombre de connaissances. C'est grâce à de semblables bulletins que l'on peut se tenir au courant des découvertes et publications que chaque jour met au monde. Au surplus les appréciations critiques dont M. de M. enrichit son „Indicateur“ donnent à cette revue une valeur toute particulière. La linguistique et la philologie dans leur rapports avec l'archéologie s'y trouvent pertinemment réprésentées et c'est là un des points qui nous obligent à recommander ce recueil d'une façon spéciale. — Le prix d'abonnement est de 12 fr. par an pour la France. L'on peut s'adresser

directemeut à M. de M., à S. Germain en Laye, ou à la librairie Reinwald, rue des S. Pères. — L'„Indicateur" parait mensuellement par cahiers de deux à quatre feuilles; le premier numéro est de septembre.

Julius Joly. *Ein kapitel vergleichender syntax. Der conjunctif und optatif und die nebensätze im zend und altpersischen im vergleich mit dem sanskrit und griechischen.* München, 1872. In 8° de 128 p.

Ce n'est pas seulement à la syntaxe éranienne que se rapporte l'ouvrage de M. J. Joly. Son utilité nous semble incontestable dans l'étude de la syntaxe générale indo-européenne. Nous le recommandons à ce double titre. — L'auteur nous prend à partie quelque part sur l'organicisme de la voyelle *ṛ*. Nous pensons tenir en mains des preuves concluantes de cet organicisme. Bientôt nous les publierons, soit ici, soit ailleurs.

A. H.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.[1]

Généralités.

Ascoli (G. J.). Vorträge über Glottologie gehalten an der Mailänder Wissenschaftlich-litterarischen Akademie. I. Band. Vergleichende Lautlehre des Sanskrit, des Griechischen und des Lateinischen. Uebersetzt von J. Bazzigher und H. Schweizer-Sidler. In-8. XIV—202 p. Halle. Librairie des Orphelins. — Cours de Glottologie professé à l'Académie des Sciences et des Lettres de Milan. Phonologie comparée du Sanscrit, du Grec et du Latin. Traduit par J. Bazzigher et H. Schweizer-Sidler.

Benfey (Th.). Ueber die Entstehung des Indogermanischen Vokativs. In-4, 92 p. Göttingue. (Extr. de la société R. des Sciences de Göttingue.)

Benloew (Louis). Aperçu général de la science comparative des langues. 2. édit. augmentée de deux traités lus à l'Académie des Inscriptions et belles lettres, d'une classification des langues et des modes d'écritures d'après le docteur Steinthal, et d'un traité de la formation des langues celtiques. In-8, VII—148 p. 4 pl. Paris, Thorin.

Chavée (H.). Tout. Recherches sur l'application de quelques lois d'idéologie lexique indo-européenne. In-8, 19 p. Paris, Maisonneuve.

---

[1]) Le „Bulletin bibliographique" que nous inaugurons aujourd'hui comprend un certain nombre d'ouvrages publiés en 1872. Nous aurons soin, dans les numéros suivants, d'ajouter le millésime de l'année, afin que l'on ne confonde pas les ouvrages de 1873 avec ceux de 1872 qui ne nous étaient pas encore connus lors de la rédaction de ce premier bulletin. A. D.

Chavée (H.). Enseignement scientifique de la lecture. In-12, 96 p. Paris.

Documents relatifs à la constitution et à l'histoire de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. In-4, 56 p. Paris, imp. Nationale.

Ebener (F.). and **Greenway (E. M.).** Words; their History and Derivation. Alphabetically arranged. In 4., 228 p. Baltimore.

Liétard (G.). Les peuples ariens et les langues ariennes. In-8, 14 p. Paris. G. Masson.

Meunier (Francis). Etudes de grammaire comparée. Les composés syntactiques en grec, en latin, en français et subsidiairement en zend et en indien. In-8, 204 p. Paris, Durand et Pedone Lauriel.

Monier (Williams). A Sanskrit-English Dictionary and etymologically and philologically arranged. With special Reference to Greek, Latin, Gothic, German, Anglo-Saxon and cognate Indo-European Languages. In 4. 206 p. Oxford.

Moore (E. M.). Two cases, illustrating the Production of vowel and consonant sounds (Med. Record New-York 15 Mars). Il s'agit ici de deux faits pathologiques, mais l'auteur s'attache à démontrer à l'aide de ces faits, la production physiologique des voyelles et des consonnes; l'article intéresse donc ceux de nos collaborateurs qui s'occupent de l'origine et de la physiologie du langage.

Müller (F. M.). Ueber die Resultate der Sprachwissenschaft. In 8., 32 p. Strasbourg. Trübner. — Sur les résultats de la science du langage. Leçon faite à l'Université de Strasbourg le 23 Mai 1872.

Obermüller (W.). Deutsch-keltisches geschichtlich-geographisches Wörterbuch zur Erklärung der Fluss-, Berg-, Orts-, Gau-, Völker- und Personen-Namen Europas, West-Asiens und Nord-Afrikas im Allgemeinen, wie Deutschlands insbesondere. Nebst den daraus sich ergebenden Folgerungen für die Urgeschichte der Menschheit. IIe vol. 13,e 14e et 15e liv. p. 577—864. Leipzig. Denicke.

Rubertini (Enrico). Breve discorso sulla filologia o scienzia delle lettere. In 12, Naples.

Schmidt (Joh.). Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogerm. sprachen. Weimar. In 8. 68 p.

Théry (A.). Projet d'une réforme dans l'enseignement des langues anciennes. In-8, 28 p. Paris, A. Durand et Pedone Lauriel.

Vinson (Julien). La Poësie chez les races du sud de l'Inde. Première étude. In-4, 30 p. Paris, Maisonneuve. (Extr. des mém. de l'Athénée Oriental.)

Langues Indo-Européennes.

Groupe Hindou.

Babu Ra'jendralála Mitra. The alla Upanishad, a spurious chapter of the Atharva Veda-text, translation, and notes. (Journal of Asiatic Society of Bengal.) In-8. p. 170 à 176. Calcutta.

Beames. A comparative grammar of the modern aryan languages of India: to wit, Hindi, Panjabi, Sindhi, Gujurati, Marathi, Oṛiya and Bangali. — Vol. I. On sounds. Londres. In-8. 360 p.

Bellairs (H. S. K.) and **Askhedkar (L. J.)** A Grammar of the Marathi Language. In-12. Bombay.

Bergaigne (A.). Le Bhâminî-Vilâsa, publié avec une traduction et des notes. In-8, Paris.

Böhtlingk (O.). Indische Sprüche. Sanskrit und Deutsch, 2e édit. augmentée et corrigée In-8. VI— 511 p. Saint Pétersbourg.

Cappeller (C.). Die Ganachandas. Ein Beitrag zur indischen Metrik In-8., IV—122 p. Leipzig.

Childers. A dictionary of the Pâli language. Part. I. „a-nib." Londres. In-4. de 276 p.

Dowson (J.). A Grammar of Urdu or Hindustani. In 8. 270 p. Londres.

Fausboll (V.). Ten Jâtakas. The original Pâli Text with a Translation and Notes. In-8., 144 p. Copenhague.

Garcin de Tassy. La Langue et la littérature hindoustanies en 1871; revue annuelle. In-8, 83 p. Paris, Maisonneuve.

Haag (F.). Zur Textkritik und Erklärung von Kâlidâsa's Malâvikâgnimitra. In-4. Frauenfeld.

Hovelacque. Mémoire sur la primordialité et la prononciation du R-vocal Sanskrit. In-8., 30 p. Paris, Maisonneuve.

Indische Studien. Beiträge für die Kunde des indischen Alterthums. Im Vereine mit mehreren Gelehrten herausgegeben von **Albr. Weber.** Mit Unterstützung der deutschen Morgenländischen Gesellschaft. XIIe Volume. Die Taittirîya-Samhitâ. Kânda V—VII. In-8. VI. 405 p. Leipzig, Brockaus.

Müller (Max). Ṛig-Veda-Samhita. Vol. V. Londres.

Nágánanda, A. Buddhist Drama. Translated from the Original Sanskrit, with Notes, by Palmer Boyd. With an Introduction by E. A. Cowell. In-8. 116 p. Londres.

Rig-Veda ou livre des Hymnes traduit du Sanscrit par **A. Langlois.** 2e édition revue par. **Ph. Ed. Foucaux.** (Chefs-d'oeuvre littéraires, de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte et de la Chine. In-4. 611 p. Paris T. I.)

Weber (Alb.). Ueber ein zum weissen Yajus gehöriges phonetisches Compendium. In-8. 50 p. — Sur un manuel phonétique concernant le Yajur blanc.

Groupe Eranien.

Blochmann (H.). Notes on Arabic and Persian Inscriptions, Nr. II. (Journ. of asiatic society of Bengal. Part I. p. 102 à 113, 251 à 261; Calcutta.)

Hübschmann (H.). Ein Zoroastrisches Lied (Kapitel 30 des Jasna) mit Rücksicht auf die Tradition, übersetzt und erklärt von — In 8. 96 p. — un Chant Zoroastrien (30e chap du Yaçna) traduit et éclairci avec référence à la tradition.

Jolly (Jul.). Ein Kapitel vergleichender Syntax. Der Conjunctiv und Optativ und die Nebensätze im Zend und Altpersischen im Vergleich mit dem Sanskrit und Griechischen. In-8, IV, 227 p. Munich Ackermann.

Oppert (J.). Mélanges perses. In-8, 23 p. Paris, Maisonneuve (Extr. de la Revue de linguistique et de philologie comparée).

Groupe Hellénique.

Curtius (G.). Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik. T. IV, 2e fasc. V. — p. 231. à 492. Ve Vol. 1re liv. In-8., 247 p. Leipzig, Hirzel.

Inama (V.). Osservazioni sulla teoria della coniugazione greca. (Rivista de philologia, p. 149 à 175.) Turin.

Lebaigue (Ch.). Récits d'Hérodote (texte grec) précédés d'un commentaire sur le dialecte ionien et accompagnés de notes historiques, littéraires et grammaticales. In-12, XXI—191 p. Paris, Belin.

Meyer (G.). Beiträge zur Stammbildungslehre des Griechischen und Lateinischen. (Studien zur Griech. und Lat. Grammatik de G. Curtius. V. p. 1—116). Leipzig.

Siegismund (Justus.). Quaestionum de metathesi graeca capita duo. (Studien zur griechisch. und lat. grammatik de G. Curtius, V. p. 118 à 217) Leipzig.

Thiele (R.). Prolegomena ad hymnum in Venerem homericum quartum. In-8, 81 p. Halle.

Wescher (C.). Notice de plusieurs textes palimpsestes qui se rencontrent parmi les inscriptions grecques de l'Egypte. In-8, 20 p. Paris, imp. Donnaud. (Extr. des Comptes R. de l'Acad. des Inscrip. 2e Série T. 7.)

Groupe Italique.

Alart. Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne (Revue des langues romanes T. III. p. 165—291). Montpellier.

Arbois de Jubainville (D. H.). La déclinaison latine en Gaule, à l'époque mérovingienne. Etude sur les origines de la langue française. In-8, 165 p. Troyes imp. Brunard, Paris, Dumoulin.

Autenrieth. Die conj. *quom* etymol. und syntakt. untersucht. In-8., Leipzig.

Bastin. Nouvelles recherches sur la langue française et leurs résultats. S. Pétersbourg.

Boucherie. Fragments d'une anthologie picarde. (Revue des langues romanes. T. III. p. 311—336.)

Chabaneau. Phonétique française. Diphth. oi, ui. (Rev. des langues romanes T. III. pp. 341—349.)

— Grammaire limousine. (Ibid. pp. 369—381.)

Cocheris (Hippolyte). Entretiens sur la langue française. I. Origine et formation de la langue française. Gr. in-16, 160 p. Paris, 7 Guénégaud.

Curtius (G.). Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik T. IV, 2e Fasc. In-8, V et p. 231—492. Leipzig, Hirzel.

Dräger (A.). Historische Syntax der lateinischen Sprache. I. Gebrauch der Redetheile. In-8, XXVI—146 p. Leipzig, Teubner.

Fabretti. Frammenti d'iscrizioni etrusche scoperte a Nizza (Atti della R. Academia delle scienza. Vol. VII. Turin.

Flechia (Giov.). Dell' origine della voce sarda „Nuraghe" congetture etimologiche. In-8, Turin.

Fornacciari (Raf.). Grammatica storica della lingua italiana. Parte Prima. Morfologia. Turin. In-16, VI—128 p. Turin.

Huschke (Ph. Ed.). Zu den altitalienischen Dialecten. In-8, 100 p. Leipzig, Teubner. (Extr. de Jahrbücher für classische Philologie.) — Sur les anciens dialectes italiens.

Laborde (Léon de). Glossaire français du moyen âge à l'usage de l'archéologue et de l'amateur des arts, précédé de l'inventaire des bijoux de Louis, duc d'Anjou, dressé en 1360. In-8, X—554 p. Paris, Labitte.

Pezzi (D.). I pretesi genitivi singolari dei temi latini in *o*. (Rivista di filologia e d'istruzione classica. I, p. 101 à 115. Septembre.)

Pont (G.). Origines du patois de la Tarentaise, ancienne kentronie Précis historique, proverbes, chansons, parallèle avec le patois de la Suisse romande. In-8., 151 p. Paris, Maisonneuve.

Romanische Studien. Herausgegeben von **Ed. Boehmer.** 2. liv. Quaestiones grammaticae et etymologicae. In-8, p. 163—308. Librairie des Orphelins.

Vegezzi Ruscalla. Di un articolo pleonastico dell' antico provenzale. (Rivista di filologia T. I. p. 115 à 121), Turin.

Wattenbach. Anleitung zur latein. Palaeographie. Deux. édit. Leipzig.

Westphal (Rud.). Die Verbalflexion der lateinischen Sprache. In-8. Iéna.

Groupe Celtique.

Nigra (C.). Reliquie celtiche. I. Il manoscritto irlandese di S. Gallo. In-4, 60 p.

Tremaudan (de). Etudes celto-bretonnes. Noms des communes et rivières (Ile et Vilaine). Etymologie et observations philologiques établissant l'existence au XIIe siècle de la langue celto-bretonne en Haute-Bretagne. In-8, 71 p. Rennes, imp. Hauvespre.

Groupe Slave.

Daničić. Prilog za istoriju akcentuacije hrvatske ili srpske (Extrait du Rad jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti, Volume XX, Agram). En croato-serbe. Appendice à l'histoire de l'accentuation croate ou serbe, inséré dans le Recueil de l'académie sud-slave des sciences et des arts. Ce travail se rapporte aux écrits précédents du même auteur, publiés dans les recueils suivants: Slavische Bibliothek de Fr. Miklosich I, 1851., Гласник (Belgrade) VIII., 1856. XI. 1859; Rad. (actuellement cité, Zagreb) VI., 1869, XIV. 1871.

Kurelac (Fr.). Vlaške rěči u jeziku našem. (Extrait du Rad jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti. Vol. XX. 93 à 137 Agram.) En croato-serbe. Mots romans dans la langue croato-serbe.

— Stariji oblici samostavni (Rad jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti Vol. XX., p. 138 à 149. Agram.) En croato-serbe, anciennes formes substantives.

Müller (Fried.). Documents pour l'étude de la morphologie des langues letto-slaves. In-8, 8 p. Paris, Maisonneuve (Extr. de la Revue de linguistique et de philologie comparée).

Semenovitsch (Ant.). Ueber die vermeintliche Quantität der Vocale im altpolnischen. Leipzig. In-8.

Schleicher (A.) Laut- und Formenlehre der polabischen Sprache. In-8, XIX—353 phon. et morphologie de la langue polabe. Saint-Pétersbourg. (Leipzig, Voss.)

Vuk Stephanovitsch Karadschitsch. Deutsch-serbisches Wörterbuch. In 8. Vienne. Publié par Fr. Miklosich après la mort de l'auteur.

Groupe Lettique.

Kurschat (F.). Wörterbuch der littanischen Sprache. I. 4. Halle. In 8. p. 465—624.

Groupe Germanique.

Amelung (Arth.). Die Bildung der tempusstämme durch Vocalsteigerung im deutschen. In-8, 96. Berlin 1871. De la formation du thème des temps au moyen de la gradation vocalique en allemand.

Backer (de.) Essai de grammaire comparée des langues germaniques. Revue de Linguistique et de Philologie comparée T. IV, IVe fasc. p. 338 à 400.)

Bibliothek der ältesten deutschen Litteratur-Denkmäler. In 8, XII—176 p. Schöningh. — Ce Volume contient: **F. L. Stamm,** Ulfilas oder die uns erhaltenen Denkmäler der gothischen Sprache. Text, Wörterbuch und Grammatik, neu herausgegeben von **M. Heyne.**

Dietz (Ph.). Wörterbuch zu Dr. Martin Luthers deutschen Schriften. IIe Vol. 1 fasc. In-8. Leipzig, F. C. W. Wogel.

Düringsfeld (Ida) et **Rheinsberg-Düringsfeld.** Sprichwörter der germanischen und romanischen Sprachen vergleichend zusammengestellt. In-8. XVI, 522 p. Leipzig, Fries. — Etude comparée des proverbes dans les langues germaniques et romanes.

Gerland. Das deutsche *tsch.* (Zeitschrift für Vergleich. Sprachforsch. de Kuhn XXI, p. 67 à 73. Berlin.)

Germanistische Studien. Supplement zur Germania. Herausgegeben von **K. Bartsch.** In-8. IIIe Vol. 316 p. Vienne 1872. Gerold.

Hoffheinz. Ueber den ostpreuszischen hochdeutschen Dialect. (Extrait de: Altpreusz. Monatsschrift, IX. juillet—sept.).

Kindblad (K. E.) Orbock öfver svenska språket T. III 3 Stockholm. In-8, p. 223—336.

Kräuter. Die neuhochdeutschen aspiraten und tenues (Zeitschrift für Vergleich. Sprachforsch. de Kuhn XXI p. 30 à 66. Berlin.)

Leo (H.). Angelsächsisches Glossar. 1 Abth. In-8, XVI—480 p. Halle Librairie des Orphelins. Glossaire anglo-saxon.

Lexer. Mittelhochdeutsches Handwörterbuch. Zugleich als Supplement und Alphabetischer Index zum mittelhochdeutschen Wörterbuche von Beneke-Müller-Zarncke. 7e liv. In-8, XXIX. et p. 1985 à 2268 Leipzig, Hirzel.

Möbius (Thdr.). Ueber die altnordische Sprache. In-8, III—60 p. Halle, Librairie des Orphelins.

Oudemans (A. C.). Bijdrage tot een middel-en oudnederlansch woordenboek. Uit vele glossaria en andere bronnen bijeengezameld. In-8, 5e agl. 282 p. Part II, p. 333—764. Arnheim. — Contribution à un dictionnaire de l'ancien Hollandais.

Peterson (C. J. P.) A Norwegian-Danish Grammar and Reader. With a Vocabulary designed for American Students of the Norwegian-Danish Language. In-12, 202 p. Chicago.

Sanders (Dn.). Kurzgefasstes Wörterbuch der Hauptschwierigkeiten in der deutschen Sprache. In-8, IV—188 p. Berlin, Langenscheidt. Dictionnaire abrégé des principales difficultés de la langue allemande.

Schiller (K.) et **Lübben.** Mittelniederdeutsches Wörterbuch. 1r fasc. In-8, LXI—188 p. Brême.

Schmeller (J. And.). Bayerisches Wörterbuch. 2., mit des Verfassers Nachträgen vermehrte Ausgabe im Auftrage der historischen Commission bei der Akademie der Wissenschaften bearbeitet von G. K. Fromman. 5—7. Lfg. In 4. I Vol. XV, p. 1537 à 1784. Jede Lifg. Munich, Oldenbourg. — Dictionnaire bavarois avec les Suppléments de l'auteur.

Wedgwood-Hensleigh. A dictionary of English Etymology, 2e édit. Parts 4 and 5. In-8, 481—744 — LXIX. p. Londres.

Langues Sémitiques.

Ahlwardt (W.). Bemerkungen über die Aechtheit der alten arabischen Geschichte mit besonderer Beziehung auf die sechs Dichter nebst Beiträgen zum richtigen Verständniss Ennabiga's und Algama's. In-8, VII, 168 p. Greifswald, Bamberg

Arnheim (H.). Grammatik der hebräischen Sprache. Aus dessen Nachlass herausgegeben von D. — In-8, XVI—331 p. Berlin, Gerschel.

Buxtorfii (J.). Lexicon chaldaicum talmudicum et rabbinicum. Denuo ed. et annotatis auxit B. Fischer, Fascicules 23 et 24. In-4, 853 à 932 p. Leipzig, M. Schäfer.

Cherbonnean (Ang.). Dictionnaire français-arabe pour la conversation en Algérie. In-12, 630 p. Paris, Hachette.

Davies (B.). A Compendious and Complete Hebrew and Chaldee Lexicon to the old Testament. Chiefly founded on the Works of Gesenius and Fürst, with Improvements from Dietrich and other Sources. In-8, 712 p. Londres.

Derenbourg (Hartwig). Notes sur la grammaire arabe, 2e partie. In-8. 19 p. Paris, Maisonneuve (Extr. de la Revue de linguistique et de philol. comparée.)

Eisler (Lp.). Beiträge zur rabbinischen Sprach- und Alterthumskunde. In 8, VII—126 p. Herzfeld et Bauer.

Gross (Sgm.). Menahem ben Saruk. Mit Berücksichtigung seiner Vorgänger und Nachfolger. Ein Beitrag zur Geschichte der hebräischen Grammatik und Lexicographie. In-8, XII—112 p. Breslau, Schletter.

Lenormant (Fr.). Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, d'après les textes cunéiformes et les documents de l'art asiatique. In-8, 576 p. Paris, Maisonneuve.

— Lettres assyriologiques et épigraphiques sur l'histoire et les antiquités de l'Asie antérieure. Tome II. In-4. 340 p. Paris, Maisonneuve.

— Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. T. I. 1re liv. In-8, 200 p. 11 pl. et 4 tab. Paris, Maisonneuve. Développement d'un mémoire couronné par l'Academie des Inscriptions et belles lettres.

Martin. Syriens orientaux et occidentaux. Essai sur les deux principaux dialectes araméens. In-8, Paris.

Norris (Edwin). Assyrian Dictionary; intended to further the Study of Cuneiform Inscriptions of Assyria and Babylonia. Vol. III. In-4, p. 709 à 1068.

Paulmier (Ad.). Dictionnaire français-arabe, idiome français-arabe (idiome parlé en Algérie) 3e tirage. In 12. XX 212 p. Paris, Hachette.

Praetorius (Fr.). Beitr. zur Erklärung der himjarischen Inschriften. In-8. 44 p. Halle., Librairie des Orphelins.

Sayce (A. H.). An Assyrian Grammar for comparative Purposes. In-8, 216 p., Londres.

Schrader (E.). Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften. In-8, 392 p., Leipzig.

Vosen (C. H.). Rudimenta linguae hebraicae scholis publicis et domesticae disciplinae brevissime accomodata. 4e édit. retractavit, auxit Fr. Kaulen. In-8, IV—128 p. Freibourg en Brisgau, Herder.

Langues Abyssiniennes.

Praetorius (Fr.). Grammatik der Tigriñasprache in Abessinien, hauptsächlich in der Gegend von Aksum und Adoa. 2. Hälfte. In-8, IV, 169 à 368 p. Halle. — Grammaire de la langue Tigré en Abyssinie, principalement dans la région d'Apsum à Adoa.

Langues Chamitiques.

Abbadie (Antoine d'). Notice sur les langues de kam. In-8, 7 p. Paris, Imp. Jonaust (Extr. des Actes de la Société philologique.)

Brugsch (H.). Grammaire hiéroglyphique contenant les principes généraux de la langue et de l'écriture sacrée des anciens Egyptiens, composée à l'usage des étudiants. In-4, VIII—135 p. Leipzig, Brockaus, Hinrich's Verl. Traduction de l'édition allemande.

— Das Todtenbuch der alten Aegypter (Zeitschr. f. ägyptische Sprache und Alterthumskunde de Lepsius. Juillet et août 1872. p. 65—72.)

— Index des hiéroglyphes phonétiques y compris des valeurs de l'écriture secrète et des signes déterminatifs qui se rencontrent dans le système graphique des anciens Egyptiens composé et appliqué à son dictionnaire hiéroglyphique. In 4, 23 p. Leipzig, Hinrich's Verl. — Cet index est extrait de l'ouvrage précédent.

Devéria (Théophile). Catalogue des manuscrits égyptiens écrits sur papyrus, toile, tablettes et ostraca, en caractères hiéroglyphiques hiératiques, démotiques, grecs, coptes, arabes et latins, qui sont conservés au musée égyptien du Louvre; par feu —, conservateur adjoint du musée. In-12. 276 p. Paris, imp. de Mourgues.

Lieblein (J.). Hieroglyphisches Namen-Wörterbuch, genealogisch und alphabetisch geordnet. Nach den ägyptischen Denkmälern herausgegeben. 2e liv. In-8, IV—241 à 555 et facsimile. Leipzig, Hinrich's Verl. — Dictionnaire de noms hiéroglyphiques rangés par ordre généalogique et alphabétique et publié d'après les monuments de l'Egypte.

Rougé (de). Etude sur le papyrus du musée de Boulaq. In-8, 12 p. Paris, imp. Donnaud. (Extr. des Comptes Rendus de l'Acad. des Inscript. 2e série, T. 7, p. 340.)

Langues ouro-altaïques.

Adam. La déclinaison oural-altaïque (suite). (Revue de ling. et de philologie comparée. T IV., 3e Fasc. p. 229 à 261.)

Fink (L.). Türkischer Dragoman. Grammatik, Phrasensammlung und Wörterbuch der türkischen Sprache. Ein Vademecum für Reisende im Orient, sowie zum Gebrauch für den Unterricht. In 8., VI. 162 p. Leipzig, Brockhaus.

Schott (W.). Altajische Studien oder Untersuchung auf dem gebiete der tartarischen (turanischen) Sprachen. 5e liv. In-4, 46 p. Berlin, Dümmler. (Extrait der Abhandlungen der k. Akademie der Wissenschaften zu Berlin.)

Radloff (W. W.). Die Sprachen der türkischen Stämme Süd-Sibiriens und der Dsungarischen Steppe. I. Abth. Proben der Volkslitteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens. IV. Die Mundarten der Barabiner, Taraer, Toboler und tümenischen Tataren. In-8., VIII—512 p. St.-Petersburg. Edition en allemand de l'ouvrage suivant.

Радловый (В В.) Образци народной литературы турскихъ племенъ живущихъ въюжной Сибири Дзунгарскои степи. Часть IV: Нарѣчи Борабинскихъ, Тарскихъ. Тобольскихъ и Тюменскихъ Татаръ. In-8., XVII—411 p. St. Petersburg.

Szarvas (Gábor). A magyar igeidők A m. tud akademia költségén. In 8., XVII—308 p. Pest. Ungarischen (Die) Zeitformen. Auf Kosten der ungarischen Akademie.

Japonais.

Rosny (Léon de). Cours pratique de Japonais. Enseignement élémentaire. 1e partie. Introduction au cours de Japonais. Résumé des principales connaissances nécessaires pour l'étude de la langue japonaise. 2e édit. In 8., 64 p. Paris, Maisonneuve.

Chinois.

Chi-King ou livre des Vers, traduit pour la première fois en français par **G. Pauthier.** (Chefs-d'oeuvre littéraires de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte et de la Chine T. II. In-4. Paris 423 p.)

Doolittle (J.). Vocabulary and Handbook of the chinese language Romanized on the Mandarin dialect. Vol. I. English and Chinese. In-4. 548 p. Londres. Foochow.

Perny (Paul). Dialogues chinois-latins traduits mot à mot, avec la prononciation accentuée. In-8, VII—236 p. Paris, Leroux, Maisonneuve.

Pfizmaier. Zur geschichte der erfindung und des gebrauches der chinesischen schriftgattungen. In-8, 62 p. Vienne.

Steere (Ed.) Collections for a Handbook of the Yao Language. In-8, VII—105 p. Londres. Notes ou documents pour un manuel du langage yao.

Annamite.

Des Michels (Abel). Chrestomathie cochinchinoise, recueil de textes annamites publiés, traduits et transcrits en caractère figuratifs. 1er fasc. In-8, XV—78 p. et 67. pl. de facsimile. Paris, Maisonneuve.

Basque.

Avezac (d') Deux bluettes étymologiques en réponse à M le Comte H. de Charencey. In-8, 8 p. Paris, imp. Jouaust.

Langues américaines.

Mathevet. Cantique en langue algonquine, composé par —, avec traduction et des notes. In-8, 4 p. Paris, imp. Jouaust.

Mythologie comparée.

Burnouf (Em.). La science des religions. In-8. Paris.

E. B. [Blachère E.] Essai sur la légende de Mélusine. Etude de philologie et de mythologie comparées. In-8, 40 p. Paris, imp. Parent.

Hahn. Edda. Lieder germanischer Göttersage. Berlin.

Overbeck. Griechische Kunstmythologie. In-8. Leipzig.

Ploix (Ch.). La racine *Ma*, Minerve, Athênê, Promêthée. In-8. 35 p. Paris, Maisonneuve (Extr. de la Revue de linguistique et de philologie comparée.)

Preller (L.). Griechische Mythologie, 3e éd. Berlin.

A. Dureau.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel publié par M.

ABEL HOVELACQUE

AVEC LE CONCOURS DE MM.

EMILE PICOT ET JULIEN VINSON

et la collaboration de divers savants français et étrangers.

TOME CINQUIÈME

IVème Fascicule — Avril 1873

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

VIENNE — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN

L'ORIGINE DES CHINOIS ET L'INTRODUCTION DU CHEVAL EN CHINE.

Après avoir consacré tout un chapitre de mon livre des *Origines du cheval domestique* à l'exposition des nombreuses découvertes paléontologiques qui prouvent que l'homme a vécu côte à côte avec les chevaux sauvages, et qu'il les a chassés et mangés sans être parvenu à les domestiquer, pendant toute la durée de l'époque quaternaire, c'est-à-dire pendant une période qui embrasse des milliers de siècles, — et avant d'aborder l'histoire du cheval domestique, avant de fixer les dates initiales de son utilisation par les différents peuples de l'antiquité, — j'ai cru devoir consacrer un autre chapitre à la reconstitution de l'ancienne chronologie de ces peuples d'après les documents fournis par la science contemporaine, parce que la lumière produite par ces documents n'a pas encore pénétré dans l'enseignement classique. Ainsi, j'ai démontré, au moyen de documents qui me paraissent irrécusables, que les dates initiales des civilisations des Hindous, des Perses ou Iraniens, des Proto-Grecs, des Egyptiens, des Arabes, des Assyriens, et des Scythes ou Touraniens, sont beaucoup plus anciennes qu'on ne l'admet généralement: ce qui m'a permis, dans les chapitres suivants, de porter quelque lumière sur l'histoire jusque là si obscure des premiers âges du cheval domestique chez ces peuples [1]).

[1]) Voyez: *Origines du cheval domestique, d'après la paléontologie, la zoologie, l'histoire et la philologie,* par C. A. Piétrement, 1 vol. in 8, Paris 1870, chez Donnaud, 9, rue Cassette.

Mais, considérant qu'on n'est pas encore parvenu à débrouiller d'une façon satisfaisante le chaos des premiers âges de l'histoire des Chinois, je m'étais borné à dire quelques mots sur l'antiquité de leur civilisation et sur l'histoire de l'introduction du cheval en Chine. Ces deux dernières questions méritent toutefois d'être traitées d'une façon plus complète, et c'est ce que je vais essayer de faire en exposant les résultats d'une étude comparative et critique de divers documents qui appartiennent en majeure partie: à la *Chine* de M. Pauthier [1]); au *Chou-king,* traduit par le père Gaubil, revu par M. Pauthier et publié dans *Les Livres sacrés de l'Orient* [2]); enfin, à deux Notices que M. Pauthier a insérées dans cette dernière publication et qui sont, 1° la *Préface du Chou-king* par le père Gaubil; 2° les *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-king et sur la Mythologie chinoise* par le père Prémare.

Et pour que l'on soit de suite fixé sur le genre d'intérêt que cette Étude peut présenter, je dois dire tout d'abord que je me propose d'y démontrer les faits suivants: Les Chinois occupaient à l'origine les contrées de l'Asie centrale situées au nord de la chaîne du Bogda-Oola, ou partie orientale des Monts-Célestes; c'est-à-dire qu'ils habitaient primitivement la région de l'Altaï méridional ou grand Altaï, et les contrées adjacentes à cette

---

[1]) *Chine, description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après les documents chinois. — 1ère partie, comprenant le résumé de l'histoire et de la civilisation chinoise depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,* par G. Pauthier; 1 vol. in 8, Paris, 1837, chez Firmin Didot frères.

[2]) *Les Livres sacrés de l'Orient, comprenant le Chou-king, ou le Livre par excellence; les See-chou, ou les quatre livres moraux de Confucius et de ses disciples; les Lois de Manou, premier législateur de l'Inde; le Koran de Mahomet;* traduits ou revus et publiés par G. Pauthier; 1 vol. grand in 8; Paris, 1841, chez Firmin Didot frères.

prétendue chaîne de montagnes qui n'existe en réalité que sur nos cartes. C'est pendant leur séjour dans ce pays que les Chinois acquirent les premiers rudiments de leur civilisation; et c'est là qu'ils adoptèrent l'usage du cheval, dès une époque qui ne peut être postérieure à l'an 3468 avant notre ère et qui paraît même être de beaucoup antérieure à cette date. Enfin, la Chine était originairement dépourvue de chevaux, et ce sont les Chinois qui les introduisirent dans cette contrée quand ils vinrent s'y établir au plus tard vers l'an 3225 avant J. C.

---

§ 1.

Certains documents, relatifs aux premiers rapports des Proto-Chinois avec les chevaux, jettent quelque lumière sur l'origine de cette nation; mais ils ne sauraient être appréciés à leur juste valeur sans une connaissance préalable de quelques autres données historiques dont il ne sera pas inutile de présenter d'abord un aperçu.

Les Chinois ne le cèdent en rien à aucun autre peuple au point de vue de l'antiquité qu'ils attribuent au monde et à leur civilisation. En effet, si les Hindous comptent le temps par périodes de plusieurs millions d'années solaires; s'ils regardent la création comme une série de renouvellements successifs; s'ils considèrent l'existence du genre humain comme un simple accident inhérent à ces renouvellements; et s'ils attribuent déjà une durée de 5.600.000 ans à notre monde actuel qu'ils disent être le 56e de ces renouvellements; les Chinois de leur côté placent en tête de leur histoire *Pan-kou* ou *Pouan-kou, l'ordonnateur du monde,* à la suite duquel viennent trois grands *règnes, périodes* ou *Hoang:* celui du ciel, celui de la terre, et celui de l'homme auquel succèdent 10 grands *cycles* ou *ki,* pendant chacun desquels régnèrent

plusieurs dynasties. Enfin, les historiens chinois comptent, depuis Pan-kou jusqu'à la mort de Confucius arrivée en l'an 479 avant notre ère, un laps de temps que les plus modérés évaluent à 2.276.000 ans, et que d'autres portent à 96.961.740 années. Il faut toutefois observer que l'auteur chinois Hou-chi a déjà dit: „Je croirais volontiers que ce qui a donné lieu à l'histoire des trois Hoang, c'est qu'avant toutes choses il y a eu le ciel; la terre fut formée ensuite, et, après la terre, l'homme fut produit par les différentes combinaisons que les vapeurs les plus subtiles prirent entre elles.“ (Les livres sacrés de l'Orient, p. 20.) La prétendue histoire des trois Hoang semble effectivement n'être que l'exposé symbolique d'un système de cosmogonie; et un examen attentif de la partie mythique des récits relatifs aux huit premiers *ki,* nous a également conduit à penser que la plupart de ces mythes ne se rapportent pas à des faits historiques, mais qu'ils sont la représentation emblématique des phénomènes géologiques et paléontologiques, tels que les anciens Chinois les ont conçus d'après l'étude des contrées qu'ils ont pu explorer.

Il serait donc du plus haut intérêt qu'un sinologue, versé dans l'étude des sciences naturelles, pût élucider complètement ces questions, afin de nous montrer au juste quelles étaient les idées cosmogoniques, géogéniques et zoogéniques des anciens Chinois. Car on sait déjà que les traditions chinoises relatives aux origines de l'humanité sont d'autant plus dignes d'attirer l'attention: „qu'elles s'éloignent davantage de celles qui sont communément reçues et qui se rattachent presque toutes à l'opinion mosaïque. Celle-ci admet comme principe fondamental de l'antiquité du genre humain, la *création* d'un premier homme et d'une première femme, leur *perfection* au sortir des mains de leur créateur et leur *chute,* qui s'est étendue

à tout le genre humain: les traditions chinoises, au contraire, n'admettent pas unanimement un premier homme .... Bien loin d'admettre la *perfection* des premiers hommes et leur *chute*, le genre humain, selon ces traditions, n'est arrivé à son état actuel que lentement et par degrés, en perdant quelques unes de ses formes primitives. Non seulement il n'y a pas *chute*, mais il y a *progrès* et *développement* de *nature* comme de *civilisation*." (Pauthier, Chine p. 26.)

Quoique la science âryenne n'ait guère commencé que dans le courant de notre siècle à formuler ces dernières conclusions, qui sont même encore fortement contestées parmi nous, on s'explique facilement que la race chinoise, malgré son infériorité relative sous certains rapports intellectuels, y soit néanmoins arrivée depuis si longtemps. Car, pendant que l'Arya considérait la terre comme un lieu d'exil, de séjour provisoire, et qu'il se livrait à ses méditations spéculatives et à ses désirs d'une autre vie dans un autre monde, le Chinois appliquait au contraire son esprit positif et son génie industrieux à l'étude et à l'exploitation du monde sur lequel il a été jeté. Aussi les Chinois sont-ils très-anciennement parvenus, dans les sciences positives et dans l'industrie, à un degré de perfection que nous n'avons commencé d'atteindre que tout récemment [1]), seulement depuis qu'une certaine

[1]) Encore faut-il avouer que ces paroles de M. Stanislas Julien risquent fort de rester longtemps vraies: „Il faudrait écrire un long Mémoire pour indiquer seulement ce que les livres chinois peuvent nous faire connaître d'inventions utiles pour les arts et l'industrie, ainsi que pour l'alimentation, le comfort et l'agrément de toutes les classes. Je ne l'essayerai pas. Il est permis de penser que pour satisfaire aux besoins des arts et servir les progrès de la civilisation, le génie des Européens trouvera par lui-même, pendant bien des siècles encore, après des essais et des efforts longtemps continués, une multitude d'inventions utiles ou bienfaisantes, que les Chinois

classe de travailleurs a enfin compris chez nous qu'il était temps de s'occuper sérieusement des seules questions dans la solution desquelles l'esprit humain peut raisonnablement espérer de faire quelques progrès.

D'après leurs annales, les Chinois n'abandonnèrent le séjour des cavernes qu'à la fin du 7e *ki;* ils ne se bâtirent des cabanes et ils n'apprirent à se servir du feu pour faire cuire leurs aliments que dans le courant du 8e *ki.* Mais c'est cependant en pleine période anté-historique, dans la première moitié du 9e *ki* que nous voyons naître les sciences, les arts et l'industrie chez ce peuple. En effet, pour remplacer les cordes garnies de nœuds qui tenaient lieu d'écriture à la fin du 8e *ki,* Se-hoang, encore appelé Tsang-ti, Tsang-hie ou Tsang-kie, 1er roi du 9e *ki,* inventa les premiers caractères chinois [1]), c'est-à-dire l'écriture figurative qui, toutefois, n'était pas encore parvenue jusqu'à l'usage commun sous le 3e roi Tchong-hoang ou Tchong-yang; et le 7e roi du 9e *ki,* Hien-yuen, fit battre de la monnaie de cuivre, mit en usage la balance pour juger du poids des choses; et „il joignit ensemble deux morceaux de bois, l'un droit et l'autre en travers,

---

avaient trouvées avant eux, mais qui gisent cachées dans leurs livres, et y resteront inconnues, tant qu'un gouvernement libéral et éclairé ne fera pas entreprendre à ses frais ou sous ses auspices, soit le dépouillement, soit la traduction des ouvrages où des procédés scientifiques et industriels applicables à notre état social et à nos besoins, sont consignés et nettement décrits." (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1er semestre 1847, tome XXIV, page 1072.) — Voyez aussi sur le même sujet: Huc, *L'Empire chinois*; 4e édition; 2 vol. in 18; Paris, 1862; chez Gaumes frères et J. Duprey; tome II, pages 141 et suivantes.

[1]) Aux pp. 27, 32 et 33 des *Livres sacrés de l'Orient*, le père Prémare montre que Lo-pi a réfuté solidement l'opinion des auteurs qui ne font remonter l'invention de ces caractères qu'aux règnes soit de Fo-hi soit de Hoang-ti.

afin d'honorer le Très-Haut, et c'est de là qu'il s'appela Hien-yuen" [1]).

Avec Fo-hi ou Fou-hi qui est le 17e roi du 9e *ki* et qui ouvre la seconde moitié de ce *cycle,* nous entrons dans les temps semi-historiques des Chinois. Ce roi travailla beaucoup sur l'astronomie, divisa le ciel en degrès, inventa la *période* ou *cycle de 60 années* encore en vigueur en Chine, et établit un calendrier pour fixer l'année. Enfin c'est lui qui apprit au peuple à faire des filets pour la pèche et pour la chasse, et à élever les *six animaux domestiques,* sur lesquels nous reviendrons dans le paragraphe suivant.

Ensuite Chin-nong ou Chin-noung, le *divin laboureur,* inventa la charrue, apprit aux Chinois à cultiver les champs et à faire le vin, donna un grand essor au commerce, fit un livre sur l'art militaire, et étudia la médecine et la chimie. Il introduisit le millet en Chine [2]); et il enseigna tout ce qui concerne le chanvre et le murier afin qu'il y eût des toiles et des étoffes de soie en abondance dans ses Etats. Enfin, il mesura la terre et la trouva applatie aux pôles, ce qui n'a été constaté par les Européens que dans le siècle dernier. (Pauthier, Chine pp. 26, 200.) Les descendants de Chin-nong occupent tout le reste du 9e *cycle* qui finit en l'an 2637 avant notre ère; date incontestable, à partir de laquelle la

---

[1]) Voyez les *Recherches* du père Prémare dans *Les Livres sacrés de l'Orient,* pp. 27—29. — M. G. de Mortillet a d'ailleurs prouvé dans son livre intitulé: *Le signe de la croix avant le christianisme,* 1 vol. in 8, Paris 1866, que ce signe était usité comme emblême religieux chez une foule de peuples européens, asiatiques et africains, bien des siècles avant la naissance du christianisme.

[2]) Voyez: Loiseleur Deslongchamps, *Considérations sur les céréales et principalement sur les froments;* 1 vol. in 8; Paris 1842; pages 29.

chronologie chinoise présente tous les caractères de la plus entière certitude. Quant à la date de 3468 que M. Pauthier assigne au commencement du règne de Fo-hi, et à celle de 3218 qu'il attribue à l'avènement de Chin-nong, on peut les adopter provisoirement comme dates minimum. Mais il est très-probable que les époques de ces rois, ou plutôt des dynasties qu'ils représentent, devront être notablement reculées dans le passé. Car, bien que M. Pauthier n'admette que 520 ans entre l'avènement de Chin-nong et la fin du 9e *ki;* et quoique certains auteurs chinois réduisent également à 380 ans la durée des règnes successifs des 7 ou 8 descendants qu'ils attribuent à ce roi, lequel aurait régné 140 ans; d'autres auteurs chinois, tels que Chi-tse, Liu-pou-ouei, et le célèbre Lo-pi, regardent comme incontestable que la dynastie de Chin-nong a eu soixante-dix empereurs, lesquels régnèrent pendant un laps de temps évidemment beaucoup plus long, dont il a été impossible jusqu'ici de déterminer exactement la durée, mais qui paraît avoir embrassé plusieurs milliers d'années.

On voit d'après ce qui précède à quelle haute antiquité doit être reportée l'époque de la naissance de la civilisation chez les Chinois, c'est-à-dire le commencement de leur 9e *ki,* puisque entre cette époque et celle de Fo-hi régnèrent seize rois, ou plutôt seize dynasties, car la durée de chacun des règnes de ces prétendus rois dépasse de beaucoup la durée normale de la vie humaine.

Quoi qu'il en soit, c'est le règne de Hoang-ti qui ouvre, en l'an 2698 avant notre ère, les temps véritablement historiques des Chinois, et c'est à la 61e année de son règne, c'est-à-dire en l'an 2637, que commence le 10e *cycle* qui dure encore actuellement. Dans sa guerre contre le dernier descendant de Chin-nong, Hoang-ti se dirigea au moyen d'un *char magnétique*

indiquant le sud, c'est-à-dire d'une *boussole* [1]). Il créa un *Tribunal pour écrire l'histoire* qui existe encore aujourd'hui. Sous son règne, le système décimal, généralisé et appliqué à toutes les divisions du calcul 4500 ans plus tard par la révolution française, était déjà mis en pratique par les Chinois d'une manière beaucoup plus générale encore; et c'est à l'empereur lui-même qu'est attribuée la découverte du *cycle de 19 ans,* renouvelée 2300 ans plus tard par l'astronome grec Méton. Il donna d'ailleurs un tel essor à certaines industries, déjà connues avant lui, qu'il en fut de nouveau considéré comme l'inventeur.

Sous la règne de Yao, commencé en l'an 2357, les Chinois déterminent la durée précise de la révolution annuelle du soleil, et ils arrivent ainsi à la connaissance de notre *année julienne,* découverte renouvelée par Sosigène en l'an 46 avant J. C. C'est en la 61e année du règne de Yao, c'est-à-dire en l'an 2297 que le livre des grands *Tableaux chronologiques* chinois ou *Li-tai-ki-see* [2]) place la grande inondation diluvienne dont il est déjà question dans le *Chou-king,* liv. I, chap. 1, § 11; chap. 3, § 8, 14; et chap. 5, § 1. Yu, alors toute jeune, fut

---

[1]) „On le nommait *Tchi-nan-tche,* c'est-à-dire chariot qui montre le midi; et c'est le nom que les Chinois donnent à présent à la boussole." *(Livres sacrés de l'Orient,* page 122, en note.) — Voyez aussi Pauthier, *Chine,* pp. 28, 87; et le père Huc, *Empire chinois,* tome II., p. 142.

[2]) „Ce magnifique livre historique, le plus beau peut-être de tous ceux qui sont sortis des presses impériales de Péking, en 100 volumes in folio, se trouve à la Bibliothèque royale de Paris. Composé sur un plan critique et méthodique, dont les *Tablettes chronologiques* du président Hénault, ou *l'Atlas historique* de Lesage, ne peuvent donner qu'une faible idée, il commence à Yao et finit à Kien-loung." (Pauthier, *Chine,* p. 35.) — Le *Li-tai-ki-see* contient donc l'histoire détaillée de l'empire chinois depuis le XXIVe siècle avant J. C. jusqu'au XVIIIe siècle de notre ère.

chargé par Yao de réparer les désastres causés par les eaux, et il termina ses travaux en l'an 2278. Devenu empereur, il consigna ce fait dans une longue inscription qu'il fit graver, en vieux caractères chinois nommés *ko-téou,* ou *à forme de tétard,* sur un rocher du mont Heng-chan: inscription dont le père Amiot envoya la copie à la Bibliothèque royale de Paris dans le courant du XVIIIe siècle, et dont on peut lire la traduction littérale à la page 53 de la *Chine* de M. Pauthier. Le premier chapitre du deuxième livre du *Chou-king* nous a d'ailleurs conservé le détail des immenses traveaux exécutés par Yu, ainsi que la très-curieuse description du sol, des productions et des industries de chacune des provinces de l'empire chinois à cette époque reculée: description dans laquelle on voit entre autres choses que, sous le règne de Yu, la province Liang fournissait déjà des pierreries, de l'argent, du fer et de l'acier. „En lisant attentivement l'histoire chinoise et le Chou-king, dit le père Amiot, on reste convaincu que les désastres causés par les eaux ne regardaient que les campagnes. Il n'est fait aucune mention de villes détruites, d'hommes noyés, etc. On voit au contraire, par les opérations qui furent faites pour l'écoulement des eaux, telles que sont celles de percer des montagnes, de creuser des lits aux rivières, de faire des canaux de communication, etc., qu'il devait y avoir un nombre prodigieux d'hommes. Il est plus vraisemblable que ce déluge ne s'étendit point aux provinces méridionales de la Chine, et que celles qui furent le plus endommagées furent le Pé-tchi-li, le Chan-si, le Chen-si, le Chan-toung, le Ho-nan, une partie du Liao-toung et quelques autres endroits voisins de ceux que je viens d'indiquer“ [1]).

---

[1]) Le père Amiot, dans *Mémoires sur les Chinois,* tome XIII, p. 282, cité par Pauthier, *Chine,* page 41.

Au reste, quoiqu'il y ait eu en Chine plusieurs grandes inondations qui ont causé de grands ravages, les Chinois n'ont jamais admis l'existence d'un déluge universel [1]). C'est ce que les musulmans savent depuis mille ans; car dans le livre arabe intitulé *Chaîne de Chroniques*, rédigé par les deux musulmans Soleyman et Abou-Zeyd-Hassan au IXe siècle de notre ère, Ibn-Vahab se disant issu du même sang que Mahomet, et reçu à ce titre à la cour de la Chine vers l'an 870, raconte ainsi l'un des épisodes de son entrevue: „Aussitôt l'empereur fit apporter une boîte; il plaça la boîte devant lui; puis tirant quelques feuilles, il dit à l'interprète: „Fais-lui voir son maître.“ Je reconnus sur ces pages les portraits des prophètes; en même temps, je fis des vœux pour eux, et il s'opéra un mouvement dans mes lèvres. L'empereur ne savait pas que je reconnaissais ces prophètes; il me fit demander par l'interprète pourquoi j'avais remué les lèvres. L'interprète le fit, et je répondis: „Je priais pour les prophètes.“ L'empereur me demanda comment je les avais reconnus et je répondis: „Au moyen des attributs qui „les distinguent. Ainsi, voilà Noé dans l'arche, qui sauva sa „famille, lorsque le Dieu très-haut commanda aux eaux, „et que toute la terre fut submergée avec ses habitants; „Noé et les siens échappèrent seuls au déluge.“ A ces mots l'empereur se mit à rire et dit: „Tu as deviné juste „lorsque tu as reconnu Noé; quant à la submersion de „la terre entière, c'est un fait que nous n'admettons pas.

---

[1]) Quoi qu'en aient dit tant d'auteurs, prévenus ou insuffisamment renseignés, il est également certain qu'il n'existe aucune notion se rapportant à un déluge universel dans les anciennes traditions des Hindous, ni des Iraniens, ni des Egyptiens, ni des anciens peuples de l'Italie, ni des Germains, ni des Slaves. La croyance au déluge universel n'a pénétré chez tous ces peuples qu'à des époques relativement récentes.

„Le déluge n'a pu embrasser qu'une partie de la terre; „il n'a atteint ni notre pays ni celui de l'Inde“ [1]).

Les trois successeurs immédiats de Yu, les seuls qu'il soit nécessaire de mentionner ici, furent Ki en l'an 2197, Taï-kang en l'an 2188, et Tchoung-kang en l'an 2159, sous le règne duquel eut lieu la fameuse éclipse de soleil de l'an 2155 avant J. C. Et pour ne laisser subsister aucun doute sur l'étendue des connaissances astronomiques des Chinois dans ces temps reculés, il suffit de rappeler le jugement qu'en a porté un savant dont personne ne sera tenté de nier la compétence en pareille matière: „Les Chinois, dit Laplace, sont de tous les peuples celui dont les annales nous offrent les plus anciennes observations que l'on puisse employer dans l'Astronomie. Les premières éclipses dont elles font mention ne peuvent servir qu'à la chronologie par la manière vague dont elles sont rapportées, mais ces éclipses prouvent qu'à l'époque de l'empereur Yao, plus de deux mille ans avant notre ère, l'Astronomie était cultivée en Chine comme base des cérémonies. Le calendrier et l'annonce des éclipses étaient d'importants objets pour lesquels on avait créé un tribunal de Mathématiques. On observait dès lors les ombres méridiennes du gnomon aux solstices et le passage des astres aux méridiens: on mesurait le temps par des clepsydres, et l'on déterminait la position de la lune par rapport aux étoiles dans les éclipses, ce qui donnait les positions sidérales du soleil et des solstices. On avait même construit des instruments propres à mesurer les distances angulaires des astres“ [2]).

---

[1]) *Voyageurs anciens et modernes, ou Choix de relations de voyages*, etc., par Ed. Charton, 4 vol. gr. in-8°; Paris 1854—1857; tome II, p. 128.

[2]) *Précis de l'histoire de l'Astronomie*, par le marquis de Laplace, 2e édition, 1 vol. in-8° Paris 1853, p. 17.

Enfin, puisqu'il n'est jamais trop tard de reconnaître une erreur, je termine ces considérations historiques préliminaires en avouant que, à la page 156 de mon livre, ayant mal interprêté un passage de M. Stanislas Julien, j'ai attribué une date beaucoup trop reculée à la plus ancienne *mention connue* de l'utilisation de la poudre à canon par les Chinois. Car: „D'après les écrivains chinois cités par le père Amiot dans son *Supplément à l'art militaire des Chinois* (Mém. sur les Chinois, t. VIII, p. 336) les propriétés de la poudre à canon et l'emploi des bouches à feu étaient déjà connus *quatre cents ans* avant notre ère. Il est dit qu'ils se servaient du *ho-yao (feu dévorant)*, du *ho-toung (boîte à feu)*, du *ho-toũng (tube à feu)*, et du *tien-ho-kieou (globe contenant le feu du ciel)*." (Pauthier, Chine, p. 201.) C'est véritablement la plus ancienne mention connue jusqu'ici de l'usage de la poudre dans l'art militaire chez les Chinois. Mais la connaissance de la poudre n'en est pas moins très-ancienne en Chine, puisque: „Ne pouvant fixer l'époque où a commencé, dans cet empire, l'usage de la poudre, des armes à feu et de l'artillerie, la tradition nationale en attribue l'invention au premier roi du pays" [1]).

§ 2.

On a vu dans le paragraphe précédent que Fo-hi (3468 avant notre ère) apprit au peuple à élever *les six animaux domestiques*. Or: „Ces six animaux sont *Ma*, le Cheval; *Nieou*, le Bœuf; *Ki*, la Poule; *Tcha*, le Cochon, *Keou*, le Chien; et *Yang*, le Mouton." (Pauthier, Chine p. 24; Livres sacr. de l'Or. p. 33.) Aussi l'histoire des

---

[1]) Eusèbe Salverte, *Des sciences occultes*, ou *Essai sur la magie, les prodiges et les miracles*; 3e édition, 1 vol. in-8°; Paris 1856; chez J. B. Baillière; p. 432.

Chinois rapporte-t-elle que Tchi-yeou, prince de la famille de Chin-nong, s'étant révolté contre le dernier successeur légitime de ce roi, était à cheval quand il fut vaincu, en l'an 2698, par Hoang-ti qui combattait sur un char et qui s'empara de l'empire. (Livres sacrés de l'Or. p. 41.) Mais pour fournir des documents véritablement incontestables sur l'utilisation en grand du cheval par les anciens Chinois, nous les puiserons dans le *Chou-king*, ou *Livre sacré, Livre par excellence*, nommé aussi *Chang-chou*, ou *Livre ancien, auguste, supérieur*. On sait en effet que le *Chou-king*, encore appelé *Livre des annales*, embrasse toute la période comprise entre le commencement du règne de Yao, 2357, et l'an 624 avant J. C., date de la défaite de Mou-kong, prince de Thsin, par Siang-wang, prince de Tsi; et qu'il a été recueilli et coordonné par Confucius vers la fin du VIe siècle avant notre ère: „Mais ce grand philosophe qui avait un si profond respect pour l'antiquité, n'altéra point les documents qu'il mit en ordre. D'ailleurs, pour les sinologues, le style de ces documents, qui diffère autant du style moderne que le style des Douze Tables diffère de celui de Cicéron, est une preuve suffisante de son ancienneté.“ (Livres sacr. de l'Or., Introd. p. X). Aussi les critiques chinois et les missionnaires jésuites, entre autres le père Gaubil, s'accordent-ils tous à reconnaître que les fragments historiques dont se compose le *Chou-king* sont tirés des historiens publics contemporains de chacun des règnes dont il est parlé dans ce livre.

La première mention qu'il y soit fait de l'usage du cheval est relative à la répression par l'empereur Ki, fils de Yu, d'une révolte d'un prince de sa famille.

„Avant le grand combat qui se donna à Kan, les six King (généraux) furent appelés. Le roi leur dit: Hélas! vous qui êtes préposés aux six corps de troupes,

écoutez les ordres sévères que j'ai à vous donner. . . . . Si ceux qui sont à la gauche et à la droite ne sont pas attentifs aux devoirs de leur charge, c'est vous qui serez coupables du crime de n'avoir pas bien exécuté mes ordres. Vous tomberez dans la même faute si les officiers qui dirigent les chars ne savent pas s'en servir à propos." (Chou-king, l. II chap. 2, §§ 1. 2. 4.) Cet antique passage du Chou-king montre quelle était déjà l'importance des chevaux dans les combats sous le règne de l'empereur Ki (2197—2189); et le père Gaubil donne en note cette explication des expressions *ceux qui sont à la gauche et à la droite:* „La guerre se faisait sur des chars: au côté gauche étaient les arbalétriers; à droite étaient les gens armés de haches et de lances; au milieu étaient des gens qui avaient soin des chevaux attelés."

La seconde mention du cheval que nous trouvons dans le *Livre des annales* indique même que les Chinois attelaient déjà jusqu'à six chevaux à un char sous le règne de Yu (2205—2196), quoique habituellement leurs chars de guerre ne fussent traînés que par quatre chevaux attelés de front. Cette deuxième mention du cheval se trouve dans une élégie rapportée par le Chou-king, et composée sous le règne de Taï-kang (2188—2160), fils de Ki, voici en quelle circonstance. „La conduite de ce roi (Taï-kang) qui passait ses jours dans les débauches de son palais, ou à la chasse au milieu des bois, ravageant avec ses chevaux et ses chiens les campagnes cultivées, excita l'indignation publique." (Pauthier, Chine p. 55.) „Étant allé à la chasse au delà du Lo, cent jours se passèrent sans qu'il revînt. Y, seigneur de Kiong, profitant de l'indignation des peuples, avait fait garder les passages de la rivière pour empêcher son retour. Alors les cinq frères du roi suivirent leur mère et allèrent à l'embouchure du Lo. Dans le chagrin où étaient ces

cinq fils, ils composèrent chacun un chant qui contenait les avis et les préceptes du grand Yu. Le premier d'entre eux dit: Voici ce qui est dans les documents de notre illustre aïeul. . . . . Quand je me vois chargé de si innombrables populations, je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées à atteler six chevaux: celui qui commande aux autres ne doit-il pas toujours craindre.“ (Chou-king l. II, chap. 3, §§ 1—5.)

Sous le règne de Tchong-kan (2159—2147), que les grands mirent à la place de son frère l'intrépide chasseur Taï-kang, le *Livre des annales* parle de nouveau du cheval à propos de l'éclipse de soleil arrivée en l'an 2155 avant J. C. „En ce temps, Hi et Ho, s'adonnant aux vices, ont foulé aux pieds leurs devoirs; ils se sont livrés avec emportement à l'ivrognerie; ils ont agi contrairement aux devoirs de leur condition. Dès le commencement ils ont porté le trouble dans la *chaîne céleste* (les nombres fixes du ciel, selon le commentateur, l'ordre des révolutions journalières et périodiques du soleil et de la lune pendant l'année), et ont rejeté bien loin leurs fonctions. Au premier jour de la troisième lune d'automne *(ki-tsieou)*, le *Tchin* (selon le commentaire de Tsaï-chin: la conjonction du soleil et de la lune) n'a pas été en harmonie dans la constellation *Fang*. L'aveugle a frappé du tambour; les magistrats et la foule du peuple ont accouru avec précipitation, tels qu'un cheval égaré.“ (Chou-king, l. II, chap. 4, § 4.) C'est là la traduction littérale donnée par M. Pauthier dans une note de la 2e colonne de la page 68 des *Livres sacrés de l'Orient*. Mais dans sa traduction du *Chou-king* et dans sa *Préface*, le père Gaubil avait d'abord traduit ainsi la dernière phrase de ce passage: „L'aveugle a frappé le tambour, les officiers ont monté à cheval, et le peuple a accouru.“ (Livres sacrés de l'Or. p. 6.) Comme cette ancienne et fautive traduction

est celle que M. Houël a citée à la page 65 du tome second de son *Histoire du cheval,* et que je l'ai également reproduite à la page 154 de mon livre, c'est autant pour rectifier cette erreur qu'en raison de l'antiquité de cette mention du cheval qui je lui donne place ici. On voit d'ailleurs que si ce document n'indique pas que les officiers chinois montèrent à cheval en cette circonstance, comme le père Gaubil l'avait cru, il contient du moins une comparaison dénotant que cet animal vivait déjà en domesticité en Chine: fait sur lequel les citations précédentes ne laissent d'ailleurs aucun doute; et d'autres passages du Chou-king achèvent d'éclairer l'histoire des premiers âges du cheval dans ce pays.

Lorsqu'en l'an 1122 avant notre ère, Vou-vang ou Wou-wang, roi du Tcheou dans le Chen-si, se préparait à combattre et à détrôner Cheou-sin, dernier empereur de la dynastie des Chang: „Au premier jour du cycle, avant la première lueur du crépuscule, le roi (Vou-vang) et sa cour arrivèrent à Mou-ye, vaste pleine du royaume de Chang. En donnant ses ordres, le roi tenait de sa main gauche une hache resplendissante d'or jaune et de pierreries; de sa droite il portait élevé un étendard blanc, et s'en servait pour donner les signaux. Il dit: Que vous venez de loin hommes de la terre occidentale. Le roi dit: Vous princes héréditaires des royaumes voisins; et vous qui êtes préposés au gouvernement des affaires; vous président de l'instruction publique *(Se-tou),* président des chevaux ou de la guerre *(Se-ma),* président des travaux publics *(Se-kong);* vous officiers de tous grades *(Ya-lu* et *Che-ki);* vous qui êtes à la tête de mille hommes, vous qui commandez cent hommes; vous qui êtes venus des pays de Yong, de Chou, de Kiang, de Meou, de Ouei, de Lou, de Peng, et de Pou; élevez vos lances, préparez vos boucliers; j'ai des ordres à vous

donner.“ (Chou-king, l. IV, ch. 2, §§ 1—4.) Après la victoire de ce fondateur de la dynastie des Tcheou: „A la quatrième lune, la clarté ayant paru, le roi partit du royaume de Chang, et alla à Fong; il congédia les troupes et gouverna en paix. Il renvoya les chevaux au nord de la montagne Hoa, et les bœufs dans la plaine de Tao-lin, en avertissant tout le royaume qu'ils ne serviraient plus pour la guerre.“ (Ibid. ch. 3, § 4.)

L'empereur Tching-vang (1115—1079 avant J. C.) nous renseigne sur les hautes fonctions du *Se-ma* ou *président des chevaux*, que son père Vou-vang vient de signaler parmi les grands dignitaires de l'Etat: „Le *Se-ma*, dit Tching-vang, veille à la défense de l'empire, commande aux six corps de troupes, et maintient en paix les provinces. (Ibid. l. IV., ch. 20, § 10.)

Sous le règne de ce Tching-vang, son cousin le feudataire du pays de Lou dans le Chan-tong, le fils de l'illustre Tcheou-kong, en un mot le prince Pe-kin publia, lors de son entrée en campagne dans le pays de Mi, une ordonnance dans laquelle on remarque ces prescriptions: „Dans la marche et le campement de l'armée, qu'il y ait des gens qui aient soin des bœufs et des chevaux; qu'il y ait des lieux commodes pour faire paître ces animaux et pour les garder. . . . . Lorsque des bœufs et des chevaux s'échappent, lorsque des valets et des servantes prennent la fuite, leurs maîtres ne doivent pas franchir les barrières du camp pour les reprendre; que ceux d'entre vous qui les auront trouvés les restituent à leurs maîtres sans leur faire aucun mal. . . . . Vous, gens des trois Kiao et des trois Soui de Lou . . . . . c'est vous aussi qui devez faire de grands amas de fourrage.“ (Ibid. l. IV, ch. 29, §§ 3—5.)

En l'an 1078 avant notre ère, au commencement du règne de Kang-vang, fils de Tching-vang: „Le roi

étant sorti, s'arrêta en dedans de l'appartement du nord. Le régent du royaume, à la tête des princes vassaux d'occident, entra par la porte qui est à gauche; et Pi-kong, à la tête des princes vassaux d'orient, entra par celle qui est à droite; on rangea les chevaux (présents des princes vassaux) de quatre en quatre; ils étaient de couleur tirant sur le jaune, et leur crinière était teinte en rouge." (Ibid. ch. 23, § 1.)

Le livre des grands *Tableaux chronologiques* chinois, ou *Li-tai-ki-sse,* dit que dans la 3e année de son règne (999 avant J. C.): „Mou-vang ordonna à Kiun-ya d'être grand maître de l'instruction publique, et à Pe-kioung d'être grand écuyer, ou intendant des chars et des chevaux" [1]), fait que le *Chou-king* raconte ainsi: „Pe-kiong dit le roi; je ne puis encore venir à bout d'être vertueux. . . . . Je vous nomme aujourd'hui directeur des chars; vous devez diriger tous les mandarins des chars; et concourir avec eux à me porter à la vertu, et m'aider à faire ce que je ne puis faire sans le secours des autres." (Chou-king, l. IV, chap. 16, §§ 1. 4.) Et le *Li-tai-ki-sse* ajoute qu'en la 8e année du règne de cet empereur (993): „Au printemps, les Tang du nord vinrent rendre hommage et offrir en tribut un magnifique cheval de course appartenant à l'espèce célèbre *lou-eulh*" [2]).

M. Pauthier dit du reste de ce Mou-vang ou Mou-wang: „Passionné pour les chevaux qui étaient rares en Chine à cette époque, il en avait toujours à sa suite un grand nombre quand il visitait ses provinces, à cheval, ou sur un char traîné par les chevaux les plus beaux et les plus vigoureux." (Chine p. 94); et il ajoute plus loin: „L'histoire des quatre successeurs de ce prince est fort

---

[1]) Passage traduit par M. Pauthier, dans *Chine,* p. 96.

[2]) Passage traduit par M. Pauthier, dans *Chine,* p. 96.

concise et n'offre rien d'intéressant pour l'histoire de la civilisation. On voit seulement que l'un d'entre eux, ayant envoyé une armée contre les *Barbares* d'Occident, ceux-ci lui firent présent de *plusieurs chevaux*. D'après les données de l'histoire, on peut présumer que les chevaux de la Chine sont originaires de la Tartarie, d'où ils furent souvent envoyés en présent aux empereurs par les chefs de cette contrée, ou enlevés par la conquête. Il fallait que cet animal fût encore rare à la Chine à cette époque pour que son usage devînt si souvent l'objet des folies royales. Le troisième successeur de Mou-wang (900 ans avant J. C.) fut si charmé du talent de l'un de ses palefreniers à monter et à dresser les chevaux qu'il lui donna une *principauté* dans la province du Chen-si. Ce roi ne poussa pas encore si loin le mépris de l'espèce humaine que cet empereur de Rome qui plaça son cheval au rang des sénateurs." (Ibid. pp. 100. 101.)

On aurait tort de prendre tout-à-fait à la lettre l'assertion de M. Pauthier sur la rareté des chevaux en Chine jusqu'au Xe siècle avant notre ère. Les folies royales dont l'usage des chevaux furent alors l'objet, et la *principauté* donnée au palefrenier de Hiao-wang, 3e sucesseur de Mou-wang, ne prouvent absolument rien à cet égard; pas plus que la folie d'Héliogabale ne prouve que les chevaux fussent rares dans l'empire romain au IIIe siècle de notre ère; pas plus enfin qu'on ne saurait donner comme une preuve de la rareté des chevaux dans l'empire d'Orient, les honneurs excessifs qui y furent accordés aux conducteurs de chars, en raison de l'extrême engouement des Byzantins pour les jeux du cirque: engouement dont le résultat ultime fut l'élévation sur le trône de Constantinople du macédonien Basile 1er qui, issu de bas lignage, fut redevable de sa haute fortune à

son incomparable talent dans le dressage des chevaux les plus fougueux; et il ne serait même pas nécessaire de remonter si haut, ni d'aller si loin, pour trouver des exemples d'engouements analogues dans des pays couverts de chevaux. Au reste, M. Pauthier signale lui-même divers documents qui prouvent que les chevaux n'étaient pas rares dans l'empire chinois à ces époques reculées. Ainsi il dit à la page 197 de son livre de la *Chine:* „On a vu dans la description des funérailles du roi Tching-wang (page 89) à quel degré le luxe royal était parvenu à cette époque (1078 avant J. C.). Nous avons fait graver (planche 35) le char dont les rois se servaient dans les grandes cérémonies, et que l'on faisait figurer avec quatre autres, d'espèce différente, dans leurs funérailles." Et il ajoute à la page suivante: „Les anciens souverains de la Chine, dit Deguignes, avaient encore un char nommé *tching*. Il était tiré par seize chevaux; ce qui servait à faire connaître leur supériorité. On s'est ensuite servi de ce mot pour désigner la maison d'un prince, par l'expression de *cent chars de seize chevaux chacun (pe-tching),* un prince ne pouvant posséder que seize cents chevaux selon la loi. Par la même raison, *mille chars de seize chevaux (tsien-tching)* désigne la maison royale. Dans ces temps anciens, huit cents familles du peuple étaient obligées de fournir un char de seize chevaux, avec trois capitaines armés de leurs casques et de leurs cuirasses, et vingt-deux fantassins."

Le *Chou-king* indique d'ailleurs qu'un grand luxe de chevaux et de chars existait véritablement en Chine dès l'an 1115 avant J. C., à l'époque de l'avènement de Tching-wang, car il raconte ainsi le début du règne de cet empereur: „Dans le temps que Tcheou-kong était Tchong-taï (régent), et à la tête des ministres, les oncles paternels du roi firent courir des bruits séditieux.

Kouan-kou fut exécuté à mort dans le pays de Kang. Tsaï-chou fut envoyé en prison à Ko-lin et on lui laissa sept chars.“ (Chou-king, l. IV, ch. 17, § 1.) Et le père Gaubil ajoute en note: „Le nombre des chars désignait la qualité et la puissance des princes vassaux. Ces *chars*, laissés à Tsaï-chou, étaient un reste de sa dignité.“ Il faillait évidemment que les chevaux ne fussent pas très-rares en Chine dès le XIIe siècle avant notre ère, pour qu'on ait assigné *sept chars,* c'est-à-dire *cent douze chevaux,* au service du prince rebelle Tsaï-chou, dont l'un des complices avait été condamné à mort, et qui était lui-même interné à Ko-lin. Ce fait et tous les documents rapportés plus haut démontrent péremptoirement que, dès la haute antiquité, les chevaux étaient déjà assez nombreux en Chine, du moins dans les provinces septentrionales, les seules qui fissent alors partie de l'empire, puisque les contrées situées au sud du Kiang *(le fleuve des fleuves)* ne furent conquises que vers la fin du IIIe siècle avant J. C., sous le règne de Thsin-chi-hoang-ti, de la IVe dynastie, dite de Thsin.

Ce sont donc seulement les beaux chevaux qui étaient rares dans l'empire chinois, alors comme aujourd'hui; car on sait que les chevaux, nés et élevés dans les provinces septentrionales de ce pays, ont toujours été petits et laids. Quant aux provinces méridionales, elles ont toujours été tellement impropres à l'élève des chevaux que, même aujourd'hui, les particuliers n'en nourrissent aucun, ni pour les travaux de la campagne, ni pour les voyages; et que ceux qui y sont importés de la Tartarie, pour le service des relais du gouvernement, y perdent leur vigueur en quelques années et finissent bientôt par être tout-à-fait hors de service. Et pour montrer que, dans toutes les provinces de la Chine, la dégénérescence des chevaux provient exclusivement des

conditions climatologiques de ce pays, et non de l'incapacité zootechnique de ses habitants, je ferai cette simple citation: „Le bull-dog est une création des Anglais, que les Chinois seuls ont dépassés dans l'art de modifier la conformation des animaux et de les approprier à leurs besoins“ [1]); ne voulant pas m'attarder à la démonstration de faits incontestables et incontestés.

Aussi, quoique les chevaux aient été assez nombreux en Chine depuis la haute antiquité, les conditions de vie si défavorables qu'ils y trouvent, même dans le nord, suffiraient seules pour justifier cette autre opinion de M. Pauthier qui considère les chevaux chinois comme originaires de la Tartarie; opinion qui est d'ailleurs en parfaite concordance avec ce passage du Chou-king: „La victoire remportée sur le roi de Chang (Cheou-sin) procura une libre communication avec les neuf Y et les huit Man; et les gens de Lou, pays d'Occident, vinrent offrir du grand chien *(gao)*. A cette occasion, le Taï-pao fit ce chapitre Lou-gao pour instruire le roi [2]). Il dit: Lorsqu'un roi est éclairé, et qu'il aime véritablement la vertu, tous les étrangers, voisins et éloignés, viennent se soumettre et lui offrir des productions de leurs pays; mais ces présents ne doivent être que des vêtements, des vivres, et des meubles utiles. . . . . Ne pas pratiquer ce qui est sans utilité, ne pas nuire à ce qui a de l'utilité, est une chose digne d'éloge. Quand on ne recherche pas les choses rares, et quand on ne méprise pas les choses utiles, le peuple a le nécessaire. Un chien,

---

[1]) Pierre Pichot, cité par Eugène Gayot, dans: *Le chien, histoire naturelle, races d'utilité et d'agrément, reproduction, éducation, hygiène, maladies, législation;* 1 vol. in-8⁰ avec Atlas; Paris 1867; chez Firmin Didot frères et fils; page 187.

[2]) Le fait se passe sous le règne de Vou-vang, dans la seconde moitié du XIIe siècle avant J. C., Tchao-kong étant Taï-pao.

un cheval, sont des animaux que votre pays ne produit pas; il n'en faut pas nourrir." (Chou-king, l. IV, ch. 5, §§ 1. 2. 8.) M. Pauthier (Chine p. 84) donne cette traduction littérale de la dernière phrase de ce passage: „*Un chien, un cheval, sont des animaux étrangers à votre pays;* il n'en faut pas nourrir." Et il ajoute en note: „On trouve cependant dans les caractères primitifs de l'écriture chinoise le signe du chien et du cheval. Comme l'écriture fut primitivement inventée et employée à la cour des empereurs chinois, il est probable que l'usage du chien et du cheval, quoique d'origine étrangère, y était connu depuis longtemps."

Ainsi, d'une part, un Taï-pao affirme sous le règne de Vou-vang, au XIIe siècle avant J. C., que le cheval est un animal étranger à la Chine et par conséquent qu'il y a été introduit du dehors. Et l'on ne saurait révoquer en doute cette assertion du Taï-pao qui était le second personnage de l'empire, qui était le premier ministre ou *grand protecteur* du royaume, et qui remplissait même les fonctions de régent pendant le deuil de trois ans que chaque empereur gardait à la mort de son prédécesseur; car de si hautes fonctions n'étaient données en Chine, surtout à ces époques éloignées, qu'à un lettré par excellence, à un homme profondément versé dans la connaissance de l'antiquité. Toute l'histoire de la Chine en fait foi; et le Chou-king lui-même ne permet aucune espèce de doute à cet égard, puisqu'il fait dire à l'empereur Tching-vang, qui était précisement fils de Vou-vang, et contemporain du Taï-pao Tchao-kong dont il est question ici: „Les trois Kong sont appelés Taï-se, Taï-fou et Taï-pao; ils traitent de la loi, gèrent les affaires du royaume, et établissent un parfait accord entre les deux princes [1]);

[1]) Lisez: *les deux principes*; c'est-à-dire *Yang* et *Yu*, le ciel et la terre, ou la religion et le gouvernement.

ce n'est qu'à ceux qui ont de grands talents qu'on doit donner des postes si relevés. . . . . Tout homme qui est en charge doit être instruit de l'antiquité." (Chou-king, l. IV, ch. 20, §§ 1. 16.) Le digne collègue et ami de Tchao-kong était d'ailleurs Tcheou-kong, le Tchong-taï ou régent dont il a été question plus haut et qui portait également le titre de Taï-pao. Or ce Tcheou-kong, frère de Vou-vang et oncle de Tching-vang, fut non seulement l'un des personnages les plus remarquables, mais aussi l'un des hommes les plus savants que la Chine ait possédés [1]), ce qui prouve combien la science était alors en honneur chez les hautes classes de la société chinoise. D'autre part, la présence du signe du cheval dans les caractères primitifs de l'écriture chinoise, — caractères qui étaient de véritables hiéroglyphes, de véritables représentations de certains objets animés et inanimés [2]), et dont l'invention remonte à Se-hoang du 9e *Ki,* — ce signe du cheval, disons-nous, prouve que dès les temps préhistoriques, les Chinois ont parfaitement connu cet animal, sinon son usage, comme M. Pauthier vient de l'admettre.

Au premier abord, ces deux données historiques semblent contradictoires, mais une étude attentive de certains documents chinois en fournit une explication des plus satisfaisantes. „Un fait qu'il est bon de remarquer, dit M. Pauthier, c'est que les historiens chinois font venir plusieurs inventeurs des arts et des sciences, sous le premier empereur historique (Hoang-ti) de pays situés à

---

[1]) Voyez: Pauthier, *Chine,* pages 84—88; et *Chou-king,* liv. IV, chap. 6 à 21.

[2]) Voyez: *Chine moderne,* par Pauthier, pp. 278—344; — et *Les écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes,* par Léon de Rosny; 2e édition; 1 vol. in-4°; Paris, 1870; Maisonneuve; pp. 3 à 5.

l'occident de la Chine, près du mont *Kouen-lûn,* que les Indiens nomment *Mérou,* dans les flancs duquel le grand fleuve *Hoang-ho* prend sa source; ce qui donnerait à cette partie du Thibet une antériorité de civilisation sur la Chine elle-même; supposition assez naturelle si l'on réfléchit qu'à mesure que des contrées devinrent habitables par la formation des lits de fleuves ou de rivières, les premières peuplades durent suivre le cours de ces mêmes fleuves, et se répandre, comme eux, dans différentes directions, mais toujours en partant des lieux hauts pour arriver dans les lieux bas. Ce qui confirme cette supposition, c'est que la cour des premiers empereurs chinois était placée dans les provinces occidentales voisines des montagnes du Thibet." (Pauthier, Chine pp. 29. 30.) Il est même tout naturel que les Chinois contemporains de Hoang-ti aient conservé des relations avec les populations déjà industrieuses des contrées adjacentes à ce qu'ils appelaient le Kouen-lûn, car une foule de documents se réunissent pour démontrer que les Chinois ont originairement habité ces parages, que leur civilisation a commencé du prendre son essor en ces lieux, et que c'est de là qu'ils sont partis pour conquérir la Chine antérieurement au règne de ce roi. En effet, M. Pauthier fait observer que: „La population de l'empire chinois était composée primitivement de *cent familles* qui vinrent du nord-ouest." (Ibid. p. 39.) Il dit ailleurs: „On aura remarqué ce fait, qu'après la grande inondation diluvienne Yu fut obligé de couper des arbres et de faire abattre de grandes percées dans les forêts pour établir des communications, comme sur un sol neuf, d'une végétation vigoureuse et que le pied de la civilisation n'a pas encore foulé [1]). C'est une forte indication de plus pour faire

[1]) Consultez sur ce fait: Pauthier, *Chine,* page 47; et *Chou-king,* liv. II, chap. 1, § 1.

croire que la civilisation de la Chine lui était venue du nord-ouest, avec la race actuelle.“ (Chine p. 50.) Enfin, il ajoute plus loin: „Tout ce qui peut contribuer à former une conviction historique sur des données traditionelles confuses, nous confirme dans l'opinion que les Chinois actuels ne sont pas indigènes sur le sol de la Chine, qu'ils y sont arrivés du nord-ouest, et qu'ils ont été obligés d'en chasser, pour y trouver place, des peuplades moins civilisées ou plus barbares qu'eux, appartenant à une race distincte. . . . . Ce sont les sauvages habitants indigènes, nommés par les Chinois, *Y, porteurs de grands arcs,* ou *Miao-tseu, fils des champs incultes,* qui existent encore à l'état sauvage, dans les hautes et inaccessibles montagnes de l'occident de la Chine, voisines du Thibet.“ (Ibid. p. 56.)

Ces remarques de M. Pauthier sont en parfait accord avec celles du père Prémare sur le lieu de naissance de Fo-hi et sur les endroits où furent enterrés ce roi et ses prédécesseurs anté-historiques: „Fo-hi naquit à Kieou-y et fut élevé à Ki-tching. On ne peut rien dire de certain sur tous ces noms de pays. Les Chinois prétendent que tous ceux-ci sont en Occident. . . . . Il fut enterré à Chan-yang, d'autres disent à Tchin et tout cela est en Occident. Le *Lou-se* (ouvrage de Lo-pi) remarque que tous les tombeaux de ces anciens rois sont en divers lieux. Dans le *Chan-hai-king* on les rencontre presque tous sur le mont *Kouen-lûn.*“ (Livres sacrés de l'Orient, pp. 32. 34.) Or, le *Chan-hai-king* est un livre dont tous les auteurs chinois font remonter la rédaction au règne de Yu (2205—2197 avant J. C.), les uns l'attribuant à l'empereur lui-même, les autres à Pe-y, son ministre des cultes; et quoique cet ouvrage fasse une description du monde qui paraît purement imaginaire en plus d'un point, il n'en est pas moins vrai que son auteur devait

avoir conservé un souvenir d'autant plus fidèle du lieu d'origine des Chinois qu'il vivait à une époque plus ancienne.

La concordance de tous les documents prouve donc véritablement: que les Chinois n'étaient pas indigènes en Chine; qu'ils y vinrent des contrées du nord-ouest, situées dans la partie de l'Asie centrale à laquelle ils donnaient le nom de Kouen-lûn; qu'ils ont même habité cette région jusqu'au règne de Fo-hi inclusivement; enfin, que c'est là, par conséquent, qu'ils ont acquis le degré de civilisation auquel ils étaient déjà parvenus sous les règnes de ce roi et de ses prédécesseurs, et qu'ils ont notamment inventé les caractères primitifs de leur écriture figurative.

Ce serait toutefois une profonde erreur de croire que les Proto-Chinois ont à l'origine habité les montagnes que nous appelons actuellement *Kouen-lûn*. Bien que leurs larges vallées et leurs hauts plateaux rocheux nourrissent encore présentement à l'état sauvage toutes les espèces animales que ce peuple a primitivement utilisées, bien que les grands mammifères s'y rencontrent encore en grands troupeaux jusqu'à une altitude de plus de 6000 mètres, ces monts devaient être, alors comme aujourd'hui, déjà inhabitables pour l'homme vivant en société. D'ailleurs, notre Kouen-lûn eût-il alors été habitable pour l'homme, que la tradition précitée s'opposerait formellement à ce qu'on en fit le séjour des Proto-Chinois; car cette tradition, qui fait venir ce peuple des contrées situées au nord-ouest de la Chine, remonte à l'époque où cet empire ne s'étendait que du fleuve Kiang aux frontières septentrionales de la Chine actuelle, c'est-à-dire du 30e au 40e degré de latitude nord; et comme les montagnes auxquelles nous donnons le nom de Kouen-lûn sont situées sous le 37e degré de latitude, elles se trouvent directement

à l'ouest de l'ancien empire chinois, et non au nord-ouest, ainsi que l'exige la tradition [1]).

Mais il faut remarquer que les anciens Chinois étaient loin d'attribuer à l'expression de *Monts Kouen-lûn,* l'acception restreinte que nous lui avons affectée. M. Pauthier a déjà dit que sous le règne de Yang-ti (605—617 de notre ère), dont la domination s'étendait sur les pays occidentaux jusqu'à la mer Caspienne: „On dressa une carte représentant les quarante-quatre principautés qui y existaient, réparties dans les trois grandes divisions naturelles. Cette carte commençait à la montagne Si-khing, située vers le lieu où le Hoang-ho ou Fleuve jaune entre en Chine, et s'étendait jusqu'à la mer Caspienne. Au milieu de cette carte on voyait les hautes montagnes du Thibet septentrional, appelées par les Chinois du nom collectif de Kouen-lûn.“ (Chine p. 281.) Il faut donc voir dans le Kouen-lûn des anciens Chinois l'ensemble du vaste réseau montagneux qui couvre l'Asie centrale, qui renferme les vallées et les plateaux les plus élevés de la terre, enfin qui constitue tout l'immense système orographique des flancs duquel sortent tous les grands fleuves du continent asiatique, à l'exception du Tigre et de l'Euphrate; et il ne reste plus, par conséquent, qu'à déterminer quelle est, dans ces hautes régions, la partie qui satisfait le mieux aux données de la tradition chinoise.

Puisque l'ancien empire chinois s'étendait déjà, comme aujourd'hui, au nord jusque vers le 40ᵉ degré de latitude, et à l'ouest jusque vers le 100ᵉ degré de longitude orientale, le premier séjour connu des Chinois doit

---

[1]) Sur la situation, la topographie et la faune des monts que les Européens appellent *Kouen-lûn*, consultez: *Exploration de la Haute-Asie, de 1854 à 1857*, par les frères Schlagintweit, dans *Le Tour du Monde*, t. XIV, 1866, pp. 193 à 208.

être cherché dans un pays habitable situé à quelques degrés plus au nord et plus à l'ouest, et assez étendu pour contenir au moins *cent familles* ou *tribus*.

Or, si partant des frontières nord-ouest de la Chine, on se dirige au nord-ouest, suivant l'indication de la tradition chinoise, on trouve d'abord le grand désert de Gobi, que les Chinois nomment *Cha-mo* ou *Mer de sable*, puis la chaîne aride, neigeuse et volcanique du Bogda-Oola, ou partie orientale des Monts-Célestes, lesquels nos cartes désignent sous le nom de *Thian-Chan*, quoique les indigènes les appellent *Sian-Chan*. Toutes ces régions sont inhabitables.

Mais plus loin, au nord du Bogda-Oola qui est situé sous le 43e degré de latitude, on rencontre un vaste haut-plateau qui s'ouvre au sud-est sur le désert de Gobi, et qui s'étend au nord jusqu'au 50e degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'au pied de l'Altaï septentrional, petit Altaï, ou chaîne du Tangnou. Ce haut-plateau, qui fait partie du grand massif orographique de l'Asie centrale, mesure de 14 à 20 degrés de longitude, depuis la chaîne du Kourou, qui le borne à l'est vers le 97e degré de longitude et sur les pentes orientales duquel la Sélinga prend naissance, jusqu'à la chaîne du Barlouck ou Alatau, qui lui forme à l'ouest une barrière courant obliquement du nord au sud depuis le 83e degré jusqu'au 77e degré de longitude orientale. Cet espace trapézoïde, dont la superficie égale celle de la France, est suffisamment connu pour la solution du problème qui nous occupe, depuis que l'intrépide voyageur Atkinson l'a parcouru dans tous les sens vers la fin de son long voyage en Sibérie [1]).

---

[1]) Voyez: *Voyage sur les frontières russo-chinoises et dans les steppes de l'Asie centrale*, par Thomas Witlam Atkinson, 1848—1854; dans *Le Tour du Monde*, t. VII, 1863, pp. 337 à 384.

Au pied du versant septentrional du Bogda-Oola, règne d'abord une bande sablonneuse qui est l'une des ramifications occidentales du Cha-mo. Puis, au nord de cette zône complétement aride, on trouve, depuis le 45e jusqu'au 50e degré de latitude, de vastes plaines onduleuses, parsemées de lacs, de montagnes isolées, de steppes et d'innombrables pâturages. Ce pays est d'ailleurs arrosé par de nombreuses rivières dont les deux plus considérables, la Tess et le Djabakan, sont comparables à la Seine; elles vont se perdre, la première dans l'Oubsa-Noor, et le second dans l'Ilka-Aral-Noor, qui sont les plus importants de tous les lacs sans issue de cette haute région. Enfin, parmi les montagnes éparses sur ce plateau, on remarque une série de hauteurs qui sont échelonnées du nord au sud, depuis les environs du lac Ilka-Aral jusqu'au désert de Gobi, et qui sont les seuls vestiges de la prétendue chaîne de l'Altaï méridional ou grand Altaï, laquelle n'existe en réalité que sur nos cartes, comme Atkinson l'a parfaitement vérifié [1]). Cette contrée, éminemment propre à la vie pastorale, est encore actuellement parcourue, à l'ouest par les Kirghiz et à l'est par les Kalkas qui, les uns et les autres, y font paître leurs innombrables troupeaux de chevaux, de chameaux, de bœufs, de chèvres et de brebis.

Cette circonscription géographique, qui satisfait ainsi, sous tous les rapports, aux données de la tradition

---

[1]) Voyez *Le Tour du Monde.* t VII, 1863, pp. 350 et 352. — On sait que le docteur Barth a également rectifié une erreur analogue relative à la prétendue chaîne des Montagnes de la Lune: „Quelle fausse idée nous avons tous de ces régions africaines, dit Barth. A la place de cette chaîne massive des Monts de la Lune, quelques montagnes éparses; au lieu d'un plateau desséché, de vastes plaines d'une fécondité excessive et traversées par d'innombrables cours d'eau.“ *(Le Tour du Monde.* t. II, 1860, p. 219.)

chinoise, est même la seule qui y satisfasse complétement. Car au delà, en suivant la même direction, on tombe successivement dans les sauvages montagnes du petit Altaï et du Sayansk, puis, à l'ouest du lac Baïkal, dans les steppes de la Sibérie qui sont situés en dehors du massif orographique de l'Asie centrale. C'est donc évidemment du pays compris entre le Bogda-Oola et le Tangnou que sont parties les *cent familles* ou *tribus* qui conquirent la Chine dans les temps préhistoriques; et c'est là la patrie des Proto-Chinois, laquelle était séparée de celle des Aryas primitifs par les monts Barlouck ou Alatau, qui élèvent leurs cîmes bien au dessus de la zône des neiges éternelles [1]).

Cela étant établi, tout devient clair dans l'histoire des premiers âges des Chinois, ainsi que dans celle de leurs premières relations avec le cheval, et tous les documents qui s'y rapportent s'expliquent d'une façon on ne peut plus rationelle.

On conçoit maintenant que les Chinois, ayant inventé les caractères primitifs de leur écriture figurative dans l'Asie centrale, aient pu y faire entrer le signe du cheval, animal qu'ils avaient alors sous les yeux, puisque j'ai prouvé dans mon livre que cette région est incontes-

---

[1]) Quoiqu'il soit généralement admis que la première patrie des Aryas était située, soit sur le plateau de Pamir, à la jonction des monts Bolor et Hindou-Kouch, entre le 37e et le 38e degré de latitude, soit aux environs des sources de l'Iaxartes vers le 43e degré de latitude, il est incontestable que la patrie des Aryas primitifs était située plus au nord, vers le 49e degré de latitude, dans la direction du nord-est en partant de l'Iran, c'est-à-dire au nord de la Dzoungarie et du grand lac de Tenghiz ou de Balkachie, dans le domaine actuel des Kirghiz-Kaisaks de la *Moyenne-Horde*. Les documents que j'ai rapportés dans le 4e chapitre de mon livre des *Origines du Cheval* ne permettent de conserver aucune espèce de doute à cet égard.

tablement l'une des patries primitives de ce mammifère. On s'explique également que le cheval soit l'un des six animaux dont Fo-hi apprit l'usage à son peuple, puisque ce roi habitait encore cette patrie du cheval. Il est vrai que M. Pauthier (Chine p. 24.) dit de Fo-hi: „Le lieu de sa naissance et de sa cour est placé dans le Ho-nan.“ Mais, quelle que soit la tradition à laquelle M. Pauthier fait allusion en cette circonstance, elle est en contradiction formelle avec toute l'histoire chinoise. Le Ho-nan est en effet situé dans la partie orientale de la Chine centrale, et le Père Prémare vient de citer des documents qui font naître et mourir Fo-hi en occident. Cette dernière assertion de M. Pauthier est même tout-à-fait incompatible avec les nombreux passages de son livre où il montre que sous les premières dynasties historiques, les Chinois venus du nord-ouest avaient encore la capitale de leur empire dans les provinces occidentales de la Chine actuelle; elle est notamment inconciliable avec ces renseignements si explicites: „770 (avant J. C.) Ping-wang (le roi pacifique), fils de Yeou-wang, est proclamé roi par les grands vassaux qui avaient repoussé les Tartares. Il transporta sa cour dans la ville bâtie par Tcheou-kong, située dans la province du Ho-nan, et qui était appelée *cour orientale* [1]), et laissa la *cour occidentale* ou l'ancien séjour des premières dynasties dans le Chen-si, au prince de *Thsin*, qui fut élevé au rang de

---

[1]) Cette *cour orientale* était la ville de *Lo-ye*, bâtie seulement en l'an 1108 avant J. C., sur la rivière du Lo, par Tcheou-kong, qui en fit sa résidence et la capitale de sa principauté ou royaume du Ho-nan, après avoir remis entre les mains de son neveu Tching-vang, les rênes de l'empire qu'il avait administré pendant les sept années de la minorité de ce prince. Voyez Pauthier, *Chine*, p. 84; et le *Chou-king*, liv. IV, chap. 9, § 1; chap. 12, §§ 1—5; chap. 13 §§ 1—3.

roi suzerain, afin qu'il devînt une barrière puissante contre les irruptions continuelles des Tartares limitrophes. ..... Les grandes familles accoutumées au séjour de la cour dans le Chen-si, ne voulurent pas, pour la plupart, se rendre à la cour orientale. La famille royale dynastique perdit presque entièrement son autorité et sa puissance. Plusieurs rois vassaux se rendirent complétement indépendants, et agrandirent même leurs États." (Ibid. pp. 106. 107.) Enfin dans les sommaires des chapitres du *Chou-king* traduit par le père Gaubil et revu par M. Pauthier, nous lisons également en tête du chapitre intitulé *Thsin-tchi,* qui est le chapitre 30 et dernier du livre IV et dernier de cet ouvrage: „Le titre de *Thsin-tchi* signifie *ordre* ou *défense du prince* de *Thsin,* pays situé dans le Chen-si. ..... Vers l'an 770 avant J. C., un des descendants de Fei-tsou, nommé Siang-kong ..... fut fait prince de Thsin, pays où avait été la cour des rois de Chine jusqu'à Ping-vang." C'est donc très-probablement par inadvertance que, dans son remarquable ouvrage, M. Pauthier a cité, sans la réfuter, l'opinion des auteurs qui placent la naissance et la cour de Fo-hi dans le Ho-nan: opinion qu'il a sans doute rencontrée dans ceux des écrivains chinois qui ne font commencer l'histoire de la Chine qu'au règne de ce roi, parce qu'ils considèrent les temps qui lui sont antérieurs comme trop douteux, et qu'ils ont trouvé plus court de les supprimer que de les étudier. D'ailleurs, puisque le cheval est sûrement un animal étranger à la Chine et que, de l'avis unanime de tous les historiens chinois, c'est Fo-hi qui a le premier montré au peuple à s'en servir, si cet empereur était vraiment né dans le Ho-nan, il faudrait supposer que les Chinois, qui avaient connu le cheval dans l'Asie centrale d'une façon assez intime pour adopter son signe dans leurs caractères hiéroglyphiques, et qui

étaient par conséquent déjà assez civilisés pour le dompter, seraient néanmoins partis de cette région sans emmener ce précieux auxiliaire, et auraient attendu d'être arrivés en Chine pour l'y faire venir du dehors: supposition dont l'invraisemblance est une nouvelle preuve que Fo-hi a véritablement vécu dans l'Asie centrale et non dans le Ho-nan.

Quant à l'époque de l'introduction du cheval en Chine, il est possible de lui assigner une date minimum assez approximative. En effet, puisque les Proto-Chinois ont possédé cet animal dès l'époque de leur séjour dans l'Asie centrale sous le règne de Fo-hi, ils l'ont évidemment emmené dans leurs migrations; et si l'on considère que Fo-hi (3468) habitait encore ce pays, mais que l'empire de Hoang-ti (2698) s'étendait déjà au sud jusqu'au fleuve Kiang et à l'est jusqu'à la mer, on devra en conclure que c'est entre l'an 3468 et l'an 2698 avant notre ère que les Chinois se sont installés en Chine avec leurs chevaux.

Un autre document chinois nous donne une date plus précise; car, en racontant la victoire remportée par l'empereur Kien-loung ou Khian-loung en l'an 1775 de notre ère, sur les Miao-tseu alors réfugiés dans les hautes et inaccessibles montagnes de l'occident de la Chine où il n'en reste plus aujourd'hui que quelques débris, les historiens chinois considèrent cet évènement comme ayant amené la réduction définitive de ces sauvages indigènes, après des luttes sanglantes qu'ils disent s'être renouvelées pendant 5000 ans (Chine, pp. 56. 454.), ce qui reporterait à l'an 3225 avant J. C. l'arrivée des Chinois sur le territoire qu'ils occupent aujourd'hui. Bien que cette date soit seulement approximative, puisqu'elle est basée sur l'énoncé en nombre rond d'une période de 5000 ans, elle est en parfaite concordance avec tout ce que l'on

sait sur l'évolution de la civilisation chez les Chinois. Elle ne les fait effectivement entrer sur le territoire de la Chine actuelle que quelques années avant l'avènement de Chin-nong. On conçoit alors qu'ils aient dû conserver jusque là dans l'Asie centrale des habitudes nomades analogues à celles de leurs congénères de race touranienne qui parcourent encore cette région, et qu'ils n'aient en conséquence pu s'y élever qu'au degré de civilisation que comporte ce genre de vie et qui est justement celui auquel ils étaient parvenus sous Fo-hi. On s'explique également que, après leur installation en Chine, ils aient dû adopter des habitudes plus stables dans ce pays fertile, et y acquérir d'autres connaissances scientifiques et industrielles qui sont l'apanage des peuples sédentaires, et qu'ils font précisement remonter à l'époque de Chin-nong. Il faut toutefois observer que si Chin-nong et ses successeurs furent déjà maîtres d'une partie des riches provinces de la Chine actuelle, ils n'en conservèrent pas moins, ou tout au moins recouvrèrent bientôt, la possession de leur patrie primitive; et que quelques uns de ces empereurs préférèrent même habiter cet ancien berceau de leur race, comme notre Charlemagne affectionna le séjour de la Germanie, plusieurs siècles après l'installation de nos rois germains au centre de la Gaule. Ainsi, le dernier roi légitime de la famille de Chin-nong, Yue-vang tenait encore sa cour dans le *Kong-sang* quand il fut détrôné par son parent le prince rebelle Tchi-yeou, gouverneur d'une province située au pied du Kouen-lûn, et qui fut à son tour vaincu par Hoang-ti qui était alors gouverneur du Ho-nan. Or le vaste pays de *Kong-sang,* au nord duquel régnait déjà Hien-yuen l'inventeur de la monnaie de cuivre, est aussi nommé le *vaste désert de Sang,* expression qui paraît désigner les contrées arides situées au delà des frontières nord-ouest de la Chine actuelle.

Quoi qu'il en soit, c'est dans le courant du XXXVe siècle avant J. C. qu'il faut placer la première utilisation du cheval par Fo-hi, et c'est dans le XXXIIIe siècle qu'il faut placer l'introduction de cet animal en Chine si l'on suit la chronologie la plus généralement adoptée. Mais je ne saurais trop répéter que ce sont là deux dates minimum qui devront vraisemblablement être reculées de plusieurs milliers d'années dans le passé, si véritablement cette chronologie courante tronque d'autant la durée de la dynastie de Chin-nong, ainsi que l'affirment Chi-tse, Liu-pou-ouei, et le célèbre Lo-pi que le père Prémare considère comme l'un des historiens chinois les mieux renseignés sur l'antiquité. En tout cas, l'introduction du cheval en Chine remontant incontestablement à la période semi-historique comprise entre Fo-hi et Hoang-ti, il est tout naturel que les annales de ce pays en fassent de continuelles mentions à partir de ce dernier roi.

De même que leurs congénères les Tartares, les anciens Chinois ont contracté la passion du cheval dans l'Asie centrale. Ils l'ont conservée en Chine, quoique son climat les ait constamment mis dans l'impossibilité d'y élever de beaux chevaux: ce qui explique les folies que les empereurs ont souvent faites pour s'en procurer, surtout lorsque le luxe eut atteint chez eux des proportions colossales. Et comme en Chine, suivant la remarque de M. Pauthier, la cour donne le ton à tout l'empire, ces folies furent imitées par toute la nation des employés du gouvernement, au grand préjudice de la fortune publique. Aussi, les grands dignitaires, dont l'une des attributions était de veiller à la prospérité des affaires de l'Etat, firent souvent aux empereurs de sévères remontrances sur les abus de leur luxe effréné qui épuisait le peuple; et nous avons même vu Tchao-kong essayer de couper

l'une des causes du mal à sa racine, en conseillant d'abandonner complétement l'usage du cheval. Il invoquait des raisons analogues à celles qui engagèrent Moïse à défendre l'usage de cet animal à son peuple; mais les conseils du Taï-pao ne furent pas mieux suivis par les empereurs chinois que les prescriptions du législateur des Hébreux ne furent respectées par Salomon et ses successeurs [1]). Car dès le temps de Confucius, au commencement du Ve siècle avant notre ère, on voit déjà *dix mille chars armés* sous le commandement de deux des Taï-fou du roi de Lou, Ting-koung, descendant du grand Tcheou-koung; et à la suite d'une guerre contre les gouverneurs rebelles des provinces, l'empereur Te-tsoung (779—805 après J. C.) fut obligé d'acheter 180.000 chevaux chez les Oïgours pour remonter la cavalerie chinoise. (Chine pp. 153. 230.) Enfin après avoir parcouru pendant 8 ans toutes les provinces de la Chine, après avoir séjourné pendant 29 autres années à la cour des empereurs, le père Gabriel de Magalhan qui mourut à Péking en 1677, a écrit que: „Le nombre des soldats qui gardent la grande muraille est de 902.054. Les troupes auxiliaires qui y accourent, quand les Tartares se mettent en devoir d'entrer en Chine sont innombrables, et il y a 389.167 chevaux destinés pour les troupes..... Les chevaux que l'empereur entretient tant pour les troupes que dans les postes se montent à 564.900. Ces soldats et ces chevaux sont toujours entretenus“ [2]).

---

[1]) J'ai consacré tout le chapitre VI de mes *Origines du Cheval*, pp. 241—315, à l'histoire de l'introduction de l'usage du cheval chez les Hébreux.

[2]) Gabriel de Magalhan, *Nouvelle relation de la Chine*, etc., traduction française, Paris 1688, in-4°; cité par Pauthier, *Chine*, pp. 422—423.

Pour clore l'histoire de l'introduction des chevaux en Chine, il ne reste plus qu'à déterminer leur provenance. Descendent-ils d'une race de chevaux que les Chinois avaient eux-mêmes domptée dans l'Asie centrale à l'époque de Fo-hi, ou pour mieux dire, sous la dynastie de ce nom? Tout porte à le croire. Le père Prémare rend ainsi une phrase du *Lou-se* de Lo-pi: „Fo-hi apprit au peuple à élever les six animaux domestiques, non seulement pour avoir de quoi se nourrir, mais aussi pour servir de victimes dans les sacrifices qu'il offrait au maître du monde Chin-ki.“ (Livres sacr. de l'Or. p. 33.) Quoique cette phrase ne dise pas formellement que les Chinois de ces temps reculés aient eux mêmes assujetti ces six animaux, cela est d'autant plus vraisemblable que tous ces animaux, même la poule [1]), vivaient alors à l'état sauvage dans les parages occupés par ce peuple déjà assez civilisé pour être en mesure d'en effectuer la

---

[1]) Il est écrit presque partout, et généralement admis, que toutes nos variétés de poules domestiques proviennent uniquement de quelques unes des variétés de coqs sauvages qui sont propres aux régions tropicales de l'Hindoustan et des îles de l'Océan Indien que beaucoup de personnes regardent encore comme les seules patries primitives du coq et de la poule. Tout cela est complétement faux. — D'une part la philologie comparée a démontré péremptoirement que les Aryas primitifs ont domestiqué une variété de poules propre à l'Asie centrale, dès l'époque de leur séjour dans cette région; et ces poules sauvages de l'Asie centrale ont été dernièrement retrouvées par les frères Schlagintweit dans les monts Himalaya, dont elles peuplent encore en grand nombre les solitudes jusqu'à une altitude de plus de 3000 mètres. (Voyez: Adolphe Pictet, *Origines Indo-Européennes*, t. I, pp. 395—399; et *Le Tour du Monde*, t. XIV, 1866, p. 202.) — D'autre part, la paléontologie a démontré que le coq et la poule ont également habité l'Allemagne, la Belgique, la Suisse et la France dès l'époque quaternaire. (Voyez: *Mémoire sur la distribution des oiseaux fossiles*, par M. Alphonse Milne-Edwards, dans *Annales des Sciences naturelles; Zoologie;* 4e série; t. XX, 1863, p. 168—169.)

domestication. Il est donc probable que les Chinois ont assujetti le cheval pour leur propre compte, comme leurs voisins les Aryas primitifs l'ont fait de leur côté dans des conditions analogues d'habitat et de civilisation, ainsi que je l'ai péremptoirement démontré dans mon livre.

Il faut cependant avouer qu'on ne possède encore aucune preuve certaine d'une primitive domestication du cheval par les anciens Chinois; mais c'est une question dont on obtiendra sans doute la solution définitive quand la nation chinoise nous aura ouvert toutes ses archives, et qu'on se sera enfin décidé à étudier sérieusement les récits plus ou moins mythiques de ses premiers âges pour tâcher d'en saisir l'énigme, au lieu de les repousser avec dédain.

Au reste, puisque les Proto-Chinois ont sûrement adopté l'usage du cheval pendant leur séjour dans l'Asie centrale, si des découvertes ultérieures venaient à démontrer qu'ils y ont reçu cet animal tout domestiqué, ils ne pourraient l'avoir pris que chez leurs voisins, soit chez une autre peuplade de race touranienne, soit chez une tribu âryenne, ce qui reviendrait à peu près au même au point de vue zoologique. D'où il résulte que c'est la race chevaline si remarquable de l'Asie centrale qui a été introduite en Chine, où elle a si complétement dégénéré, malgré les nouvelles infusions de sang tartare, et même de sang âryen, dont elle a si souvent bénéficié dans le cours des siècles, comme toute l'histoire de la Chine le constate.

PIÉTREMENT.

SUR L'EXISTENCE DE RACINES VERBALES EN BASQUE.

Y a-t-il réellement en euskara, une ou plusieurs racines possédant un sens verbal? La négative a été soutenue par M. l'Abbé Inchauspé. L'affirmative l'est par M. Vinson, dans son travail du N° d'Octobre 1872 de la Revue de linguistique. Ce désaccord, sur un point aussi capital, entre deux savants, également compétents en fait d'études euskariennes, nous enhardit à soumettre notre opinion personnelle au lecteur, opinion que nous sommes tout prêt à abandonner, si, ce que nous ne pensons point, l'on nous la démontre erronée.

A notre avis, ni l'une ni l'autre des deux manières de voir n'est complétement vraie, bien que la première approche plus de la vérité. Non, il n'existe point de racine verbale indigène en euskara, mais il y en a une, très vraisemblablement d'importation étrangère. C'est ce que l'on va s'efforcer de démontrer.

M. Vinson voit une racine verbale dans *iz* qu'il rend par „esse"; ainsi que dans *niz,* „je suis"; *hiz,* „tu es" et *nintzan* ou *nintzen,* „j'étais" qu'il décompose ainsi *n-intz-en.* Mais d'abord *niz* „je suis"; *hiz,* „tu es" ne constituent-ils pas les formes médiatives régulières des pronoms de la 1ère et de la 2e personne, au singulier? Pour distinguer la forme pronominale prise dans un sens verbal de celle qui conserve purement et simplement sa valeur de pronom, on a été obligé de faire usage pour cette dernière de lettres euphoniques. L'on a dit *nitaz* ou *nithaz* „per me"; *hitaz* „per te". Cette considé-

ration seule nous mènerait déjà à ne voir dans *niz* et *hiz* que des médiatifs pronominaux pris verbalement. Nous continuerons, par conséquent, à traduire, comme nous l'avons déjà fait *ethorten niz* ou *naiz* (forme dialectique) „je viens“ par „venire in me per“ ou plus clairement „per me in τῷ venire.“

Reste, il est vrai, la forme *dite* infinitive *izan,* „esse“ ou la racine *iz* se montre suivie de la suffixe locative *n* ou *an.* Mais quelle est ici la valeur réelle de *iz?* Est-ce bien une racine à sens de verbe? N'y devons nous pas plutôt voir la désinence ou flexion médiative, employée comme préposition? Quant à nous, cette dernière opinion nous paraît de beaucoup la plus probable. L'euskara ne fournirait-il même pas un second exemple d'une pareille bizarrerie? Rappelons le terme *gain* „sur, dessus, le-dessus“, d'où *gehien* „supérieur“. N'aurait-il pas la même origine que les formes *gaï* ou *gheï* (avec *i* euphonique), „futur, à venir“ p. ex. dans *emastegaïa* „la fiancée, la future“; *senhargheï* „le fiancé“ et peut-être même *gaïak* „les matériaux, ce qui doit composer l'édifice?“ A la même racine, nous rattacherons *gan,* „dans“ (comme nous l'a très justement fait remarquer M. Vinson lui-même), d'où *ganik* „de, par“; *ganat,* „vers, à“; *gatik* „malgré“; litt. „par dessus“. Ces expressions ne dériveraient-elles pas toutes de la racine *ka* ou *ya,* „par, à travers, à la recherche de“ dont le sens se rapproche beaucoup de celui du médiatif, suivie de diverses autres désinences ou flexions casuelles? Ce serait encore une particule finale transformée en préposition. N'oublions pas qu'un phénomène analogue et bien plus frappant encore se produit dans deux dialectes du groupe finnois, où cependant l'usage de la particule finale apparaît si caractéristique. Nous voulons parler du magyar et de l'esthonien. Dans cette dernière langue, la postposition change quelquefois de place et devient pré-

position, comme dans nos dialectes japhétiques. Le hongrois va plus loin encore. Si la préposition ne s'y montre pas dans le système déclinatif du nom, de l'adjectif ou du pronom, en revanche, nous y rencontrons une longue série de verbes, formés tout comme en latin, en grec, en allemand, au moyen de particules préposées à la racine. Par ce procédé de composition qui le distingue si nettement des autres dialectes congénères, le magyar n'accuse-t-il pas une influence indo-européenne? Et dès lors, n'y aurait-il pas lieu de penser qu'il en a bien pu être de même pour l'esthonien, et surtout pour le basque? Il faut, dans l'étude des dialectes agglutinants, tenir grand compte de l'action qu'exercèrent nécessairement sur eux, les idiomes à organisme plus développé, avec lesquels ils se sont trouvés en contact.

Passons à l'imparfait *nintzen.* Le décomposer en *n-intz-en,* comme le veut M. Vinson, nous semble inadmissible. Effectivement, la 3e pers. sing. se présente sous la forme *zen* ou *zan.* Donc, la sifflante fait partie de la même syllabe que les deux lettres finales. Mais ce terme *zen* lui-même a un sens fort bien défini, celui de „mort, défunt“ p. ex. dans *aitazena* „feu mon père“. Signalons, à ce sujet, une affinité curieuse entre le basque et certains dialectes du Nouveau-Monde. En algonquin, la syllabe *ban* postposée, sert à la fois à rendre l'idée de „défunt“ et celle de l'imparfait; p. ex. dans *Sabieban* „défunt Xavier“ et *ni sakihaban,* „je l'aimais“, de *ni sakiha,* „je l'aime“. *Nintzan* n'est donc à nos yeux qu'une altération de *niz-zan*; litt. „per me defunctum“. Le *tz* constitue ici un adoucissement de la double sifflante et quant au *n,* il faut le tenir pour adventice. Ne sait-on pas déjà, qu'en basque, cette lettre est assez souvent euphonique devant certaines consonnes, quelquefois les gutturales, mais plus spécialement les dentales et

sifflantes? Citons p. ex. *enda* et *eta* „et“; *phunzel,* pucelle *itz* et *intz,* eau, rosée, *mintza,* parole, de *mihi-otza;* litt. „bruit de la langue“, comme le signale très justement M. Bladé; *lango,* „lac“; *halango,* „tel“ pour *halako* etc. Ainsi donc, dans la 3e personne de l'imparfait, pas de trace de pronom. Sur ce point, le basque a adopté un système que certaines dialectes de l'ancien Monde, tels que le turc, ou même de l'Amérique, ont pratiqué sur une beaucoup plus vaste échelle. Le 3e personne du verbe y est précisement marquée par l'absence de la caractéristique pronominale. Ainsi en eskimau, *angekog* signifiera à la fois „grand“ ou „il est grand“. De même, le mexicain *tlapia,* veut dire aussi bien „gardien“ que „il garde“. En turc *sever* = *amat* et *amans.* Dans une certaine limite, ce même phénomène caractérise également les idiomes sémitiques.

Mais si les deux premières personnes du sing. de l'indicat. prés. ne consistent que dans le pronom, sous sa forme médiative, on devrait s'attendre à retrouver quelque chose de tout pareil pour la 3e, *da,* „il est“. A notre avis, il en va tout autrement, mais c'est que cette forme, la seule peut-être réellement verbale que possède la basque est, suivant toutes les probabilités, d'origine étrangère. L'affinité de la forme basque avec l'adverbe gallois *da,* „oui, bien“, conservé dans notre locution „oui-da“ ne semble point, il est vrai acceptable; mais rappelons nous la forme écossaisse *tta,* „être“. L'auxiliaire impersonnel du breton *da,* „être, il est“ se montre encore plus rapproché du terme euskara. On se souvient de cette espèce d'invocation si populaire en Bretagne: „Va Doué, „va sicourit, évid trémen arraz! Rac va lestr *da* so „bihan, hag ar mor *da* sobras. Mon dieu, secoure moi, „pour traverser le raz! Car ma barque est petite, et la „mer est grande.“ Qu'y aurait il d'étrange, après tout,

à ce que les Basques aient reçu de la race celtique, la notion *grammaticale* du verbe être. C'est précisement là un des emprunts que les dialectes les moins développés au point de vue philologique font le plus facilement à ceux qui ont atteint un plus haut degré de perfectionnement. Une tribu de Peaux-rouges, citée par Bancroft, se serait forgé un verbe substantif dont elle était, à l'origine, dépourvue, et cela à l'imitation de l'anglais. Dans ses éléments de Grammaire Maya, publiés à la suite de la *Relacion de los Cosas de Yucatan,* M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg, fait voir par quel procédé, les Yucatèques de l'époque moderne ont tiré de pronoms de la 3e personne, ce même verbe *être,* que l'ancienne langue Maya ne possédait pas. Sur ce point, ainsi que sur plusieurs autres, presqu' aussi importants, l'influence du castillan se montre incontestable.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre, d'une façon absolue, que les langues à flexion, qui seules ont eu le sentiment précis de la distinction des diverses parties du discours, soient aussi les seules qui aient réellement connu le verbe substantif. Si ce même verbe apparaît dans certains dialectes agglomérants, le finnois, le turc, le qquichua du Pérou, nous n'oserions ni affirmer ni contester son extraction indigène. Peut-être sa présence dans les dialectes précités n'est-elle le résultat, ni d'une imitation, ni d'un emprunt, mais simplement d'un développement interne?

Nous croyons seulement que tout peuple auquel la forme verbale faisait, à l'origine, défaut, dût la prendre facilement aux tribus voisins, plus riches à cet égard. D'ailleurs, le caractère spécial de la forme bretonne, put contribuer à rendre son adoption plus facile de la part des Eskualdunaks. Nous expliquerons la forme transitive *dut, dot,* par *da*, „esse"; *u,* „hoc" et *t* „me" ou „à

moi". Nous n'entreprendrons point de décider lequel des deux.

Dakart, „je le porte"; *dakusat,* „je le sais" composé de *ekharri dut; ikhusi dut,* offriraient, suivant nous, un exemple de ces intercalations d'une racine au milieu d'une autre, qui s'entrouve pour la recevoir, de ces sortes de *greffes* philologiques, pour ainsi dire, non moins fréquentes en basque que dans les dialectes canadiens. Enfin, dans *ukhan,* „avoir, recevoir", ne constatons nous pas, outre la présence de la finale locative, celle d'une racine *uk* existant dans *ukaraï, ukamil,* „poing, poignet". *Ukhan,* signifie donc litt. „in manu". Vraisemblablement, c'est encore le même radical, légèrement modifié, qui a servi à former *eskua,* la main. Le *s* serait adventice, comme dans la forme dialectique *chispil,* „brûler" pour *chipil.* Quant au *u* final, il est fort souvent euphonique, bien que parfois il semble posséder la valeur d'un véritable substantif. Citons p. ex. *adogu,* „secours, aide" et *adoga,* rac. verbale „aider, soutenir". Quoiqu'il en soit *ukamil* nous fait tout l'effet d'être pour *eskua-bil,* litt. „main ramassée". Rappelons qu'en basque, le *m* permute souvent avec le *b*; p. ex. dans *makhil,* „bâton" du latin *baculum; mendekoste,* „pentecôte": *merxika,* pêche, du latin „persicum" *malam.* En tout cas, nous ne découvrons pas plus d'idée verbale exprimée dans *ukhan* que dans *niz.*

En terminant ce travail, nous demanderons la permission d'insister sur un point des plus importants de l'étude de la langue basque. Pour se rendre compte du mécanisme entier de la structure grammaticale, la connaissance la plus approfondie de ses nombreux dialectes, si utile cependant, nous paraît insuffisante.

La comparaison avec les langues de l'Europe n'a t-elle point servi, plus d'une fois, à élucider certains points

restés obscurs de la grammaire sanscrite? A plus forte raison en est-il de même pour le basque, qui depuis les temps les plus reculés, s'est trouvé en relation intime avec les dialectes de provenance très-différente et souvent même, plus complétement développés que lui. Le vasconisant ne saurait donc négliger ni les idiomes celtiques, auxquels le basque a certainement beaucoup emprunté, ni ceux des peuples finnois dont les affinités avec l'eskuara semblent aussi nombreuses qu'incomplétement expliquées jusqu'à ce jour. Enfin, il faudra également jeter, au besoin, un coup d'œil sur la grammaire des peuples canadiens qu'un lien de parenté réel, bien qu'éloigné, unit sans aucun doute, à la race des Pyrénées.

H. de Charencey.

ETUDE SUR L'ORIGINE DES MOTS κωφός, *caecus* ET DE QUELQUES AUTRES EXPRIMANT LA CÉCITÉ.

Comme plusieurs des mots qui expriment les infirmités humaines, κωφός et *caecus* sont d'origine obscure.

Il importe de déterminer d'abord le sens précis de l'un et de l'autre.

Κωφός signifie: 1⁰ aveugle, 2⁰ muet, 3⁰ sourd et par suite hébété. La raison de ces sens multiples apparaîtra tout-à-l'heure.

Caecus signifie seulement aveugle.

Bopp [1]) a cru trouver dans caecus le sanscrit *êka* un et *ocus* radical de *oculus* œil, interprétation qui, si

[1]) Gramm. comp. II, 213 trad.

elle peut s'appliquer au borgne, ne saurait convenir à l'aveugle.

Pott [1]) est plus étrange et voit dans *caecus* l'interrogation: ka-ocus, quel œil?

Corssen [2]) et Curtius [3]) rattachent *caecus* au sanscrit *échâyâ* ombre avec le sens de ténébreux.

Quant à κωφός, Curtius [4]), Leo Meyer [5]) et l'auteur du manuel des racines grecques M. Bailly [6]) sont unanimes à le ranger sous le verbe κόπτω avec un sens d'ablation, de retranchement.

Si estimables que soient leurs auteurs, ces étymologies sont peu satisfaisantes; qu'il me soit permis d'indiquer pour les deux mots à l'étude une origine plus précise et plus simple.

Κωφός, comme l'a pressenti Curtius [7]), est une altération pour κωπος. D'autre part on sait qu'unissant sous une seule forme deux racines différentes, le grec exprime les idées: œil et voix par un mot unique: ὄψ.

Κωφός représente: Ex + ὄψ sans œil = aveugle, Ex + ὄψ sans voix = muet. Quant à l'idée de surdité, κωφός ne l'exprime sans doute que par extension, la surdité et le mutisme étant deux infirmités trop souvent associées. Si cette analyse du mot κωφός avait besoin d'une justification, le grec lui-même la fournirait. En effet: ἐξόμματος (ἐξ ὀπ-ματος) signifie aussi aveugle, et offre mais avec une netteté plus saisissante les mêmes éléments que κωφός.

---

1) Etymol. Forsch., I, 166,

2) Über Aussprache, I, 378.

3) Grundz. d. griech. Etymol. ἀ σκιά.

4) Grundz. ἀ κόπτω.

5) Vergl. Gramm. I, 363.

6) Manuel 401.

7) Grundz. ἀ κόπτω.

Parallèlement *caecus* représente: Ec [1]) + ocus sans œil et le latin à son tour justifie cette interprétation par un autre mot bien connu: *cocles* = *ec* + *oclus* (oculus) sans œil et nous livre sous une forme plus familière les composants de *caecus.*

Le mot gothique correspondant est *haihs;* or en gothique la lettre *h* est le représentant régulier d'un k primitif; *haihs* est donc l'équivalent de kaiks qui paraît couvrir aussi des éléments analogues à ceux de *caecus.*

Enfin notre français: *aveugle* et l'italien *avocolo* dérivent des mots latins: ab + oculus [2]) sans œil et viennent confirmer par analogie les explications qui précèdent.

Ainsi:

Κωφός = εκ + ὄψ	sans œil,	
Εξομματος = εκ + ὀμμα	sans œil,	
Caecus = ex + ocus	sans œil,	
Cocles = ec + oculus	sans œil,	
Haihs = caecus	sans œil,	
Aveugle = ab + oculus	sans œil.	

On peut le reconnaître, toutes ces expressions de la cécité dans les différentes langues procèdent d'une conception identique. Leur parallélisme remarquable, l'évidente conformité de leurs éléments conduisent sans effort aux interprétations qui viennent d'en être fournies.

Ant. Joannon.

---

[1]) *Ec* archaique pour *ex*; voir Corssen: Über Aussprache, I., 155.

[2]) Diez Etymol. Wörterb. à „avocolo"; Littré Diction. de la langue franç.; Brachet Diction. étymol. à „aveugle".

BIBLIOGRAPHIE.

Essai sur les castes dans l'Inde, par A. Esquer, président du tribunal. Pondichéry, 1870, in-8°, 500 p.

Ne vous attendez pas à lire un livre de science, M. Esquer n'a point cette prétention. Il avoue lui-même qu'il ne connait pas les langues de l'Inde et qu'il a dû se contenter de renseignements de seconde main. Un pareil système de travail est fort dangereux, particulièrement dans le pays tamoul, où les Indiens que l'on est obligé de consulter sont pour la plupart fort ignorants et tout pleins de préjugés et de croyances inébranlables qu'ils donnent à l'étranger peu au courant comme autant d'articles de foi, comme autant de faits essentiels de leur vie sociale ou de dogmes fondamentaux de leurs cultes. M. E. cependant a usé de ces éléments défectueux beaucoup mieux qu'on n'aurait pu l'espérer; son ouvrage est bien fait, intéressant et certainement recommandable. Il est bien conçu et bien divisé; après quelques aperçus rapides sur l'origine et la nature de la distinction des castes et quelques notes sur les subdivisions postérieures des quatre grandes classes primitives, l'état actuel des castes dans l'Inde (et surtout dans les établissements français) est nettement exposé dans une série de tableaux, clairs, si non absolument exacts et complets. Puis,

l'auteur examine l'histoire générale de la religion indoue et de la constitution des castes; il recherche enfin quel est le rôle réservé aux Européens dans l'Inde dont il voit le salut et la régénération dans l'élévation du niveau moral par l'extinction des castes et par la substitution du christianisme au brahmanisme.

Je n'ai presque pas d'observations à faire sur toute la partie du volume de M. E. qui traite de l'état actuel des castes. J'ai abordé moi-même naguère la question, beaucoup plus compliquée qu'elle n'en a l'air, dans un article intitulé *Les castes du sud de l'Inde* (Revue Orientale, 2e Série, t. I, p. 115 et ss.). Ce travail, auquel d'ailleurs je changerais aujourd'hui bien des choses, a beaucoup servi à M. E.; mais je n'ai point à me plaindre des emprunts qui m'ont été faits par lui, puisqu'il a bien voulu plusieurs fois citer mon nom. Je relève en passant un assez grand nombre de fautes d'orthographe, ou d'impression, dans les noms originaux; beaucoup de ces fautes ne sont pas le fait de M. E., mais celui des personnes qui l'ont renseigné. C'est ainsi que les mots sanscrits sont presque toujours donnés sous leur forme tamoule, par exemple *Latchoumi* pour *Lakchmî* (ou mieux *Lakṣmî*); d'autres gardent l'orthographe déplorable des Anglais; p. e. *suttee* ou *sutty* pour *satî* [1]), ou celle, non moins fâcheuse peut-être, des premiers indianistes, p. e. *issouara* pour *îçvara,* etc. Les auxiliaires de M. E. ne lui ont même pas fait corriger des fautes dont je suis le seul coupable: p. 111, M. E. m'emprunte la phrase: „le signe distinctif des *kômuṭṭi* est le *magadhatôranam*"; il fallait écrire *makaratôraṇam* et expliquer qu'on entend

---

[1]) C'est grâce aux Anglais que beaucoup de Parisiens disent que les Indiens se nourrissent de *curree*; le mot tamoul est *kar'i* „aliment, sauce".

par là des festons ou franges en toile qu'on suspend aux portes des maisons les jours de fête. Je regrette beaucoup aussi que M. E. n'ait pas vérifié les traductions parfois aventureuses que j'avais proposées pour les noms des diverses castes tamoules.

M. E. est de mon avis qu'il n'y a dans le sud de l'Inde que deux représentants des quatre grandes castes, d'une part les brahmes qui constituent l'élément étranger des populations du Décan et de l'autre, cette multitude si variable de „*jâti*“ qui doivent être regardées comme autant de catégories de Sudras.

Je serai beaucoup plus sévère pour toute la partie du livre que j'examine relative à la question religieuse. Il y a dans ces pages la trace de nombreuses recherches et d'études attentives, mais M. E. n'est point assez au courant des découvertes de la mythologie comparée: où a-t-il vu que Sâvitri est le soleil (p. 233)? que „les critiques les plus exigeants bornent l'antiquité des Vêdas à 1400 ans av. J. C.?“ [1]) Quant au culte primitif des richis *(ṛṣi)*, quant aux origines du brahmanisme, je trouve que M. E. suit beaucoup trop docilement la doctrine métaphysique du professeur d'Oxford, ce qui l'amène à regarder la religion des *purâṇa* comme une dégénérescence de celle des Védas, alors qu'elle est au contraire en progrès sur celle-ci.

Aussi M. E. suppose-t-il quatre époques principales dans l'évolution religieuse de l'Inde: l'époque védique „mélange irraisonné et inconscient de monothéisme et de „panthéisme“; l'époque brahmaïque (sic) „panthéisme „effréné mais philosophique, combiné avec le monothéisme

---

[1]) Je ne me charge pas d'expliquer la contradiction entre ce passage et celui où M. Esquer place à une époque beaucoup plus reculée la période védique de la religion brahmanique.

„le plus idéal qui se puisse concevoir“; l'époque brahmanique, commençant à plus de 3000 ans av. J. C., où la religion se modifie par l'adjonction forcée (sic) d'éléments empruntés aux peuples conquis; enfin, l'époque pouranique, polythéisme et décadence. Tout cela est fort ingénieux sans doute, mais extrêmement aventureux. Quant aux prédécesseurs des Aryas dans l'Inde, tout porte à croire que c'étaient les peuples qui parlaient la langue dravidienne primitive, dont les neuf ou dix dérivés se partagent encore aujourd'hui les trente cinq millions d'hommes qui habitent le Décan; or, aucune de ces langues ne présente de mots indiquant une civilisation un peu avancée; nulle trace, dans le vocabulaire dravidien, d'un culte quelconque (cf. Revue, III, p. 303—304): les noirs habitants des plaines du *kâvêri* et de la *kṛṣṇâ* devaient être des sauvages absolument athées.

À propos du culte de Çiva, aujourd'hui dominant dans le sud de l'Inde, je relève une petite contradiction. Après avoir dit (p. 246) que Çiva est le „dieu de la „destruction et de la cruauté“, M. E. nous apprend (p. 248) qu'il est „représenté tour à tour sous ses deux „aspects principaux, comme dieu destructeur et comme „dieu bienfaisant“. Je prétends en effet, quant à moi, que le caractère essentiel du culte de Çiva, que la raison d'être de cette puissante personification, ce n'est point l'idée de la destruction, mais celle du renouvellement par les forces de la nature. Sans cela, comment ce culte aurait-il pour symbole le *liṅgam,* ce signe vénéré des facultés génératrices? Brahma, le créateur antique, est oublié dans son repos égoiste; *Viṣṇu* s'efforce en vain de conserver des êtres et des choses en décrépitude; mais Çiva vient donner le dernier coup au monde vieilli pour permettre aux générations nouvelles de se déve-

lopper et de se perfectionner l'une après l'autre dans la suite inépuisable des temps.

Mais ce que je voudrais reprocher de toutes mes forces à M. E., c'est la tendance que je crois découvrir dans son livre à ne pas froisser certaine coterie en ce moment fort puissante dans l'Inde française, c'est le parti-pris manifeste d'exalter l'influence bienfaisante du christianisme sur les Indiens, c'est l'allure ultrà-cléricale [1]) de certains passages de son volume? Pourtant M. E. connait bien les artifices à l'aide desquels on a fait accepter aux Indiens un christianisme .... mitigé; il nous donne (p. 380 et ss.) de très curieux détails sur les procédés des jésuites; il nous apprend que les indo-chrétiens ne mangent point de viande de bœuf (p. 392), que les „missionnaires apostoliques" ont conservé les distinctions des castes et que, dans leurs églises, ils séparent les parias des autres Indiens (p. 407), etc. Je ne puis croire que M. E., qui paraît être un esprit éclairé et ouvert, soit aussi persuadé qu'il le prétend que „l'un „des plus puissants et des plus sûrs moyens à employer „pour arriver à la régénération" de l'Inde „est la pro„pagation des idées chrétiennes par la propagation des „vérités morales qui, depuis dix-huit siècles, régissent les „sociétés de l'occident" (p. 365).

Pourquoi tomber aussi dans la tactique vulgaire qui consiste à accuser les peuples non-catholiques d'immoralité? M. E. nous montre le *Ratirahasya* (qui porte dans le *dravida* le nom de *kokkôgam)* comme „un livre clas-

---

[1]) Il s'est trouvé, me dit-on, à Pondichéry des gens dont le cerveau était assez malade pour qu'ils se missent à démontrer l'influence excellente du christianisme sur la durée de la vie moyenne chez les Indiens; elle serait plus longue chez les chrétiens (qui sont bien les *rari nantes* du poète) que chez ceux restés fidèles aux dieux de leurs ancêtres!

„sique, faisant les délices des Tamouls intelligents et „instruits et faisant partie de leurs bibliothèques.“ On sait que ce livre est un traité complet et pratique de l'amour: le SANSKRIT dans les mots brave l'honnêteté; mais est-il donc si commun dans l'Inde? Il est assez difficile de s'en procurer un exemplaire. Comme si les livres obscènes, les dessins indécents, les représentations licencieuses étaient bien rares chez les peuples catholiques de l'Europe!

Au fond d'ailleurs, la différence est-elle si grande entre le christianisme et le brahmanisme? Que M. E. étudie mieux les religions de l'Inde, il y trouvera toutes ces vérités morales, tous ces principes supérieurs, dont le catholicisme se prétend le dépositaire exclusif. Et quant à la pratique, est-ce bien seulement des vichnuvistes ou des çivaïstes de l'Inde que l'on peut dire avec M. E.: „Comme il est plus commode de pratiquer des „cérémonies que de subjuguer ses passions, les céré„monies machinalement accomplies ont pris la place de „la religion réelle, la pratique routinière s'est substituée „à la morale et à la vertu. Le dévot .... n'a donc plus „qu'à faire tel ou tel geste, accomplir tel ou tel rite, se „lever .... en récitant une prière rigoureusement for„mulée; ses devoirs religieux se bornent à balbutier „quelques paroles au sens inintelligible, à se préserver „de certaines souillures, à s'abstenir de certains aliments. „Grâce à ces observances, il peut tout se permettre, — „un orgueil monstrueux, un dédaigneux mépris pour tout „ce qui n'est pas sa caste, le maintien vigilant d'usages „consacrant les plus choquantes inégalités, l'amour du „mensonge, l'absence de sens moral. Grâce à elles, il „lui est permis de se livrer à une vie de paresse et de „mendicité; il n'en sera que plus honoré, puisque la „mendicité, couverte du manteau de la religion, est dé„sormais une vertu.“ (p. 263.)

Sans doute, dans la série des âges de l'humanité, la religion chrétienne est moins ancienne que celles de la péninsule cis-gangétique; sans doute elle peut à certains égards lui être supérieure. Mais n'est-elle pas elle-même une institution vieillie, un organisme usé? La société indienne se meurt d'anémie; ses institutions sont devenues impuissantes; ce n'est pas un changement extérieur qui la fera vivre; il faut lui infuser un sang nouveau. Là, comme partout, la solution est dans la science; le salut est uniquement dans l'instruction largement répandue, dans le progrès moral conscient et volontaire. En attendant, n'enseignez pas aux riverains du Gange ou du Gôdavêri les conceptions factices des théologiens du moyen-âge; laissez-leur leurs antiques légendes, leur vieux culte où tout vit, où tout parle au cœur; ne substituez pas cette glorification perpétuelle de la violation des lois de la nature aux aimables divinités qui personnifient ces lois inévitables. Quel Labre vaudra ce monarque de l'Inde qui donne sa chair pour sauver la vie à une colombe? et ne préférons nous pas cent fois les Arundhatî, les Sîtâ, les Damayantî, aux vierges froides et maussades de la „Vie des saints?"

Bayonne, le 4 Septembre 1872.

JULIEN VINSON.

Introduction à l'étude du latin ou Phonétique latine, par Constant Beaufils, prof. agr. au Lycée Condorcet. Un vol. in-8° de LXVI pages. 1873.

Nous n'avons jamais douté et ne doutons point que les doctrines de la science du langage ne soient appelées à jouer un rôle considérable dans l'enseignement classique; récemment nous recommandions d'une façon spéciale le

petit volume de M. Schweizer-Sidler sur la grammaire latine [1]; il nous faut indiquer dès maintenant la Phonétique de M. Beaufils. Ce travail procède manifestement de fort bons ouvrages, par exemple le récent volume de M. Baudry [2], et l'auteur est à notre sens dans la voie véritablement méthodique; il affirme dès son premier paragraphe l'importance de la langue commune indo-européenne qu'il désigne du nom de „langue aryaque", dénomination proposée par M. Oppert, adoptée par M. Chavée, et que, pour notre compte, nous ne voulons pas repousser [3]. L'exposé des voyelles, de la p. IX, est bien conçu.

Le plaisir que nous avons pris à étudier le travail de M. Beaufils n'a pas été altéré par les quelques défectuosités plus ou moins sérieuses que nous avons cru y découvrir. Dans l'intérêt même du livre et de son auteur nous tenons à en signaler ici un certain nombre. Nos lecteurs feront aisément la part de ce qui est plus important et de ce qui l'est moins, mais nous ne prétendons indiquer que des erreurs de détail, laissant à l'ensemble du volume sa valeur méthodique générale.

I. L'auteur limite par trop la place qu'occupent en Europe les langues anaryennes; d'après ce qu'il semble dire on ne trouverait ces sortes de langues en Russie qu'en Laponie et en Finlande. C'est une assertion aisément rectifiable: consultez Этнографикая карта Европейской

---

[1]) Elementar- und Formenlehre der lateinischen Sprache für Schulen. Halle, 1870. Voyez nos „Instructions pour l'étude élémentaire de la linguist. indo-eur." p. 93.

[2]) Grammaire comparée des langues classiques. Prem. partie. 1868.

[3]) Nous ne devons voir qu'un simple *lapsus* dans une phrase de la p. X (ligne 16) où l'auteur parle d'un *ê* latin „altération d'un *â* sanskrit".

Россіи составл. Петромъ Кеппеномъ, Pétersbourg 1851. Il faut même noter que deux bandes du territoire de la Finlande parlent suédois. D'autre part M. Beaufils exclut la Turquie du nombre des pays occupés par les langues indo-européennes. Voilà qui est absolument à corriger. Le turc n'occupe qu'une faible part du territoire de la Turquie d'Europe. Deux langues slaves en accaparent la plus grande partie: le bulgare, partant, au nord, de la lisière du Danube (à quelques lieues à l'ouest de Vidin [îlot turc] pour s'étendre horizontalement plus loin encore que Routschouk), occupe tout le centre du pays et arrive parfois tout près de la mer Egée, notamment aux approches de Salonique. Le serbe, autre langue slave, détient tout le nord-ouest de la Turquie (Bosnie, Monténégro). Le sud-ouest est occupé par l'albanais, dont la place dans la famille aryenne n'est pas fixée d'une façon tout-à-fait définitive. Toute la côte de la mer Egée et de la mer de Marmara, ainsi qu'une bonne moitié de celle de la mer noire, est détenue par les Grecs. En somme le turc n'est parlé qu'au nord-est (et encore y est-il fréquemment coupé par le bulgare) puis dans des îlots plus ou moins considérables, Vidin, Nisch, Larisse, etc. Consultez la Carte ethnographique de G. Lejean (Mittheilungen de Petermann, Ergänzungsheft nr. 4), puis Kiepert, Völker- und Sprachenkarte von Oesterr., 1867, ainsi que Slovanský zeměvid od P. J. Šafařika, Prague 1842. — II: „Le zend est le vieil idiome de l'Iran (Perse)". Cela est beaucoup trop dire [1]). — A la même

[1]) L'auteur s'en est peut être rapporté de confiance à un écrivain qu'il n'est bon de suivre qu'avec une extrême critique, M. Max Müller, qui, dans ses Leçons, n'a pas craint de dire „Nous voyons le zend devenir le dialecte dans lequel sont écrites les inscriptions de la dynastie des Archéménides", trad. fr. I, p. 224. C'est là une lourde erreur.

page nous regrettons de trouver la confusion, assez peu rare d'ailleurs, de la linguistique et de la philologie; voyez nos Instructions p. 39. — III. Un passage de cette page laisserait entendre que les noms (adjectifs et substantifs) ne proviendraient que des racines verbales: ils peuvent également avoir pour base une racine pronominale: *aequus, unus, primus.* — VII. Les „nasales“ ne constituent pas une classe à mettre en face des „labiales, dentales etc.“, mais les nasales peuvent être labiales (m), dentales (n) et ainsi de suite. Le tableau des consonnes, de la p. XI, demande à être totalement refondu car il se trouve basé sur une confusion regrettable. L'auteur devra consulter pour ce remaniement le Compendium de Schleicher. — Même page. D'après M. Beaufils le h de „haine, honte“ serait une aspirée; cela est exact pour certains groupes du parler français, par exemple l'ardennais, mais cela n'a rien de général: en principe ces h n'existent point vu qu'on ne les entend pas. — VIII: „sémitique, c.-à-d. emprunté aux langues parlées par les descendants de Sem.“ Evidemment un lapsus. La phrase n'en est pas moins malencontreuse. — X: „La voyelle est brève là „où elle est restée pure, tandis qu'elle est „longue quand elle est le débris d'une ancienne diph-„thongue“. Une voyelle latine peut fort bien être longue sans être comme le *u* de *una, uber,* le *i* de *divus, dico,* le „débris“ d'une diphthongue. — XI. A propos du tableau des consonnes nous avons dit, quelques lignes plus haut, qu'il était à remanier. Ajoutons que l'auteur ferait bien de bannir décidément, et malgré l'habitude admise, l'expression de „gutturales“ adaptée aux c, q, g latins: ce ne sont là que des palatales. Il y a déjà du temps que, à la suite d'autres auteurs, nous avons protesté contre cette vicieuse dénomination. Parmi les gutturales M. Beaufils range également la demi-voyelle J

(id est notre Y „yeux, payer“): c'est ce que nous avons peine à comprendre. — XII. Nous n'admettrons pas davantage que F, V soient des aspirées: ce sont de pures sifflantes. La matière du sifflement et de l'aspiration prête à des confusions dangereuses; il nous semble que M. Beaufils n'est pas suffisamment renseigné à cet égard. Nous déplorons qu'il se soit laissé entraîner (et sans motif aucun) à reproduire la prétendue loi de Grimm relative à la substitution des consonnes dans les langues germaniques (p. XIX); cette théorie arbitraire est fondée sur la confusion la plus évidente des aspirées et des sifflantes. Elle dépare le beau livre de M. Baudry où M. B. a été la prendre sans assez de critique. Au surplus nous n'avons pas à revenir sur un sujet qui a déjà trouvé sa place légitime dans ce recueil. — XII: „*quos* se prononce *cos* „. . . . . *ui, ua* ne sont pas considérés comme diphthongues „dans *qui, quam,* quoiqu'on prononce chacun de ces mots „en une seule syllabe.“ Cela est plus ou moins exact. Ainsi que le remarque M. Corssen, Priscien rapporte que V après Q et devant e, i, ae avait le son de υ grec; Corssen, aussprache, vokal., beton. der lat. spr. I 75. En général nous pensons que M. Beaufils n'a point donné assez d'attention à cet ouvrage en ce qui concerne la prononciation latine. Puis il nous semble ne point faire assez de distinction entre les diverses périodes de prononciation; que l'on choisisse l'époque des Gracques (vers 130), ou celle de César (vers 50), ou celle de Claude (vers 50 après l'ère nouvelle) peu importe, mais en tous cas il faudrait s'en tenir à une période bien déterminée et ne point donner comme parallèles des faits notablement distants. C'est ainsi que nous trouvons beaucoup trop absolues certaines formules avancées par M. Beaufils. Il y a notamment une phrase (p. XIII) que nous devons blâmer sous un double rapport: „G n'avait jamais

„le chuintement de J français: il était purement guttural „devant *a, o, u,* et prenait le son qu'il a en français „devant ces voyelles; il devenait palatal devant *e, i,* avec „le son de *gué* et de *gui* dans notre langue.“ Nous ferons observer en premier lieu que dans *gué, gui* français l'articulation initiale est absolument la même que dans „garçon, gomme, goûter“; la distinction le M. Beaufils ne se trouve nullement basée. En second lieu nous ne pouvons comprendre comment le g est palatal dans „gué“ et guttural devant a, o, u. A bien entendre les choses il est palatal dans les deux hypothèses (nous n'avons point de gutturales). Au surplus nous pensons que dans l'enseignement classique le G doit être prononcé comme notre g de „gomme, gain“ devant toutes les voyelles latines (garrio, gelidus, gilvus, gula) bien que de bonne heure il ait eu une tendance à devenir demi-voyelle devant e, i: consultez Corssen op. cit. 76 à 96. — Même page. Nous ne pouvons souscrire à cette opinion que S n'avait jamais le son doux de z, au moins la trouvons-nous beaucoup trop absolue. — XIV: „T n'avait jamais „le son sifflant de s.“ Cela n'est point exact: l'assibilation de t devant i est ancienne, au moins d'une façon isolée; le mot „jamais“ est trop exclusif. — Même page: „V était . . . demi-consonne devant les voyelles.“ Cela peut être admis entre deux voyelles mais devient fort contestable lorsqu'il s'agit d'un v initial. — XVI. D'après l'auteur le *â* de l'ablat. sing. *rosa* serait long par compensation du *d* terminal tombé: *rosâ* = *rosăd.* M. Beaufils néglige les formes antiques telles que *sententiad, praidad* dont le *a* est long. Le *a* de l'ablat. *rosa* n'est point long par la chute de l'élément casuel. — XVII: „*iste* = *ispe* pour *ipse.*“ D'où que provienne *ipse* (voyez Joh. Schmidt Ztschr. XIX, 205) l'on ne peut prétendre que *iste* en soit une forme secondaire. — XVIII: „La

douce *d* se change en la forte *t* dans „*est, estis* de *edere*, manger.“ Cette phrase est peu intelligible: M. B. veut sans doute dire que *est, estis* sont pour **ett, *ettis*, lesquels sont à leur tour pour *ed(i)t, ed(i)tis*. Mais le degré intermédiaire n'est point utile: *est, estis* sont directement pour **edt, *edtis*. L'auteur dira peut-être que ce degré intermédiaire n'était point dans sa pensée, mais alors comment expliquer sa phrase? Il eut été plus simple de dire que devant un *t* les *(t)*, *d* se changent en *s* (est, claustrum, etc.). — XXV. M. Beaufils incline à admettre que les génitifs en *as* (familiâs, terrâs, etc.) sont contractés de *ais* correspondant au sanskrit *ayas* (sic). Ceci nous semble rectifiable. M. B. a probablement en vue les génit. sing. fémin. du sk. tels que *açvâyâs* (avec *â* et non *a*); Schleicher suppose ici que la forme typique *a k v â - s* a été maintenue telle quelle dans le latin *equâ-s, cf. *familiâs*, tandis qu'en sanskrit s'est introduit un *y* furtif (Cpd. § 252). Cela est beaucoup plus simple que de voir dans familias un ancien *familiais, ce qui d'ailleurs est dépourvu de vraisemblance. (Voyez Schleicher loco cit., Pezzi Rivista di filol. I, 107). Quant à *Romae, Romai* nous ne pouvons en aucune façon admettre le *ai* pour *as* (p. XXV au bas): le i est ici la pure et simple désinence du locatif; mais peut-être n'avons-nous pas bien saisi la pensée de l'auteur. — XXVII. En parlant de la formation du nominat. sing. féminin des thèmes en *a* M. B. suppose qu'à l'*a* bref du thème l'on a ajouté un *â* long: ainsi le thème féminin organique a k v â - serait pour akva- (thème masculin) + â; de là, en latin, *rosă* serait pour *rosâ* pour *rosă* + *â*. Ici encore nous nous écarterons de M. Beaufils: la désignation féminine des thèmes en *a* s'opère simplement par l'allongement de cette voyelle finale, akva- masc., akvâ- fém.; rien n'autorise à admettre l'accession d'un

nouvel élément â. De plus M. B. estime à tort, nous semble-t-il, que si la voyelle finale est devenue brève dans le nominatif, *rosă,* c'est que l'on a voulu éviter une confusion avec l'ablat., *rosâ;* nous connaissions déjà cette explication qui, à nos yeux, n'a rien que d'arbitraire. Ce souci de différencier des équivalents phoniques serait bien exceptionnel; combien de concordances semblables! Par ex. lupô (= lupôi), lupô (= lupôd). L'abréviation de a terminal dans le nomin. *rosa* a été inconsciente (de même que bien d'autres abréviations en latin, cf. Schleicher Cpd. § 55). Ajoutons même que certains â de l'ablatif ont également subi l'abréviation; cf. Corssen op. cit. II, 454. — Même page. L'auteur, qui, précisément en ce même passage, fait un très juste appel à la méthode comparative, se demande si le *i* de *avi-s* fait partie du radical ou n'est qu'une voyelle de liaison. Le sanskrit, le lithuanien, les langues slaves, le gotique, le grec tranchent la question d'une manière décisive: *i* n'est ici ni radical, ni ligatif, mais bien dérivatif (comme dans le zend *gairi-*, montagne, le gr. πόλι-, etc.). — XXXI. Ce que dit M. B. du nominatif pluriel masculin de la déclinaison générique (lupi, les loups) manque de clarté; il serait bon de revoir ce que disent à ce sujet Schleicher op. cit. § 247, Corssen op. cit. I, 755. — XXIII. Il est peu admissible de voir dans le *jus* des pronoms *hujus, cujus* la désinence organique *sya.* M. Fr. Meunier a traité ce point d'une façon approfondie; dans ce même recueil (I, 489) nous avons rapporté sa théorie qui constitue, à notre sens, la meilleure explication que l'on ait encore donnée de cette désinence; nous ne pensons pas que M. Corssen l'ait ébranlée, op. cit. II, 672 ss.; voyez également Windisch, Studien (de Curtius) II, 240. — XXXIII: „L'*ô* des génitifs *dominôrum, equôrum,* etc., „semble s'être allongé par compensation pour la sup-

„pression d'un *i*.“ La vérité est que l'on ne sait à quoi attribuer cet allongement; quant à lui assigner pour cause la chute d'un *i* subséquent c'est ce qu'il est impossible d'admettre sans preuves à l'appui; nous ne savons où l'auteur a pu prendre cette hypothèse d'un *i*. — XXXIV: „Le datif aryaque, *aya*, n'est qu'une forme dérivée du „locatif *ai*.“ Non pas. La forme dative organique est a i (m a n a s-a i, a k v â i = a k v a-a i, etc.), le locatif est i (m a n a s-i, a k v a-i); M. Beaufils doit réformer ce paragraphe basé sur une fausse donnée. Il lui faut également reprendre son interprétation de rosae par rosa-ai-a. — XXXVII: „L'ablatif à la fois en *î* et en *ĕ* (turrî, „turre) indique un thème qui flotte entre une finale „voyelle et une finale consonne: ainsi *avî* et *avĕ* (Ovide) „suppose le double thème *avi-*, *av-*.“ Cette généralisation n'a rien d'exact. Voyez Corssen op. cit. I, 737. — XXXVIII. En sanskrit la première personne pronom. est aham (et non agam; cette dernière forme est organique). — XXXIX. Les désinences sanskrites citées lignes 3, 4 demandent à être revues. — Même page. Il n'est point supposable que dans idem, quidam, dum, demum, denique, l'on retrouve le démonstratif t a ayant changé son t en d. — XL. Le *ne* conjonctif n'a rien à faire avec ma prohibitif. — XLI. *Ille* pour *illus* vient de *ollus* et non de inlus, inulus. Au surplus ollus est le diminutif d'un thème ono-, organ. a n a-; voyez Schweizer-Sidler op. cit. p. 59. — Même page. Nous ne pouvons croire que *hic* (sur lequel nous nous sommes expliqués dans un précédent fascicule) soit „pour son origine identique avec *quis* et „*qui*.“ — XLIX: „Le pronom a t a devenu a p a“. Nullement: ce sont là deux formes parallèles ainsi qu'en témoigne l'ensemble du système de la dérivation. — XLV. M. Beaufils a grandement raison de douter de son (?) étymologie de ex venant de a p a par l'entremise de

a k a. — Il nous faut également constater un certain nombre de négligences dans la citation de mots sanskrits: nabas, ragami, vahami, vahamas, baramas, sarpamas, tistasi, syami, syamas, et quelques autres. De plus le lapsus que nous avons indiqué à propos de la p. X (voyez ci-dessus en note) se renouvelle par deux ou trois autres fois (XXXII, XXXIII, LXI).

Ces critiques de détail — dont nous aurions pu augmenter le nombre, — ne nous empêchent pas toutefois de tenir l'ouvrage de M. Beaufils pour un livre réellement estimable. Nous pouvons faire bon marché d'erreurs partielles plus ou moins sérieuses, mais avant tout nous devons savoir gré à l'auteur d'être parti de cette notion féconde (et la seule féconde) de l'unité linguistique indo-européenne. Cette notion est la base même de certains ouvrages dont s'est servi évidemment M. Beaufils, notamment la claire et intelligible Phonétique de M. Baudry et le volume de M. de Caix sur la langue latine; c'est grâce à cette notion qu'il a pu rédiger certaines pages réellement heureuses telles que celles sur la dérivation (XXI, XXII). Cette voie est la véritable et l'auteur ne gagnera qu'à s'y engager de plus en plus franchement. Pour cela il importe à un haut degré que M. Beaufils évite de donner parfois à la Grammaire comparée de Bopp une valeur plus qu'historique; nous avons beau relever, tous tant que nous sommes, de cet illustre fondateur de notre discipline, il n'en faut pas moins reconnaître que son œuvre a pour principal mérite celui d'avoir ouvert la voie, mais qu'elle doit être soumise à des rectifications capitales et nombreuses. L'étude de la Grammaire de Bopp n'est point faite, à l'heure actuelle, pour l'usage des premiers enseignements. La chimie a progressé depuis Lavoisier, la crâniométrie depuis Daubenton. A notre sens le premier soin de M. B. doit

être de se familiariser intimement avec le Compendium de Schleicher ce manuel indispensable; l'ouvrage de M. Corssen, s'il a le défaut de prétendre sans cesse à des explications définitives, lui fournira d'ailleurs une foule de renseignements. Enfin la grammaire classique de M. Schweizer-Sidler réclamera l'examen attentif qu'elle mérite à un si haut degré.

Les conseils que nous nous permettons de soumettre à M. B. ne sont pas fondés sur une satisfaction aussi sotte que grossière que nous eussions pu avoir à relever telle ou telle de ses assertions plus ou moins heureuse. Ils sont basés, tout au contraire, sur le sentiment de notre profonde conviction que les tentatives doivent être d'autant plus encouragées qu'elles ont un but plus honorable et que c'est par une critique sincère, mais sans amertume ni dédain, que l'on peut resserrer les liens de la solidarité scientifique. Il y a là, à nos yeux, une nécessité radicale et chaque jour nous nous félicitons de diverses circonstances heureuses qui permettent à notre rédaction habituelle de ne point amener d'obstacles aux progrès de cette solidarité.

A. H.

Језик и стил . . . . . од Стојана Новаковића. (Stojan Novaković. *Langue et style.* Belgrade, 1872.)

L'auteur, qui, dans son cours précédent, s'était attaché à combattre l'erreur trop répandue par laquelle ou confond la science du langage avec la philologie (наука о језику са филологијом), puis démontrer comment la seconde est la compagne de la première et sert, sous tous les rapports, de préparation à l'histoire de la civilisation, — recherche aujourd'hui dans la leçon imprimée

que nous avons sous les yeux et que nous avons lue avec un vif plaisir à déterminer les limites qui existent entre la science du langage (linguistique) et le style. On les confond bien souvent, dit-il, et, selon lui, il y a encore bien plus d'affinité entre la linguistique et la stylistique qu'entre la linguistique et la philologie (p. 4). L'opuscule de M. Novaković se recommande non-seulement par les relations ingénieuses qu'il établit sous ce rapport, mais aussi par la bonne exposition historique des phases par lesquelles a passé le style depuis le siècle dernier.

La simple annonce de cet écrit nous fournit encore une nouvelle et heureuse occasion d'attirer l'attention de nos collaborateurs et lecteurs sur l'importance considérable, à tous points de vue, des langues et littératures slaves, notamment du croato-serbe, du tchèque et du russe.

A. H.

Grammaire de la langue mandchou, par L. Adam. — Paris, Maisonneuve, 1873, in-8⁰, 137 p.

„L'entreprise d'une grammaire touranienne comparée „m'a paru constituer une grave témérité et j'ai résolu „d'ajourner toute tentative de cette nature pour étudier „patiemment chacun des principaux idiomes de la famille. „J'ai compris qu'il faut commencer par la base la con„struction de l'édifice.“ Voilà qui est vraiment scientifique et qui doit être loué. Mais il semble résulter de ces lignes et d'autres passages de ce joli livre, ainsi d'ailleurs que de l'*Etude sur la déclinaison oural-altaïque* publiée par M. A. dans cette Revue (t. IV, p. 127 et 229), que l'auteur croit à l'unité primitive des langues dites touraniennes, c'est-à-dire du mandchou, du tongouse, du turc,

du sarmi, du magyar, du vogoul, etc. Il n'y aurait point de raison pour s'arrêter et pour ne pas comprendre, dans la famille, le basque, les langues du Canada et les langues dravidiennes par exemple.

La „famille touranienne“, entendue ainsi, m'a toujours paru un a priori sont à fait inadmissible et très-peu scientifique. C'est une hypothèse qui a son origine très-probablement dans des préoccupations religieuses, peut-être inconscientes; en tout cas, elle est chaleureusement embrassée et propagée par un professeur d'Oxford bien connu excellent sanskritiste, mais démesurément métaphysicien.

Sur quoi se fonde en effet cette supposition d'une unique langue agglutinante primitive? Sur une ressemblance générale de procédés, sur l'habitude, commune à un certain nombre d'idiomes, d'indiquer les rapports par des mots anciennement significatifs et actuellement plus ou moins usés, plus ou moins fondus avec les racines significatives inaltérées. Mais les langues indo-européennes devraient aussi faire partie de la famille „touranienne“ car *ṛṣibhiḥ* par exemple est tout à fait analogue de forme au basque *aitareki* „au père“, au tamoul *marattil* „dans l'arbre“ et au mandchou *wang-ni* „du roi“.

Il me semble, pour le moment, seulement possible de chercher, dans cette immense variété de langages qui composent la seconde catégorie morphologique des linguistes, à reconstituer les langues primitives de chaque groupe naturel; ainsi, on ne saurait guère rien que le finnois, le magyar, le vogoul proviennent d'une même source; ainsi, il est encore moins incontestable que le sud de l'Inde renferme au moins neuf idiomes anariens dérivés d'une seule et même forme linguistique. Il sera peut-être possible, plus tard, de comparer entre elles la langue finnoise primitive et la langue davidienne primi-

tive. Mais, vouloir d'ores et déjà, de simples monographies du turc, du hongrois, du basque, du tamoul, du mandchou, de l'algonquin, déduire une langue commune originelle, me semble une tâche aussi pénible que chimérique.

C'est le seul reproche, si c'en est un, que je ferais à M. A. dont le très-intéressant volume, délicieusement imprimé d'ailleurs, me paraît être le fruit d'un travail patient et minutieux; le livre est en outre méthodiquement et clairement rédigé.

On ne peut qu'en courager M. A. à persévérer dans cette bonne voie et à nous donner le plus tôt possible les monographies d'autres langues agglutinantes [1]). Cette branche de la linguistique n'est pas assez cultivée en France et c'est grand dommage, car une pareille étude peut jeter un jour précieux sur beaucoup de phénomènes mal expliqués des langues indo-européennes.

Bayonne, le 30 janvier 1873.

JULIEN VINSON.

Enseignement scientifique de la lecture, par H. Chavée. — Paris, au bureau de la Société de vulgarisation pour l'enseignement du peuple.

Tous ceux qui font la guerre à l'ignorance le savent, c'est surtout quand il s'agit d'enseignement élémentaire que la lutte contre les procédés de la routine exige le plus d'énergie et de persévérance. Là, en effet, beaucoup plus que partout ailleurs, il ne suffit pas d'avoir pour soi la vérité avec les moyens de la démontrer vite

---

[1]) M. Adam termine précisément une grammaire du tongouse comparé au bouriate et au mandchou. Nous avons eu la bonne fortune d'assurer à la Revue la publication de ce nouveau travail.

A. H.

et sûrement, il faut encore rencontrer des éducateurs assez intelligents et assez dévoués pour oser remplacer le faux par le vrai et la vieille coutume par une méthode à la fois positive et rationnelle.

En dépit de ces difficultés inévitables et de ces chances incertaines de succès, voici un savant de profession, M. Chavée, qui ne dédaigne pas d'écrire pour les maîtres d'école un „*Enseignement scientifique de la lecture*“ où, pour la première fois, les faits naturels du mécanisme de la parole et les faits historiques des transformations des mots français servent de base à l'instruction tout initiale de l'adulte ou de l'enfant. Ainsi, dit M. Chavée, la mécanique de notre langue nationale se réduisant à quarante mouvements toujours les mêmes (vingt voyelles et vingt consonnes), pourquoi l'enfant ne commencerait-il pas par les observer sur lui même à l'aide d'un miroir?

Pourquoi n'arriverait-il pas, sous la direction d'un maître bien décidé, à partir toujours de l'observation des faits? Faites des observateurs et des expérimentateurs, s'écrie M. Chavée, et que, dès vos premières causeries, chaque enfant se fasse un jeu de reconnaître dans tous les mots les divers mouvements du mécanisme du langage.

Après l'étude de chaque série de mouvement, rien de plus facile et de plus amusant que d'inventer en quelque sorte de nouveau les petites images ou lettres qui doivent représenter aux yeux ces mêmes gestes de la bouche, sonores ou bruyants. Alors, rien de plus facile à comprendre que ce principe d'écriture directe: à chaque mouvement de la parole (voyelle ou consonne), un signe propre, que chaque élève dessine et dessine encore au tableau noir. Et comme la logique de l'enfant est impitoyable, vous voilà forcé, vous instituteur, de n'écrire et de ne dicter que les mots de notre langue

qui s'écrivent comme on les prononce et qui se prononcent comme on les écrit.

Ainsi, quand il aura été convenu que le signe complexe *in* représente la voyelle nasale aiguë, étant donnée la lettre du bourdonnement labial *(v)*, vous pourrez bien dicter, *vin,* le jus de la vigne, mais, dans cette première école, toute de physiologie et d'art graphique, vous ne pourrez faire écrire *vingt*, *vain*, *il vainc*, *il vint*, *qu'il vînt*, etc. Dans des conditions semblables, *fin* pourra être écrit, mais non *feint*, ni *tu feins,* ni *la faim.*

Fidèle au double principe pédagogique de la division du travail et de la graduation des difficultés, M. Chavée convertit en phonographes ses jeunes mécaniciens de la parole, et c'est ainsi qu'il en fait des lecteurs du premier degré.

Puis, dans une seconde école, il initie ses élèves à l'histoire des mots français. Par la comparaison des différents âges de notre langue, les raisons de la supériorité du français écrit (orthographie) sur le français parlé apparaissent chaque jour de plus en plus évidentes à notre jeune phonographe de la première école. L'étymologie et le classement des vocables en familles naturelles sont désormais les flambeaux qui l'éclairent chaque fois que la grammaire historique le force d'abandonner les procédés directs de la pure phonographie naturelle.

Il connaît le rôle orthographique des signes muets et les origines des signes équivalents (*ph* pour *f, th* pour *t,* etc., etc.). Il apprend en même temps à lire et à orthographier, car l'écriture et la lecture ne constituent qu'un seul art à double face.

On le voit, la linguistique et la pédagogie ne cessent de se prêter un mutuel appui dans ce livre qui nous manquait et que la société de vulgarisation pour

l'enseignement du peuple a eu mille fois raison de prendre sous son puissant patronage.

(La République française. — 1er Oct. 1872.)

Rivista di filologia. I, fasc. 3 et ss.

Dans les cahiers suivants de ce recueil dont nous annoncions ci-dessus les deux premiers fascicules, nous remarquons particulièrement un article de M. Pezzi: „I pretesi genitivi singolari dei temi latini in -o-"; outre sa valeur critique propre, cet article est, de plus, intéressant par ses références aux sources à consulter. M. Vegezzi-Ruscalla traite d'une question de grammaire provençale. M. Vig. Inama a fourni un mémoire de valeur intitulé „Osservazioni sulla teoria della coniugazione greca". L'auteur s'élève avec juste raison (p. 155 ss.) contre l'opinion qui dans le ο de λέγομεν, le ε de λέγεῖε voit une caractéristique de mode, et contre celle qui tient ces voyelles comme uniquement ligatives. A ses yeux elles sont dérivatives. Nous eussions préféré voir M. Inama dire qu'elles sont ou bien dérivatives (comme dans φέρ-ο-μεν) ou bien faisant partie d'un élément dérivatif (comme dans λέγομεν dont l'élément γο est un dérivatif, analogue à νο de πίνομεν, à νυ de ὄρνυμι, etc.). C'est avec un plein assentiment que nous reproduisons d'autre part ces quelques lignes: „Nelle classi di verbi nelle quali il Curtius ed „altri grammatici pongono come suffissi del presente i „suoni *j*-, τ-, ν-, δκ-, noi dobbiamo unire con questi soni „l'o (ε), che segue, e considerarlo come parte integrale „dei suffissi, che perciò saranno in forma greca *j*ο-, το-, „νο-, σκο-" p. 157. On ne peut évidemment envisager autrement le suffixe dérivatif de πί-νο-μεν et autres. De même il est parfaitement juste de donner comme carac-

téristique de l'aoriste composé non point σ- mais bien σα- : ἔ-λυ-σα-ς. Quant à donner σο- comme caractéristique du futur, cela n'est pas absolument bon pour tous les cas. Ce σο est, on le sait pour un s y a antique, or parfois le *y* tombe complétement (στή-σω) et s y a est bien représenté par σο, mais parfois le *y* a laissé une trace : par exemple il est devenu ι dans les futurs doriens tels que πραξίομες pour *πραγ-σιο-μες, — σιο est devenu σου par l'entremise de σεο dans d'autres futurs doriens tels que φευξοῦμαι pour *φευγσεομαι, — dans la forme ἔσσομαι, je serai, s y a est remplacé par σσο grâce à une assimilation; à notre sens il serait donc préférable de donner σιο comme caractéristique du futur. — M. J. ne se contente pas de la division des aoristes en aor. composé (aor. 1. class.) et aor. simple (aor. 2. class.) : il reconnait un aor. 3. (ἔ-στη-ν, ἔ-στη-μεν), son argumentation est ingénieuse, il faut évidemment la consulter, mais on peut ne pas être convaincu de la nécessité de cette classification. — Le septième fascicule contient, entre autres articles, une notice de M. G. Oliva sur la syntaxe grecque.

L'examen de ces nouveaux cahiers corrobore la bonne opinion que nous avions retirée des deux précédents; nous tiendrons nos lecteurs au courant des autres mémoires importants que publiera ce recueil.

Whitney. *Müller's translation of the Rig-Vida-Sanhita.* From the North American Review for July, 1871). 16 p. in-8°.

Ce recensement du premier volume de l'ouvrage de M. Max Müller (The sacred Hymns of the Brahmans translated and explained . . . Vol. I. Hymns to the Maruts or the Storm-gods) est plus et mieux qu'une critique

ordinaire. M. Whitney y traite avant tout le point de vue méthodique et nous pensons que son petit écrit mérite une place sérieuse dans la bibliothèque des indianistes.

Bibliographia critica de historia e litteratura, publicada por *F. Ad. Coelho.* Porto, fasc. I—IV, 1872/73.

Une publication dirigée avec méthode et dont nous pouvons attendre de nombreux et utiles enseignements. Nous la saluons et pour sa valeur propre et en tout qu'elle offre un témoignage nouveau de l'activité scientifique des populations de langue latine. Les principaux collaborateurs de M. Coelho sont MM. Braga et J. de Vasconcellos. M. Coelho a évidemment choisi pour sa revue un titre trop restreint: les questions linguistiques y tiennent par bonheur plus de place que le titre dont il s'agit ne peut le laisser soupçonner. Un avis inséré dans le quatrième cahier promet un bulletin régulier bibliographique ; ce bulletin nous semblera d'autant plus utile qu'il contiendra plus de renseignements sur les publications tant espagnoles que portugaises. — Chacun des fascicules est de 2 feuilles d'impression. — M. Coelho annonce la publication prochaine d'un premier volume de questions relatives à la langue portugaise.

Zur erklärung des Avesta von Fr. Spiegel. — (Extrait de la revue de la société allem. orientale, ZDMG., t. XXVI, p. 697 ss.)

Cet opuscule a trait à la méthode d'interprétation de l'Avesta. M. Sp. s'est occupé plusieurs fois déjà de

cet important sujet et s'il y revient aujourd'hui c'est ramené par les récents écrits de M. Roth. M. Sp. reconnait volontiers qu'il n'existe point dans le mazdéisme une tradition absolument précise, mais il dénie à la philologie le droit de faire table rase de ce qui existe de tradition, — de plus il s'élève derechef, et, selon nous, avec juste raison, contre la prétention de vouloir expliquer le zend par le sanskrit védique. C'est s'en tenir à la méthode d'Eugène Burnouf; [1] à notre gré également cette méthode est la vraie méthode scientifique pour l'interprétation de l'Avesta et les résultats acquis par M. Spiegel sur ce domaine ne nous paraissent pouvoir être critiqués sérieusement que par l'emploi de cette même méthode. L'un des principaux mérites des écrits tant de M. Roth que de M. Haug est d'avoir provoqué les heureux et féconds éclaircissements de M. Spiegel.

Bibliographie de la littérature bulgare moderne (1806—1870), par *Jos. Konst. Jireček.* — Книголисъ на новобългарската книжнина (1806—1860). Събралъ Јос. Конст. Јиречекъ. Издава Българското книжовно дружество въ Браила. Віена, Типографія Л. Сомеръ & Cie, 1872, gr. in-8⁰ de 48 pp.

Il n'y a pas longtemps que les Bulgares ont commencé à écrire et à cultiver leur idiome vulgaire. Le plus ancien livre où cet idiome ait été employé ne date que de 1806, et encore n'était-ce qu'un essai fort imparfait, un *Kyriakodromion*, imprimé à Rîmnicu, en Valachie,

---

[1]) Au tome VII. des Beitr. M. Spiegel a démontré récemment par une grande quantité d'exemples les égards d'Eugène Burnouf pour la tradition avestique.

par les soins de l'évêque de Vrača, Sophronius. Le progrès d'abord très-lent est devenu remarquable dans ces dernières années. Les Bulgares possèdent maintenant une littérature nationale dans laquelles presque toutes les branches des connaissances humaines sont représentées. Sans doute, il ne faut pas prétendre pousser à fond avec ces seuls matériaux l'étude d'un point particulier de la science, mais, tel qu'il est, cet ensemble littéraire peut permettre au peuple de s'éclairer et de s'instruire.

Malgré l'intérêt véritable qu'elles ont acquis, les productions des écrivains bulgares sont demeurées jusqu'ici à peu près inconnues en dehors du pays auquel elles sont destinées et, là même, la rareté des librairies et des journaux rend souvent difficile la connaissance des livres existants. Notre ami, M. Const. Joseph Jireček, a donc rendu un signalé service aux amis des études slaves en dressant le catalogue bibliographique qu'il vient de livrer au public. Ce répertoire comprend 532 N^os^, plus un supplément de 18 N^os^, et la patience de l'auteur nous permet de croire que peu d'ouvrages lui auront échappé. Parmi ceux que nous possédons, nous n'en voyons que deux qui ne figurent point dans la *Bibliographie*, et dont voici les titres:

Методически Разговори бѫлгарски и ромѫнски. Нарѣдилъ И. И. Мѫнзовъ. Издадени сѫсъ иждивенiемо на Дима Петровичя. — Dialogĭ metodice bulgare și române de I. I. Mânzof, edite cu cheltuéla luĭ Dimu Petrovicĭ. Браила, Въ ромѫно-българската Книгопечатница, на Хр. Д. Ваклидова, 1864, in-8⁰ de 160 pp.

Постановленiя за българскы-тѣ колонiи и высочайши хрисовулы за тѣхното основанiе и подтвержденiе. (Прѣведены.) Болградъ, въ училищнѫ-тѫ книгопечят-ницѫ, 1864, in-8⁰ de XXIV, 68, XII pp.

La *Bibliographie* comprend d'abord un répertoire alphabétique, où les livres sont classés par noms d'auteur, puis une table méthodique qui facilite les recherches. Nous regrettons seulement que M. Jireček n'ait pas toujours transcrit les titres en entier, et surtout qu'il ne les ait pas accompagnés de l'indication des libraires et des prix. Ces renseignements sont d'une sérieuse utilité à tous ceux qui veulent se procurer les ouvrages dont ils ont le titre sous les yeux. L'absence des prix est une lacune qui existe également dans la *Bibliographie croate*, de M. Kukuljević et dans la *Bibliographie serbe* de M. Novaković, mais qui ne se présente pas, par exemple dans la précieuse *Bibliographie russe* de Mežov. Il n'y a pas encore de grand marché pour les livres slaves; il serait temps d'en créer un, et, pour cela il est indispensable de faire connaître aux libraires les prix des livres, en même temps que de leur fournir des données sur leur condition matérielle.

Ajoutons, en finissant, que le travail de M. Jireček sera tenu au courant par les notices bibliographiques que publie la *Société littéraire* de Braïla dans chaque numéro de son *Bulletin*.

Emile Picot.

Müller's Translation of the Rig-Veda-Sanhita. Revue de l'Amérique du Nord. Juillet 1871.

Ces quelques pages bien que non signées sont l'œuvre d'un linguiste et d'un orientaliste éminent, M. Whitney qui, pas plus que nous, ne partage l'espèce de fétichisme professé par certains savants pour M. Max Müller. M. W. prend à parti l'unique volume de traduction du Rig-Véda publié par le professeur d'Oxford, et

ses critiques ne tombent jamais à faux. En effet, après les travaux d'Aufrecht, de Benfey, de Langlois, de Muir, de Roth, de Wilson, etc., vouloir faire une traduction commentée à l'instar du travail de Burnouf sur l'Avesta, est une tentative tout à fait hors de saison; cela accepté, encore eût-il fallu que les commentaires fussent traités avec intelligence, que de trop longues monographies sur un seul mot ne tinssent pas la place d'utiles discussions sur le sens réel des vers. Et pourquoi ce choix de quelques hymnes aux *Maruts,* à des divinités excessivement secondaires, au lieu de publier, d'étudier, d'expliquer à fond certains hymnes d'une haute portée mythologique? Le Rig-Véda fourmille de chants encore obscurs qui contiennent l'explication mystérieuse de mythes très-importants pour l'histoire religieuse.

M. W. reproche encore à M. Max Müller de ne pas trouver dans ses traductions „la facilité remarquable et la beauté de style qui distinguent en général ses compositions"; mais c'est là un point sur lequel il est inutile d'insister dans une publication rédigée en une autre langue que l'anglais.

M. W. termine en disant que les seuls titres de M. Max Müller au souvenir des étudiants du Rig-Véda seront d'avoir été le premier et l'unique éditeur du grand commentaire de Sâyaṇa, dont il démontrait péremptoirement l'inutilité quelque lignes plus haut.

Il est bon que des voix autorisées, comme celle de M. W., se fassent entendre pour rappeler au sentiment de leur juste valeur certains personnages dont le savoir-faire, uni, disons-le, à une science réelle, tendrait aisément à les faire passer pour des hommes de génie et des bienfaiteurs de l'humanité, bien que les conférences de Strasbourg et les concessions au piétisme

fassent connaître la noblesse de leur caractère ainsi que la largeur de leurs idées.

J. G. R.

Darstellung der romagnolischen Mundart, von Dr. Adolf Mussafia. (*Aus den Sitzungsber. der phil.-hist. Classe der kais. Akad. der Wiss.*) *Wien, Gerold,* 1871, in-8⁰.

Il y a longtemps déjà que nous aurions dû entretenir nos lecteurs du travail consacré par M. Mussafia à l'étude du dialecte romagnol. Cette étude n'avait pas encore été entreprise par un linguiste de profession, et ceux qui connaissent les publications du professeur viennois seront persuadés qu'il y a consacré la science et la patience de recherches qui lui sont habituelles. M. M. a pris pour guide le *Vocabolario romagnolo italiano* de Morri, et le *Vocabolario imolense* de Tozzoli; il n'est pas sorti des limites de la Romagne proprement dite et n'a pas fait entrer dans ses recherches le dialecte bolonais. Cette exclusion nous paraît fâcheuse, parce que le bolonais a des ressemblances assez marquées avec le romagnol pour donner lieu à des rapprochements intéressants. De plus, si l'on veut consacrer des notices séparées au patois parlé dans chaque village, dans chaque ville, ou même dans chaque petite province de l'Italie, on ne suffira jamais à la tâche, et l'on courra le risque de se perdre dans les détails. Nous croyons qu'il vaudrait mieux grouper les dialectes italiens par régions, et soumettre à des études comparatives le langage populaire des points principaux de cette région. Si l'on voulait procéder de la sorte, la Romagne réunie au Bolonais offrirait au linguiste un champ d'autant plus fécond que les documents

sont plus abondants. Outre les Dictionnaires que nous avons déjà cités, il conviendrait de dépouiller le *Vocabolarista bolognese* de Giac. Ant. Bumardi *(Bologna,* 1660), le *Vocabolario bolognese* de Cl. Ferrari *(Bologna,* 1820 et 1835), celui d'Aureli *(Bologna,* 1851), etc. Un petit livre que les bibliographes seuls ont aperçu, mériterait encore d'être étudié, je veux parler du *Solemnissimo vochabuolista (Bologna, Domin. de' Lapi, mense apr.* 1479, in-4⁰ goth. de 56 ff. à 2 col.), qui renferme un vocabulaire bolonais allemand, et qui fut réimprimé à Bologne, *in la sapiencia*, cette même année, et à Vienne, en 1482. Ces trois éditions, faites à des intervalles si rapprochés, montrent tout le succès du livre et l'on serait curieux d'en connaître le contenu.

En dehors des ouvrages didactiques, la littérature bolonaise a été cultivée par une foule d'auteurs, tels que Gio. C. Croce, Andr. Calmo, Lotto Lotti, Gem. Megnani (Zmgan Mgan), Fr. Draghetti, G. M. Buini, Gio. Franc. Negri, Gius. Pozzi, Clem. Bondi, Bon. Cadnaz, etc. Ces auteurs, dont quelques uns sont restés très-populaires, présentent un sérieux intérêt tant au point de vue littéraire qu'au point de vue linguistique.

M. M. n'a pas voulu entreprendre cette étude, bien que nul mieux que lui ne fût en état de l'aborder. Il a évité de faire des rapprochements entre les divers dialectes, qui, dit-il, eussent augmenté outre mesure l'étendue de son mémoire et n'a même pas fait exception pour le bolonais dont les formes expliquent parfois les formes correspondantes du romagnol. Presque partout, par exemple, où l'*e* latin s'est transformé en un simple *i* en romagnol, le bolonais a conservé, la diphthongue intermédiaire *ei* (non point *ie)*: rom. *butiga* = bol. *butteiga.* etc. Espérons que M. M. lui-même comblera cette lacune et nous donnera à quelque jour un travail sur le

bolonais destiné à faire pendant à l'excellente publication que nous annonçons aujourd'hui.

E. P.

De infinitivi linguarum sanscritæ, bactricæ, persicæ, græcæ, oscæ, umbricæ, latinæ, goticæ forma et usu. Scripsit: **Eug. Wilhelmus.** Isenaci. MDCCCLXXII. In-8⁰. VIII—96.

La première édition de cet écrit ne comptait qu'une douzaine de pages et se trouvait peu accessible; il fallait aller la chercher dans le programme du gymnase d'Eisenach de 1869: de infinitiv. vi et natura. Ce nouveau travail trouve sa place à côté de l'écrit de M. Berth. Delbrück „De usu dativi in carminibus Rigvedæ", 1867, du mémoire du même auteur „Ueber den indogermanischen, speciell den vedischen datif" dans la Ztschr. f. vergl. sprachf., 1869, de celui de M. Autenrieth „Terminus in quem" 1868, de l'ouvrage de M. Alfr. Ludwig „Der infinitiv im Veda . . ." 1871, de la remarquable critique de cet ouvrage par M. B. Delbrück dans la revue déjà citée, 1871. — M. Wilhelm s'adresse à un sujet bien vaste et qui réclamera longtemps encore de patientes recherches. Hâtons-nous de dire que son écrit nous paraît clair, méthodique et capable de faire avancer la question.

La première partie (5 à 24) traite de la forme de l'infinitif. M. W. reproduit sans dissertations inutiles les opinions principales émises à ce sujet par les auteurs compétents; à propos des infinitifs latins en *ier* (amarier) il ne partage aucune des opinions reçues: „Ac mihi quidem in forma *ama-s-ie-se* ex qua formæ *amarier* originem ducendam existimo, quatuor partes distinguendæ

esse videntur, primum verbi thema, quod est *ama*, deinde litera *s*, quod reliquum est suffixi *-as*, quo infinitivos verbi activi formatos esse supra vidimus, tum pronomen reflexivum *se*. Iam quæritur quid sit illud *ie*. Mihi in mentem venit hoc *ie* quod Corssenus ex suff. fem. *-ia* ortum esse putat (cf. mater-ie-s = mater-ia), idem esse atque Indorum et Bactrorum *ya*, quo in utriusque populi lingua verbum passivum formatur. . . . Hoc autem ad radicem yâ, ire, refero. Itaque formam *dasi* = *dari*, quam Festus tradit, ex formis *da-s-ie-r, da-s-ie-s, da-s-ie-se*, formam *spargier* (Hor. od. IV, 11, 8) ex formis *sparg-ie-s, sparg-ie-se* ortam esse puto. Distinguendum est igitur inter verborum themata in consonantes finita et inter ea quæ in vocales a, â, ê, î exeunt. Hæc enim cum suffixis *s-ie-se, r-ie-r, r-î* coniunguntur, ad illa suffixa *ie-se, ie-r, î* accedunt.“ Cette explication nous semble aussi valable que toute autre, mais nous ne pensons pas, non plus, qu'elle puisse entraîner davantage la conviction. — En ce qui concerne l'infin. grec en σθαι M. W. paraît se rattacher à l'opinion de Schleicher, qui, les comparant à ceux du sanskrit en *dhyâi*, attribue le σ à une certaine analogie avec les désinences -σθε, -σθον, etc.; peut-être cette opinion est-elle juste. En tout cas, elle est, à notre sens, la plus probable de celles qui ont été émises. — Il se peut que les infinitifs sanskrits en *tavâi* (yâtavâi, etc.) soient, ainsi que le pense M. W., d'après M. Benfey, des datifs féminins de thèmes en *tu* (de même que ceux en *tavê*, dâtavê, en sont des datifs mascul.); mais il se peut aussi que la terminaison n'offre qu'un simple développement de *ê* (= ai) en *âi*. Ce qui nous suggère cette supposition c'est ce fait curieux que dans les dits infinitifs en *tavâi* il se rencontre un double accent, l'un initial, l'autre sur le *âi* final: *gántavâí*, etc. Ce dernier accent, inusité, est peut-être capable d'expliquer le

développement en *âi;* c'est d'ailleurs une simple hypothèse que nous ne donnons que pour ce qu'elle vaut. — La seconde partie de l'ouvrage réclame plus d'espace que la première (pp. 25—96): elle traite de l'usage de l'infinitif. Les exemples cités par l'auteur sont nombreux et témoignent d'un soin particulier. L'ouvrage en définitive occupera une place honorable dans l'histoire de l'établissement de la syntaxe comparative indo-européenne.

Prof. Attwell. *A table of the aryan (indo-european) languages showing their classification and affinities.* London—Edinburgh; Williams and Norgate.

Le motif de la publication d'une carte de cette espèce est suffissamment démontré dans une feuille adjointe à cette même carte: „Hung prominently in the „school or lecture-room, it will, it is believed, be found „useful to teachers of language; while even in historical „and geographical study, it may be occasionally turned „to with profit for ethnographical illustration.“ Nous la regardons plutôt comme une marque nouvelle de l'application des résultats de la science du langage aux besoins de l'instruction publique.

Mais lorsque d'une science aussi complexe, aussi vaste que la linguistique et munie d'un semblable appareil critique, l'on prétend donner un extrait aussi court et destiné à un public peu initié à la richesse du matériel et à la méthode des opérations, il faut avant tout soigner l'exactitude et faire en sorte que les étudiants, s'ils n'emportent point un bagage scientifique considérable, ne prennent au moins que des connaissances sûres.

Les langues slaves, jusqu'à cette heure, ont été mal connues, mal appréciées en occident, même chez les savants qui devraient le mieux les posséder; nous ne nous étonnons donc pas de voir dans cette „table“ un tel nombre d'erreurs relativement à la partie slave.

Tout d'abord, la division elle-même est incorrecte. D'après M. Attwell les idiomes slaves se divisent ainsi: 1. lettic, 2. eastern slavonic, 3. western slavonic. En réalité le *lettic* n'est qu'une subdivision de la branche lithuanienne (lithuanien, lette, prussien): cette branche n'est point un rameau slave. Elle en est sans doute beaucoup plus rapprochée que ne le peut-être quelque autre branche indo-européenne, mais, en fait, elle est indépendante.

La division particulière des langues slaves est également incorrecte et incomplète. Dans le groupe „eastern slavonic“ l'auteur range „ancient bulgarian, bulgarian, russian“; mais où se trouvent le serbo-croate et le néo-slovène (la branche la plus occidentale des Slaves du Sud)? . . Dans le groupe „western slavonic“ il cite „polish, bohemian“: mais où sont le haut et le bas sorbique, ainsi que le polabe (langue morte)? . .

Même insuffisance dans la citation des mots slaves dont la transcription est accommodée à l'orthographie anglaise. Ce procédé ne devrait pas s'introduire. Bien plus, là même nous relevons des inconséquences. A côté de „yedino“ nous trouvons „*k*etŏïriye“ (pourquoi pas chetŏïriye?). Lui-même „yedino“ est fautif: il faut écrire *jedinŭ* (ѥдинъ). Pour *pętĭ* (пѧть) nous trouvons chez M. Attwell „pa*m*tĕ“, — pour *šestĭ* (шесть) nous trouvons „sestĕ“, — pour *devętĭ* (дѣвѧть) nous trouvons „deva*m*tĕ“; même système pour *desętĭ*.

A côté de la rac. sanskrite *sthâ* l'auteur cite „slavonian stoju“: avec peu de peine on trouve la forme

complétement égale *sta* (ста-ти), identique sauf l'aspiration. A côté de la rac. sanskrite *vid*, on peut, au lieu du russe (wiedatĭ, wiedaiu), citer la forme plus ancienne et plus rapprochée *vědĭ* (вѣдь) γνῶσις.

En représentant de la sorte une branche aussi importante, aussi imposante par le nombre et la position des peuples qui la composent, peut-on servir réellement la science et répondre à ce qui est justement exigé aujourd'hui ?

Nous trouvons la réponse à cette question dans ce fait que M. Attwell n'a connu comme source que la Grammaire de Bopp, œuvre dont la partie la plus faible est précisément celle du slave. Il ne s'est occupé ni des œuvres de M. Miklosich ni de celles de Schleicher. A cet égard des sources nous indiquerons les „Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne“ de M. A. Hovelacque, pp. 104—109, ainsi que les différents articles des „Beiträge“ de M. Kuhn, notamment l'important travail de Schleicher sur la Transcription (I, 30).

Belgrade, 6 mars 1873.

Stojan Novaković.

VARIA.

Victor Hugo et la langue basque.

On trouve, dans *L'homme qui rit* (Ch. Ier du liv. I de la Ire partie) une délicieuse description de la Biscaye, que je regrette bien de ne pouvoir reproduire ici. Mais on lit dans le même ouvrage (livre II) les phrases suivantes: „elles causaient; l'irlandais et le „basque . . . sont deux langues parentes“ (Ch. II), „l'irlandaise reprit „dans la langue galloise comprise de la femme basque: *ar nathair,* „etc.“, „et l'Irlandaise et la Basquaise jetèrent ce cri: *deuntar*, etc.“ (Ch. XVIII).

Il y a là une affirmation formelle de la parenté du celte et du basque. Comment notre grand poète, si exact d'ordinaire, a-t-il pu être assez mal renseigné pour tomber dans une erreur encore beaucoup trop répandue de nos jours? Je ne m'amuserai point à la réfuter ici; il suffit, pour démontrer la fausseté de cette opinion, de rappeler que le celte est un rameau indo-européen plus voisin du latin même que du grec. Mais je voudrais citer l'appréciation d'un Breton: il y a quatre-vingts ans déjà, le célèbre La Tour d'Auvergne était en garnison à Bayonne; en 1792, il publia dans cette ville un livre intitulé „Nouvelles recherches sur la langue, etc. des Bretons“, où l'on peut lire à la p. 33, en note, ce qui suit: „M. Schlœzer, dans „son histoire universelle du Nord . . . distingue avec raison le Cel- „tique ou Bas-Breton, du Basque. J'ai fait de cette dernière langue „une étude réfléchie pendant un long séjour dans la Biscaye; j'ai „compulsé presque tous les livres écrits dans l'idiome des Basques; „le résultat de mes recherches a été de me convaincre qu'il n'existoit

„aucun rapport, aucun point de rapprochement entre cette langue et „la nôtre“ [1]).

J'ai encore un reproche plus grave à adresser à Victor Hugo. Il dit (l. II, ch. III): „le chef de la bande s'approcha et la patron „lui adressa cette apostrophe: *etcheco jauna!* ces deux mots basques „qui signifient „laboureur de la montagne“ sont, chez ces antiques „Cantabres, une entrée en matière solennelle et commandent l'attention.“ Il y a trois erreurs dans ce passage: 1⁰ je ne crois pas que, sur un bâteau, en pleine mer, un Basque dise jamais à un autre *etcheco jauna;* c'est là en effet une appellation fort solennelle et très-cérémonieuse qu'on n'adresse guère qu'à un homme marié, propriétaire, dans sa maison et au milieu de toute sa famille. — 2⁰ Il n'est point prouvé que les Basques soient les descendants des Cantabres. — 3⁰ *Etcheco jauna* (qu'on écrirait aujourd'hui généralement en France *etcheko yauna*) est un nominatif défini employé vocativement, suivant l'usage basque; c'est comme lorsqu'on interpelle chez nous un inconnu en lui criant: „hé! l'homme!“, „ho! l'ami!“ Ces deux mots n'ont jamais pu avoir le sens de „laboureur de la montagne“, car en voici l'analyse littérale:

etche	*ko*	*yaun*	*a*
maison	de, dans	seigneur	le

c'est donc „le maître de la maison“, au figuré; „le propriétaire de la maison“ ce serait *etche-a-(r)-en yauna* (ou mieux *nausi-a),* avec le suff. *en* de possession: *ko* est essentiellement un suffixe emportant idée de position.

Etche, itche, abrégé en *che, tche* dans beaucoup de noms propres (p. ex. Chegaray „maison en haut, sur une hauteur“) signifie „maison, habitation“.

---

[1]) Il y a pourtant encore trop de gens qui ne se doutent pas le moins du monde de ce que c'est que la linguistique, et qui poursuivent la chimère d'une parenté du basque et du celte. On me communique, pendant que je relis les épreuves de cet article, une plaquette intitulée *the basque problem solved,* extrait des *Litterary leaves for general readers* (March, 1, 1870). L'auteur qui signe A. H., prétend prouver d'une façon irréfutable, que le basque „is really the parent of modern Celtic“ et il se jette, à l'aide de rapprochements bizarres, dans une série d'étymologies inqualifiables. Voici un spécimen de ces insanités qui suffira pour faire juger des autres: basque *maiteac* (*maite,* cher, *ac* les) „les amis“ = Welsh *cydy*-maith et Gaël. *daim*-heach.

Yaun „seigneur“ est dérivé, disent les Basques, de *yabe-on* „maître-bon“. Phonétiquement, cette dérivation est assez plausible, l'*e* pouvant être élidé devant une voyelle consécutive et l'explosive douce *b* étant succeptible de tomber entre deux voyelles, ce qui donnerait *ya-on* d'où *yaun.*

Etche a ici le sens de „maison“ dans l'acception féodale de „maison d'Autriche“ p. ex.

Etcheko yauna a pour corollaire *etcheko anderea* ou *andrea* (contracté usuellement dans le Labourd en *etchekandrea)* „la dame, la maîtresse de la maison“. Les enfants, à l'exclusion de l'aîné, s'appellent *etcheko semea* „le fils de la maison“ et *etcheko alaba* (*etchekalaba* ou *etcheko 'laba*) „la fille de la maison“. L'aîné s'appelle suivant le sexe, *primua* ou *prima* (du lat. *primus, a),* dont le sens propre est „l'héritier“ ou „l'héritière“. On sait que l'aîné des enfants, dans le pays basque, héritait seul, quel que fut son sexe.

Bayonne, le 30 Septembre 1872.

JULIEN VINSON.

Les études celtiques.

Celtes et Gaulois étaient, il y a deux mille ans, des termes synonymes appliqués par les écrivains anciens aux populations qui, au commencement de l'ère chrétienne, occupaient la plus grande partie de la Gaule, on pourrait dire toute la Gaule sauf le pays au sud de la Garonne. Le domaine des Celtes s'étendait jusqu'au Rhin; deux ou trois siècles plus tôt il comprenait la rive droite du Rhin. Le nom de Bohême a même gardé jusqu'à nos jours le souvenir des Boïens, peuple celtique qui l'occupa à l'aube de l'histoire. Tous ces Celtes de l'Europe centrale furent refoulés vers l'ouest, ou assimilés à mesure que, comme un glaive en marche, s'avançait le monde germanique poussé lui-même à l'est par les Slaves et par des peuples dont l'histoire est restée obscure. Les populations des Iles Britanniques, celles du moins que connait l'histoire, — car, partout avant les races historiques a vécu toute une série de races anonymes — étant par le langage apparentées aux Gaulois ou Celtes, on les a de nos jours réunies à ces derniers sous le nom général de race celtique.

La race celtique se compose donc dans le passé: des Galates de l'Asie-Mineure, des Gaulois de l'Europe centrale dont il n'est resté

qu'un souvenir et un certain nombre de dénominations géographiques (Bohême, Rhin, Wurtemberg — Wurtemberg signifie „le mont de Wurten", et *Wurten* est la forme germanisée de l'ancien nom gaulois *Virodunum*, qui en France est devenu Verdun — Vienne, Laber, Isar, etc.); des Gaulois de Gaule, c'est-à-dire du pays délimité par les Pyrénées, les Alpes et le Rhin; des Gaulois de l'Italie supérieure qui, avant d'être conquise par les Romains, s'appelait la Gaule cisalpine; des Celtes qui en Espagne se mêlèrent aux Ibères (d'où le peuple métis des Celtibères), et des Britannes ou habitants des Iles Britanniques.

La famille celtique est représentée au moment actuel, en France, par les Bretons de la Basse-Bretagne; dans les Iles Britanniques, par les Gallois ou habitants de la principauté de Galles, par les Ecossais des Hautes-Terres, par les Irlandais du sud et de l'ouest de l'Irlande, et par les Mannois ou habitants de l'île de Man dans la mer d'Irlande. Il y a un siècle ou deux, il aurait fallu ajouter à cette énumération les habitants de la Cornouaille anglaise: la langue celtique a cessé d'y être parlée à la fin du siècle dernier.

Les langues celtiques se partagent en deux branches, la branche *gaëlique* et la branche *britannique*.

La branche gaëlique comprend les dialectes irlandais, écossais et mannois; elle est ainsi appelée du nom de *Gaël*, que se donnent à eux-mêmes les Celtes d'Irlande, d'Ecosse et de Man. Ces trois dialectes sont extrêmement rapprochés et ne diffèrent guère que par l'orthographe et la prononciation, le fond de la langue étant à peu près le même; et cela s'explique aisément pur ce fait que les Celtes d'Ecosse et de Man sont des colonies irlandaises établies à une époque historique (du moins pour l'Ecosse).

La branche britannique comprend: le gallois, le cornique, aujourd'hui éteint, mais dont il reste des monuments écrits, le breton armoricain qui se partage en plusieurs dialectes, parmi lesquels le breton de Vannes forme presque une langue à part. Quelques écrivains appellent cette branche, *Cymrique*, du nom que se donnent à eux-mêmes les Gallois, mais ce terme prête à la confusion par le souvenir qu'il éveille des anciens Cimbres, tribu germanique qui n'a rien de commun avec les Celtes, quoi qu'en aient dit quelques-uns de nos historiens. Nos Bretons de France sont une colonie de l'Ile de Bretagne comme les Gaëls d'Ecosse et de Man sont des colonies d'Irlande. C'est d'eux que l'ancienne Armorique a reçu son nom de „Petite Bretagne", *Britannia minor* (si plus tard on a dit *Bretagne* tout court, c'est par abréviation), quand l'Ile de Bretagne, envahie

par les Jutes, les Angles et les Saxons, vit ses enfants s'enfuir devant les conquérants, les uns dans le rempart inaccessible de montagnes qui sont aujourd'hui le pays de Galles, les autres dans la péninsule de Cornouaille, d'autres enfin — les plus hardis ou les plus timides, ou plus vraisemblablement encore ceux du sud, gens habitués à la mer — vers les côtes de l'Armorique gauloise, pays alors à peu près désert. C'est donc une erreur grave de regarder les Bretons de France comme les descendants des Gaulois et leur langue comme la continuation de la langue gauloise proprement dite. Ils descendent des Bretons de l'Ile; leur langue est une langue britannique. Ce sont, si l'on veut, les petits-neveux des Gaulois, ce n'en sont pas les petits-fils.

La langue gauloise elle-même qui se rattachait de plus près à la branche britannique est morte depuis quinze ou seize siècles, les Gaulois ayant adopté peu à peu la langue de leurs conquérants romains. L'assimilation a dû être d'autant plus facile que le gaulois était très rapproché du latin. Une grande partie du vocabulaire de la langue gauloise a survécu, mais sous une forme où il est difficile dans bien des cas de restituer son véritable sens. C'est d'abord dans la nomenclature géographique de notre pays: les *Bituriges* ont laissé leur nom au Berry; les *Atrebates*, à Arras; *Lugdunum*, à Lyon, etc. C'est ensuite dans un grand nombre des noms d'hommes, plusieurs milliers peut-être, que nous ont conservés des inscriptions de tout genre (inscriptions votives, marques de potier, etc.).

La langue elle-même dans ses formes grammaticales et dans sa syntaxe ne nous est connue que par quelques très courtes et très rares inscriptions trouvées les unes dans la Gaule proprement dite, les autres dans la Haute-Italie, l'ancienne Gaule cisalpine. C'en est assez néanmoins pour reconnaître dans le gaulois la forme la plus archaïque des langues celtiques.

Dans la famille des langues indo-européennes, c'est du latin que se rapprochent le plus les langues celtiques. Comme particularités communes avec lui, elles présentent la formation du passif par l'addition à l'actif du pronom réfléchi dont l'*s* est devenu *r* en celtique comme en latin, l'emploi de la racine *bhu* pour former le futur et aussi l'intervention de la racine *as* dans la formation de parfaits composés. Il semble d'autre part que le celtique serve de transition entre le latin et le germanique.

La race des celtomanes n'est pas encore perdue, et l'on rencontre encore, non pas seulement dans les pays celtiques, mais même dans la docte Allemagne de braves gens qui vous expliquent

toutes les langues par le celtique. „Quand on nie le celtique, on nie le monde entier“, disait un celtomane du siècle dernier, Le Brigant *(celticâ negatâ, negatur orbis)*. Dans les congrès littéraires qui se sont tenus récemment dans notre Bretagne française, il s'est même rencontré des orateurs pour soutenir de pareilles théories.

En Allemagne, un nommé Obermüller publiait, il y a quelques années, un fatras de plusieurs volumes intitulé: *Dictionnaire géographique germano-celtique*, où presque tous les noms de lieu du monde, étaient expliqués par le celtique, à commencer par Jérusalem, où les Celtes n'ont jamais mis les pieds, à ce qu'on pense généralement. Mais qui sait? ne s'est-il pas rencontré un Breton, un ancien membre de l'Université de France, M. Christoll Terrien, pour faire de Jésus-Christ un Celte et lui faire parler celtique sur les bords du lac de Galilée!

C'est en 1836, que, sans savoir qu'ils travaillaient dans le même sens, Bopp à Berlin et M. Adolphe Pictet à Genève avaient découvert le lien qui unit à la souche indo-européenne les langues celtiques que jusque-là on laissait comme une famille à part, ne sachant à quoi les rattacher. Un Bavarois, un travailleur modeste et candide qui usa sa vie aux recherches d'une érudition désinteressée, Gaspar Zeuss, créa de toutes pièces la philologie celtique par son bel ouvrage: *Grammatica celtica*, publié en 1853, à Leipzig, et dont un de ses continuateurs, M. Ebel, a publié récemmeut une nouvelle édition. Zeuss avait écrit son livre en latin pour être lu dans les pays celtiques. Vaine illusion! Il n'a guère été plus connu et plus apprécié que s'il eût écrit en chinois. Il faut dire, pour être juste, que le latin de Zeuss est du latin d'Allemand, lourd et embarrassé.

L'auteur mourut peu après la publication de son grand ouvrage, laissant un nom que tous les amis de la science doivent vénérer, surtout dans un pays d'origine celtique comme le nôtre. Ce n'est pas sans raison qu'un celtiste, jouant sur le nom du fondateur de ces études *(Zeuss* signifie Jupiter en grec), lui a appliqué un vers du poète orphique: „Zeus est le commencement, Zeus est le milieu, c'est par Zeus qu'ont été créées toutes choses.“

Un de ses élèves et amis, Christian W. Glück, qui s'était adonné spécialement à la philologie gauloise, mourut quelques années après, laissant, entre autres ouvrages, un beau livre sur l'étymologie des noms gaulois d'hommes et de lieux qui se rencontrent dans César. La science des langues celtiques a depuis lors été représentée principalement par M. Ebel. M. Lottner, pendant quelques années professeur de sanskrit à l'Université de Dublin (chaire dans laquelle

il avait été précédé par un de ses compatriotes, qui promettait beaucoup à la science celtique, mais qui mourut jeune, Siegfried), avait publié quelques travaux remarquables dans la même Revue, mais ne donna pas suite à ces études. En Irlande, la *Grammatica celtica* n'a suscité qu'un celtiste, celui-là de premier ordre, M. Whitley Stokes. Si, dans le domaine purement linguistique, l'Irlande a encore peu fait, il faut dire qu'elle a fourni, dans les deux derniers quarts de siècle, des archéologues et des historiens de premier ordre, qui ont restitué toute son ancienne histoire. L'Ecosse, qui compte d'éminents historiens et archéologues, n'a encore rien fait d'elle-même pour la linguistique celtique, mais, dans le pays de Galles, le bon grain a germé, et nous pouvons nommer MM. John Peter et John Rhys, qui, plus jeunes, se donnent avec ardeur à la philologie galloise et déjà lui font honneur. Un savant anglais, mort il y a quelques semaines, et connu surtout par ses travaux assyriologiques, mais dont l'activité s'étendait à mainte branche de la science linguistique, M. Edwin Norris, s'était fait une place des plus honorables par ses travaux sur l'ancien cornique.

Avant de passer à la France, nous devons dire que le Haute-Italie, se souvenant d'avoir été la Gaule cisalpine, tient une place des plus brillantes dans cet ordre d'études par MM. Ascoli, Flechia et Nigra. En Suisse, M. Adolphe Pictet, un des ouvriers de la première heure, continue à travailler au monument dont il a posé les premières assises. Il s'est, depuis quelques années, renfermé dans la philologie gauloise, et plusieurs Revues ont déjà publié des fragments d'un grand ouvrage qu'il prépare sur l'onomastique des anciens Gaulois.

La France, il faut le dire, est encore faiblement représentée dans ces études. Si nous parlons de la sorte, c'est au point de vue purement linguistique, qu'on le remarque bien, car, au point de vue archéologique et plus spécialement numismatique, les travaux de MM. de Saulcy, de la Saussaye, Anatole de Barthélemy, Hucher, général Creuly, etc., ont contribué pour une bonne part à ressusciter l'ancienne Gaule. Mentionnons la publication d'un *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, dont plusieurs fascicules ont paru.

Sur le terrain propre de la linguistique celtique, nous ne voyons guère que deux savants français qui s'y soient encore aventurés et qui aient à ce titre mérité d'être nommés dans la préface de la nouvelle édition de la *Grammatica celtica*: M. d'Arbois de Jubainville, archiviste de l'Aube et correspondant de l'Institut, et M. Gaidoz, professeur à l'Ecole des sciences politiques. Ce dernier a fondé une

Revue celtique qui paraît depuis trois ans, à laquelle collaborent tous les celtistes français et étrangers et qui permet de suivre le mouvement et le progrès des études celtiques dans toutes ses branches: philologie, histoire, archéologie, mythologie, etc. C'est une entreprise des plus propres à répandre en France le goût de ces études et à mettre au courant de l'état actuel de la science les esprits curieux qui voudraient s'y engager et qui cherchent un guide dans les livres, en l'absence d'enseignement de cette nature de nos établissements d'instruction publique.

Nous ne devons pas terminer sans donner au lecteur une idée de ce qui reste des littératures celtiques et de leur valeur.

De la littérature gauloise il ne reste rien, et ce qu'on raconte de la prétendue philosophie des Druides (c'est le nom que portaient les prêtres ou magiciens des Gaulois) est imagination pure. Un écrivain fort respectable mais qui faisait de l'histoire sans érudition et sans critique, Jean Reynaud, a exercé une influence néfaste sur les études gauloises en Franee par ses écrits sur le *Génie de la Gaule* où il mettait au compte des sages de l'ancienne Gaule les rêveries théosophiques de son âme ardente et mystique. Sa prédication a malheureusement séduit le cœur généreux d'un historien populaire. M. Henri Martin, dans son *Histoire de France*, présente la période gauloise de notre histoire sous le faux jour de cette philosophie chimérique. La mythologie gauloise n'est pas encore reconstituée; elle le sera un jour par l'étude minutieuse des inscriptions votives et des traditions populaires; mais on peut dire déjà qu'elle n'était comme toutes les religions primitives, que la personnification inconsciente des forces de la nature, et que la formation d'une caste sacerdotale est sortie du développement politique de la nation. Maintenant, qu'il y ait eu des Druides libres-penseurs ou faiseurs de théosophie, cela peut se rencontrer dans tous les clergés. Tel est le cas de Jules César, pontife à Rome, et de Rabelais, curé à Meudon. Druides et augures se sont-ils toujours regardés sans rire?

Puisque nous parlons de l'ancienne Gaule, disons, en même temps, que les théories ethnographiques exposées par M. Amédée Thierry, en tête de son *Histoire des Gaulois*, n'ont pas plus de solidité que les théories druidico-philosophiques de Jean Reynaud. L'autorité personnelle de leur auteur leur a malheureusement donné une sorte de consécration, en France du moins, et il n'est guère d'ouvrage sur l'histoire de France où l'on ne rencontre cette division de la race des Gaulois en prétendus „Galls“ et prétendus „Kymris“. Cette division non seulement ne repose sur aucun fait, mais elle est

même contraire à tous les faits connus, comme l'a bien montré M. Roget de Belloguet dans son beau livre, *Ethnogénie gauloise*, le seul ouvrage d'ensemble sur l'antiquité gauloise qu'on puisse recommander avec confiance au grand public. Encore faut-il ne pas faire entrer dans cette recommandation le tome I *(Glossaire gaulois)*, consacré à la langue des Gaulois. M. de Belloguet, historien sagace et pénétrant, n'était pas rompu aux méthodes de la science linguistique; mais les tomes II *(Type gaulois)* et III *(Génie gaulois)* reconstituent avec beaucoup de bonheur l'ancien monde gaulois, à cela près que l'auteur n'a pas tout à fait traité la religion des Gaulois avec la méthode que nous indiquons, et qu'il s'est trop rapporté, à cet égard, à l'opinion éminemment subjective des écrivains grecs et romains.

De toutes les littératures celtiques, c'est la littérature irlandaise qui remonte le plus haut. Sans parler d'anciennes inscriptions, écrites dans un alphabet particulier appelé *ogham*, et dont l'origine est inconnue, inscriptions qui sont peut-être plus anciennes, tout au moins aussi anciennes, que l'introduction du christianisme en Irlande (cinquième siècle), on a, dès le septième siècle, des gloses irlandaises écrites en marge de manuscrits latins. Un certain nombre d'hymnes remontent à peu près à la même époque, bien que conservés dans des manuscrits copiés à des époques postérieures. Un très grand nombre de ces manuscrits, des onzième et douzième siècles, nous initient à la littérature irlandaise du moyen âge. Ce sont des chroniques et des annales, d'anciennes lois fort curieuses, connues sous le nom de *Lois des Brehons (brehon* signifie „juge" en irlandais), des traductions d'ouvrages français ou latins de la même époque, et surtout, ce qui est le plus précieux, des récits romanesques et merveilleux où s'est conservée toute l'ancienne mythologie de l'Irlande. Quand cette mine sera exploitée avec art, il en sortira mainte révélation sur l'ancienne mythologie celtique. Au dix-septième siècle, l'Irlande est entièrement conquise; sa nationalité proscrite; sa langue cesse d'être cultivée et écrite. Elle est aujourd'hui à peu près tombée au rang de patois, parlé par environ 1 million 200.000 âmes; elle recule très rapidement devant l'anglais et aura disparu dans quelques générations. Les partisans les plus déterminés de l'indépendance irlandaise en politique et du *Home rule* en ont fait le sacrifice.

L'Ecosse celtique n'eut pas, jusqu'au dix-septième siècle d'autre littérature que celle de l'Irlande. Mais, grâce au rempart naturel des montagnes, à l'absence de communications, les anciennes traditions, les vieux thèmes de poésies populaires s'y maintinrent plus longtemps qu'ailleurs et n'ont pas encore disparu. C'est d'Ecosse que vint, au

siecle dernier, à la littérature européenne Ossian, légende commune à tous les peuples de langue gaëlique, mais qui par l'arrangement de James Mac Pherson, prit des contours précis en forme d'épopée. On se trompe quand on regarde Mac Pherson comme le créateur *ex nihilo*, ou à peu près, de ce qu'on appelle le poëme d'Ossian. Il en a pris le sujet et souvent les épisodes dans la tradition vivante chez le peuple; mais il a travaillé le tout au point d'en faire une œuvre qu'on doit regarder comme la sienne propre. C'est en anglais (traduit du gaëlique, prétendait-il), que Mac Pherson a publié son Ossian. Le texte gaëlique n'a été publié que beaucoup plus tard; mais il y a lieu de croire, surtout par les anglicismes qu'il renferme, que, bien loin d'être l'original, il n'est qu'une traduction faite sur l'œuvre anglaise de Mac Pherson quand la critique défiante demanda à voir le texte original de l'épopée découverte par ce dernier.

Quelques écrivains, et notamment M. de la Villemarqué, ont fait grand bruit en France de poésies de prétendus bardes gallois du seizième siècle de notre ère. La littérature galloise ne remonte pas si haut (à l'exception du quelques gloses et de très courts fragments qui datent des huitième et neuvième siècles), et ces poésies, conservées dans des manuscrits des onzième et douzième siècles, ne remontent vraisemblablement pas plus haut. Le douzième siècle est la belle époque de la littérature galloise: poëmes, triades (où l'on a voulu voir à tort un écho d'une philosophie pré-chrétienne), histoires romanesques, chroniques. Peut-être quand la science sera mieux renseignée, attribuera-t-elle définitivement une origine galloise à ces romans de la Table Ronde qui ont joué un si grand rôle dans la littérature du moyen âge. La conquête anglaise détruisit, en Galles, la vieille littérature nationale comme en Irlande. Mais les Gallois ayant embrassé le protestantisme aussi bien que leurs vainqueurs, l'hostilité nationale s'apaisa peu à peu, et le gallois, tombé quelque temps au rang de patois, redevint une langue littéraire. C'est le seul des dialectes celtiques qui existe aujourd'hui comme idiome littéraire et politique, et qui ait encore devant lui quelques siècles d'existence. Si la littérature galloise ne s'est guère composée, depuis la Réforme, que de sermons, de traités religieux et d'œuvres sans grande valeur d'art, elle a du moins dignement rempli son rôle d'éducatrice du peuple. Il paraît dans le pays de Galles, un grand nombre de journaux politiques et de Revues en langue galloise; et le pays de Galles, est peut-être de toute la Grande-Bretagne la région où l'instruction primaire est la plus répandue. Les Gallois émigrés dans le Nouveau-Monde y gardent fidèlement leur langue et leur nationalité. Il se

publie des journaux et des Revues en langue galloise aux Etats-Unis et en Australie.

La littérature cornique ne présente qu'un intérêt philologique; elle se compose uniquement d'un glossaire latin-cornique du douzième siècle et de Mystères des quatorzième et quinzième siècles, imités ou traduits de la littérature courante du moyen-âge.

La littérature bretonne est celle qui nous intéresse le plus, puisqu'elle vit sur notre propre sol. Elle n'offre malheureusement ni l'originalité ni l'ancienneté des littératures galloise et irlandaise. Quelques mystères, dont le plus ancien (sainte Ronne) remonte au quinzième siècle, un glossaire postérieur de quelques années, un nombre considérable d'ouvrages de piété publiés pendant ces trois derniers siècles, quelques poésies d'écrivains de notre siècle, puis enfin, ce qui en est la floraison la plus humble, mais la plus précieuse peut-être, un grand nombre de poésies et de contes populaires courent les campagnes, mais disparaissent tous les jours; voilà la littérature bretonne. Un recueil de poésies bretonnes données comme populaires, publié il y a un peu plus de trente ans, a fait grand bruit dans le monde littéraire, nous voulons dire le *Barzaz Breiz* de M. de la Villemarqué. Au point de vue purement littéraire, c'est un charmant recueil plein d'une poésie délicate et gracieuse. Malheureusement, tenté par l'exemple de Walter Scott dans une publication analogue, M. de la Villemarqué avait cru pouvoir retoucher, remanier, souvent transformer les originaux transmis par la muse populaire. Il s'était même laissé aller jusqu'à introduire dans ce recueil des pièces entièrement supposées: ce sont justement celles qui sont données pour les plus anciennes. On s'y laissa tromper d'abord, et une de ces pièces figure même comme *preuve historique* dans l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry.

Les personnes qui voudront savoir de quoi et comment le Barzaz Breiz est fait n'auront qu'à lire la très curieuse brochure que vient de publier M. Luzel, sous ce titre: *De l'authenticité des chants du Barzaz Breiz.* Cela ne doit pas faire oublier les services que M. de la Villemarqué a rendus à la littérature bretonne par ses nombreuses publications et par la faveur qu'il lui a gagnée dans le grand public. Un recueil de poésies populaires bretonnes, celles là parfaitement authentiques, a été publié par M. Luzel, avec une traduction française, sous le titre de: *Gaverzion Breiz Izel.* M. Luzel a laissé des diamants dans leur gangue. Quelques lettrés de salon s'en plaindront peut-être, mais non les savants et les délicats qui préfèrent la beauté simple et sans art de la poésie vraiment populaire. La

guerre de 1870 a inspiré quelques belles poésies aux poëtés contemporains de la Bretagne bretonnante; on peut voir sur ce sujet un intéressant article de M. Gaidoz, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1871.

Cet examen rapide n'a pu donner qu'une idée imparfaite et superficielle de l'intérêt et de l'importance des études celtiques. Si en France elles semblent encore souffrir du discrédit qu'ont jeté sur elles les celtomanes, et si l'on oublie un peu trop l'origine celtique de notre pays, hors de nos frontières l'attention des savants se porte de plus en plus vers ce sujet de recherches, là même où elles ne semblent pas avoir les mêmes racines que chez nous. L'Allemagne qui déjà possède dix-sept chaires de langues romanes dans ses universités (quand la France n'en possède que trois et n'a pour les langues germaniques que la chaire du Collége de France), garde et augmente encore son avance scientifique sur nous en inaugurant à l'Université de Berlin l'enseignement des langues celtiques.

(*La Républ. française, 14 févr. 1873.*)

CORRECTIONS AU TOME V.

P. 56 l. 13 : **adti.*
„ 41 „ 29 : une pause.
„ 187 „ 8 : par.
„ 187 „ 15 : fameux.
„ 195 „ 22 : basques.
„ 195 „ 23; p. 207 l. 30; p. 208 l. 4 : magyar.
„ 207 „ 33 : prends.
„ 208 „ 19 : Inchauspe.
„ 214 „ 29 : Toulouse.
„ 225 „ 8 : d'un.
„ 229 „ 3 : ЗКОНЪ.
„ 230 „ 4 : d'aborder.
„ 273 „ 11 : il y a là une.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Généralités.

Abhandlungen zur Grammatik, Lexikographie und Litteratur der alten Sprachen, 3e fasc. In-8, 120 p. Berlin, Ebeling et Plahn, 1872. Les deux premiers fascicules de cet ouvrage ont paru en 1871.

Bopp (Fr.). Grammaire comparée des langues indo-européennes traduite sur la deuxième édition et précédée d'introductions par M. Bréal. Gr. in-8. T. IV, XXXII — 427 p. Paris, Hachette, 1872. Ce volume complète l'ouvrage.

Brugmann (K.). Zur Physiologie der R-Laute in den indo-germanischen Sprachen. (Studien zur griech. und lat. Gramm. T. V, p. 312—332. Leipzig, 1872.)

Clermont-Ganneau (Ch.). Inscriptions antiques inédites (Revue Archéologique, Paris, juin 1872, p. 398 à 403). Liste de 83 inscriptions hébraïques, grecques et latines, découvertes en Palestine, par l'auteur, ancien chancelier du Consulat de France à Jérusalem.

Culmann (F. W.). Versuch einer Erklärung der Zahlwörter der indo-germanischen Stämme nebst Beilagen über indo-germanische Wortbildung In-8, 93 p. Leipzig, 1872.

Egli. Nomina geographica. Versuch einer allgemeinen geographischen Onomatologie. In-4. Zürich, 1872.

Fick. Phrygische Glossen. (Beitr. zur vergl. Sprachforsch. T. VII, p. 358—384. Berlin, 1872.) — Nous classons ce mémoire parm les „généralités“ parce que l'auteur rapporte le phrygien, non pas au groupe éranien, ainsi qu'on l'a fait parfois, non pas même au groupe hellénique, mais bien aux groupes lettique et slave.

Garcin de Tassy. Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman. 2e édition. In-8, VIII—439 p. Paris; Maisonneuve, 1873.

Havet. Le renforcement dans la déclinaison en A. (Mémoires de la Société de Linguistique. T. II, pp. 9—30. Paris, 1872.)

Hovelacque (A.). Notice sur les subdivisions de la langue commune indo-européenne. In-8, 4 p. Extrait de: Revue d'anthropologie publiée sous la direction de M. Paul Broca. Tome I, p. 465—479. Paris, Reinwald, 1872.

Ludwig (Alfr.). Agglutination oder Adaptation? Eine sprachwissenschaftliche Streitfrage. In-12, 133 p. Prague, Calve, 1873. — Réponse aux objections faites à un précédent ouvrage du même auteur sur l'infinitif védique.

Meunier (Fr.). Etudes de grammaire comparée. Les composés syntactiques en grec, en latin, en français et subsidiairement en zend et en indien. In-8, 208 p. Paris, 1873.

Müller (Fr.). Probleme der linguistischen Ethnographie. (Geographisches Jahrbuch, T. IV. Gotha, 1872.)

Obermüller (W.). Deutsch-keltisches geschichtlich-geographisches Wörterbuch zur Erklärung der Fluss-, Berg-, Orts-, Gau-, Völker- und Personen-Namen Europas, West-Asiens und Nord-Afrikas im Allgemeinen, wie Deutschlands insbesondere, nebst den daraus sich ergebenden Folgerungen für die Urgeschichte der Menschheit. 11e vol., 16 et 17e fasc. In-8, p. 865 à 1049. Berlin, Denicke.

Renan (Ernest). Rapport fait à la société asiatique, dans la séance du 21 juin 1872. In-8, 84 p. Paris, imp. nut. (Extr. du Journ. de la Soc. Asiat. Nr. 5.) Ce rapport est un résumé des travaux philologiques et linguistiques les plus récents.

Schrader (E.). Die Keilinschriften und das alte Testament. In-8. Giessen, 1872.

Новаковић Стојан. Језик и стил. In-16, 23 p. Belgrade, 1872. — **Stojan Novaković.** Langue et style.

Wilhelm (E.). De infinitivi linguarum sanscritæ, bactricæ, persicæ, græcæ, oscæ, umbricæ, latinæ, goticæ forma et usu. In-8, p. VIII et 96. Eisenach, 1873.

Whitney. Oriental and Linguistic Studies. The veda. The Avesta. The Science of Language. In-8, VII—146 p. New-York, 1873.

Langues indo-européennes.

Groupe Hindou.

Beames (J.). A comparative Grammar of the modern Aryan languages of India, to wit, Hindi, Panjabi, Sindhi, Gujarati,

Marathi, Orlya and Bengali. Vol. I on Sounds. In-8. London, 1872.

Bergaigne. De la valeur phonétique de l'anusvâra sanskrit. (Mémoires de la société linguistique. T. II. p. 31—35. Paris, 1872.)

Câlidâsi Sacuntala annulo recognita fabula scenica. In usum scholarum academicarum textum recensionis Devanagaricæ recognovit atque glossario sanscritico et pracritico instruxit **C. Burkhard.** 2 parties, Texte et Glossaire. In-8, XI—208, 227 p. Breslau, Kern, 1872.

Childers (R. C.). A Dictionary of the Pâli language. Part. I. A-Nib. Gr. in-8. XII—276 p. Londres, 1872.

Feer (L.). Etudes bouddhiques. L'ami de la vertu et l'amitié de la vertu. Kalyâṇa-mitra, kalyâṇa-mitratâ. (Journal asiatique, VII. série, I, pp. 1—66. Paris, 1873.)

Garcin de Tassy. La Langue et la littérature hindoustanies en 1872. In-8. Paris, 1873.

Grassmann (Hermann). Wörterbuch zum Rig-Veda. 1re Liv. In-8, VIII—288 p. Leipzig, Brockhaus, 1872. — L'ouvrage comprendra six livraisons.

Hovelacque (A.). Mémoire sur la primordialité et la prononciation du R vocal sanskrit. In-8. Paris, 1872.

Monier (Williams). A Sanskrit-English Dictionary. In-4, XXVIII—1186 p. Oxford, 1872.

Trumpp (E.). Grammar of the Sindhi Language, compared with the Sanskrit-prakrit and the cognate Indian-Vornaculars. In-8. L—140 p. Londres, Trubner, 1872.

Weber (Albr.). Indische Studien. XII. Band. Die Taittirîya-Samhitâ, II. Theil. Kâṇḍa V—VII. In-8, pp. VI—405. Leipzig, 1872.

Groupe Eranien.

Hovelacque (Abel). Questions de grammaire zende. XXVII Les deux O du Zend. (Revue de linguistique. Paris, janv. 1873.)

Petermann (J. H.). Brevis linguæ armenicæ grammatica, litteratura, chrestomathia cum glossario. 2e édit. Berlin, Eichler.

Spiegel (Fr.). Burnouf's Altbaktrische Forschungen und ihr Verhältniss zur Tradition. (Beitr. zur vergl. Sprachf., t. VII, 3 fasc. p. 257—357. Berlin 1872.)

— Zur Erklärung des Avesta. (Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesellschaft. T. XXVI, p. 697—721. Leipzig, 1872.)

Groupe Hellénique.

Angermann (C.). Die römischen Männernamen auf -A. (Studien zur griech. und lat. Gramm. T. V, p. 378. Leipzig, 1872.)

Bailly (A.). Grammaire grecque élémentaire rédigée d'après les plus récents travaux de philologie grecque et suivant les principes de la méthode comparative. In-8, XVI—410 p. Paris, 1873.

Chalkiopulos (N.). De sonorum affectionibus quæ percipiuntur in dialecto neo-locrica. — (Stud. zur griech. und lat. Gramm. T. V, pp. 339—375. Leipzig, 1872.)

Chassang (A.). Nouvelle grammaire grecque d'après les principes de la grammaire comparée. In-8, XVI—354 p. Paris, 1872.

Curtius (G.). Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik. T. IV, 2e fasc. In-8, V et pp. 231—492. et T. V, 1. f. 247 p. Leipzig, Hirzel.

Erman. De titulorum ionicorum dialecto. (Studien zur griech. und lat. Gramm. T. V. p. 251—310. Leipzig 1872.)

Hadley (James). Ueber Wesen und Theorie der griechischen Betonung. (Studien zur griech. und lat. Gramm. T. V, p. 409—428. Leipzig, 1872.) Traduit des Transactions de l'Association philologique américaine.

Miller (E.). Inscriptions grecques inédites de Thasos. (Revue Archéologique, Paris 1872.) Sur des Inscriptions provenant des fouilles faites dans le port de Sanagia ou Limena.

Oliva. Cenni sulla sintassi della lingua greca. (Rivista di Filologia, t. I, pp. 301—310 Turin, 1873.)

Rayet (O.). Inscriptions inédites ou mal publiées de Samos. (Revue archéol. juillet, p. 36 à 39.)

Sathas (C.). Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη. Bibliotheca Græca medii ævi. Nunc primum edidit C. Sathas. Gr. in-8. T. I et III. Venise et Paris, 1872. — Le premier volume contient les chroniques byzantines et le tome III les chroniques grecques depuis la domination turque. Le tome II est annoncé.

Westphal (R.). Methodische Grammatik der griechischen Sprache. IIte Semasiologie und Syntax der griechischen Sprache. 1e Partie allgemeine Bedeutungslehre der griechischen Formen nebst der Nominal-Composition. 1er fasc. XVI—160 p. et 2e fasc. XLIII et p. 161 à 280. Jena, Mauke, 1872.

Groupe Italique.

Archivio glottologico italiano diretto da **Ascoli (Gr. Is.)**. T. I. Saggi Ladini. LXVI—556 p. In-8. Turin 1874. — Ce premier volume est du directeur de cette publication.

Barthsch (Karl). Chrestomathie de l'ancien français VIIIe — XVe siècle. Accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire. 2e édit. In-8. Leipzig, F. C. W. Vogel, 1872.

Beaufils (C.). Introduction à l'étude du latin, ou phonétique latine. In-8 de LXVIII p. Paris, 1873.

Brachet (Auguste). Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française. Supplément. In-8, 27 p. Paris, Franck, 1872.

Caix (N.). Saggio sulla storia della lingua e dei dialetti d'Italia con un' introduzione sopra l'origine delle lingue neo-latine. Parte prima. In-8, LXXII—160 p. Parme, 1872.

Chavée (H.). Enseignement scientifique de la Lecture ou Méthode pour montrer en même temps à lire et à orthographier, d'après la physiologie de la parole et l'histoire des mots français. In-8. Paris, 1872.

Collection philologique. Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire. Nouvelle série, 2e fasc. Notes critiques sur Colluthus par **Ed. Tournier**. 3e fasc. Anciens glossaires romans corrigés et expliqués par **Frédéric Diez**. Trad. par Alfred Bauer, In-8, XII—188 p. Paris, A. Franck, 1872.

Curtius (G.). De aoristi latini reliquiis. (Studien zur griech. und latein. Gramm. T. V, p. 431. Leipzig, 1873.) — Réimpression d'un opuscule paru à Kiel en 1857.

Dräger (A.). Historische Syntax der lateinischen Sprache. 2e part. 1r fasc. In-8, p. 147—322. Leipzig, Teubner, 1872.

Deutsch (Fr. G.). Parallel-Grammatik des Italienischen und Französischen für Deutsche. In-8, X—145 p. Zürich, Schabelitz'sche Buchh., C. Schmidt.

Flechia (G.). Voyez **Ovidio (F. d')**.

Granier de Cassagnac (A.). Histoire des origines de la langue française. In-8, XVI—554 p. Paris 1872.

Grassi (Giuseppe). Saggio interno ai sinonimi della lingua italiana, premessa la vita dell' autore scritta da Giuseppe Manno. 2e édit. In-16, XVI—176 p. Turin, G. B. Paravia.

Littré (E.). Dictionnaire. 30e livraison. In-4. Paris, Hachette, 1872. — Cette livraison est la dernière de l'ouvrage qui forme ainsi 3 vol. in-4, publiés de 1863 à 1872. C'est le plus vaste monument de lexicographie française qui ait été publié jusqu'à ce jour.

Maack (P. H. K. von). Eie Entzifferung des Etruskischen und deren Bedeutung für nordische Archäologie und für die Urgeschichte Europas, Hambourg, 1873.

Maspero. Sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo. (Mém. de la Soc. de linguist. II, pp. 51—65.) Paris, 1872.

Mommsen (Th.). Corpus inscriptionum latinarum, Vol V pars 1. Inscriptiones Galliæ cisalpinæ latinæ. 1e Partie. In-Fol. Berlin, H. Reimer.

Mowat (R.). Les noms familiers chez les Romains. In-8, 48 p. Paris, Franck. (Extr. des Mém. de la Soc. de Linguistique de Paris, 1872.)

Mussafia (Ad.). Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im 15. Jahrhundert. (Sitzungsber. der k. Akademie in Wien.) 1872, Vienne.

Ovidio (F. d'). Glottologia neolatina. (Rivista di filologia e d'istruzione classica. I, pp. 254—260.) Turin 1872. — Cet article est suivi d'une réponse de M. G. Flechia.

Quicherat (L.). Rectification de textes latins: 1o un mot de la basse latinité banni de cinq textes classiques; 2o un barbarisme prêté à Lucilius. (Revue archéol. Paris, juin 1862, p. 362 à 372.)

Savelsberg. Umbrische Studien. (Zeitschr. für vergl. Sprachforschung, t. XXI, pp. 97—237.) Berlin, Dummler 1872.

Scheler (Aug.). Dictionnaire d'Étymologie française, d'après les résultats de la science moderne. Nouvelle édition entièrement refondue et considérablement augmentée. In-8 de 466 p. Paris et Bruxelles, 1873.

Uricoechea (E.). El Alfabeto fonético de la lengua Castellana. In-16, 54 p. Madrid. 1872.

Groupe Celtique.

Luzel (F. M.). De l'authenticité des chants du Barzaz-Breiz de M. de la Villemarqué, In-8. VI—44 p. Saint Brieuc, 1872.

grammaire de cette langue. Ouvrage revu avec le plus grand soin et complété par Lazar Wogue, grand rabbin, professeur d'hébreu au séminaire israëlite de Paris. 1re livraison. Grand in-8. Paris, 1872.

Lane (Ed. W.). An Arabic-English Lexicon, derived from the best and most copious Eastern sources; comprising a very large Collection of Words and Significations omitted in the Kámoos; with Supplements to its abrigded and defective Explanations, ample Grammatical and critical Comments and Examples in Prose and verse. T. I, part 4, in-4, 1281—1757 p. Londres, 1872.

Lenormant (Fr.). Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. Gr. in-8 de 160 pages et 9 pl. T. I, 2e partie. Paris, 1873. — Ce volume contient l'étude de l'histoire et de l'origine des alphabets samaritain, araméen primitif, araméen secondaire, araméen des papyrus, palmyrien, pamphylien et hébreu carré.

Schrader (E.). Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften. Kritische Untersuchung der Grundlagen ihrer Entzifferung. Nebst dem babylonischen Texte der Trilinger Inschriften in Transcription sammt Uebersetzung und Glossar. In-8, IV—393 p. Leipzig, Brockhaus, 1872. (Extrait de la: Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.) — Nous donnons ici d'une manière plus complète, l'indication de cet important ouvrage déjà mentionné dans notre premier bulletin.

Spiegel (Fr.). Die Entzifferung der assyrisch-babylonischen Keilinschriften. (Ausland Nr. 5.)

Strack (H. L.). Prolegomena critica in vetus testamentum hebraicum quibus agitur I. de codicibus et deperditis et adhuc exstantibus, II. de textu bibliorum hebraicorum quales talmudistarum temporibus fuerit. In-8, VIII—131 p. Leipzig, Hinrich 1873.

Langues Chamitiques.

Faidherbe (Général). Nouvelles inscriptions numidiques de Sidi-Arrath. In-8, 6 p. avec pl. Lille, imp. L. Danel. (Extr. des Mémoires de la société des sciences de Lille. Série III, T. X. 1872.)

Maspero (G.). Du genre épistolaire chez les Egyptiens de l'époque pharaonique. In-8, 114 p. Paris, Franck, 1873.

Papyrus (Le) de Neb-Qed (Exemplaire hiéroglyphique du Livre des morts), reproduit, décrit et précédé d'une introduction mytho-

logique par **Devéria** avec la traduction du texte par **Pierret.** Paris, Franck, 1872.

Langues de l'Afrique méridionale.

Le Berre. Grammaire de la langue pongouée. In-12, 223 p. Paris, Maisonneuve, 1873. — La langue pongouée est parlée au Gabon

Langues ouro-altaïques.

Adam (L.). Grammaire de la langue mandchou. In-8, X—137 p. Paris, 1873.

Hunfalvy (Paul). *A kondai vogul nyelv, a Popov G. forditásának alapján.* Irta Hunfalvy Pál. — Nyelvtudományi *közlemények.* Kiadja a magyar tudományos Akademia nyelvtudományi bizottsága. Kilenczedik kötet. (Mémoires de Linguistique, publiées par la section de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie. T. IX. 1872, Pest. La langue des Vogouls de la Konda, d'après la traduction de G. Popov.)

Weske (M.). Untersuchungen zur vergleichenden Grammatik des finnischen Sprachstammes. In-8. Leipzig.

Chinois.

Baldwin (C. C.). A Manual of the Foochow Dialect. In-8. VIII—256 p. Foochow, 1872.

Basque.

Vinson (Julien). Concours de poësie basque à Sare en 1871. (Revue de Linguistique, Paris, juillet 1872.)

— Phonétique basque. (Revue de Linguistique, Paris, janvier 1873.)

Langues américaines.

Brinton (D. G.). The Arawack language of Guiana in its Linguistic and Ethnological Relations. (Transactions of the American Philosophical Society, Philadelphie, 1871, Vol. XIV, part III.) Important travail dont nous avons l'intention de rendre compte dans cette revue même.

Charencey (H. de). Recherches sur les lois phonétiques dans les idiomes de la famille mame-huastèque. In-8. Paris, 1872. (Extrait de la Revue de Linguistique.)

Mythologie comparée.

Burnouf (Em.). La légende athénienne. In-8, 214 p. Paris, Maisonneuve, 1872.

Girard de Rialle. La déesse mystérieuse des bois dans le Rig-Véda. (Revue de Linguistique. Paris, janv. 1873.)

Gubernatis (Angelo de). Zoological Mythology or the Legends of Animals. 2 Vol. In-8, XXV—432 p. et VII—442 p. Londres, Trübner, 1872.

Hahn (J. G. v.). Sagwissenschaftliche Studien. 2e livraison. Gr. in-8. P. 113—208 de l'ouvrage. Jéna, 1872.

Hertz (W.). Deutsche Sage in Elsasz. Gr. in-8, p. IV—314. Stuttgart, 1872.

Lenormand. La légende de Sémiramis. In-4, 68 p. Bruxelles, 1873.

Overbeck. Handbuch der griechischen Kunstmythologie. In-8. Leipzig, Engelmann.

Stoll (H. W.). Die Götter und Heroen des classischen Alterthums. 4e édit. Deux vol. in-8. Leipzig, Teubner, 1872.

Vetter (Ferd.). Zwei Churer Sagen und die altgermanischen Götter Frey und Balder. In-4, 22 p. Coire, 1872.

A. Dureau.